John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
235.15
v.3

Digitized by the Internet Archive
in 2010

http://www.archive.org/details/lhistoiredelam03robe

HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

TOME TROISIÈME.

John Adams.

HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

Par M. ROBERTSON, *Docteur en Théologie, Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.*

NOUVELLE EDITION,

revue, corrigée & augmentée d'après la seconde Edition Angloise & enrichie des Cartes nécessaires.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,

Chez E. VAN HARREVELT.

M D C C L X X I X.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de West-Frise.

ADAMS 235.15
v. 3

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

LIVRE CINQUIEME.

GRIJALVA étant retourné à Cuba trouva presqu'achevés les préparatifs de l'armement destiné à la conquête du riche pays qu'il avoit découvert. L'avidité & l'ambition avoient également poussé Velasquès à les hâter, & l'espérance de satisfaire ces deux passions l'avoit déterminé à prendre sur sa fortune des sommes considérables pour les avances de l'entreprise. Il s'étoit servi en même-tems du crédit que lui donnoit sa place pour engager les plus considérables à embrasser le service militaire (1). Comme la nation Espagnole, à cette époque,

Liv. V. 1518. Préparatifs de Velasquès pour une expédition dans la nouvelle Espagne.

(1) Voyez la NOTE I.

Liv. V. 1518. étoit passionnée pour les entreprises périlleuses, on trouva bientôt un grand nombre de soldats brûlans de se signaler; mais il n'étoit pas aussi aisé de trouver un chef pour une entreprise de cette importance; & le caractere du gouverneur à qui il appartenoit de nommer ce chef, rendoit encore le choix beaucoup plus difficile. Quoique Velasquès eût une ambition excessive & qu'il ne fût pas destitué de talens pour gouverner, il n'avoit, ni le courage, ni la vigueur, ni l'activité d'esprit, nécessaires pour exécuter lui-même l'expédition qu'il préparoit. Dans cette position critique, il forma le projet chimérique non-seulement de faire cette grande conquête pour ainsi dire par un député, mais de se conserver la gloire d'un exploit qu'un autre auroit achevé par ses ordres. C'étoit se proposer deux objets impossibles à concilier. Il vouloit un commandant d'un courage intrépride & de talens supérieurs, parce qu'il savoit bien que sans ces qualités il n'y avoit point de succès à espérer; mais en même-tems, par la jalousie naturelle aux ames étroites, il le vouloit assez docile & assez complaisant pour demeurer soumis à toutes ses volontés. Mais quand

il vint à chercher parmi les officiers à qui on pouvoit confier le commandement, un homme qui réunît ces qualités, il reconnut bientôt qu'il étoit impoſſible de les trouver dans un même perſonnage. Tous ceux qui ſe diſtinguoient par le courage & les talens, avoient trop de hauteur pour conſentir à n'être entre ſes mains que des inſtrumens paſſifs; & ceux qui paroiſſoient plus doux & plus dociles, manquoient des autres qualités néceſſaires pour conduire une ſi grande entrepriſe. Ces conſidérations augmentoient ſes perplexités & ſes alarmes. Il délibéroit encore & n'oſoit fixer ſon choix, lorsqu'Amador de Lares, tréſorier du roi à Cuba, & André Duero ſon ſecretaire, les deux perſonnes en qui il avoit le plus de confiance, furent encouragés par ſon irréſolution même à lui propoſer un ſujet auquel on n'avoit pas encore penſé; ils appuyerent leur recommandation avec tant d'adreſſe & de perſévérance, que malheureuſement pour Velasquès & fort heureuſement pour leur patrie ils parvinrent à le déterminer (1). Liv. V. 1518.

(1) B. Diaz, *chap.* 19. Gomera, *Chron. chap.* 7. Herrera; *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 2.

Liv. V. 1519. Il choisit Cortès pour la commander.

L'homme qu'ils lui proposerent étoit Fernand Cortès. Il étoit né, en 1485, à Medellin petite ville de l'Estramadure, d'une famille noble, mais peu riche. Il avoit été destiné d'abord à l'étude des loix, carriere qu'on croyoit propre à le conduire à la fortune, & il fut envoyé à Salamanque où il prit quelque teinture des Sciences. Mais il se dégoûta bientôt de la vie académique, qui ne convenoit pas à son génie ardent & inquiet, & se retira à Medellin, où il s'adonna tout entier à la chasse & aux exercices militaires. Il se montra si impétueux, si dissipé, si emporté, que pour satisfaire l'inclination qui le portoit au métier de la guerre, son pere consentit à l'envoyer hors de sa patrie en qualité de volontaire dans quelqu'une des armées Espagnoles. Cette nation avoit alors deux théatres sur lesquels les jeunes gens qui cherchoient à se distinguer pouvoient déployer leur valeur: l'un étoit l'Italie où commandoit Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine; l'autre étoit le nouveau monde. Cortès choisit le premier; mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec un corps de troupes qu'on envoyoit à Naples. Ce contre-tems lui fit

tourner ſes vues du côté de l'Amérique où il étoit d'ailleurs attiré par l'eſpérance d'être protégé par Ovando gouverneur d'Hiſpaniola & ſon parent (1). A ſon arrivée à Saint Domingue, en 1504, il reçut un accueil conforme aux eſpérances brillantes qu'il avoit conçues, & le gouverneur l'employa dans pluſieurs places honorables & lucratives ; mais c'étoit peu pour ſon ambition. En 1511, il ſollicita la permiſſion d'accompagner Diego Velaſquès dans ſon expédition à l'iſle de Cuba. Il s'y diſtingua tellement que, malgré quelques diſputes violentes avec Velaſquès, occaſionnées par des cauſes trop peu importantes pour que nous en occupions nos lecteurs, il obtint à la fin ſes bonnes graces & une ample conceſſion de terres & d'Indiens, ſorte de récompenſe qu'on accordoit alors ordinairement aux aventuriers du nouveau monde (2).

Liv. V. 1518.

Quoique Cortès n'eût pas juſques-là commandé en chef, les qualités qu'il avoit déployées en différentes occaſions difficiles donnoient les plus grandes eſpérances & tour-

(1) Voyez la NOTE III.

(2) Gomera, *Chron. chap.* 1, 2, 3.

Liv. V. 1518.

noient vers lui tous les yeux de ſes compatriotes, comme ſur un homme capable des plus grandes choſes. L'ardeur de la jeuneſſe, en trouvant des objets & des occupations propres à l'exercer, s'étoit calmée par degrés & s'étoit tournée en une activité infatigable. L'impétuoſité de ſon caractere, contenue par la diſcipline & adoucie par le commerce de ſes égaux n'étoit plus que la mâle franchiſe d'un ſoldat. Ces qualités étoient accompagnées d'une prudence calme dans ſes plans, d'une vigueur ſoutenue dans l'exécution, &, ce qui eſt le caractere des génies ſupérieurs, de l'art de gagner la confiance & de gouverner l'eſprit des hommes. Il joignoit enfin à tout cela les dons de la nature qui frappent le vulgaire & attirent le reſpect; une phyſionomie ſéduiſante, une adreſſe extraordinaire dans les exercices militaires, & une conſtitution robuſte capable de ſoutenir les plus grandes fatigues.

Auſſi-tôt que les deux confidens de Velaſquès lui eurent propoſé Cortès, le gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit envain depuis ſi long-tems, un homme doué du talent de commander, & qui ne fût pas pour lui un objet de jalouſie. Il ima-

ginoit que le rang & la fortune de Cortès ne lui permettroient pas d'aſpirer à l'indépendance. Il avoit lieu de croire que la facilité avec laquelle il avoit oublié lui-même ſes anciens différens avec Cortès & les graces récentes qu'il venoit de lui accorder lui avoient gagné ſa bienveillance; il ſe flattoit enfin qu'une nouvelle marque de confiance auſſi honorable & à laquelle Cortès ne pouvoit guere s'attendre, acheveroit de le lui attacher pour toujours. Liv. V. 1518.

Cortès reçut ſa commiſſion avec les plus vives expreſſions de reſpect & de reconnoiſſance pour le gouverneur. Il arbora ſur-le-champ ſon drapeau à la porte de ſa maiſon, ſe montra dans un appareil militaire, & prit toutes les marques de ſa nouvelle dignité. Il employa enſuite toute ſon activité & tout ſon crédit à déterminer pluſieurs de de ſes amis à le ſuivre & à preſſer les préparatifs de ſon voyage. Tous ſes fonds & tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ſes terres & ſes Indiens, furent employés à acheter des munitions de guerre & des proviſions, ou à fournir aux beſoins de ceux de ſes officiers qui ne pouvoient pas ſe former un équipage convenable à leur

Liv. V. 1518.

rang (1). Toute innocente & même louable que fût cette conduite, les concurrens auxquels il avoit été préféré parvinrent à y donner une tournure défavorable. Ils le repréſenterent comme travaillant ſans beaucoup de déguiſement à ſe donner un empire abſolu ſur les troupes, & cherchant à s'aſſurer leur reſpect & leur dévouement par l'oſtentation d'une libéralité intéreſſée. Ils rappelerent à Velaſquès ſes anciens démêlés avec l'homme à qui il venoit imprudemment de montrer une ſi grande confiance & lui prédirent que Cortès ſe ſerviroit de ſon nouveau pouvoir bien plutôt pour venger les injures anciennes qu'il avoit eſſuyées, que pour reconnoître le bienfait qu'il venoit de recevoir. Ces inſinuations firent des impreſſions ſi profondes ſur l'eſprit ſoupçonneux du gouverneur, que Cortès reconnut bientôt dans ſa conduite les marques de la défiance & du refroidiſſement, & d'après les conſeils de ſes amis Lares & Duero il hâta ſon départ avant que les diſpoſitions du gouverneur achevaſſent de ſe confirmer & d'écla-

(1) Voyez la NOTE II.

ter avec violence. Connoiſſant tout le danger d'un retardement, il preſſa ſes préparatifs avec tant de promptitude qu'il mit à la voile de Sant-Jago de Cuba le 18 novembre. Velaſquès l'accompagna au rivage & prit congé de lui avec l'apparence de la confiance & de l'amitié, quoiqu'il eût chargé quelques-uns des officiers d'avoir toujours l'œil ouvert ſur la conduite de leur commandant (1). Liv. V. 1518.

Cortès alla deſcendre à la Trinité, petit établiſſement ſur la même côte que Sant-Jago. Là il fut joint par pluſieurs aventuriers & reçut un renfort de munitions de guerre & de bouche dont il étoit aſſez mal pourvu. A peine avoit-il quitté Sant-Jago que la jalouſie dont l'ame de Velaſquès étoit devorée s'accrut au point de ne pouvoir plus ſe contenir. L'Armement n'étant plus ſous ſes yeux & à ſes ordres, il ſentoit que ſon pouvoir avoit ceſſé & que celui de Cortès devenoit plus abſolu. Son imagination groſſiſſoit toutes les circonſtances qui avoient auparavant excité ſes ſoupçons. Les rivaux de Cortès rame- Il veut lui ôter ſa miſſion.

(1) Gomera, *Chron. chap.* 7. B. Diaz, *chap.* 20.

Liv. V. 1518. noient avec adreſſe Velaſquès ſur toutes les réflexions qui pouvoient augmenter ſes craintes; ils appelerent même la ſuperſtition à leur ſecours; & avec autant d'adreſſe que de méchanceté, ils ſurent faire ſervir les prédictions d'un aſtrologue à porter ſes alarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produiſit l'effet qu'on en attendoit. Velaſquès ſe repentit amérement de la confiance imprudente qu'il avoit miſe en un homme dont la fidélité lui paroiſſoit ſi ſuſpecte, & dépêcha en hâte des inſtructions à Verdugo, principal magiſtrat à la Trinité, avec des ordres pour ôter à Cortès ſa commiſſion: mais celui-ci avoit déjà ſi bien gagné l'eſtime & la confiance de ſes troupes & ſe trouva ſi aſſuré de leur zele qu'en employant tantôt la ſéduction & tantôt la menace, il obtint la permiſſion de quitter la Trinité ſans que les ordres de Velaſquès fuſſent exécutés.

Et le faire arrêter. De la Trinité, Cortès fit voile vers la Havane pour lever encore des ſoldats & achever d'approviſionner ſa flotte. Là pluſieurs Eſpagnols de diſtinction ſe déterminerent à le ſuivre & s'engagerent à fournir le reſte des approviſionnemens qui lui manquoient.

Mais comme il leur falloit du tems pour remplir leurs engagemens, Velaſquès, convaincu qu'il ne devoit plus compter ſur un homme à qui il avoit fait connoître ſi ouvertement ſa défiance, voulut profiter de l'intervalle que lui donnoit ce retardement pour tenter encore d'arracher le commandement à Cortès. Il ſe plaignit hautement de la conduite de Verdugo, l'accuſant d'une foibleſſe puérile ou d'une trahiſon manifeſte pour avoir favoriſé ſon évaſion. Pour mieux s'aſſurer de l'exécution de ſon deſſein, il envoya un homme de confiance à la Havane, chargé de remettre à Pedro Barba ſon lieutenant dans cette colonie, l'ordre poſitif d'arrêter ſur le champ Cortès, de l'envoyer priſonnier à Sant-Jago ſous une bonne eſcorte & de ſuſpendre le départ de la flotte juſqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même-tems aux principaux officiers pour leur commander d'aſſiſter Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyoit. Mais avant l'arrivée de ſon meſſager un moine de ſaint-François avoit fait paſſer la nouvelle de ce qui ſe tramoit, à Barthelemy d'Olmedo, religieux de ſon ordre, aumônier de la flotte de Cortès.

Liv. V. 1518.

Liv. V. 1518. Cortès déconcerte les desseins de Velasquès & continue ses préparatifs.

Cortès, averti du danger, eut le tems de prendre ses précautions. La premiere fut d'éloigner de la Havane sous quelque prétexte Diego de Ordaz, officier d'un mérite distingué, mais que son attachement pour Velasquès devoit lui rendre respect dans une conjoncture aussi délicate. Il lui donna le commandement d'un vaisseau destiné à aller prendre quelques vivres dans un petit havre par-delà le cap Antoine, & fut ainsi l'éloigner sans paroître soupçonner sa fidélité. Après son départ Cortès ne cacha plus à ses troupes les desseins de Velasquès. Comme les officiers ainsi que les soldats avoient tous la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entreprise dans laquelle ils hasardoient toute leur fortune, ils furent étonnés & indignés de cette basse jalousie, à laquelle le gouverneur vouloit sacrifier non-seulement l'honneur de leur général, mais toutes les espérances de gloire & de richesses qu'eux-mêmes avoient conçues. Ils supplierent tout d'une voix Cortès de ne point abandonner la place à laquelle il avoit tant de droits, & de ne pas les priver d'un chef qu'ils avoient suivi avec une confiance si bien méritée. Enfin ils lui offrirent de ver-

ſer tout leur ſang pour le défendre contre Velaſquès. Cortès céda aiſément à des inſtances qui n'avoient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il deſiroit lui-même avec ardeur. Il jura de ne jamais abandonner des ſoldats qui lui avoient donné des preuves ſi éclatantes de leur attachement & leur promit de les conduire inceſſamment à cette riche contrée qui étoit depuis ſi long-tems l'objet de leurs penſées & de leurs deſirs. Cette déclaration fut applaudie avec tous les tranſports d'une joie militaire. Les menaces & les imprécations ne furent pas épargnées contre quiconque oſeroit révoquer en doute l'autorité de leur général ou s'oppoſer à l'exécution de ſes deſſeins. Liv. V. 1518.

Tous les préparatifs étoient faits pour ſon départ; mais, quoique les Eſpagnols de Cuba euſſent raſſemblé toutes leurs reſſources pour cette expédition; quoique chaque établiſſement y eût fourni ſon contingent d'hommes & de proviſions; quoique le gouverneur eût dépenſé des ſommes conſidérables, & que chaque aventurier eût employé tous ſes fonds & tout ſon crédit, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la foibleſſe de l'armement, bien peu proportionné en effet à un Etat de ſes forces.

Liv. V. 1518.

auſſi grand objet que la conquête d'un vaſte empire. La flotte conſiſtoit en onze vaiſſeaux, dont le plus grand, décoré du titre d'amiral, n'étoit que de cent tonneaux; trois de ſoixante-dix ou quatre-vingt tonneaux, & ſept petites barques ſans ponts. Elle portoit ſix cents dix-ſept hommes, dont cinq cents huit ſoldats & cent neuf matelots & ouvriers. Les ſoldats étoient partagés en onze compagnies, ſelon le nombre des vaiſſeaux, chacune commandée par un capitaine qui avoit en même-tems le commandement du vaiſſeau & celui des troupes quand elles ſeroient à terre (1). Comme l'uſage des armes à feu parmi les nations de l'Europe n'étoit permis dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien diſciplinée, il n'y avoit dans la troupe de Cortès que treize ſoldats, armés de mousquets, trente-deux d'arquebuſes & le réſte d'épées & de piques; au lieu des armes défenſives ordinaires, qui euſſent été embarraſſantes dans un pays chaud, les Eſpagnols avoient des cottes d'armes de coton piqué, qu'on

(1) Voyez la NOTE IV.

avoit reconnues être suffisantes pour garantir des fleches des Américains. Ils n'avoient que seize chevaux, dix petites pieces de campagne & quatre fauconneaux (1). Liv. V. 1519.

C'est avec ces foibles moyens que Cortès mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étoient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Espagne. Comme l'enthousiasme religieux se trouvoit mêlé avec l'esprit de découverte & de conquête, &, par une combinaison plus étrange, avec la cupidité même, dans toutes les entreprises des Espagnols, leurs étendards portoient une grande croix avec cette épigraphe, *suivons la croix, car sous ce signe nous vaincrons.* Les compagnons de Cortès, aussi avides de piller le riche pays qu'ils alloient chercher que zélés pour y établir la foi chrétienne, étoient tellement animés de ces deux passions qu'ils se mirent en mer non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition si périlleuse, mais avec cette confiance qui naît de la certitude du succès & de l'assurance d'être protégée par le ciel. 10 Fév. 1519. Son départ de Cuba.

(1) B. Diaz, *c.* 19.

Liv. V. 1519. Il touche à Cozumel.

Cortès déterminé à mouiller dans tous les endroits que Grijalva avoit visités, porta directement à l'isle de Cozumel. Là il eut le bonheur de racheter des Indiens Jérôme d'Aguilar, espagnol qui avoit été huit ans prisonnier parmi eux. Cet homme qui avoit appris parfaitement une dialecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandue dans une grande étendue de pays, & qui avoit d'ailleurs de la prudence & de l'adresse, fut extrêmement utile à Cortès en qualité d'interprète. De Cozumel, Cortès s'avança à Tabasco dans l'espérance d'y être aussi bien reçu que Grijalva l'avoit été & d'en retirer une aussi grande quantité d'or. Mais la disposition des habitans étoit entierement changée pour des raisons qu'on ne connoît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux & qu'ils attaquassent avec beaucoup de courage, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement & la terreur que leur inspirerent les effets destructeurs des armes à feu, enfin l'aspect effrayant des chevaux dans le combat, déconcerterent leur

courage & les forcerent à demander la paix. Ils reconnurent le roi de Caſtille pour leur ſouverain, & donnerent à Cortès, des proviſions, des habits de coton, un peu d'or & vingt femmes eſclaves (1). Liv. V. 1519.

Cortès continua ſa courſe à l'oueſt ſans perdre, autant qu'il le pouvoit, le rivage de vue, afin d'obſerver le pays; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement juſqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean d'Ulloa (2). Comme il entroit dans le havre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi leſquels deux ſembloient être des perſonnes de diſtinction, s'approcha de ſon vaiſſeau avec des ſignes de paix & d'amitié. Les Indiens vinrent à ſon bord ſans crainte & ſans défiance & lui adreſſerent d'un air très-reſpectueux un diſcours qu'Aguilar n'entendit point. Cortès ſe trouva dans le dernier embarras ſur un incident dont il prévit toutes les conſéquences. Il commença à craindre pour le grand projet qu'il méditoit, les lenteurs & l'incertitude que cauſeroit

(1) Voyez la NOTE V.

(2) B. Diaz, *chap.* 31, 36. Gomera, *Chron. c*, 18, 23. Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *c.* 11, *&c.*

Liv. V. 1519.

nécessairement l'impossibilité de communiquer ses idées autrement que par le secours imparfait des signes & des gestes ; mais il ne demeura pas long-tems dans cette inquiétude. Un heureux hazard suppléa à ce qu'il n'eût pu exécuter avec toute sa sagacité. Une des femmes esclaves qu'il avoit eues du Cacique de Tabasco se trouvant présente à l'entrevue de Cortès & de ses nouveaux hôtes, apperçut son embarras & la confusion d'Aguilar, & comme elle entendoit parfaitement la langue Mexicaine, elle expliqua dans la langue Yucata qu'Aguilar entendoit, ce que disoient les Indiens. Cette femme, connue dans la suite sous le nom de Dona Marina, & qui fait une si brillante figure dans l'histoire du nouveau monde où les plus grands événemens sont presque toujours l'effet de petite causes & de foibles instrumens, étoit née dans une des provinces de l'empire du Mexique. Après avoir été faite esclave dans une guerre & avoir éprouvé diverses aventures, elle étoit tombée entre les mains des peuples de Tabasco & avoit vécu assez long-tems parmi eux pour apprendre leur langue sans oublier la sienne. Quoique cette maniere de converser par l'entremise de

deux interprètes fût très-fatiguante & très-ennuyeuſe, Cortès fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitans d'un pays où il vouloit pénétrer, & dans les tranſports de ſa joie il regarda cet événement comme une marque éclatante des ſecours de la providence en ſa faveur (1). Liv. V. 1519.

Il apprit alors que les deux perſonnes qu'il avoit reçues à ſon bord étoient des députés de Pilpatöe & de Teutilé, l'un gouverneur de la province à laquelle il abordoit & qui étoit ſoumiſe à un grand monarque appelé Montezuma, l'autre commandant de ſes troupes: ces députés étoient envoyés pour s'informer des intentions de Cortès en viſitant leur côte & pour lui offrir les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin pour continuer ſa route. L'air de ces Indiens & les intentions exprimées dans leur meſſage frapperent Cortès. Il les aſſura dans les termes les plus reſpectueux qu'il abordoit chez eux avec des ſentimens d'amitié, qu'il venoit faire des propoſitions d'une grande importance pour l'intérêt du prince & de ſon royaume, & qu'il

(1) B. Diaz, *c.* 37, 38, 39. Gomera, *Chron. c.* 25, 26. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 4.

Liv. V. 1519.

les expoſeroit en perſonne au gouverneur & au général. Le lendemain matin, ſans attendre de réponſe, il débarqua ſes troupes, ſes chevaux & ſon artillerie, & ayant choiſi un terrein convenable, il commença à y élever des baraques & à en faire un camp fortifié. Les Indiens au lieu de s'oppoſer à l'entrée de ces hôtes qui devoient être un jour les deſtructeurs de leur pays, les aiderent dans toutes les opérations de leur débarquement, avec un empreſſement dont ils ont eu depuis tant de raiſon de ſe repentir.

Sa premiere entrevue avec les Mexicains.

Le jour ſuivant Pilpatoë & Teutilé vinrent au camp avec une nombreuſe ſuite, & Cortès les regardant comme les miniſtres d'un grand roi les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Eſpagnols n'avoient coutume d'en marquer aux petits Caciques avec leſquels ils traitoient. Il leur apprit qu'il venoit en qualité d'ambaſſadeur de Don Charles d'Autriche, roi de Caſtille & le plus puiſſant monarque de l'Eſt, & qu'il étoit chargé de propoſitions d'une telle importance qu'il ne pouvoit les communiquer qu'à Montézuma lui-même; & il leur demanda de le conduire en ſa préſence ſans perdre de tems. Les officiers Maxicains ne purent ca-

cher l'embarras que leur cauſoit une demande qu'ils prévoyoient devoir être fort mal reçue de leur ſouverain, dont l'eſprit étoit déjà rempli d'inquiétudes & de craintes depuis les premieres nouvelles qu'il avoit appriſes de l'apparition des Eſpagnols ſur les côtes de ſon empire. Mais avant d'entreprendre de diſſuader Cortès de ſon projet ils s'efforcerent de gagner ſa bienveillance en le preſſant d'accepter des préſens qu'ils vouloient mettre à ſes pieds en qualité d'humbles eſclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils conſistoient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs & en ornemens d'or & d'argent d'une valeur conſidérable & d'un travail curieux. La vue de ces préſens produiſit un effet bien différent de celui que ſe propoſoient les Mexicains. Elle accrut l'avidité des Eſpagnols loin de la ſatisfaire, & leur inſpira une ſi vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produiſoit ces richeſſes, que Cortès ſe donnant à peine le tems d'écouter les raiſons par leſquelles Pilpatoë & Teutilé cherchoient à le détourner d'aller à la capitale, & prenant un ton fier & décidé, il leur répéta qu'il vouloit

Liv. V. 1519.

Liv. V. 1519.

avoir une audience du roi lui-même. Pendant cette entrevue quelques peintres à la suite des chefs des Maxicains, avoient été occupés à dessiner sur des étoffes de coton blanches, les vaisseaux, les chevaux, l'artillerie, les soldats Espagnols & tout ce qui avoit frappé davantage leurs regards. Cortès qui s'en apperçut & qui apprit que ces dessins devoient être envoyés à Montézuma, voulut donner à ce prince une idée plus vraie & plus imposante des objets étonnans qui se présentoient pour la premiere fois à la vue des Indiens, & qu'aucun mot de leur langue ne pouvoit rendre; pour cet effet, il résolut de les rendre témoins d'un spectacle qui pût leur mieux donner une idée imposante de la bravoure de ses soldats & de la force irrésistible de leurs armes. Il fit sonner l'alarme par les trompettes. En un instant les troupes se mirent en bataille. L'infanterie exécuta plusieurs mouvemens dans lesquels elle fit usage de ses différentes armes, & la cavalerie fit différentes évolutions pour montrer sa force & son agilité. L'artillerie enfin, dirigée sur les bois épais, voisins du camp, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices

militaires avec le silence & l'étonnement qui sont naturels lorsque l'esprit est frappé d'objets nouveaux qui paroissent redoutables; mais au bruit du canon plusieurs s'enfuirent, d'autres tomberent de frayeur, & tous furent si épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut ressembler à celui des Dieux, que Cortès eut beaucoup de peine à les calmer & à les rassurer. Leurs peintres employerent tout leur art à représenter ces nouveaux objets, & leur imagination à inventer des figures & des caracteres qui pussent rendre les choses extraordinaires dont ils venoient d'être les témoins. Liv. V. 1519.

On dépêcha sur le champ des couriers à Montézuma, chargés de lui remetre ces tableaux, & de lui faire le récit de ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des Espagnols. Cortès envoyoit en même-tems au monarque quelques curiosités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les rois du Mexique, pour être instruits promptement de tout ce qui se passoit dans les parties les plus éloignées de leur vaste empire, avoient établi une police recherchée que l'Europe Négociations avec Montézuma.

même ne connoiſſoit pas encore. Ils avoient
Liv. V. 1519. en différens endroits, ſur les principales routes, des couriers qui formés par l'éducation à une grande agilité, & ſe relayant les uns les autres à de médiocres diſtances, portoient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le monarque faiſoit ſa réſidence fût diſtante de cent quatre-vingt milles de Saint-Jean d'Ullua, les préſens de Cortès furent portés à l'empereur & ſa réponſe rapportée en peu de jours. Les mêmes officiers qui avoient juſques-là traité avec les Eſpagnols furent chargés de la réponſe du monarque, mais comme ils ſavoient combien les projets & les deſirs du général étoient oppoſés aux réſolutions que venoit de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir les notifier à Cortès ſans avoir auparavant fait de nouveaux efforts pour l'adoucir. Afin de renouer la négociation, ils offrirent donc les préſens qu'envoyoit Montézuma & qui étoient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondoit à la grandeur du monarque & paſſoit de beaucoup toutes les idées que les Eſpagnols s'étoient faites juſqu'alors des richeſſes du Mexique. On les plaça ſur des nattes étendues

Les préſens.

dues à terre dans un ordre qui les faiſoit paroître avec plus d'avantage. Cortès & ſes gens virent avec admiration les différentes productions de l'induſtrie du pays ; des étoffes de coton ſi belles & d'un tiſſu ſi fin qu'elles égaloient les ſoieries ; des tableaux repréſentant des animaux, des arbres & d'autres objets qui n'étoient formés que de plumes de différentes couleurs employées avec aſſez d'adreſſe & d'élégance pour le diſputer aux ouvrages du pinceau pour la vérité & la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira ſurtout leurs regards ce furent deux grandes plaques de forme circulaire, l'une d'or maſſif repréſentant le ſoleil, l'autre d'argent, emblême de la lune (1). Il y avoit en outre des bracelets, des coliers, des anneaux, & d'autres bijoux d'or, & afin que les Eſpagnols puſſent prendre une idée complette de toutes les richeſſes que fourniſſoit le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuſes, de grains d'or non travaillés & tels qu'on les trouvoit dans

Liv. V. 1519.

(1) Voyez la Note VI.

Liv. V. 1519. les mines & les rivieres. Cortès reçut ces préſens avec les démonſtrations d'un reſpect profond pour le prince qui les lui envoyoit. Mais quand les Mexicains, croyant déſormais leur négociation plus facile, lui firent ſavoir que quoique l'empereur lui eût envoyé ces préſens comme une marque des égards qu'il avoit pour le prince que Cortès repréſentoit, il ne conſentoit point à ce que des troupes étrangeres approchaſſent davantage de ſa capitale, ou même demeuraſſent plus long-tems dans ſes domaines, le général Eſpagnol déclara plus poſitivement encore qu'auparavant qu'il ne ſe relâcheroit point de ſa premiere demande & qu'il ne pourroit ſans honte retourner auprès de ſon ſouverain, s'il n'avoit été admis en la préſence du prince qu'il étoit venu viſiter de ſa part. Les Mexicains étonnés de voir un homme qui oſoit s'oppoſer à une volonté qu'ils étoient accoutumés à regarder comme irréſiſtible, effrayés en même-tems du danger de précipter leur pays dans une guerre ouverte avec de ſi terribles ennemis, demanderent & obtinrent de Cortès la promeſſe qu'il reſteroit dans ſon camp juſqu'au retour d'un meſſager qu'ils envoyoient à

Montézuma pour recevoir de nouveaux ordres (1).

Liv. V. 1519.

La fermeté avec laquelle Cortès perſiſtoit dans ſa réſolution devoit naturellement conduire la négociation entre lui & l'empereur à une prompte iſſue, puiſqu'elle ne laiſſoit à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Eſpagnols avec une confiance entiere ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti étoit celui auquel il y avoit lieu de s'attendre de la part d'un monarque hautain & puiſſant. L'empire du Mexique étoit alors à un point de grandeur auquel n'a peut-être atteint aucune grande ſociété policée en ſi peu de tems. Quoiqu'il ne ſubſiſtât que depuis cent trente ans, ſa domination s'étendoit du nord à la mer du ſud, ſur un territoire de plus de cinq cens lieues de l'eſt à l'oueſt, & de plus de deux cens lieues du ſud au nord, & comprenoit des provinces qui, en fertilité, en population, en richeſſes, ne le cédoient à aucun des pays de la Zone torride. La nation étoit guerriere & entreprenante, l'autorité du monarque

(1) B. Diaz, *c.* 39. Gomera *Chron. c.* 27. Herrera, *Decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 5, 6.

illimitée & ſes revenus conſidérables. Si avec les forces qu'on pouvoit réunir en un moment dans un tel empire, Montézuma fût tombé ſur les Eſpagnols lorſqu'ils étoient encore campés ſur une côte ſtérile & malſaine, ſans aucun allié dans le pays, ſans place de retraite, ſans proviſions, malgré tous les avantages de leur diſcipline & de leurs armes, ils n'auroient pu réſiſter à un pareil choc; ou ils auroient péri dans un combat ſi inégal, ou ils auroient abandonné leur entrepriſe.

LIV. V. 1519.

Caractere du Monarque.

La puiſſance de Montézuma le mettoit en état de prendre ce parti vigoureux, & ſon caractere même ſembloit l'y porter. De tous les princes qui avoient tenu le ſceptre du Mexique il étoit le plus haut, le plus violent & le plus éloigné de ſouffrir la moindre réſiſtance à ſes volontés. Ses ſujets le voyoient avec crainte & ſes ennemis avec terreur. Il gouvernoit les premiers avec une ſévérité juſqu'alors inouie; mais ils avoient une ſi grande opinion de ſon habileté qu'ils étoient forcés à le reſpecter, & les victoires nombreuſes qu'il avoit remportées ſur ſes ennemis avoient répandu au loin la terreur de ſes armes & avoit ajouté pluſieurs gran-

des provinces à son empire. Mais quoiqu'il eût peut-être assez de talens pour gouverner le Mexique dans l'état de civilisation imparfaite où étoit cet empire & dans le cours ordinaire des choses, ces talens étoient bien insuffisans pour une conjoncture si extraordinaire & ne le mettoient pas en état de se décider avec la justesse & la promptitude nécessaires dans un moment si critique. Liv. V. 1519.

Sa perplexité & ses terreurs à l'arrivée des Espagnols sur les côtes.

Depuis que les Espagnols avoient paru sur la côte, il avoit laissé voir tous les symptômes de l'embarras & de la crainte. Au lieu de prendre les résolutions que devoient lui inspirer le sentiment de son pouvoir & le souvenir de ses premiers exploits, il avoit mis dans toutes ses délibérations une inquiétude & une indécision qui n'échapperent pas aux derniers de ses courtisans. La perplexité & le trouble de Montézuma aussi-bien que le découragement de ses sujets n'étoient pas seulement l'effet de la présence des Espagnols & de la terreur de leurs armes. On les attribue à des causes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers historiens Espagnols & les plus estimés, il y avoit parmi les Américains une opinion presque universelle que quelque grande calamité les menaçoit &

Liv. V. 1519.

leur ſeroit apportée par une race de conquérans redoutables venant des régions de l'eſt pour envahir & dévaſter leur contrée. On ne peut pas ſavoir ſi cette crainte étoit l'effet du ſouvenir de quelque grand bouleverſement de cette partie du globe qui auroit frappé l'eſprit de ſes habitans de craintes ſuperſtieuſes ſur l'avenir, ou ſeulement l'effet de l'étonnement que cauſoit la premiere vue de cette race d'hommes nouveaux qui ſe montroient aux Mexicains. Quoi qu'il en ſoit, comme cette nation étoit plus ſuperſtitieuſe qu'aucune autre du nouveau monde, on y fut fortement frappé de l'apparition des Eſpagnols. On ſe les repréſenta comme les inſtrumens deſtinés à accomplir la fatale révolution qui menaçoit le Mexique. Dans de pareilles circonſtances on conçoit plus facilement comment une poignée d'aventuriers put porter l'alarme au cœur du monarque d'un grand empire & de tous ſes ſujets (1).

Il continue à négocier.

Cependant lorſque le meſſager arrivé du

(1) Cortès *Relatione ſecunda*, *ap.* Ramus *III*, 234, 235. Herrera *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 1, *Lib. V*, *c.* 11, *Lib. VII.*, *cap.* 6. Gomera *Chron. c.* 66, 92, 144.

camp Eſpagnol apporte la nouvelle que Cortès perſiſtant dans ſa premiere demande refuſoit d'obéir à l'ordre qui lui enjoignoit de quitter le pays, Montézuma malgré ſes terreurs montra un moment de réſolution, & dans un tranſport de colere naturel à un prince orgueilleux qui n'avoit jamais rencontré d'obſtacle à ſes volontés, il menaça de ſacrifier à ſes Dieux ces inſolens étrangers. Mais ſes incertitudes & ſes craintes revinrent bientôt & au lieu de donner des ordres pour mettre ſes menaces à exécution, il appela encore ſes miniſtres pour conſulter & prendre leur avis. Des hommes aſſemblés pour délibérer dans un moment où il faudroit agir ne prennent jamais que des meſures lentes & foibles. Le réſultat du conſeil ne fut point d'employer ſur le champ les moyens efficaces de repouſſer l'ennemi; on ſe contenta d'envoyer à Cortès des ordres plus poſitifs de quitter le pays, accompagnés fort imprudemment ſans doute d'un préſent aſſez conſidérable pour offrir aux Eſpagnols un nouveau motif de s'y établir. Liv. V. 1519.

Ceux-ci étoient cependant inquiets & incertains ſur le parti qu'ils avoient à prendre. D'après ce qu'ils avoient déjà vu de la ri- Incertitudes & craintes des Eſpagnols.

Liv. V. 1519.

cheſſe du pays, pluſieurs d'entr'eux s'en formoient des idées ſi exagérées qu'ils étoient déterminés à braver toutes les difficultés & tous les dangers pour achever une conquête qui devoit les mettre en poſſeſſion de tréſors inépuiſables. D'autres jugeant de la force de l'empire du Mexique par ſes richeſſes mêmes, aſſurés par pluſieurs obſervations que ce pays avoit une forme réguliere de gouvernement, prétendoient que c'étoit le comble du délire que d'attaquer un ſi grand état avec une poignée d'hommes, manquant de proviſions, affoiblis déjà par les maladies particulieres au climat qui en avoient fait périr pluſieurs, & ſans avoir d'ailleurs l'appui d'aucune alliance dans le pays (1). Cortès applaudiſſoit ſecretement à ceux qui tenoient pour les réſolutions hardies; il encourageoit des eſpérances romaneſques qui lui étoient communes avec eux & qui concouroient à l'exécution des plans qu'il avoit concertés.

Plan de Cortès.

Depuis le moment ou les ſoupçons de Velasquès avoient éclaté & où il avoit tenté de dépouiller Cortès de l'autorité qu'il lui

(1) B. Diaz, c. 40.

avoit confiée, celui-ci avoit ſenti la néceſſité de n'avoir plus avec le gouverneur de Cuba aucune liaiſon, dans la juſte crainte de voir traverſer toutes ſes opérations; il ne demandoit même qu'une occaſion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue il n'avoit rien négligé pour s'aſſurer de ſes ſoldats. Ses talens pour le commandement lui mériterent aiſément leur eſtime & il ne lui fut pas plus difficile de ſe concilier leur affection. Parmi des aventuriers de même rang, faiſant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevoit pas un général aſſez au-deſſus de ceux qui étoient ſous ſes ordres, pour ne pas établir entre eux un commerce continuel. Cortès ſut profiter de cette circonſtance pour s'inſinuer dans leur eſprit par des manieres affables & par des préférences adroites, en permettant à quelques-uns de commercer pour leur compte avec les Indiens (1); enfin en enflammant les eſpérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ſes ſoldats qu'ils oublierent preſque que l'armement avoit été

LIV. V. 1519.

(1) Voyez la NOTE VII.

Liv. V. 1519.

fait ſous l'autorité & aux dépens d'un autre que Cortès.

Son adreſſe à l'exécuter.

Pendant que le général Eſpagnol conduiſoit ainſi ſes projets. Teutilé arriva avec le préſent de Montézuma & un nouvel ordre pour que les étrangers euſſent à quitter ſur le champ les états. Mais lorſque le général renouvela la demande d'une audience de l'empereur, le Mexicain le quitta bruſquement & ſortit de ſon camp avec des regards & des geſtes qui exprimoient toute ſa ſurpriſe & tout ſon reſſentiment. Le lendemain au matin il ne parut aucun des Indiens qui avoient coutume de fréquenter le camp en grand nombre & d'y apporter des proviſions qu'ils échangeoient avec les ſoldats. Tout commerce parut ceſſer & on s'attendoit à tout moment à voir commencer les hoſtilités. Cet événement, quoiqu'on eût dû le prévoir, cauſa parmi les Eſpagnols une conſternation ſubite qui enhardit les partiſans de Velaſquès non-ſeulement à murmurer & à cabaler contre le général, mais à charger l'un d'entr'eux de lui faire des remontrances ſur l'imprudence qu'il y avoit à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces ſi inſuffiſantes & de le preſſer de

retourner à Cuba pour y ravitailler sa flotte & y augmenter son armée. Diego de Ordaz, un de ses principaux officiers, chargé de cette commission par les mécontens, s'en acquitta avec toute la liberté & l'audace farouche d'un soldat, en lui assurant qu'il exprimoit le sentiment de toute l'armée. Cortès l'écouta sans la moindre apparence d'émotion, & comme il connoissoit fort bien les dispositions & le caractere de ses soldats & qu'il prévoyoit la maniere dont ils recevroient une proposition qui renversoit en un instant toutes les brillantes espérances qu'ils avoient jusques-là nourries, il porta la dissimulation jusqu'à paroître abandonner ses propres mesures pour se prêter aux représentations d'Ordaz & il donna des ordres pour que l'armée se tînt prête le jour suivant à se rembarquer pour Cuba. Dès que cette résolution fut connue, les aventuriers frustrés de leurs espérances éclaterent en plaintes & en menaces. Les émissaires de Cortès se joignant à eux enflammerent leur dépit. La fermentation devint générale. Tout le camp étoit prêt à se mutiner; tous demandoient avec empressement à voir le général. Cortès ne se fit pas presser long-tems. A sa vue

Liv. V. 1519.

LIV. V. 1519.

ils exprimerent tout d'une voix l'étonnement & l'indignation que leur causoient les ordres qu'ils venoient de recevoir. Il étoit honteux, disoient-ils, à de braves Castillans, de s'effrayer au premier aspect du danger & infâme de fuir avant que l'ennemi se fût même montré. Quant à eux ils étoient déterminés à ne pas abandonner une entreprise qui avoit été heureuse jusqu'à ce moment & qui tendoit si manifestement à répandre la connoissance de la vraie religion & à procurer à leur patrie tant de gloire & d'avantages. Heureux de marcher sous les ordres de Cortès, il étoient disposés à le suivre au travers de tous les dangers pour former un établissement & recueillir les trésors qui faisoient depuis si long-tems l'objet de leurs desirs; mais s'il vouloit retourner à Cuba & céder honteusement toute sa gloire & ses espérances à un rival envieux, ils se choisiroient dans le moment même un autre général qui les guideroit dans le chemin de la gloire qu'il n'avoit pas le courage de suivre.

Cortès enchanté de leur ardeur ne s'offensa point de la hardiesse avec laquelle ils énonçoient des sentimens que lui-même avoit inspirés & dont à la chaleur de leurs

expressions il voyoit combien ils étoient pénétrés. Il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendoit. Il déclara qu'il n'avoit donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la persuasion que c'étoit-là le desir général des troupes; qu'il avoit sacrifié en cela sa propre opinion par déférence pour celle qu'il croyoit être la leur; qu'il avoit toujours eu le dessein de former un établissement sur la côte pour pénétrer ensuite dans l'intérieur du pays; qu'on l'avoit trompé en lui persuadant que leurs vues étoient différentes des siennes; qu'il les voyoit avec une grande satisfaction pleins de ce courage qui devoit animer tout véritable Espagnol; que cette certitude alloit lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle & qu'il étoit très-assuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritoit. A cette déclaration de Cortès on répondit par des applaudissemens & des cris de joie. La résolution parut unanime & prise d'un consentement universel, car ceux qui la condamnoient secrétement furent obligés de se réunir au plus grand nombre dans les acclamations, tant pour cacher leur opposition au général que

Liv. V. 1519.

pour ne pas s'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté (1).

Cortès établit une forme de gouvernement civil.

Sans laiſſer à ſes gens le tems de ſe refroidir ou de réfléchir ſur le parti qu'on venoit de prendre, Cortès s'occupa ſur le champ de l'exécution. Pour commencer l'établiſſement d'une colonie, il aſſembla les principaux de ſon armée, & d'après leur ſuffrage il forma un conſeil & nomma des magiſtrats qu'il revêtit de la plus grande autorité. Comme les hommes tranſportent naturellement les inſtitutions de leurs gouvernemens dans les nouveaux établiſſemens qu'ils forment, la colonie fut établie ſur le modele de l'adminiſtration eſpagnole. Les magiſtrats furent diſtingués par les mêmes noms & les mêmes marques de dignité & eurent les mêmes emplois. On ne choiſit pour remplir les places que ceux des compagnons de Cortès qui lui étoient entierement dévoués, & les actes de leur élection & de leur nomination furent dreſſés au nom du roi ſans y faire mention d'aucune dépendance de Velasquès. Les deux mobiles des Eſpagnols dans

(1) B. Diaz, *c.* 40, 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* V, *cap.* 6, 7.

toutes leurs entrepriſes au nouveau monde, l'avidité & l'enthouſiasme religieux, ſemblent avoir ſuggéré à Cortès le nom qu'il donna à ſon établiſſement. Il l'appela la riche ville de la vraie croix: *Villa rica de la Vera-Cruz.* Liv. V. 1519.

La premiere aſſemblée du nouveau conſeil fut remarquable par un acte très important. Dès qu'elle fut formée, Cortès fit demander la permiſſion de s'y préſenter & s'approchant avec une contenance reſpectueuſe propre à élever la dignité du tribunal & à donner un exemple de ſoumiſſion à ſon autorité, il commença un long discours dans lequel il employa beaucoup d'art & dit les choſes les plus flatteuſes aux magiſtrats qui entroient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord obſerver qu'étant revêtus de l'autorité ſuprême ſur la colonie, il les conſidéroit comme exerçant toute celle du ſouverain & comme repréſentant ſa perſonne; qu'il ſe croiroit déſormais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderoit comme intéreſſant le bien public, avec la même fidélité & le même zele que s'il s'adreſſoit à ſon maître même; que la ſûreté d'une colonie qui s'établiſſoit dans un grand empire, Cortès réſigne ſa commiſſion.

Liv. V. 1519. dont le monarque montroit déjà des dispositions ennemies, dépendoit des armes & par conséquent de la subordination & de la bonne discipline parmi les troupes; qu'il avoit tenu d'abord son droit au commandement du gouverneur de Cuba, mais que comme Velasquès avoit depuis long-tems révoqué sa commission, on pouvoit contester la légitimité de son pouvoir & qu'il craignoit lui-même d'exercer une autorité qui ne seroit fondée que sur un titre vicieux ou du moins équivoque; que la colonie ne pouvoit confier sa défense à des troupes autorisées à mettre en question le pouvoir du général dans un moment critique où l'obéissance implicite à ses ordres étoit absolument nécessaire; que toutes ces considérations le déterminoient à se démettre entre leurs mains de toute l'autorité qu'il pouvoit avoir, afin qu'ayant le droit de la conférer toute entiere à celui qu'ils choisiroient, ils donnassent à l'armée, au nom du roi, un général qui pût désormais la commander; que quant à lui son dévouement à sa patrie étoit tel qu'il se réduiroit, s'il étoit nécessaire, à n'être qu'un simple officier, qu'il serviroit avec le même zele en cette

qualité qu'en celle de général, & prouveroit à ses compagnons de guerre que quoiqu'accoutumé à commander, il savoit aussi obéir. Son discours fini, il déposa sur la table du conseil la commission de Velasquès & après avoir baisé son bâton de commandement, le remit entre les mains du président & se retira. Liv. V. 1519.

La délibération ne fut pas longue. Cortès avoit concerté toutes ses mesures avec ses partisans les plus fideles & préparé avec beaucoup d'adresse les autres membres du conseil à prendre la résolution qu'il desiroit. On accepta sa démission, & comme la prospérité continue qui avoit jusques-là couronné son expédition, étoit une preuve incontestable de son talent pour le commandement, ils le nommerent d'une voix unanime premier magistrat de la colonie & général de l'armée, en ordonnant que sa commission lui seroit expédiée au nom du roi avec les pouvoirs les plus étendus & qu'il les exerceroit jusqu'à ce que les volontés du roi fussent connues. Afin que ces dispositions ne pussent pas être regardées comme une intrigue du conseil, on communiqua aux troupes la résolution qu'on venoit de pren-

Liv. V. 1519.

dre; les soldats ratifierent le choix du général avec de grands applaudissemens. On proclama le nom de Cortès, & tous lui jurerent de verser leur sang pour la défense de son autorité.

Cortès ayant heureusement accompli ses desseins & secoué la dépendance mortifiante dans laquelle il sembloit être à l'égard du gouverneur de Cuba, accepta, avec beaucoup de marques de respect pour le conseil & de reconnoissance pour l'armée, la commission qu'on lui donnoit & se trouva revêtu de l'autorité suprême tant au civil qu'au militaire sur la colonie. Il prit avec sa nouvelle autorité un air de dignité plus imposant & commença à exercer les pouvoirs presque illimités qu'il venoit de recevoir. Il ne s'étoit regardé jusques à ce moment que comme le député d'un simple sujet du roi d'Espagne: il commença à agir comme le représentant de son souverain. Les partisans de Velasquès prévoyant toutes les suites de ce changement, ne purent demeurer plus longtems spectateurs oisifs de ce qui se passoit. Ils se récrierent ouvertement contre le procédé du conseil, qu'ils regardoient comme illégal, & contre la conduite de l'armée

qu'ils traitoient de désobéissance. Cortès sentant la nécessité de prévenir de bonne heure par un acte de vigueur les effets de ces discours séditeux, fit arrêter Ordaz, Escudero & Velasquès de Leon, les chefs de cette faction, & les envoya sur la flotte chargés de chaînes. Leurs partisans effrayés & confondus restèrent tranquilles, & Cortès qui avoit plus d'envie de rappeler à lui que de punir ces officiers dont il connoissoit le mérite, sollicita leur amitié avec tant d'assiduité & d'adresse qu'il se fit entre eux une sincere réconciliation; tellement que dans les occasions les plus délicates ni leur liaison avec le gouverneur de Cuba ni le souvenir du traitement qu'ils avoient essuyé ne purent les détacher de ses intérêts (1). Dans cette occasion; ainsi que dans d'autres également critiques pour sa fortune & sa renommée, Cortès dut en grande partie ses succès a l'or du Mexique qu'il distribuoit avec profusion à ses amis & à ses ennemis (2). Liv. V. 1519.

Cortés ayant ainsi consolidé l'attachement de son armée pour lui, pensa qu'il pouvoit Les Zempoallans recherchent son amitié.

(1) B. Diaz, *c.* 42, 43. Gomera *Cron. c.* 30, 31. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 7.

(2) B. Diaz, *c.* 44.

Liv. V. 1519.

quitter désormais son camp & s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans ce projet par un événement aussi heureux en lui-même que par la circonstance dans laquelle il arrivoit. Quelques Indiens s'approcherent de son camp & furent secretement admis en sa présence. Ils étoient envoyés avec des propositions d'alliance & d'amitié par le Cacique de Zempoalla, ville considérable & peu éloignée. Par leurs réponses à un grand nombre de questions qu'il leur fit, selon son usage ordinaire dans ses entrevues avec les Indiens, il apprit que leur maître, quoique sujet de l'empire du Mexique, souffroit impatiemment le joug, & craignoit & haissoit si fortement Montézuma que rien ne pouvoit lui être plus agréable que l'espérance de se délivrer de l'oppression sous laquelle il gémissoit. Cet avis fit luire à l'esprit de Cortès un rayon de lumiere & d'espérance. Il vit que le grand empire qu'il se proposoit d'attaquer étoit désuni & que le souverain n'y étoit pas aimé. Il conjectura que les causes du mécontentement ne pouvoient pas être bornées à une seule province & qu'il se trouveroit en d'autres parties de l'empire des mécontens, las de la soumission ou desi-

rant un changement, & prêts à suivre les drapeaux du premier libérateur qui se montreroit. Plein de ces idées & commençant dès-lors à se tracer un plan que le tems & une connoissance plus exacte de l'état du pays devoient le mettre bientôt en état de suivre & d'exécuter, il reçut très-bien les Zempoallans & leur promit d'aller incessamment visiter leur Cacique (1). Liv. V. 1519.

Pour remplir sa promesse, il n'étoit pas nécessaire qu'il s'écartât de la route qu'il s'étoit déjà proposé de suivre en s'avançant dans le pays. Quelques officiers employés à visiter la côte ayant reconnu un village nommé Quiabislan, à environ quarante milles au nord, qui à raison de la fertilité du sol & de la bonté de son havre, sembloit être un poste plus commode que celui que les Espagnols avoient jusqu'alors occupé, Cortès étoit déterminé à y transporter son camp. Zempoalla se trouvoit sur son chemin. Le Cacique le reçut aussi bien que Cortès pouvoit l'espérer. Il lui fit des présens & des caresses qui montroient un extrême desir de gagner sa bienveillance, Il marche à Zempoalla.

(1) B. Diaz. c, 41. Gomera, *Cron.* c. 23.

Liv. V. 1519. le traita comme un libérateur & lui montra un reſpect qui tenoit de l'adoration. Cortès apprit de lui pluſieurs particularités du caractere de Montézuma & les cauſes de la haine de ſes ſujets pour lui. Ce cacique lui dit en pleurant que Montézuma étoit un tyran hautain, cruel & ſoupçonneux, qui traitoit ſes ſujets avec une arrogance extrême, ruinoit les provinces conquiſes par des exactions; enlevoit les enfans aux peres & aux meres, les garçons pour les immoler à ſes dieux, les filles pour en faire ſes concubines ou celles de ſes favoris. Cortès, dans ſa réponſe au Cacique, lui inſinua adroitement qu'un des principaux objets des Eſpagnols en viſitant des pays ſi éloignés de leur patrie, étoit de redreſſer les torts & de délivrer les hommes de l'oppreſſion; & lui ayant fait eſpérer ſes ſecours quand il en ſeroit tems, il continua ſa marche vers Quiabiſlan.

Le lieu que ſes officiers lui avoient indiqué lui parut ſi favorablement ſitué & ſi bien choiſi qu'il y traça ſur-le-champ le plan d'une ville. Les maiſons ne devoient être que des hûtes, mais enceintes de remparts aſſez forts pour réſiſter à l'attaque d'une armée d'Indiens. Comme ces fortifications

étoient nécessaires, tant à l'établissement & à la conservation de la colonie qu'à l'exécution du dessein que le général & les soldats avoient de s'avancer dans le pays, soit pour se ménager un lieu de retraite, soit pour conserver leur communication avec la mer, toute l'armée, officiers & soldats, mirent la main à l'œuvre; Cortès lui-même leur donnoit l'exemple de l'activité & de la constance dans le travail. Les Indiens de Zempoalla & de Quiabislan les aiderent, & ce petit poste par lequel commencerent des établissemens nombreux & puissans, fut bientôt en état de défense (1).

Liv. V. 1519.

Pendant que ces travaux essentiels s'exécutoient, Cortès avoit des entrevues avec les Caciques de Zempoalla & de Quiabislan, & profitant de leur étonnement & de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on présentoit à leurs yeux, il leur inspira par degrés une si haute opinion des Espagnols, il leur persuada si bien que leurs hôtes étoient des êtres d'un ordre supérieur à qui rien ne pouvoit résister, que comptant

Cortès fait un traité avec différens Caciques.

(1) B. Diaz, *c.* 45, 46, 48. Gomera *Cron. c.* 32, 33, 37. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 8, 9.

Liv. V. 1519. sur la protection de ces étrangers ils oserent braver le pouvoir de l'empereur au nom duquel ils étoient accoutumés de trembler.

Quelques-uns des officiers de Montézuma se présenterent pour lever le tribut ordinaire & pour demander un certain nombre de victimes humaines pour l'expiation de la faute que ces deux nations venoient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'empereur avoit ordonné de sortir de ses domaines. Au lieu d'obéir à ses ordres, les Caciques se saisirent des envoyés du monarque, les traiterent avec indignité, & comme leur superstition n'étoit pas moins atroce que celle des Mexicains, ils se disposoient à les sacrifier à leurs dieux. Cortès les en empêcha en leur montrant la plus grande horreur pour cette abominable pratique. Les deux Caciques s'étant jetés dans une rébellion ouverte & ne voyant pour eux aucun salut s'ils ne s'attachoient inviolablement aux Espagnols conclurent bientôt une alliance avec eux en se reconnoissant vassaux du roi d'Espagne. Leur exemple fut suivi par les Totonaques, nation courageuse qui habitoit les montagnes voisines; & tous s'étant soumis volontaire

tairement à la couronne de Castille offrirent d'accompagner Cortès avec toutes leurs forces à Mexico (1). Liv. V. 1519.

Il y avoit à cette époque trois mois que Cortès étoit dans la nouvelle Espagne; & quoique tout ce tems n'eût pas été marqué par des entreprises militaires, chaque moment avoit été consacré à des opérations qui, moins brillantes peut-être, étoient d'une plus grande importance. Par son adresse à s'attacher son armée & à conduire ses **négo**ciations avec les Indiens, il jetoit les fondemens de ses succès futurs. Mais quelque bien concerté que fût son plan, il ne pouvoit se dissimuler que son droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvoit contester, la sienne étoit elle-même chancelante & précaire. Vélasquès ne pouvoit manquer de se plaindre au roi des insultes qu'il avoit reçues de Cortès & pouvoit présenter la conduite d'un officier subalterne qui s'étoit joué de ses ordres, de maniere à lui attirer une prompte distitution & une punition sévere. Avant de se mettre en marche, le Général crut devoir prévenir ce

Ses mesures pour obtenir du Roi la confirmation de son autorité.

(1) B. Diaz, *chap.* 47. Gomera *Chron.* 35, 26. Herrera, *décad* 2. *Lib. V*, *c.* 9, 10, 11.

Liv. V. 1519.

coup. Dans cette vue, il persuada aux magistrats de la colonie d'adresser au roi une lettre contenant un long détail de leurs services; une description pompeuse du pays qu'ils avoient dévouvert, de ses richesses, de sa population, de sa civilisation & de ses arts; un tableau des progrès qu'ils y avoient déjà faits en soumettant plusieurs provinces à la couronne de Castille, & des moyens qu'ils se proposoient d'employer pour en achever la conquête; enfin un long exposé des motifs qui les avoient déterminés à renoncer à toute liaison avec Vélasquès pour établir une colonie dépendante immédiatement du roi lui-même, & d'en confier à Cortès le gouvernement, tant civil que militaire: ils finissoient par supplier humblement le roi de ratifier par son autorité tout ce qu'ils avoient fait. Cortès écrivit dans les mêmes vues; & comme il savoit fort bien que la cour d'Espagne, accoutumée à voir exagérer les richesses des pays nouveaux par ceux qui les découvroient, n'accorderoit que peu de croyance à la description merveilleuse qu'on lui faisoit de la nouvelle Espagne, si l'on n'y joignoit des échantillons des riches productions qu'elle fournissoit, il pres-

sa ses soldats d'abandonner ce qu'ils pouvoient réclamer pour leur part des trésors qu'on avoit jusques-là rassemblés, afin qu'on pût les envoyer en entier au roi. Tel étoit l'ascendant de Cortès sur son armée, & telles étoient les espérances romanesques que les Espagnols se formoient de la richesse des pays qu'ils alloient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigens & avides fut capable de ce généreux effort, & fit à son souverain le plus riche présent que le nouveau monde ait fait à l'Espagne (1). Porto-Carrero & Montéjo, principaux magistrats de la colonie, furent nommés pour aller porter le présent, avec défenses expresses de toucher à Cuba dans leur route en Europe (2). Liv. V. 1519.

Tandis qu'on armoit le vaisseau qui devoit les conduire, un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats & quelques matelots, partisans cachés de Vélasquès ou effrayés à la vue des dangers inséparables d'une expédition où il s'agissoit de pénétrer avec une poignée d'hommes jusques dans le cœur d'un grand empire, avoient formé le dessein de s'emparer d'un brigantin Conspiration contre Cortès.

(1) Voyez la Note VIII.
(2) B. Diaz, c. 54. Gomera, c. 40.

Liv. V. 1519. & de gagner Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui se passoit & le mettre en état d'intercepter les trésors & les dépêches que Cortès envoyoit en Espagne. La conspiration, quoique formée par de simples matelots, fut conduite avec un profond secret; mais au moment où tout étoit prêt pour l'exécution, ils furent trahis par un de leurs camarades.

Quoique Cortès pût compter peut-être sur sa bonne fortune, qui l'avoit servi si à propos dans cette occasion, la découverte de ce complot remplit son esprit de vives inquiétudes, & le porta à exécuter un projet qu'il méditoit depuis long-tems. Il voyoit encore dans son armée quelques restes cachés d'un mécontentement qui, jusqu'alors étouffé par ses succès ou contenu par son autorité, pouvoit éclater tout à coup. Il remarquoit que plusieurs de ses soldats, las du service, desiroient de revoir leurs établissemens de Cuba, & qu'au premier danger ou au premier revers il lui seroit impossible de les retenir. Il sentoit que si ses forces, déjà trop peu considérables, diminuoient encore par la désertion d'une partie de son armée, il seroit forcé d'abandonner son entrepris-

Après avoir pesé souvent avec la plus grande sollicitude toutes ces circonstances, il se persuada qu'il n'y avoit point de succès à espérer pour lui, s'il n'ôtoit à ses soldats jusqu'à la possibilité de quitter le pays, & s'il ne les réduisoit à la nécessité de prendre comme lui la résolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue il se détermina à détruire sa flotte; mais comme il n'osoit exécuter une résolution si hardie par sa seule autorité, il travailla à convaincre ses soldats de la nécessité de cette mesure. Il falloit toute son adresse pour venir à bout d'un projet si difficile. Il persuada aux uns que les navires avoient tellement souffert par un long sejour à la mer, qu'ils étoient absolument incapables de servir davantage; à d'autres il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteroient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement sur les vaisseaux, & à tous il représenta la nécessité de fixer leurs regards & toutes leurs espérances sur le pays qui s'ouvroit devant eux & d'éloigner toute idée d'une retraite. Ses exhortations produisirent tout l'effet qu'il en attendoit: d'un consentement général, les vaisseaux furent tirés à terre & mis en pieces

Liv. V. 1519.

Liv. V. 1519. après qu'on en eut ôté les voiles, les cordages, les fers & tout ce qui pouvoit être de quelqu'utilité. C'eſt ainſi que par un effort de courage, auquel l'hiſtoire n'offre rien qu'on puiſſe comparer, cinq cens hommes conſentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puiſſantes & inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite & ne ſe réſervant d'autre reſſource que leur conſtance & leur valeur (1).

Rien alors ne retarda plus Cortès. L'ardeur de ſes troupes & les diſpoſitions de ſes alliés étoient deux circonſtances également favorables. Mais tous les avantages de cette derniere, quoique ménagés avec beaucoup d'adreſſe & de ſoins, furent ſur le point de lui échapper par une ſaillie de ce zele religieux, qui en pluſieurs occaſions pouſſa Cortès à des actions inconſidérées, bien contraires à la prudence qui diſtinguoit ſon caractere. Quoique juſques-là il n'eût eu ni le tems ni la facilité de prouver aux Indiens l'abſurdité de leurs ſuperſtitions & de leur faire connoître les principes de la foi chré-

(1) Relat. de Cortès. Ramus III., 225. B. Diaz, *c.* 57, 58. Herrera, *decad.* 2, *Lib. IV*, *c.* 15.

tienne, il ordonna à ses soldats de renverser ses autels, de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, & d'élever à la place un crucifix & une image de la vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres les firent courir aux armes ; mais l'autorité de Cortès étoit si grande & l'ascendant des Espagnols sur ces peuples déjà si puissant, que ce mouvement fut appaisé sans effusion de sang & que la concorde fut bientôt parfaitement rétablie (1). Liv. V. 1519.

Cortès commença sa marche & partit de Zempoalla le 16 d'août, avec cinq cens hommes, quinze chevaux & six pieces de canon de campagne. Le reste de ses troupes composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendoit moins propres à un service fatiguant, fut laissé en garnison à Villa-rica, sous les ordres d'Ecalante, officier de mérite & très-attaché à Cortès. Le Cacique de Zempoalla fournit à l'armée des provisions & deux cens Indiens appelés *Tamemès*, chargés de porter les fardeaux destinés à tous les travaux serviles. Ils furent d'un grand secours aux Espagnols, qui, dans un pays dé-

(1) B. Diaz, *c.* 41, 42. Herrera, *decad* 2, *Lib.* 5, *c.* 3, 4.

Liv. V. 1519. pourvu d'animaux domestiques, avoient été jusqu'alors obligés de porter leur bagage & même de tirer à bras leur artillerie. Le Cacique offrit aussi à Cortès un corps considérable de ses Indiens; mais le Général se contenta d'en prendre quatre cens des plus distingués parmi eux, afin qu'ils pussent lui servir d'otages qui lui répondroient de la fidélité de leur maître. Il ne lui arriva rien de remarquable dans sa route jusqu'à ce qu'il eut atteint les frontieres du pays de Tlascala. Les habitans de cette province, peuples belliqueux, étoient ennemis implacables des Mexicains & avoient été anciennement alliés des Zempoallans. Quoique moins civilisés que les Mexicains, ils étoient bien plus avancès dans les arts que les autres nations grossieres de l'Amérique dont nous avons tracé le portrait. Ils avoient fait de grands progrès dans l'agriculture; ils habitoient de grandes villes & avoient une sorte de commerce; & si nous en croyons les relations imparfaites des premiers historiens Espagnols, on découvroit dans leurs institutions & leurs loix quelques traces d'une justice distributive & d'une jurisprudence criminelle. Cependant, comme avec cette civilisation

tion incomplette l'agriculture seule ne suffisoit pas à leur subsistance & qu'ils étoient obligés d'y joindre la chasse, ils conservoient en partie les mœurs & le caractere des peuples chasseurs. Ils étoient féroces & passionnés pour la vengeance, courageux, altiers & indépendans, en guerre continuelle & presque sans communication avec les états voisins. Ils abhorroient tellement la servitude que non-seulement ils avoient constamment repoussé toute domination étrangere & maintenu leur liberté contre toute la puissance de l'empire du Mexique, mais qu'ils s'étoient encore défendus contre toute tyrannie domestique; ne reconnoissant aucun maître; ils vivoient sous l'autorité douce & limitée d'un conseil choisi par leurs différentes tribus. Liv. V. 1519.

Cortès, quoiqu'instruit du caractere guerrier de cette nation, se flatta que son intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma, la haine que les Tlascalans eux-mêmes portoient aux Mexicains & l'exemple de leurs anciens alliés les Zempoallans, pourroient les engager à le bien recevoir. Pour les y disposer, quatre Zempoallans des plus distingués de ceux qui l'ac-

Liv. V. 1519. compagnoient furent envoyés aux Tlaſcalans pour demander au nom de Cortès & de leur Cacique le paſſage ſur les terres des Tlaſcalans. Mais au lieu de répondre favorablement à cette requête, les Tlaſcalans ſaiſirent les ambaſſadeurs, & ſans égard pour leur caractere, ſe diſpoſerent à les ſacrifier à leurs dieux. En même tems ils aſſemblerent leurs troupes pour s'oppoſer à l'invaſion de ces inconnus, s'ils tentoient de ſe faire un paſſage par force. Pluſieurs motifs pouſſoient les habitans à cette réſolution. Un peuple féroce, renfermé dans ſon pays & preſque ſans communication au dehors, eſt diſpoſé à conſidérer tout étranger comme ennemi & court facilement aux armes. Le projet de Cortès de faire une viſite à Montézuma dans ſa capitale leur faiſoit croire, malgré toutes les proteſtations de l'étranger, qu'il recherchoit l'amitié d'un monarque, objet de leur haine & de leur crainte. Le zele imprudent que Cortès avoit montré en profanant les temples de Zempoalla rempliſſoit les Tlaſcalans d'horreur; & comme ils n'étoient pas moins ſuperſtitieux que les autres nations de la nouvelle Eſpagne, ils avoient la plus grande impatience de venger les inſultes faites à leurs

dieux, & de se faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler ces hommes impies qui avoient osé profaner les autels. Ils mépri-soient les Espagnols à raison de leur petit nombre, parce qu'ils ne s'étoient pas encore mesurés avec ces étrangers & qu'ils n'avoient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes & de la discipline. LIV. V. 1519.

Cortès après avoir attendu quelques jours inutilement le retour de ses envoyés, s'avança sur le territoire des Tlascalans. Les résolutions de ce peuple guerrier s'éxécutoient avec la même promptitude qu'elles se formoient. Les Espagnols trouverent devant eux un corps de troupes destiné à les arrêter dans leur marche. Les Indiens attaquerent avec une grande intrépidité, & dans la premiere action blesserent quelques Espagnols & leur tuerent deux chevaux, perte fort considérable parce qu'elle ne pouvoit pas se réparer. Cet évenement fit sentir à Cortès la nécessité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis si courageux. L'armée marcha en bon ordre. On choisit des postes, on s'arrêta à propos, on se fortifia dans chaque camp avec les plus grandes précautions. Durant quatorze jours les Espagnols essuyerent

Liv. V. 1519.

des attaques presque continuelles, renouvelées sous diverses formes & par des corps nombreux, avec une bravoure & une persévérance dont ils n'avoient point encore vu d'exemples dans le nouveau Monde. Leurs historiens décrivent toutes ces actions avec pompe, en entrant dans les détails les plus minutieux & en mêlant aux faits étonnans & réels beaucoup de circonstances incroyables & exagérées (1). Mais toutes les ressources du langage ne peuvent rendre intéressant un combat où le danger est si inégal des deux côtés. Les descriptions les plus soignées d'un plan de bataille ou des vicissitudes d'un combat ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt, lorsqu'elles se terminent constamment à présenter d'une part des milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un seul homme.

Circonstances remarquables dans la maniere de faire la guerre chez les Tlascalans.

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonstances remarquables, en ce qu'elles font connoître en même tems le caractere des habitans de la nouvelle Espagne & celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlascalans se missent en campagne avec

(1) Voyez la NOTE IX.

des armées nombreuses qui sembloient devoir écraser les Espagnols, il ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait tout singulier qu'il est, n'est pas inexplicable. Les Tlascalans, quoique continuellement en guerre, ne connoissoient, comme toutes les nations barbares, aucun ordre, aucune discipline militaire. Ils perdoient tout l'avantage qu'ils auroient pu retirer de leur nombre & de l'impétuosité de leur attaque, par le soin constant qu'ils avoient au milieu de l'action d'emporter les blessés & les morts. Ce point d'honneur, fondé sur une sensibilité naturelle à l'homme & fortifié par le desir de dérober les corps de leurs compatriotes à des ennemis qui les dévoroient, étoit universel parmi les peuples de la nouvelle Espagne. Ce pieux devoir les occupant pendant la chaleur du combat (1), les désuniſſoit & diminuoit la force de l'impression qu'ils auroient pu produire en se tenant plus serrés. Liv. V. 1519.

Non-seulement ils ne tiroient aucun avantage de leur nombre, mais l'imperfection de leurs armes rendoit encore leur valeur sans effet. Après trois batailles & un grand nom-

(1) B. Diaz, c. 65.

Liv. V. 1519. bre d'eſcarmouches, il n'y avoit pas encore eu un Eſpagnol de tué : leurs fleches & leurs lances, armées de pierres pointues ou d'os de poiſſons, leurs piques faites d'un bois aiguiſé & durci au feu, leurs épées de bois étoient des armes redoutables pour des Indiens nuds ; mais ne pouvoient pénétrer ni les boucliers des Eſpagnols, ni leurs corſelets piqués, appelés *eſcaupiles*. Les Tlaſcalans s'avançoient courageuſement à la charge & combattoient ſouvent en corps. Beaucoup d'Eſpagnols furent bleſſés, mais tous légerement ; ce qu'il ne faut pas attribuer au défaut de courage de leurs ennemis, mais à l'inégalité des armes dont ils ſe ſervoient.

Malgré la furie avec laquelle les Tlaſcalans combattoient les Eſpagnols, ils ſe conduiſoient envers eux avec une ſorte de généroſité barbare. Ils les avertiſſoient quelquefois qu'ils alloient les attaquer ; & comme ils ſavoient que ces étrangers manquoient de vivres, & qu'ils imaginoient peut-être comme les autres Américains, que ces Européens n'avoient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas aſſez de ſubſiſtance, ils envoyoient à leur camp de grandes quantités de volailles & de maïs, en leur fai-

sant dire qu'ils se nourrissent bien, parce qu'ils dédaignoient d'attaquer des ennemis affoiblis par la faim; qu'ils croiroient manquer de respect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, & qu'ils craignoient que les Espagnols devenus trop maigres ne fussent plus bons à manger (1). Liv. V. 1519.

Cependant lorsque dans les combats multipliés qu'ils livrerent aux Espagnols, ils s'apperçurent qu'il n'étoit pas aisé d'exécuter ces menaces, & que malgré toute leur valeur, dont ils avoient une très-haute opinion, il n'y avoit pas un Espagnol de tué ou de pris, ils commencerent à croire qu'ils avoient affaire à des êtres d'une nature supérieure, contre lesquels les forces humaines ne pouvoient rien. Dans cette extrémité ils eurent recours à leurs prêtres, qu'ils presserent de leur expliquer les causes mistérieuses de tant d'événemens extraordinaires & de leur enseigner quelque moyen de repousser ces terribles conquérans. Les prêtres, après des sacrifices & des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étoient enfans du soleil & produits par la vive énergie de cet astre dans les régions de l'est;

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. VI*, c. 6. Gomera, *Chron.* c. 47.

Liv. V 1519. que de jour, soutenus par l'influence de ses rayons paternels, ils étoient invincibles; mais que la nuit, privés de sa chaleur vivifiante, leur force déclinoit, qu'ils se flétrissoient comme les plantes dans les champs, & s'affoibliſſoient jusqu'à devenir semblables aux autres hommes (1).

Des théories bien moins plausibles ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées & ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes qu'ils regardoient comme éclairés par le ciel, s'écarterent d'une de leurs maximes les plus constantes en guerre, & se disposerent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant dans un tems où ils croyoient les trouver affoiblis. Mais Cortès avoit trop de vigilance & de discernement pour être trompé par les stratagêmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quelque mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans donnerent l'alarme. En un moment les troupes furent prêtes à mar-

(1) B. Diaz, c. 66.

cher, & ſortant de leur camp diſperſerent les Indiens avec un grand carnage, avant même qu'ils euſſent pu s'approcher. Convaincus par cette malheureuſe expérience que leurs prêtres les avoient trompés & qu'ils tenteroient inutilement de ſurprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlaſcalans ſentirent leur courage abattu & commencerent à deſirer ſérieuſement la paix. Liv. V. 1519.

Ils étoient pourtant embarraſſés ſur la maniere dont ils traiteroient avec ces étrangers. Ils ne ſavoient quelle idée ſe former de leur caractere, ni s'ils devoient les regarder comme des êtres bons ou malfaiſans. La conduite des Eſpagnols en différentes circonſtances pouvoit donner d'eux ces opinions oppoſées; d'un côté ils avoient preſque toujours renvoyé libres les priſonniers qu'ils avoient faits avec quelque préſent des bagatelles d'Europe, & renouvelé leurs propoſitions de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnoit des peuples accoutumés à la maniere cruelle de faire la guerre, établie parmi les Américains, qui ſacrifioient ou dévoroient ſans pitié tous les priſonniers. Les Indiens pouvoient avoir pris de-là une idée aſſez favorable de l'humanité de leurs vain- Les Tlaſcalans conſentent à faire la paix

LIV. V. 1519.

queurs. D'un autre côté, Cortès ayant soupçonné des Tlaſcalans qui apportoient des proviſions à ſon camp, d'être des eſpions, en avoit ſaiſi cinquante & leur avoit fait couper les mains. (1). L'impreſſion qu'avoit fait ſur les Indiens le ſpectacle de ces malheureux, jointe à la terreur que leur causoient les armes à feu & les chevaux, leur faiſoient regarder les Eſpagnols comme des êtres féroces (2.) Leur incertitude ſe montra dans la harangue que leurs députés firent aux Eſpagnols. „ Si vous êtes, dirent-ils, „ des divinités d'une nature cruelle & ſauvage, nous vous offrons cinq eſclaves afin „ que vous buviez leur ſang & que vous „ mangiez leur chair. Si vous êtes des divinités plus douces, acceptez ces préſens „ de parfums & de plumes. Si vous êtes des „ hommes, voilà des viandes, du pain & „ des fruits pour vous nourrir " (3). La paix que les deux partis deſiroient également fut bientôt conclue. Les Tlaſcalans ſe recon-

(1) Cortes, *relat.* Ramus III, 228. Gomera, *Cron. c.* 48.

(2) Voyez la NOTE X.

(3) B. Diaz, *c.* 70, Gomera, *Chron. c.* 47. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VI*, *c.* 7.

nurent vaſſaux de la couronne de Caſtille & s'engagerent à ſecourir Cortès dans toutes ès expéditions. Il prit la république ſous à protection & promit de défendre leurs perſonnes & leurs biens.

Avantage qu'en retirent les Eſpagnols.

Ce traité fut conclu très-à propos pour les Epagnols. Les fatigues du ſervice, pour un petit corps de troupes environné d'une multitude nombreuſe d'ennemis, étoient exceſſives. La moitié des ſoldats étoient debout chaque nuit & même ceux qui prenoient quelque repos dormoient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poſte au premier ſignal. Pluſieurs étoient bleſſés, & beaucoup d'autres, parmi leſquels on comptoit Cortès lui-même, étoient attaqués de la maladie particuliere au climat, qui en avoit fait perir un grand nombre depuis le départ de la Vera-cruz. Malgré les proviſions qu'ils recevoient des Tlaſcalans, ils manquoient ouvent de vivres & ſe trouvoient dans un beſoin ſi grand des choſes les plus néceſſaires pour un ſervice ſi dangereux, qu'ils étoient réduits à panſer leurs plaies avec un onguent fait de la graiſſe des Indiens (1).

(1) B. Diaz, *c.* 62, 65. Gomera, *Chron. chap.* 51.
(2) Cortès, *relat.* Ramus, III, 229. B. Diaz, *c.* 69.

Liv. V. 1519.

Excédés de tant de fatigues & de souffrances, les Espagnols commençoient à murmurer & lorsqu'ils réfléchissoient sur la multitude & le courage de leurs ennemis, il étoient près de tomber dans le désespoir. Il falloit toute l'autorité & toute l'adresse de Cortès pour empêcher les progrès de ce découragement & pour ranimer dans ses compagnons le sentiment de leur supériorité sur les hommes qu'ils avoient à combattre (2). La soumission des Tlascalans & l'entrée triomphante des Espagnols dans la capitale de la république, où ils furent reçus comme des êtres au-dessus de l'homme, bannit de leur mémoire le souvenir de leurs souffrances passées, dissipa leurs inquiétudes sur l'avenir, & leur persuada qu'aucune force en Amérique ne pouvoit désormais résister à leurs armes (2).

Cortès s'occupe de gagner la confiance des Indiens.

Cortès demeura vingt jours à Tlascala pour donner à ses troupes quelque repos après tant de fatigues. Pendant ce tems-là il s'occupa de soins importans au succès de ses projets. Par ses entretiens suivis avec les chefs des Tlascalans, ils s'instruisit de l'état de l'empire du Mexique, du caractere

(2) Cortès, *relat.* Ramus III, 230. B. Diaz, *c.* 72.

u ſouverain & de tous les détails qui pou- Liv. V. 1519.
oient régler ſa conduite & le déterminer à
gir en ami ou ennemi. Comme il reconnut
ue l'antipathie de ſes nouveaux alliés pour
es Mexicains étoit auſſi forte qu'on le
ui avoit dit, & qu'il vit qu'il en pouvoit
irer de puiſſans ſecours, il employa toute
on adreſſe à gagner leur confiance, & il y
éuſſit facilement; car les Tlaſcalans avec la
égereté d'eſprit naturelle à des hommes peu
iviliſés, étoient d'eux-mêmes diſpoſés à
aſſer en peu de tems de l'excès de la haine
la plus grande affection. Tout ce qu'ils
oyoient des Eſpagnols excitoit leur éton-
ement & leur admiration (1); & perſua-
és que ces étrangers avoient une origine
éleſte, ils s'empreſſerent non-ſeulement de
atisfaire à toutes leurs demandes, mais mê-
ne d'aller au-devant de leurs deſirs. Ils of-
irent donc à Cortès de l'accompagner à
Mexico avec toutes les forces de la républi-
ue, ſous les ordres de leurs capitaines les
lus expérimentés. Mais Cortès, après s'ê-
re donné tant de peines pour établir cette
nion entre les Indiens & lui, fut ſur le

Il eſt ſur le point de la perdre par un zele inconſidéré.

(1) Voyez la NOTE XI.

Liv. V. 1519. point d'en perdre tous les avantages par une nouvelle saillie du zele inconsidéré dont il étoit animé. Tous les aventuriers Espagnols de ce siecle se regardoient comme destinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne & moins ils étoient capables de s'acquiter d'un tel emploi par leur ignorance & le déreglement de leurs mœurs, plus ils avoient d'ardeur à remplir leur prétendue mission. La profonde vénération des Tlascalans pour les Espagnols ayant encouragé Cortès à expliquer à quelques-uns des principaux d'entr'eux la doctrine chrétienne, il leur proposa avec instance d'abandonner leurs superstitions & d'embrasser la religion de leurs nouveaux amis. Les Indiens d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité & de l'excellence de la doctrine qu'il leur enseignoit; mais ils soutinrent que les *Teulés* de Tlascala étoient des divinités, non moins dignes de leurs hommages que le dieu de Cortès; & que comme celui-ci avoit droit aux adorations des Espagnols, les Tlascalans étoient obligés de conserver le culte des mêmes puissances qu'avoient honoré leurs ancêtres. Cortès insista avec un ton d'autorité, mêlan-

es menaces aux argumens. Les Tlaſcalans
atigués & mécontens le conjurerent de ne
lus leur parler ſur ce ſujet; dans la crainte
ue leurs dieux ne vengeaſſent ſur leurs têtes,
e crime d'avoir écouté une pareille propoſi-
ion. Cortès ſurpris & indigné de leur obſti-
ation ſe prépara à exécuter par la force ce
u'il ne pouvoit obtenir par la perſuaſion. Il
lloit détruire leurs autels & renverſer leurs
doles avec la même violence qu'à Zempoal-
a, ſi le pere Barthelemi d'Olmedo, aumô-
ier de l'armée, n'avoit arrêté l'impétuoſité
e ſon zele. Ce religieux lui repréſenta
'imprudence d'une telle démarche dans une
rande ville, remplie d'un peuple également
uperſtitieux & guerrier, avec lequel les
Eſpagnols venoient de s'allier. Il déclara
ue ce qui s'étoit fait à Zempoalla lui avoit
oujours paru auſſi injuſte qu'imprudent;
ue la religion ne devoit pas être prêchée
e fer à la main, ni les Infideles convertis
ar violence; qu'il falloit employer d'autres
rmes pour cette conquête, l'inſtruction pa-
iente qui éclaire les eſprits, & les bons exem-
les qui captivent les cœurs; que ce n'étoit
ue par ces moyens qu'on pouvoit engager
es hommes à renoncer à leurs erreurs & à

Liv. V. 1519.

Liv. V. 1519.

embraſſer la vérité (1). Parmi les ſcenes d'horreur que préſente l'hiſtoire de ce ſiecle, & dans leſquelles on voit le fanatiſme abſurde ſeconder ſi ſouvent l'oppreſſion & la cruauté, des ſentimens ſi humains font éprouver un plaiſir auſſi doux qu'inattendu. Au ſeizieme ſiecle, dans un tems où les droits de la conſcience étoient ſi mal connus dans le monde chrétien, où le nom de tolérance étoit même ignoré, on eſt étonné de trouver un moine Eſpagnol au nombre des premiers défenſeurs de la liberté religieuſe & des premiers improbateurs de la perſécution. Les remontrances de cet eccléſiaſtique, auſſi vertueux que ſage, firent impreſſion ſur l'eſprit de Cortès. Il laiſſa les Tlaſcalans continuer l'exercice libre de leur culte religieux, en exigeant ſeulement qu'ils renonçaſſent à ſacrifier des victimes humaines.

Il s'avance vers Cholula.

Dès que les troupes furent en état de reprendre le ſervice, Cortès ſe détermina à marcher à Mexico, malgré les repréſentations les plus preſſantes des Tlaſcalans, qui l'as-

(1) B. Diaz, *chap.* 77, *p.* 54, *c.* 83, *p.* 61.

l'assuroient que sa perte étoit inévitable, s'il se mettoit au pouvoir d'un prince aussi cruel que Montézuma & aussi infidele à ses paroles. Comme il étoit accompagné de six mille Tlascalans, il se trouvoit à la tête d'une espece d'armée réguliere. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avoit à la fin consenti à admettre les Espagnols en sa présence & avoit fait dire à Cortés qu'il seroit reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula étoit une ville considérable qui, quoique distante de cinq lieues seulement de Tlascala, avoit été la capitale d'un état indépendant & n'étoit soumise à l'empire du Mexique que depuis peu de tems. Elle étoit regardée par tous les habitans de ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Espagne, comme une ville sainte, le sanctuaire & la résidence chérie de leurs dieux. On y venoit en pélerinage de toutes les provinces, & on immoloit plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico (1). On peut croire que Montézuma avoit invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance su-

Liv. V. 1519.

13 Oct.

(1) Torquemada *Monar. ind. I*, 281, 282. II, 291. Gomera, *Cron. c.* 61. Herrera, *decad.* 2. *Lib. VII, c.* 2.

Liv. V. 1519.

perſtitieuſe que ſes dieux ne ſouffriroient pas que leurs demeures ſacrées fuſſent profanées, ſans faire éclater leur colere ſur ces impies qui venoient les braver juſque dans leur ſanctuaire le plus reſpecté; ſoit dans la perſuaſion qu'il pourroit lui-même réuſſir plus facilement à les exterminer, en les attaquant ſous les yeux & ſous la protection immédiate de ſes divinités.

Conſpiration des Cholulans, cruellement punie.

Cortès avant de ſe mettre en marche avoit été averti par les Tlaſcalans de ſe défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages de reſpect & de cordialité, avoit obſervé diverſes circonſtances qui excitoient ſes ſoupçons. Les Tlaſcalans étoient campés à quelque diſtance de la ville, parce que les Cholulans avoient refuſé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlaſcalans trouverent le moyen d'y entrer déguiſés, & inſtruiſirent Cortès qu'ils avoient remarqué qu'on faiſoit ſortir toutes les nuits beaucoup de femmes & d'enfans des principaux citoyens, & qu'on avoit ſacrifié ſix enfans dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples lorſqu'ils ſe préparoient à quelqu'expédition militaire. En même-tems l'in

terprète Marina apprit d'une femme Indienne de distinction dont il avoit gagné la confiance, qu'on concertoit la perte des Espagnols; qu'un corps de troupes Mexicaines étoit caché à peu de distance de la ville; qu'on barricadoit les rues, qu'on creusoit des fossés & des trous légerement recouverts pour y faire tomber les chevaux; que, pour les écraser, on faisoit au haut des temples des amas de pierres & de traits; que l'heure fatale aux Espagnols s'approchoit, qu'enfin leur destruction étoit inévitable. Cortès alarmé par le concours de ces témoignages fit arrêter secretement trois des principaux prêtres & tira d'eux une confession qui confirma les informations qu'il avoit reçues. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Il résolut de prévenir ses ennemis & d'exercer une vengeance si terrible qu'elle effrayât à jamais Montézuma & ses sujets. Pour exécuter son projet, il assembla les Espagnols & & les Zempoallans dans une cour ou place vers le milieu de la ville où ses quartiers étoient établis. Les Tlascalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher sous divers prétextes les Magistrats & plusieurs des principaux citoyens. A un signal donné,

Liv. V. 1519.

Liv. V. 1519.

les troupes s'élancerent & tomberent sur la multitude, qui demeurée sans chefs & surprise d'une attaque si imprévue, laissa tomber les armes de ses mains & resta sans défense & sans mouvement. Tandis que les Espagnols les pressoient de front, les Tlascalans les attaquoient par derriere. Les rues furent remplies de sang & de morts; on mit le feu aux temples où s'étoient retirés les prêtres & quelques-uns des chefs, qui périrent sous les ruines & dans les flammes. Cette scene de carnage dura deux jours, pendant lesquels les malheureux habitans de Cholula souffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Espagnols & la vengeance implacable des Indiens, alliés de ces étrangers. A la fin le carnage cessa, après le massacre de six mille Cholulans sans la perte d'un seul Espagnol. Cortès alors relâcha les magistrats, leur reprochant amerement la trahison qu'ils avoient préparée, & leur déclarant que comme sa justice étoit satisfaite, il pardonnoit l'offense à condition qu'ils rappelleroient les citoyens qui s'étoient enfuis & rétabliroient l'ordre dans la ville. Tel étoit l'ascendant des Espagnols sur ce peuple superstitieux, & la persuasion que

ces étrangers étoient plus puiſſans & plus éclairés qu'eux, que pour obéir aux ordres de Cortès la ville ſe remplit en peu de jours d'habitans, qui parmi les ruines de leurs temples rendirent les ſervices les plus vils à ces mêmes hommes, dont les mains étoient encore teintes du ſang de leurs freres & de leurs concitoyens (1). Liv. V. 1519.

De Cholula Cortès s'avança directement à Mexico qui n'en eſt éloignée que de vingt lieues. Partout où les Eſpagnols paſſoient, ils étoient reçus comme des libérateurs puiſſans qui venoient ſoulager les peuples de l'oppreſſion, & comme des êtres d'une nature au-deſſus de l'humanité. Les Caciques mêmes & les chefs des Indiens firent connoître à Cortès tous les ſujets qu'ils avoient de déteſter la tyrannie de Montézuma. Lorſque Cortès s'apperçut pour la premiere fois qu'il y avoit du mécontentement dans les provinces éloignées, une lueur d'eſpérance ſe gliſſa dans ſon cœur; mais lorſqu'il vit que le ſouverain étoit haï de ſes ſujets juſques dans le cœur de ſes états, il ſe regarda com-

(1) Cortès, *Relat.* Ramus III, 231. B. Diaz, *c.* 83. Gomera, *Cron. c.* 64. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII, c.* 1, 2. Voyez la NOTE XII.

Liv. V. 1519.

me sûr de renverser un empire dont la constitution, attaquée dans ses principes mêmes, étoit d'ailleurs affoiblie par la division de ses forces. Tandis que ces réflexions soutenoient le courage du Général dans une entreprise si hasardeuse, les soldats n'avoient besoin pour être animés, que des objets qui frappoient leurs sens. A mesure qu'ils descendoient des montagnes de Chalco, la vaste plaine de Mexico se découvroit par dégrés à leurs yeux. A l'aspect de cette campagne, une des plus pittoresques du monde, des champs cultivés & fertiles qui s'étendoient à perte de vue, d'un lac qui ressembloit à une mer par son étendue, & qui étoit environné de grandes villes, enfin en voyant la capitale s'élever sur une isle au milieu de ce lac, ornée de temples & de tours, ce spectacle frappa tellement leur imagination que quelques-uns crurent voir les descriptions de romans réalisées; ces palais, ces tours dorées leur parurent autant d'enchantemens. D'autres croyant rêver, prenoient pour les fantômes d'un songe ce qui s'offroit à leurs yeux (1). A mesure qu'ils avançoient, leurs doutes se dissipoient; mais

(1) Voyez la NOTE XIII.

leur étonnement ne faiſoit que croître. Ils furent alors perſuadés que le pays étoit encore plus riche qu'ils ne l'avoient imaginé & ſe flatterent qu'à la fin ils alloient recueillir le fruit de leurs travaux. Liv. V. 1519.

Irréſolution de Montezuma.

Nul ennemi juſques-là ne s'étoit oppoſé à leur marche, quoique pluſieurs circonſtances leur fiſſent ſoupçonner qu'on avoit deſſein de les ſurprendre & de les couper dans leur marche. Des meſſagers arrivoient ſucceſſivement de la part de Montézuma, leur permettant un jour d'avancer, & le jour ſuivant les preſſant de ſe retirer, ſelon que ſes eſpérances ou ſes craintes prévaloient alternativement. Son trouble étoit ſi grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la ſuperſtition qui lui faiſoit craindre les Eſpagnols comme des êtres d'une nature ſupérieure à celle de l'homme. Enfin Cortès étoit preſqu'aux portes de la capitale avant que le monarque eût décidé s'il recevroit ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais comme on n'éprouvoit de la part des Mexicains aucun acte d'hoſtilité, Cortès, ſans s'embarraſſer des incertitudes de Montézuma & ſans paroître ſoupçonner ſes intentions, continua ſa route le long de la

Liv. V. 1519.

chauſſée qui conduit à Mexico au travers du lac, marchant avec la plus grande circonſpection & faiſant obſerver la plus exacte diſcipline dans ſon armée, quoique ſans paroître avoir le moindre ſoupçon ſur le Prince auquel il alloit rendre viſite.

Sa premiere entrevue avec les Eſpagnols.

Lorſqu'il fut près de la ville, environ un millier d'Indiens qui lui paroiſſoient d'un rang diſtingué, parés avec des plumes & vêtus d'étoffes de coton très-belles, vinrent à ſa rencontre, & défilerent devant lui en le ſaluant avec le plus grand reſpect à la maniere de leur pays. Ils annonçoient la venue de Montézuma lui même & bientôt après ſes coureurs parurent. Ils étoient au nombre de deux cens, en habits uniformes marchant deux à deux en un profond ſilence, nuds pieds & les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent ſuivis d'une troupe plus diſtinguée & plus richement vêtue, au milieu de laquelle étoit Montézuma dans une eſpece de fauteuil ou de litiere reſplendiſſante d'or & ornée de plumes de diverſes couleurs. Quatre de ſes principaux favoris le portoient ſur leurs épaules, tandis que d'autres ſoutenoient ſur ſa tête un pavillon d'un travail curieux. Devant lui marchoient trois of-

officiers tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevoient de tems en tems, & à ce signal les Indiens baissoient la tête & cachoient leur visage comme indignes de regarder un si grand monarque. Lorsqu'il fut près des Espagnols, Cortès descendit de cheval, & s'avança vers lui avec empressement & d'un air respectueux. En même tems Montézuma descendit de sa litiere, & s'appuyant sur les bras de deux de ses parens, s'approcha lui-même d'un pas lent & majestueux, tandis que ses gens étendoient devant lui des étoffes de coton, afin que ses pieds ne touchassent pas la terre. Cortès l'aborda avec une profonde révérence à la maniere Européenne. Le monarque lui rendit son salut à la mode de son pays, en touchant la terre avec sa main & la baisant ensuite. Cette cérémonie qui étoit au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers leurs supérieurs, parut aux Mexicains une condescendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux qui daignoit à peine croire que les autres hommes fussent de la même espece que lui, qu'ils crurent fermement que ces étrangers devant qui leur souverain s'humilioit ainsi, étoient

Liv. V. 1519.

Liv. V. 1519.

des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols marchant au milieu de la foule du peuple furent flattés de s'entendre appeler *Teules*, c'est-à-dire divinités. Il ne se passa rien de bien remarquable dans cette premiere entrevue. Montézuma conduisit Cortès & ses soldats dans les quartiers qui leur avoient été préparés & prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour Européenne. Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos freres & chez vous; reposez-vous de vos fatigues & réjouissez vous jusqu'à ce que je revienne vous voir (1). Le palais donné aux Espagnols pour leur logement étoit un édifice bâti par le pere de Montézuma. Il étoit environné d'une muraille de pierre avec des tours de distance en distance, qui servoient en même-tems de défense & d'ornement; les appartemens & les cours étoient assez vastes pour loger les Espagnols & les Indiens leurs alliés. Le premier soin de Cortès fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste en plaçant son artillerie en face des différentes avenues; en ordonnant qu'une grande

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 232 135. B. Diaz. C. 83 87. Gomera, *Cron.* c. 64, 65. *Dec.* 2, Lib. VII. c. 3, 4, 5.

division de ses troupes seroit toujours sous les armes; en plaçant des sentinelles, en un mot en faisant observer une discipline aussi exacte & aussi vigilante que si l'on eût été à la vue d'une armée ennemie.

Opinion de Montézuma sur les Espagnols.

Le soir Montézuma retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à la premiere entrevue, & porta non-seulement au Général, mais aux soldats, des présens dont la magnificence attestoit la libéralité du souverain & l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortès un long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion que le monarque s'étoit faite des Espagnols. L'empereur lui dit que selon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étoient venus originairement d'un pays éloigné & avoient conquis l'empire du Mexique; qu'après y avoir formé un établissement, le grand capitaine qui avoit amené cette colonie étoit retourné dans son pays, en promettant que dans un tems à venir ses descendans reviendroient les visiter, reprendre les rênes du gouvernement & réformer leur constitution & leurs loix; que par tout ce qu'il avoit appris & vu des Espagnols, il étoit convaincu qu'ils étoient les descendans de ces premiers

Liv. V. 1519. conquérans, dont la venue leur étoit annoncée par leurs traditions & leurs prophéties; que dans cette perſuaſion il les avoit reçus non comme des étrangers, mais comme des parens formés du même ſang & qu'il les prioit de ſe regarder comme maîtres de ſes états; que ſes ſujets & lui-même ſeroient toujours prêts à exécuter leurs volontés & même à prévenir leurs deſirs. Cortès repliqua avec le ton du plus grand reſpect pour la dignité & le pouvoir de ſon ſouverain le roi d'Eſpagne: il parla des vues qu'avoit eu ce prince en l'envoyant, s'efforçant autant qu'il le pouvoit de concilier ſon diſcours avec l'idée que Montézuma avoit des Eſpagnols. Le lendemain au matin Cortès & ſes principaux officiers furent admis à une audience publique de l'empereur. Les trois jours ſuivans furent employés à parcourir la ville, que les Eſpagnols ne purent voir ſans admiration, & qu'ils trouverent ſupérieure à tout ce qu'ils avoient vu en Amérique, tant par le nombre de ſes habitans que par la beauté de ſes édifices, & par des particularités qui la rendoient abſolument différente de toutes les villes d'Europe.

Mexico, appelé anciennement par les In-

diens *Tenuchtitlan*, est situé dans une grande plaine environnée de montagnes, assez hautes pour que son climat soit doux & sain, quoique sous la zone torride. Toutes les les eaux qui descendent des hauteurs se rassemblent dans différens lacs communiquant les uns aux autres. Le plus grand a environ neuf milles de circuit; l'eau d'un de ces lacs est douce, celle des autres est saumache. C'étoit sur les bords d'un de ceux-ci & sur quelques isles voisines qu'étoit bâtie la capitale du Mexique. On arrivoit à la ville par des chaussées de pierre & de terre, d'environ trente pieds de largeur. Comme les eaux des lacs inondoient la plaine dans la saison des pluies, ces chaussées s'étendoient très-loin. Celle de Tacuba à l'oueſt étoit d'un mille & demi, celle de Texeuco au nord-oueſt de trois milles, celle de Cuoyacan au sud de six milles. Du côté de l'est il n'y avoit point de chaussée, & on ne pouvoit arriver à la ville qu'en canot (1); à chaque chaussée il y avoit des ouvertures de distance en distance, par lesquelles les eaux communiquoient d'un côté à l'autre, & sur ces

Liv. V. 1519.

(1) Torribio, MS.

Liv. V. 1519.

ouvertures des madriers recouverts de terre & qui servoient de ponts. La construction de la ville n'étoit pas moins remarquable que les avenues en étoient singulieres. Non-seulement les temples, mais les maisons appartenant au monarque & aux personnes de distinction, pouvoient être appelés magnifiques en comparaison des édifices qu'on avoit trouvés dans le reste de l'Amérique. Les habitations du peuple étoient mal-propres, ressemblant aux hûtes des autres Indiens; mais elles étoient placées avec régularité sur les bords des canaux qui passoient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partageoient. On y trouvoit de grandes places, parmi lesquelles on dit que celle du grand marché pouvoit contenir quarante ou cinquante mille personnes. Ceux des Espagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs comptoient à Mexico au moins soixante mille habitans; l'industrie humaine privée du fer & du secours de tout animal domestique n'a jamais élevé un plus grand monument que cette ville, l'orgueil du nouveau monde (1).

(1) Cortès, *relat.* Ram. III, 239. D. *relat. della. gran*

La nouveauté de ces objets pouvoit amuſer & étonner les Eſpagnols ; mais ils n'en éprouvoient pas moins une grande inquiétude ſur le danger de leur ſituation. Un concours de circonſtances inattendues & favorables leur avoit permis de pénétrer juſques au centre d'un grand empire, & ils s'étoient établis dans la capitale ſans aucune oppoſition ouverte de la part du monarque ; les Tlaſcalans les avoient conſtamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la ſituation ſinguliere les livreroit à la merci de Montézuma en qui ils ne pouvoient avoir aucune confiance, & d'où il leur ſeroit impoſſible d'échapper. Ils avoient averti Cortès que ſi l'empereur s'étoit déterminé à les recevoir dans ſa capitale, c'étoit par le conſeil des prêtres qui lui avoient indiqué au nom de leurs dieux ce moyen de détruire en un coup & ſans riſque tous les Eſpagnols (1). Le Général voyoit alors clairement que les craintes de ſes alliés n'étoient pas ſans fondement ; qu'en rompant les ponts placés de diſtance en diſtance ſur les chaus-

Situation dangereuſe des Eſpagnols.

---

cita de Mexico, da un gentilhuomo del Cortès, Ram. *ibid.* 304, E. Herrera *decad.* 2, *Lib. VII, c.* 14, *&c.*

(1) B. Diaz, *c.* 85, 86.

Liv. V. 1519.

sées, ou en détruisant des parties entieres des chaussées mêmes, sa retraite deviendroit impraticable, & qu'il demeureroit enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvoit l'accabler sans qu'il pût recevoir aucun secours de ses alliés. A la vérité Montézuma l'avoit reçu avec de grandes marques de respect; mais pouvoient-elles être regardées comme sinceres? quand elles l'auroient été, qui pouvoit leur répondre qu'elles se soutiendroient? Leur salut dépendoit de la volonté d'un prince sur l'attachement duquel ils n'avoient aucune raison de compter, & dont un ordre donné par caprice, ou un seul mot échappé dans la colere pouvoit décider irrévocablement leur perte (1).

Inquiétude & perplexité de Cortès.

Ces réflexions qui se présentoient au dernier des soldats n'échappoient pas à l'attentive sagacité du Général. Avant de partir de Cholula il avoit appris des Espagnols de Villarica (2) que Qualpopoca, un des généraux Mexicains, commandant sur la frontiere, avoit assemblé un armée, dans le dessein d'attaquer quelques-unes des provinces que les

(1) B. Diaz, *c.* 94.
(2) Cortès, *Relat.* Ramus III, 235, C.

Liv. V.
1519.

Espagnols avoient engagées à secouer le joug, et qu'Escalante avoit marché au secours de ses alliés avec une partie de sa garnison; que dans un combat où les Espagnols étoient demeurés victorieux, Escalante avoit été blessé à mort avec sept Espagnols, que son cheval avoit été tué sous lui & qu'un de ses soldats avoit été enveloppé par les ennemis & pris vivant; que sa tête avoit été portée en triomphe dans différentes villes, pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étoient pas immortels, & envoyée ensuite à Mexico (1). Cortès, quoiqu'alarmé de cet avis qui lui faisoit connoître les intentions de Montézuma, avoit continué sa marche; mais il ne fut pas plutôt dans Mexico qu'il s'apperçut de la faute où l'avoient jeté un excès de confiance dans la valeur & la discipline de ses troupes, & le défaut de guide dans un pays inconnu, où il ne pouvoit communiquer ses idées que d'une maniere très-imparfaite. Il reconnut qu'il s'étoit engagé dans une situation où il étoit aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui étoit difficile d'en sortir. Tenter une retraite c'étoit s'exposer à

(1) B. Diaz, c. 93, 94. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VIII*, cap. 1.

Liv. V. 1519. tout perdre. Le succès de son entreprise dépendoit de l'opinion que les peuples de la nouvelle Espagne s'étoient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci laisseroient apercevoir, Montézuma, qui n'étoit retenu lui-même que par la crainte, armeroit contre eux tout son empire. Cortès étoit en même tems persuadé qu'il n'y avoit qu'une suite non interrompue de victoires, & des succès complets & extraordinaires qui pussent le faire avouer de son souverain & couvrir les fautes & l'irrégularité de sa conduite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avoit pris, & il vit que pour se tirer de l'embarras où l'avoit jeté une démarche hardie, il falloit en risquer une autre plus hardie encore. Le danger étoit grand, mais les ressources de son esprit étoient plus grandes encore. Après avoir pesé la matiere avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais & de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Il espéroit qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect superstitieux

Il se détermine à se rendre maître de Montézuma.

des Mexicains pour leur monarque & leur soumission aveugle à toutes ses volontés mettroient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins ayant en sa puissance un otage si sacré, lui & les siens seroient à couvert de toute violence. Liv. V. 1519.

Il proposa sur le champ ce projet audacieux à ses officiers. Les plus timides furent épouvantés & firent des objections. Les plus éclairés & les plus hardis, persuadés que c'étoit le seul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçoit, l'approuverent hautement & entraînerent leurs compagnons, de maniere qu'on convint d'en tenter sur le champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la visite que Cortès faisoit tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais accompagné d'Alvarado, Sandoval, Lugo, Velasquès de Leon & Davila, cinq de ses principaux officiers, & de plusieurs soldats de confiance. Trente hommes choisis le suivoient sans ordre, séparés & paroissant guidés par la seule curiosité. De petites troupes furent postées de distance en distance dans toutes les rues qui conduisoient du quartier des Espagnols à la cour, & le reste des Espagnols avec les Tlascalans étoient sous les armes Comment il exécute ce projet.

Liv. V. 1519. prêts à sortir au premier signal. Cortès & sa suite furent admis sans difficulté en présence du monarque & les Mexicains se retirerent par respect comme ils avoient coutume de faire. Le Général s'adressa alors au monarque d'un ton tout-a-fait différent de celui qu'il avoit employé dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amerement d'être l'auteur de l'attentat commis par un de ses officiers contre les Espagnols, & lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons, ainsi que pour l'insulte faite au grand prince dont ils étoient les serviteurs. Montézuma confondu de cette accusation inattendue & changeant de couleur, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitoit, protesta de son innocence avec une grande vivacité, & pour en fournir une preuve, ordonna sur le champ qu'on allât saisir Qualpopoca & ses complices & qu'on les conduisît à Mexico. Cortès répliqua, avec une complaisance affectée, qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnoit l'empereur le persuadoit entierement, mais qu'il falloit quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui per-

ſiſteroient à regarder Montézuma comme leur ennemi s'il ne leur donnoit une preuve de ſa confiance & de ſon attachement, en quittant ſon palais & en venant faire ſa réſidence au milieu des Eſpagnols, où il ſeroit ſervi avec tous les égards dus à un ſi grand monarque. A cette étrange propoſition Montézuma demeura muet & preſque ſans mouvement. Enfin ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les perſonnes de ſon rang n'étoient pas accoutumées à ſe rendre elles-mêmes priſonnieres, & que quand même il auroit la foibleſſe d'y conſentir, ſes ſujets ne ſouffriroient pas qu'on fît un pareil affront à leur ſouverain. Cortès voulant éviter les moyens de violence s'efforça tour à tour de l'adoucir & de l'intimider. La diſpute devint vive; il y avoit plus de trois heures qu'elle duroit, lorſque Velaſquès de Leon, jeune homme brave & impétueux s'écria: pourquoi perdre le tems en vaines paroles! Qu'il ſe laiſſe conduire ou je lui perce le cœur. La voix menaçante dont l'Eſpagnol prononça ces mots & le geſte terrible dont il les accompagna frapperent Montézuma de terreur. Il voyoit bien que les Eſpagnols s'étoient trop avancés pour reculer. Le

Liv. V. 1519.

danger qui le menaçoit étoit grand ; la néceſſité de prendre un parti étoit preſſante ; il ſentit la force de ces circonſtances, & s'abandonnant à ſa deſtinée il céda à la volonté des Eſpagnols.

Montézuma eſt conduit au quartier des Eſpagnols.

Ses officiers furent appelés. Il leur communiqua ſa réſolution. Malgré l'étonnement & la douleur dont ils étoient pénétrés, aucun d'eux n'oſa faire une queſtion à l'empereur. Ils le conduiſirent en ſilence & baignés de larmes au quartier des Eſpagnols. A peine fut-on dans la ville que les étrangers emmenoient l'empereur, que le peuple s'abandonnant à tous les tranſports de la douleur & de la rage, menaça d'exterminer ſur le champ les Eſpagnols pour les punir de leur audace impie. Mais lorſqu'ils virent Montézuma paroître avec l'air de la gaieté ſur le viſage, & leur faire ſigne de la main en leur déclarant que c'étoit de ſon propre choix qu'il alloit réſider pour quelque temps au milieu de ſes amis, le tumulte s'appaiſa ; la multitude accoutumée à reſpecter les moindres ſignes de la volonté de ſon ſouverain ſe diſperſa tranquillement (1).

Ce fut ainſi qu'un monarque puiſſant

(1) B. Diaz, *c.* 95. Gomera, *Cron. c.* 83. Cortès, *R*

vit, au milieu de sa capitale, en plein jour, saisi par une poignée d'étrangers, & emmené prisonnier, sans résistance & sans combat. L'histoire ne présente rien qu'on puisse comparer à cet événement, soit pour la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution; & si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étoient pas constatées par les témoignages les plus authentiques, elles paroîtroient si extravagantes & si incroyables qu'on n'y trouveroit pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman. Liv. V. 1519.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols avec toutes les marques de respect qu'avoit promis Cortès. Ses domestiques vinrent l'y servir à la maniere accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, & il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardoient cependant avec toute la vigilance que méritoit un prisonnier de cette importance (1), en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir

lat. Ramus III, *pag.* 235, 236, Herrera *decad.* 2, *Lib. VIII, c.* 2, 3.

(1) Voyez la NOTE XIV.

Liv. V. 1519.

l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect & d'attachement; mais l'heure de l'humiliation & de la douleur n'est jamais bien loin d'un prince captif. Qualpopoca, son fils & cinq des principaux officiers qui servoient sous lui, furent amenés dans la capitale en conséquence des ordres donnés par l'empereur. Montézuma les livra à Cortès, afin qu'il pût constater leur crime & en prononcer la punition. Ils furent jugés par un conseil de guerre Espagnol, & quoiqu'ils n'eussent fait que remplir le devoir de fideles sujets & de braves gens, en obéissant aux ordres de leur légitime souverain & en combattant les ennemis de la patrie, ils furent condamnés à être brûlés vifs. L'exécution de pareils actes de cruauté est rarement suspendue. Les malheureuses victimes furent envoyées sur le champ au supplice. On forma leur bûcher de toutes les armes amassées dans les arsenaux du roi pour la défense publique. Un peuple innombrable vit avec un muet étonnement la double insulte faite à la majesté de son empire; un de ses généraux livré aux flammes par une autorité étrangere pour avoir rempli son devoir envers son souverain.

Ensuite exposé à de cruelles insultes.

& le même feu consumer à ses yeux les armes assemblées par la prévoyance de ses ancêtres pour la défense publique. Liv. V. 1519.

Mais une insulte plus cruelle encore étoit réservée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais osé attaquer Escalante s'il n'en avoit eu l'ordre de son maître, Cortès ne fut pas satisfait de la vengeance qu'il venoit de tirer de celui qui avoit été l'instrument du crime & n'en voulut pas laisser le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au supplice, il entra dans l'appartement de Montézuma suivi de quelques officiers & d'un soldat qui portoit des fers, & s'approchant du monarque avec un air sévere, il lui dit, que les criminels qui alloient subir leur supplice l'avoient accusé d'être le premier auteur de leur attentat, qu'il étoit nécessaire qu'il expiât sa faute, & sans attendre de réplique il ordonna au soldat de mettre l'empereur aux fers. L'ordre fut exécuté sur-le-champ. Le monarque nourri dans l'idée que sa personne étoit inviolable & sacrée, & considérant cette profanation comme un avant-coureur de sa mort prochaine, exhala sa douleur en plaintes & en gémissemens. Ses courtisans, muets

Liv. V. 1519. d'horreur tomberent à ſes pieds, les baignerent de larmes, & ſoutenant ſes fers, s'efforçoient avec une tendreſſe reſpectueuſe d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur & leur déſeſpoir ne ſe calmerent que lorſque Cortès, revenu de l'exécution de Qualpopoca avec une contenance ſatisfaite, ordonna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince qui d'abord avoit montré une foibleſſe indigne d'un homme, ſe livra ſur-le-champ à une joie indécente, & paſſa ſans intervalle de l'excès du déſeſpoir aux tranſports de la reconnoiſſance & de la tendreſſe envers ſes libérateurs.

Raiſons de la conduite de Cortès. Ces faits, tels qu'ils ſont racontés par les hiſtoriens Eſpagnols eux-mêmes, s'accordent peu ſans doute avec les qualités qui diſtinguent Cortès dans d'autres parties de ſa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne ſe donnoit lui-même que comme l'envoyé d'un ſouverain étranger; infliger une peine capitale & un ſupplice cruel à des hommes dont la conduite méritoit ſon eſtime, eſt une atrocité ſans exemple: mettre aux fers le monarque d'un grand royaume, & après lui avoir fait eſſuyer un traitement ſi ignominieux lui re-

dre la liberté, c'eſt faire du pouvoir un abus auſſi étrange qu'imprudent. Liv. V. 1519.

On n'explique cette conduite qu'en diſant que Cortès, enivré de ſes ſuccès & préſumant tout de l'aſcendant qu'il avoit pris ſur les Mexicains, ne trouvoit rien de trop hardi à entreprendre ni de trop dangereux à exécuter. Mais à voir la choſe d'un certain côté, ſes procédés quoique contraires à la juſtice & à l'humanité, peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuſe que le général ſemble avoir conſtamment ſuivie. Aux yeux des Mexicains les Eſpagnols avoient paru des êtres au-deſſus de l'homme. Il étoit de la plus grande importance pour Cortès de nourrir cette erreur & de maintenir le reſpect qui en étoit la ſuite. Cortès vouloit perſuader aux Indiens que le meurtre d'un Eſpagnol étoit le plus grand des crimes, & rien ne lui paroiſſoit plus propre à établir cette opinion, que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avoient oſé le commettre & d'obliger leur ſouverain lui-même à ſe ſoumettre à une punition honteuſe pour expier la part qu'il avoit eue au crime de ſes ſujets (1).

(1) Voyez la Note XV.

LIV. V. 1519.

La rigueur avec laquelle Cortès traita les malheureux Mexicains qui avoient osé porter des mains violentes sur les Espagnols, paroît avoir produit l'effet qu'en attendoit Cortès. Montézuma ne fut pas seulement abattu: il fut soumis. Durant six mois que Cortès passa à Mexico, le monarque continua de rester dans le quartier des Espagnols, avec l'apparence de la tranquillité & de la satisfaction, comme si ce séjour eût été de son choix & non pas l'effet de la violence. Ses ministres & ses domestiques le servoient à leur maniere accoutumée. Il prenoit connoissance de toutes les affaires. Tous les ordres se donnoient en son nom. L'aspect du gouvernement paroissoit le même, & comme toutes les formes anciennes subsistoient, la nation qui ne s'appercevoit d'aucun changement continuoit d'obéir au monarque avec la même soumission & le même respect. Les Espagnols avoient inspiré à Montézuma & à ses sujets tant de crainte ou de respect qu'il ne se fit pas une seule tentative pour délivrer le souverain de sa prison; Cortès même se confiant sur l'ascendant qu'il avoit pris permettoit à Montézuma non-seulement d'aller aux temples, mais même de chasser au

Augmentation du pouvoir de Cortès.

delà des lacs, accompagné d'une garde d'un petit nombre d'Espagnols qui suffisoient pour en imposer à la multitude & s'assurer du roi prisonnier (1). Liv. V. 1520.

Ainsi Cortès s'étant rendu maître de la personne de Montézuma, son heureuse témérité valut tout d'un coup aux Espagnols une autorité plus étendue dans l'empire du Mexique qu'il ne leur eût été possible de l'acquérir avec beaucoup de tems à force ouverte; & ils exercerent, sous le nom de l'empereur, un pouvoir bien plus absolu que celui dont ils auroient pu faire usage en leur propre nom. Les moyens employés par les nations civilisées pour soumettre celles qui le sont moins ont été à peu près les mêmes dans tous les tems. Le système de cacher une usurpation étrangere en empruntant le nom des souverains naturels d'un pays, d'employer les magistrats & les formes établies pour introduire une domination nouvelle, artifices que nous sommes disposés à regarder comme des inventions subtiles de la politique moderne, ce système, dis-je, est bien plus ancien qu'on ne pense, & a été

(1) Cortès, *relat.* pag. 236. E. Diaz, c. 97, 98, 99.

Liv. V. 1520.

mis en usage avec succès dans l'Occident long-tems avant qu'il ait été pratiqué en Orient.

Usage qu'il en fait.

Cortès mit à profit tous les avantages que lui donnoit le pouvoir qu'il avoit obtenu par les moyens qu'on vient d'exposer. Il choisit quelques Espagnols propres à cette commission, & les chargea de visiter différentes parties de l'Empire, accompagnés de Mexicains de la premiere qualité nommés par l'empereur pour leur servir en même-tems de guides & de défenseurs. Ils parcoururent un grand nombre de provinces, en examinerent le sol & les productions, observerent avec plus de soin les districts qui pouvoient fournir de l'or & de l'argent, reconnurent différens endroits propres à recevoir des colonies de leur nation, & s'efforcerent de préparer les esprits au joug de l'Espagne, tandis que Cortès au nom & par l'autorité de Montézuma ôtoit les emplois aux principaux officiers de l'empire, dont les talens ou l'esprit d'indépendance lui faisoient craindre quelque résistance à ses volontés, & mettoit à leur place des hommes qui avoient moins de capacité pour les affaires ou plus de répugnance à la soumission.

Une autre précaution lui étoit encore néceſſaire pour ſon entiere ſûreté. Il falloit qu'il fût maître des lacs pour aſſurer ſa retraite dans le cas où les Mexicains, ſoit par impatience du joug, ſoit ſimplement par légereté, prendroient les armes contre lui & romproient les ponts ou les chauſſées. Son adreſſe ou la facilité de Montézuma le mirent en état d'exécuter ce deſſein. En entretenant ſouvent ſon priſonnier de la marine Européenne & de l'art merveilleux de la navigation, il excita ſa curioſité & lui fit deſirer de voir ces palais mouvans, qui ſans le ſecours des rames marchent & ſe dirigent ſur les eaux. Pour cet effet, Cortès lui perſuada d'envoyer chercher une partie des agrets de ſa flotte dépoſés à la Vera-cruz, & de faire couper & préparer des bois. Les charpentiers Eſpagnols eurent bien-tôt conſtruit deux brigantins qui furent pour Montézuma un frivole amuſement & pour Cortès une reſſource aſſurée s'il étoit obligé de ſe retirer. Liv. V. 1520.

Enhardi par tant de preuves de la ſoumiſſion ſervile du monarque à toutes ſes volontés, Cortès oſa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il preſſa Montézuma de ſe Montézuma ſe déclare Vaſſal du Roi d'Eſpagne.

Liv. V. 1520. reconnoître vaſſal du roi de Caſtille, tenant ſa couronne de lui, & de lui payer un tribut annuel. Montézuma ſe ſoumit encore à ce ſacrifice, le plus humiliant qu'on pût exiger d'un ſouverain abſolu. Les grands de l'Empire furent appelés. Montézuma dans une harangue leur rappela les traditions & les prophéties qui annonçoient depuis long-tems l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux & qui devoit prendre poſſeſſion du pouvoir ſuprême; il leur déclara qu'il croyoit que les Eſpagnols étoient ce peuple, qu'il reconnoiſſoit les droits de leur ſouverain ſur l'empire du Mexique, qu'il vouloit mettre ſa couronne à ſes pieds & être déſormais ſon tributaire. En prononçant ſon diſcours, le malheureux prince laiſſa voir combien il étoit douloureuſement affecté du ſacrifice qu'on le forçoit de faire. Les ſoupirs & les larmes lui couperent ſouvent la parole. Malgré l'abattement de ſon eſprit & de ſon courage, il conſervoit encore aſſez du ſentiment de ſa dignité pour éprouver les angoiſes qui déchirent le cœur d'un ſouverain forcé de ſe dépouiller du pouvoir ſuprême. Aux premiers mots qui firent connoître ſa réſolution, l'aſſemblée fut frappé d'un muet éton-

ne-

ement, & bientôt après il s'éleva un mur- Liv. V. 1520.
nure confus qui exprimoit à la fois la dou-
eur & l'indignation. Les Mexicains parurent
ouloir ſe porter à quelque mouvement de
iolence. Cortès le prévint à propos en dé-
larant que les intentions de ſon maître n'é-
oient point de priver Montézuma de ſa cou-
onne, ni d'apporter aucune innovation dans
a conſtitution & les loix de l'Empire. Cet-
e aſſurance, ſoutenue de la crainte qu'inſ-
iroient les Eſpagnols & de l'exemple de
oumiſſion que donnoit l'empereur lui-mê-
ne, arracha à l'aſſemblée un conſentement
orcé (1). Cet acte de foi & hommage en-
ers la couronne d'Eſpagne fut accompagné
le toutes les ſolemnités qu'il plut aux Es-
agnols de preſcrire (2).

Montézuma, ſur la demande de Cortès, *Tréſors amaſſés par les Eſpagnols.*
oignit à cet hommage un préſent magnifi-
que pour ſon nouveau ſuzerain, & ſes ſu-
ets, à ſon exemple, fournirent auſſi très-li-
éralement à une contribution. Les Eſpa-
nols raſſemblerent tout ce que leur avoit
onné volontairement Montézuma & tout

(1) Voyez la NOTE XVI.

(2) Cortès, *relat.* 233. B. Diaz, *c.* 101. Gomera *Cron.* 92. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X. *c.* 4.

Liv. V. 1520.

ce qu'ils avoient extorqué des Mexicains sous divers prétextes. On fondit l'or & l'argent & ces métaux, sans parler des bijoux & ornemens de diverses especes qu'on conserva comme ils étoient pour la beauté du travail, monterent ensemble à six cens mille pesos (1). Les soldats attendoient avec impatience qu'on en fît le partage. Cortès voulut les satisfaire. On mit à part un cinquieme comme le droit du roi d'Espagne; un autre cinquieme fut réservé à Cortès comme commandant en chef. On reprit encore sur la masse les sommes avancées par Velasquès, Cortès & quelques autres officiers, pour les frais de l'armement. Le reste fut partagé entre les troupes, y compris la garnison de la Vera cruz, officiers & soldats en proportion de leur rang. Après tant de déductions la part de chaque soldat ne passa pas cent pesos. Cette somme étoit si fort au-dessous des espérances brillantes qu'ils avoient formées, que quelques soldats la refuserent avec dédain d'autres murmurerent si hautement qu'il fallut pour les appaiser que Cortès joignît l'adresse à des libéralités considérables. Ce

Mécontentement occasionné par le partage.

(1) Environ 2,500,000 liv. le pesos valant à peu près 4 liv. & quelques sous de la monoie de France.

plaintes n'étoient pas tout-à-fait sans fondement : la couronne n'ayant point contribué aux frais de l'armement, les soldats voyoient avec peine qu'on lui abandonnoit une partie si considérable des trésors qu'ils avoient achetés par leurs travaux & leur sang. La part du général, eu égard aux idées qu'on se faisoit de la richesse dans le seizieme siecle, étoit une somme énorme. Quelques-uns des favoris de Cortès s'étoient secrettement approprié différens bijoux d'or qui ne payerent pas le quint du roi & ne furent point mis dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avoient été détournés n'étoient pas d'une grande valeur ; car dans ces circonstances l'intérêt de Cortès étoit que la portion du roi fût très-considérable.

Liv. V. 1520.

La somme amassée par les Espagnols ne répond point aux idées qu'on se fait communément des richesses du Mexique d'aprés les descriptions que les historiens nous font de son ancienne splendeur & d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que parmi les anciens Mexicains l'or & l'argent n'étoient pas la mesure de la valeur des autres marchandises, & que cette circonstance n'influant par sur leur prix ils

Raisons pour lesquelles les Espagnols ne trouvent au Mexique qu'une si petite quantité d'or.

Liv. V. 1520.

n'étoient recherchés que comme ornemens ou bijoux. Ils étoient consacrés aux dieux dans les temples ou employés comme des marques de distinction par les princes & les personnes du plus haut rang. La destruction que souffroient l'or & l'argent par l'usage, étant peu considérable, la demande n'en étoit pas assez grande pour exciter l'industrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des mines dont leur pays abonde, & cet art leur étoit entierement inconnu. Tout ce qu'ils possédoient d'or étoit ou ramassé dans le lit des rivieres, ou natif & recueilli dans l'état où la mine le donne (1). Le plus grand effort de leur industrie dans la recherche de ce métal étoit de laver les terres détachées des montagnes par les torrens, pour en séparer les grains d'or ; & même cette opération si simple étoit exécutée très-mal-adroitement, selon le rapport des Espagnols envoyés par Cortès pour examiner l'état des provinces où l'on pouvoit espérer de trouver des mines (1). Par ces différentes causes l'effet de la masse d'or exis-

(1) Cortès *relat.* p. 236. F. B. Diaz, *c.* 102, 103. Gomera, *Cron. c.* 90.

(2) B. Diaz, *c.* 103.

inte alors au Mexique ne devoit pas être ort grand. La quantité d'argent étoit enore moindre, parce qu'on trouve rarement e métal dans un état de pureté, & que des ndiens n'avoient pas encore assez d'indusrie pour suivre les procédés nécessaires pour extraire de sa mine & le purifier (1). Ainsi uoique les Espagnols eussent mis en usage out leur pouvoir & se fussent abandonnés à oute leur avidité pour satisfaire la plus rande de leurs passions, la soif de l'or, que Montézuma eût épuisé ses trésors our la rassasier, le produit de ces deux ources, qui formoient la plus grande partie es métaux précieux de l'Empire, ne mon- pas au-delà de ce que nous avons dit i-dessus (2).

Liv. V. 1520.

Mais quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortès avoit exigé e lui, il fut inflexible sur un point. Enain le Général le pressa avec tout le zele mportun d'un missionnaire, de renoncer à es faux dieux & d'embrasser la foi chrétiene, il rejeta la proposition avec horreur.

Montézuma montre une résistance invincible au sujet de la religion.

(1) Herrera *decad.* 2, *Lib. IX*, c. 4.

(2) Voyez la NOTE XVII.

Liv. V. 1520. La superstition étoit profondément gravée dans l'esprit des Mexicains, parce qu'elle y étoit établie sur un système complet & régulier; & tandis que les peuples grossiers des autres parties de l'Amérique abandonnoient aisément un petit nombre de notions & de cérémonies religieuses, trop peu fixes pour mériter le nom de religion nationale, les Mexicains restoient obstinément attachés à leur culte, quelque barbare qu'il fût, parce qu'il étoit accompagné d'une solemnité & pratiqué avec une régularité, qui le rendoient respectable à leurs yeux. Cortès voyant tous ses efforts inutiles pour ébranler la fermeté de Montézuma, fut si furieux de son obstination, que dans un transport de zele il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes & le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le général modéra enfin son ardeur & il se détermina à renoncer à cette entreprise téméraire, après avoir ôté seulement une idole de sa niche & y avoir placé une image de la Vierge Marie (1).

(1). Voyez la Note XVIII.

Liv. V. 1520.

Dès ce moment, les Mexicains qui avoient souffert l'empriſonnement de leur ſouverain & les exactions de ces étrangers preſque ſans réſiſtance, commencerent à méditer les moyens de chaſſer ou d'exterminer les Eſpagnols & ſe crurent obligés de venger leurs divinités inſultées. Les Prêtres & les principaux Mexicains eurent de fréquens entretiens avec Montézuma ſur ce ſujet. Mais ce prince pouvant être lui-même victime d'une entrepriſe violente tentée contre les Eſpagnols tant qu'il ſeroit en leur pouvoir, voulut eſſayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeler Cortès & lui dit que les vues que les Eſpagnols s'étoient propoſées en venant au Mexique, députés par leur ſouverain, étant entierement remplies, c'étoit la volonté des dieux & le deſir des peuples qu'ils quitaſſent ſur le champ le pays, qu'il le prioit de ſe préparer à partir, ſans quoi il craignoit tout pour eux de la part de la nation. Cette propoſition & le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortès de douter qu'elle ne fût le réſultat de quelque grand projet concerté entre Montézuma & ſes ſujets. Il comprit ſur le champ qu'il ſeroit plus avantageux de paroître cé-

Projet des Mexicains pour exterminer les Eſpagnols.

der au desir du monarque que de tenter mal-
Liv. V. 1520. à-propos de le combattre. Il répondit sans hésiter & sans se troubler qu'il s'étoit déjà occupé de son retour; mais que comme il avoit détruit les vaisseaux dans lesquels il étoit arrivé, il lui falloit du tems pour en construire d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'empereur envoya à la Vera-cruz des ouvriers Mexicains pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers Espagnols & Cortès se flatta que dans cet intervalle il pourroit trouver des moyens de détourner le danger ou de recevoir des renforts qui le mettroient en état de le braver.

Inquiétude & danger de Cortès. Près de neuf mois s'étoient écoulés depuis que Porto-Carrero & Montejo avoient fait voile pour l'Espagne chargés de ses dépêches & de ses présens. Il attendoit tous les jours leur retour & par eux la confirmation de son autorité des mains du roi. Sans cela son état demeuroit incertain & précaire; & après avoir exécuté tant de grandes choses, sa destinée pouvoit être de se voir donner les noms de rébelle & de traître & & d'en subir le châtiment. Quelqu'étendus & rapides qu'eussent été ses progrès, il ne

ouvoit pas eſpérer d'achever la conquête d'un grand empire avec le peu de troupes ui lui reſtoit, réduit à un bien petit nom- re par les travaux & les maladies, ni de ecevoir aucun renfort des établiſſemens Eſ- agnols des isles, ſans avoir préalablement btenu du roi l'approbation de tout ce qu'il voit fait juſques-là. Liv. V. 1520.

Tandis qu'il étoit dans cette cruelle ſitua- on, inquiet ſur le paſſé, incertain ſur l'a- enir, & que ſes craintes s'augmentoient en- ore par la derniere déclaration de Monté- uma, la nouvelle arriva à Mexico que quel- ues vaiſſeaux paroiſſoient ſur la côte. Cor- ès ſe flatta ſur le champ que Porto-Carrero toit de retour d'Eſpagne & que ſes ſou- aits étoient enfin accomplis. Il fit part de es heureuſes nouvelles à ſes compagnons ui les reçurent avec tranſport. Mais leur oie ne fut pas longue. Un courier de San- oval qui avoit ſuccédé à Eſcalante dans ſon ommandement à la Vera-cruz, vint inſ- ruire Cortès que l'armement avoit été fait ar Velaſqués gouverneur de Cuba, & qu'au eu de lui apporter les ſecours qu'il atten- oit, il étoit deſtiné contre lui-même. Arrivée d'un nouvel armement Eſpagnol au Mexique.

Liv. V. 1520.

Les motifs qui portoient Velasquès à ce parti violent étoient évidens. Dès l'instant du départ de Cortès le gouverneur de Cuba avoit pu soupçonner en lui le projet de secouer toute dépendance. Ses soupçons se fortifierent lorsqu'il vit qu'on ne lui rendoit aucun compte des opérations, & ils se changerent en conviction par l'indiscrétion des officiers envoyés par Cortès à la cour d'Espagne. Porto-Carrero & Montejo, par des motifs que les historiens contemporains ne nous font pas assez clairement connoître, avoient touché à l'isle de Cuba contre les ordres positifs de leur général (1). Velasquès apprit d'eux que Cortès & ses compagnons, après avoir renoncé formellement à toute liaison avec lui, avoient établi une colonie indépendante dans la nouvelle Espagne & qu'ils demandoient au roi une confirmation de tout ce qu'ils avoient fait. Ils l'instruisirent aussi de la richesse du pays, des magnifiques présens que Cortès avoit reçus & des espérances que ce général avoit encore d'étendre & d'affermir son pouvoir dans ces nouvelles contrées.

Envoyé par Velasquès.

(1) B. Diaz, *c.* 54, 55. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* 5, *c.* 14. Gomera, *Chron. c.* 9.

Toutes les passions qui peuvent agiter un rit ambitieux, la honte d'avoir été si ɔffierement trompé; l'indignation d'avoir é trahi par un homme qu'il avoit lui-mê- choisi & en qui il avoit placé sa confian- ; la douleur d'avoir employé une partie sa fortune à l'agrandissement d'un enne- , & le désespoir de trouver jamais une ɔelle occasion d'établir sa fortune & d'é- ıdre son autorité; tous ces motifs réunis citoient le gouverneur à faire les plus ands efforts pour tirer une vengeance écla- ıte de son ennemi & pour enlever à la s à Cortès ses conquêtes & l'autorité qu'il ɔit usurpée. Il ne manquoit pas de rai- ıs plausibles pour justifier cette tentative. député qu'il avoit fait passer en Espagne ur rendre compte du voyage de Grijalva ɔit été reçu très-favorablement. Sur les hantillons qu'il avoit envoyés des produc- ɔns & des richesses de la nouvelle Espa- e, on avoit conçu à la Cour une haute ée de cette contrée. Velasquès avoit été torisé à en poursuivre la découverte & en oit été fait gouverneur sa vie durant, a- c des pouvoirs & des priviléges plus éten- ıs que ceux qu'on avoit accordés à aucun

Liv. V. 1520.

Liv. V. 1520.

aventurier depuis Colomb (1). Fier de ces marques d'une faveur distinguée, & autorisé à regarder Cortès, non-seulement comme empiétant sur son gouvernement, mais comme rébelle aux ordres du roi, il se détermina à venger par la force des armes les droits & l'autorité de son souverain (2). Il pressa les préparatifs de son expédition avec toute l'ardeur qu'on pouvoit attendre des passions violentes dont il étoit animé, & en peu de tems il mit sur pied un armement consistant en dix-huit vaisseaux, quatre-vingt hommes de cavalerie, huit cens hommes d'infanterie dont quatre-vingt mousquetaires, cent vingt arbalêtriers & douze pieces de canon. Velasquès avoit déjà éprouvé le danger de confier à un autre l'expédition qu'il auroit dû conduire lui-même; mais cette expérience ne l'avoit pas rendu plus entreprenant. Il donna le commandement de ce corps formidable, qui dans l'enfance de l'établissement des Espagnols en Amérique méritoit le nom d'armée, à Pamphilo de Narvaès, avec ordre de se saisir de Cortès & de ses principaux officiers, de les lui envoyer prison-

Sous le commandement de Narvaès.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *c.* 11.

(2) Voyez la NOTE XIX.

ers & d'achever enſuite en ſon nom la dé- Liv. V. 1520.
ouverte & la conquête du pays.

Après un voyage heureux Narvaès débar- Conduite de Narvaès. Avril.
a ſes troupes ſans oppoſition près de Saint-
an d'Ulloa. Trois ſoldats envoyés à la re-
erche des mines de ce diſtrict le joigni-
nt. Non-ſeulement ils lui firent connoître
ſituation de Cortès; mais comme ils avoient
t quelques progrès dans la connoiſſance de
langue Mexicaine, il trouva en eux des
terprètes qui le mirent en état d'avoir
elque communication avec les naturels du
ys. Il eſt vrai que ſelon l'artifice bas &
oſſier des déſerteurs, ceux-ci chercherent
utôt à flatter Narvaès par des eſpérances
réables qu'à lui dire l'exacte vérité. Ils lui
préſenterent la ſituation de Cortès ſi déſeſ-
rée & le mécontement de ſes troupes ſi
néral, que la préſomption naturelle de
arvaès en prit une nouvelle force. Sa pre-
ere opération auroit dû cependant lui inſ-
er quelque défiance ſur les relations de
eſpions; car ayant envoyé ſommer le
uverneur de la Vera-cruz de ſe rendre,
evara, eccléſiaſtique chargé de cette com-
ffion, s'en-acquitta avec une telle inſo-
ce que Sandoval, homme de courage &

Liv. V. 1519.

très-attaché à Cortès, loin d'obéir, se fi
fit de lui & de ceux qui l'accompagnoien
& les envoya prisonniers & enchaînés
Mexico.

Alarmes de Cortès.

Cortès les reçut non pas en ennemis, m
en amis, & condamnant la sévérité de Sa
doval, les remit sur le champ en liber
Cet acte de clémence placé à propos & a
compagné de caresses & de présens, lui g
gna leur confiance, & il en obtint des in
tructions sur les forces & les projets de N
vaès, d'après lesquelles il conçut toute l
tendue du danger qui le menaçoit. Ce n
toient plus des Indiens demi-nuds qu'il av
à combattre, mais une armée qui ne le c
doit à la sienne ni en courage ni en disci
ne, & qui l'emportoit de beaucoup par
nombre, agissant au nom & par l'autor
du monarque & commandée par un offic
d'une bravoure reconnue. Il avoit app
que Narvaès plus occupé de seconder le r
sentiment de Velasquès que jaloux de ma
tenir la gloire du nom Espagnol & l'inté
même de sa patrie dans son commerce a
les Indiens, l'avoit représenté lui & ses co
pagnons comme des proscrits, coupables
révolte envers leur propre souverain & d'

Liv. V. 1519.

ustice envers les Mexicains, en envahissant eur pays: Narvaès avoit ajouté que son unique objet étoit de punir leurs oppresseurs & le délivrer le Mexique de leur tyrannie. Cortès vit bien-tôt que Montézuma avoit reçu toutes ces impressions défavorables; il ut que Narvaès avoit trouvé le moyen de aire assurer l'empereur que la conduite des Espagnols qui le retenoient prisonnier étoit léfaprouvée du roi son maître, & qu'il étoit chargé de lui rendre, non-seulement sa iberté, mais encore son ancienne autorité & toute son indépendance. Les provinces espérant dès-lors de pouvoir secouer bientôt e joug de ces étrangers, commencerent à se révolter ouvertement contre Cortès & à regarder Narvaès comme ayant & le pouvoir & a volonté de les arracher à l'oppression. Montézuma lui-même entretenoit une correspondance secrete avec le nouveau commandant, & sembloit avoir recours à lui & le regarder comme supérieur en pouvoir & en dignité aux Espagnols, qu'il avoit jusques-là respectés comme les premiers des hommes (1).

(1) Voyez la NOTE XX.

Liv. V. 1519.

Tels étoient l'embarras & le danger où se trouvoit Cortès. Il est impossible d'imaginer une situation qui pût mettre son habileté & son courage à une épreuve plus critique, & dans laquelle il fût plus difficile de prendre un parti. S'il attendoit à Mexico l'arrivée de Narvaès, sa perte paroissoit inévitable: car tandis que les Espagnols le presseroient du dehors, les habitans, que malgré toute son autorité & tous ses soins il avoit déjà beaucoup de peine à retenir dans la soumission, saisiroient avec ardeur cette occasion de se venger de tout ce qu'il leur avoit fait souffrir. S'il abandonnoit la capitale en rendant la liberté au monarque captif & en allant au-devant de l'ennemi, il perdroit tout à la fois le fruit de ses travaux & de ses victoires, & renonçoit à des avantages qu'il ne pourroit plus recouvrer sans des efforts extraordinaires & des dangers infinis. Enfin, si au lieu de combattre, il tentoit un accommodement avec Narvaès, la hauteur naturelle de cet officier, encouragée par la démarche même de Cortès, seroit un obstacle insurmontable au succès de sa négociation. Après avoir pesé & comparé ces différens projets avec la plus grande attention

Cortès délibere sur la conduite qu'il doit tenir.

Cor

ortès s'arrêta à celui dont l'exécution étoit plus difficile, mais qui devoit être le plus vantageux à sa patrie s'il étoit suivi du succès: il s'arma de la résolution & de l'intrédité nécessaires dans les situations qui ne issent qu'un seul objet d'espérance, & il détermina à faire un dernier & courageux fort en risquant de combattre, malgré tous s désavantages, plutôt que de sacrifier ses nquêtes & les intérêts de l'Espagne dans Mexique.

Liv. V. 1520.

Quoique Cortès prévît bien qu'il en faudroit toujours venir à décider ses différens avec Narvaès par le fort des armes, il pensa qu'il seroit non-seulement indécent mais criminel d'attaquer ses compatriotes sans avoir auparavant tenté la voie de la négociation. Il employa pour cela son aumônier Olmedo, que son caractere rendoit très-propre à cet emploi & qui avoit d'ailleurs l'adresse & la prudence nécessaires pour bien conduire les intrigues secretes que Cortès avoit le projet de se ménager parmi les troupes de Narvaès, & dans lesquelles il mettoit sa plus grande confiance. Narvaès rejeta avec dédain toutes les propositions d'accommodement que lui fit Olmedo, & ce ne fut qu'a-

Il négocie secretement avec les soldats de Narvaès.

Liv. V. 1520.

vec beaucoup de peine qu'on l'empêcha d maltraiter cet eccléſiaſtique & ceux qui l'ac compagnoient; mais les envoyés de Cortè trouverent un accès plus favorable parmi le troupes. Ils avoient apporté diverſes lettre de leur chef & de ſes officiers à leurs ancien amis & compagnons. Les lettres étoien accompagnées de préſens, comme d'anneaux de chaînes d'or & d'autres bijoux précieux propres à donner à ces aventuriers de gran des idées de la richeſſe de Cortès, & à leu faire envier le bonheur de ceux de leurs com patriotes qui étoient engagés à ſon ſervic Quelques-uns eſpérant dès-lors une part dan ces tréſors, ſe déclarerent pour un accom modement avec Cortès. D'autres, par amou du bien public, vouloient qu'on prévînt un guerre civile qui ne manqueroit pas, que que parti qui l'emportât, d'ébranler & peu être de renverſer entierement la puiſſanc des Eſpagnols dans un pays où elle étoit en core ſi imparfaitement établie. Narvaès n daigna écouter aucun de ces avis & décla par un acte public Cortès & ſes compagnon rébelles & ennemis de leur pays. Il eſt pr bable que Cortès, connoiſſant l'arrogance Narvaès, s'attendoit à cette réponſe. Apr

avoir donné une preuve de ſes diſpoſitions pour la paix, & juſtifié ainſi la néceſſité où il ſeroit de recourir à d'autres moyens, il ſe détermina à marcher contre un ennemi qu'il avoit inutilement tenté de fléchir. Liv. V. 1520.

Il laiſſa en partant cent cinquante hommes dans la capitale ſous le commandement de Pedro d'Alvarado, officier d'un grand courage, & pour lequel les Mexicains mêmes avoient conçu beaucoup de reſpect. C'eſt à cette foible garniſon qu'il confia la garde d'une grande ville, de tous les tréſors qu'il avoit amaſſés, & ce qui eſt plus important encore, du monarque priſonnier. Il employa toute ſon adreſſe à cacher à Montézuma la véritable cauſe de ſon départ. Il s'efforça de lui perſuader que les étrangers, nouvellement arrivés, étoient ſes amis, ſujets du même ſouverain, & qu'après une courte entrevue ils partiroient tous enſemble pour retourner dans leur patrie. Montézuma ne pouvant pénétrer les deſſeins des Eſpagnols ni concilier ce qu'on lui diſoit avec les déclarations de Narvaès, craignant d'ailleurs de laiſſer voir aucune marque de ſoupçon ou de défiance à l'égard de Cortès, lui promit de reſter tranquille au milieu des Eſpagnols Il marche contre lui. Mai.

Liv. V. 1520.

& d'avoir pour Alvarado la même amitié qu'il avoit pour Cortès lui-même. Le général paroiſſant ſe confier à cette promeſſe, mais comptant bien plus ſur les ordres qu'il laiſſoit à Alvarado de garder ſon priſonnier avec la plus grande vigilance, partit de Mexico.

Nombre de ſes troupes.

Ses troupes après leur jonction avec Sandoval & la garniſon de la Vera-cruz ne formoient pas enſemble plus de deux cens cinquante hommes. Comme il mettoit ſa principale confiance dans la célérité de ſes mouvemens, il n'avoit pris avec lui que fort peu de bagage & d'artillerie; mais il craignoit beaucoup la cavalerie de l'ennemi, & il s'étoit précautionné contre ce déſavantage avec la ſagacité d'un grand homme de guerre. Il avoit obſervé que les Indiens de la province de Chinantla ſe ſervoient de piques très-longues & très-fortes. Il donna à ſes ſoldats cette arme, la meilleure qu'on pût employer contre de la cavalerie, & les accoutuma à ſe tenir ſerrés pour en faire l'uſage le plus avantageux.

Il continue de négocier & de s'avancer.

Avec ſon petit corps, Cortès s'avança vers Zempoalla dont Narvaès s'étoit emparé. Pendant ſa marche il réitéra ſes propoſitions d'accomodemment; mais Narvaès exi-

geant que Cortès & ſes compagnons le re- L. IV. V.
connuſſent ſur-le-champ comme gouverneur 1520.
de la nouvelle Eſpagne, en vertu des pou-
voirs qu'il tenoit de Velaſquès, & Cortès
refuſant de ſe ſoumettre à toute autorité qui
ne ſeroit pas émanée immédiatement du roi
d'Eſpagne (devenu empereur), ſous la pro-
tection duquel ſa colonie naiſſante s'étoit mi-
ſe, toutes les négociations ne produiſirent
aucun effet; ſeulement la communication qui
s'établit a cette occaſion entre les deux ar-
mées donna de grands avantages à Cortès, en
ui fourniſſant des occaſions de gagner quel-
ques officiers de Narvaès par des préſens,
l'en adoucir d'autres par l'air de modération
qu'il ſe donnoit, & de les éblouir tous par
es richeſſes dont ſes ſoldats faiſoient parade
en ſe montrant avec des bracelets, des chaî-
nes & d'autres bijoux d'or. Toute l'armée
de Narvaès, excepté lui-même & un petit
nombre de ſes créatures, penchoit vers un
accommodement avec leurs compatriotes.
Cette diſpoſition irrita ce caractere violent
juſqu'à la fureur. Il mit à prix la tête de
Cortès & de ſes principaux officiers, & ayant
appris que leur petite troupe s'étoit avancée
juſqu'à une lieue de Zempoalla, il regarda

Liv. v. 1520.

cette hardieſſe comme une inſulte qu'il falloit châtier ſur le champ, & marcha pour lui offrir la bataille.

Cortès attaque Narvaès pendant la nuit.

Mais Cortès avoit trop de talens & d'expérience pour combattre un ennemi ſi ſupérieur en nombre, ſans ſe donner l'avantage de la ſituation. Il laiſſa entre lui & Narvaès la riviere de Canoas & vit de-là l'approche de l'ennemi ſans inquiétude & ſes vaines bravades avec mépris. On étoit au commencement de la ſaiſon des pluies, qui tomboient déjà avec toute la violence qu'elles ont ſous la zone torride. Les ſoldats de Narvaès, peu accoutumés aux travaux du ſervice militaire, murmurerent ſi hautement de ce qu'on les y expoſoit, à leur avis, ſans néceſſité, que leur général cédant à leur impatience & mépriſant d'ailleurs ſes ennemis, conſentit à ſe retirer à Zempoalla. Les mêmes circonſtances qui le déterminoient à cette démarche encouragerent Cortès à tenter une entrepriſe par laquelle il eſpéroit de terminer la guerre d'un ſeul coup. Il obſerva que ſes ſoldats endurcis aux fatigues, quoiqu'expoſés ſans tentes & ſans aucun abri aux torrens de pluie qui ne ceſſoient de tomber, loin d'être découragés, conſervoient toute

eur bonne volonté & toute leur activité. Il Liv. V. 1. 20.
révoyoit que ceux de Narvaès se livreroient naturellement au repos, & que jugeant de eurs ennemis par leur propre molesse, ils se roiroient à l'abri d'être attaqués dans un ems si peu propre à toute action. D'après es observations, il se détermina à profiter le l'obscurité de la nuit, lorsque la surprise & la terreur compenseroient avantageuse-nent pour lui l'infériorité du nombre. Ses oldats convaincus qu'il ne leur restoit de res-ource que dans quelqu'effort extraordinaire le courage, approuverent sa resolution avec ant de chaleur, que Cortès, dans un dis-cours qu'il leur fit avant de se mettre en mar-che, fut plus occupé de modérer leur ar-deur que de l'enflammer. Il forma trois pe-its corps, & donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commission aussi périlleuse qu'importante de s'emparer de l'artillerie, placée au devant de la princi-pale tour du temple où Narvaès avoit établi son quartier. Cristoval d'Olid, qui comman-doit la seconde division, fut chargé d'atta-quer la tour & de soutenir Sandoval. Cortès conduisoit la troisieme division qui étoit la moins considérable, formant un corps de ré-

LIV. V. 1520.

ſerve deſtiné à ſe porter aux endroits o l'on auroit beſoin de ſon ſecours. Il fallu d'abord paſſer la riviere de Canoas, ce qu ne ſe fit pas ſans difficulté. Elle étoit gros ſie par les pluies & les ſoldats avoient de l'ea preſque juſqu'au cou. On s'avança enſuit dans un profond ſilence, ſans tambour & ſans bruit d'aucun inſtrument militaire: cha que homme étoit armé d'une épée, d'u poignard & d'une pique de Chinantla. Nar vaès, dont la négligence étoit proportion née à ſa confiance, n'avoit laiſſé que deu ſentinelles pour veiller ſur les mouvemen d'un ennemi qu'il avoit tant de raiſon d craindre. L'une fut ſaiſie par l'avant-gard de Cortès, l'autre s'échappa avec la precipi tation que la crainte & ſon devoir lui inſpi roient, & arriva à la ville aſſez à tems pou donner à Narvaès tout le loiſir de ſe prépa rer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglemen & la préſomption de ce général lui firen perdre des momens ſi précieux. Il taxa l ſentinelle de lâcheté & traita de chimere l'a vis qu'on lui donnoit, n'imaginant pas qu Cortès pût l'attaquer avec des forces ſi iné gales. Les cris des aſſaillans le convainqui rent enfin que le danger qu'il avoit mépriſé étoit

toit réel. La promptitude de l'attaque fut elle que la division de Sandoval, après avoir fuyé un seul coup de canon, s'empara de artillerie & commença à s'avancer vers la our. Narvaès, dont la bravoure égaloit la réfomption, s'arme en hâte, & par ſes pa- oles & ſon exemple anime ſes ſoldats au ombat. Olid s'avance pour ſoutenir ſes ompagnons, & Cortès lui-même gagnant s devans conduit & preſſe l'attaque avec ne nouvelle vigueur. Ce petit corps ſer- nt ſes rangs & préſentant avec ſes longues iques un front impénétrable renverſe tout evant lui. Il eut bien-tôt gagné les portes t il combattoit pour s'en rendre maître orſqu'un ſoldat ayant mis le feu aux roſeaux ont la tour étoit couverte, Narvaès ſe vit bligé d'en ſortir. Au premier choc il fut leſſé à l'œil d'un coup de pique, renverſé ar terre & mis aux fers.

Liv. V. 1520.

Victoire de Cortès.

Des cris de victoire ſe firent entendre aus- i-tôt. Ceux qui avoient accompagné Nar- vaès dans ſa ſortie ſoutenoient le combat foi- blement ou commençoient à ſe rendre. La erreur & la confuſion gagnerent ceux qui e défendoient encore dans deux petites tours du temple. L'obſcurité étoit ſi grande qu'ils

Liv. V. 1520.

ne pouvoient distinguer les amis des enne mis. Leur propre artellerie étoit tourné contre eux. De quelque côté qu'ils jetas sent les yeux, les insectes lumineux qui a bondent dans les climats chauds & humides & qui brilloient dans la nuit, paroissoient leur imagination effrayée autant d'ennemi qui s'avançoient avec les mêches de leurs ar quebuses allumées. Après une courte résis tance les soldats forcerent leurs chefs à ca pituler & avant le jour tous avoient mis ba les armes & s'étoient soumis au vainqueur.

Suites de cette victoire.

Une victoire si complette étoit d'autan plus heureuse qu'elle n'avoit presque poin coûté de sang. Cortès n'avoit eu que deu hommes tués, & du côté de Narvaès o n'avoit perdu que deux officiers & quinz soldats. Le vainqueur traita les vaincus e amis & en compatriotes; il leur donna l choix ou d'être renvoyés directement à Cu ba ou d'entrer à son service pour partager f fortune aux mêmes conditions que ses an ciens soldats. Cette derniere offre, secon dée de quelques présens & de beaucoup d promesses, flatta tellement les espérances ro manesques qui avoient déterminé ces aven turiers à s'engager au service, qu'elle fu

acceptée par tous les soldats de Narvaès, à l'exception d'un petit nombre de ses plus zélés partisans, & que tous à l'envi les uns des autres firent des protestations d'un attachement inviolable à un général qui venoit de donner des preuves si éclatantes de son talent pour commander. C'est ainsi que par une suite de circonstances aussi extraordinaires qu'heureuses, Cortès échappa à sa perte qui paroissoit inévitable, & se vit, au moment où il pouvoit s'y attendre le moins, à la tête de mille Espagnols prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire. En considérant la facilité avec laquelle il obtint cette grande victoire, ainsi que la promptitude & l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaès se rangerent sous les étendards de son rival, on ne peut guere s'empêcher d'attribuer ces évenemens aux intrigues de Cortès autant qu'à ses armes, & à la trahison des campagnons de Narvaès autant qu'à la valeur de son ennemi (1). Liv. V. 1520.

On reconnoît également le bonheur & l'habileté de Cortès dans les évenemens qui sui- Les Mexicains prennent les armes contre les Espagnols.

(1) Cortès, *Relat.* 242, B. Diaz, *c.* 110, 125. Herrera, *decad.* 2, *Lib. IX*, *c.* 18, *&c.* Gomera, *Cron. c.* 97, *&c.*

LIV. V. virent. Si, depuis son départ de Mexico
1520. il n'eût pas mis dans ses marches & dans ses opérations toute la célérité que nous venons de décrire, sa victoire, quelque décisive qu'elle fût, n'eût pas sauvé les Espagnols qu'il avoit laissés dans la capitale. Peu de jours après la défaite de Narvaès, il reçut avis que les Mexicains avoient pris les armes & détruit les deux brigantins qu'il avoit fait construire pour s'assurer des lacs; qu'ils avoient attaqué les Espagnols dans leurs quartiers, qu'après en avoir tué plusieurs & blessé un plus grand nombre, ils avoient réduit leurs magasins en cendres & poussé leur attaque avec une telle furie que quoiqu'Alvarado & les siens se défendissent avec le plus grand courage, ils étoient à la veille de périr par la famine ou d'être accablés sous la multitude de leurs ennemis. Les motifs qui avoient excité cette révolte la rendoient encore plus alarmante. Au départ de Cortès pour Zempoalla, les Mexicains s'étoient flattés que l'occasion si long-tems attendue de rendre à leur monarque sa liberté & de délivrer leur pays de la tyrannie des étrangers étoit enfin arrivée, & que tandis que les forces de leurs oppresseurs étoient ainsi

liviſées & leurs armes tournées contre eux-
mêmes, il ſeroit facile de détruire l'un &
autre parti. Dans cette vue les Indiens te-
oient des conſeils & formoient des plans.
es Eſpagnols reſtés à Mexico, connoiſſant
ur propre foibleſſe, étoient remplis de ſoup-
ons & de craintes. Alvarado, quoique bon
fficier, n'avoit ni la capacité ni la dignité
ui avoient donné à Cortès un ſi grand aſ-
endant ſur l'eſprit des Mexicains & qui les
voient empêchés de ſe former une idée juſ-
e de leur force & de ſa foibleſſe. Ce com-
andant ne connoiſſoit d'autre moyen que
rigueur. Au lieu d'employer quelqu'a-
reſſe pour déconcerter les projets ou adou-
ir l'eſprit des Mexicains, il attendit l'oc-
aſion d'une de leurs fêtes ſolemnelles, &
ndis que ſelon l'uſage les citoyens les plus
iſtingués de l'empire étoient aſſemblés pour
anſer dans la cour du grand temple, il s'em-
ara de toutes les avenues qui y condui-
oient, & tenté par la richeſſe des ornemens
ont les Mexicains étoient parés en l'hon-
eur de leurs dieux, & par la facilité de ſe
éfaire d'un ſeul coup des auteurs de la conſ-
iration qu'il craignoit, il les avoit atta-
ués déſarmés & ſans aucune défiance, &

Liv. V. 1520.

en avoit massacré un grand nombre; de sorte qu'il ne s'étoit sauvé que ceux qui avoient pu s'échapper par les toits des bâtimens voisins du temple. Tant de perfidie & de cruauté avoit allumé l'indignation & la rage des Mexicains, non-seulement dans la capitale mais dans tout l'empire. Tous s'excitoient mutuellement à la vengeance, & bravant le danger qui menaçoit leur souverain tant qu'il seroit entre les mains des Espagnols & celui auquel ils s'exposoient eux-mêmes en attaquant un ennemi qui leur inspiroit depuis si long-tems une si grande terreur, ils avoient commencé contre les Espagnols l'attaque vigoureuse dont Cortès recevoit la nouvelle.

Cortès revient à Mexico.

Le danger parut assez pressant au général pour ne permettre ni délibération ni délai. Il partit sur le champ de Zempoalla avec toutes ses forces & avec la même promptitude qu'il avoit mis à s'y rendre pour attaquer Narvaès. A Tlascala, il fut joint par deux mille soldats Indiens choisis. En entrant sur le territoire des Mexicains il reconnut que la haine qu'on portoit aux Espagnols n'étoit pas bornée à la seule capitale. Les principaux habitans des villes par lesquelles il passoit les avoient abandonnées; aucune personne de

marque ne se présentoit pour le recevoir avec les témoignages de respect qu'il avoit reçus jusqu'alors. Ses troupes ne trouvoient aucunes provisions préparées, & quoique rien ne s'opposât à sa marche, la solitude & le silence qui régnoient par-tout, & l'horreur avec laquelle le peuple paroissoit éviter tout commerce avec les Espagnols, étoient bien propres à l'alarmer. Mais les Mexicains malgré la haine dont ils étoient animés étoient si ignorans dans l'art de la guerre qu'ils ne savoient prendre aucune mesure efficace pour leur propre sûreté ou contre leurs ennemis. L'expérience même ne les avoit pas éclairés sur la grandeur de la faute qu'ils avoient faite en admettant les Espagnols dans leur capitale : & au lieu de rompre les chaussées & les ponts pour enfermer Alvarado & arrêter Cortès lui-même dans sa marche, ils le laissèrent rentrer dans la ville sans aucun obstacle & prendre paisiblement possession de son ancien poste.

Liv. v. 1520.

24 Juin.

Les transports de joie avec lesquels Alvarado & ses soldats reçurent leurs compatriotes ne peuvent s'exprimer. Les premiers se voyoient délivrés d'un danger pressant ; ceux-ci venoient d'obtenir une victoire

Conduite peu sage de Cortès.

Liv. V. 1520.

signalée. Ce succès enfla tellement le cœur des uns & des autres, que Cortès même se laissa éblouir & oublia en cette occasion & la prudence & l'attention qui lui étoient ordinaires. Non-seulement il négligea de rendre visite à Montézuma, mais il ajouta à cette insulte les expressions du plus grand mépris pour ce malheureux prince & pour toute sa nation. Les forces dont il avoit le commandement lui paroissoient invincibles. Il se crut en état de prendre un ton plus haut & de quitter le masque de modération sous lequel il avoit jusqu'alors caché ses desseins. Quelques Mexicains qui avoient appris un peu d'Espagnol entendirent le langage insultant de Cortès & exciterent l'indignation de leurs compatriotes en le leur rapportant. Ils furent alors convaincus que les intentions du général étoient aussi sanguinaires que celles d'Alvarado, & que son projet, en venant dans leur pays, n'avoit pas été, comme il l'avoit toujours dit, de faire une alliance avec leur souverain, mais de conquérir le Mexique. Dans cette idée, ils reprirent les armes avec plus de fureur que jamais, & attaquant un corps assez considérable d'Espagnols dans sa marche, vers la grande place

Nouvelles hostilités des Mexicains.

lu marché, ils le forcerent à ſe retirer avec quelque perte. Enhardis par ce ſuccès & erſuadés dès-lors que leurs oppreſſeurs n'é- oient pas invincibles, ils allerent le jour ivant avec toute leur pompe guerriere at- iquer les Eſpagnols dans leur quartier. Leur ultitude & leur courage étoient bien ca- ables d'inſpirer de l'effroi. Quoique l'artil- rie pointée contre l'avenue des rues qu'ils mpliſſoient en emportât un grand nombre chaque décharge, & que pour des hommes ds chaque coup porté par les Eſpagnols t mortel, l'impétuoſité de l'attaque ne ſe lentiſſoit point. De nouveaux aſſaillans ſe écipitoient pour occuper la place des morts périſſant à leur tour ils étoient remplacés r d'autres auſſi intrépides & auſſi avides vengeance. Cortès, malgré tous ſes ef- rts & toute ſon habileté, malgré la valeur la diſcipline de ſes troupes, eut beaucoup peine à défendre les fortifications qui en- ouroient le poſte des Eſpagnols & l'ennemi t ſouvent ſur le point d'y pénétrer.

Liv. V. 1520.

Ce général vit avec ſurpriſe ce peuple qui aroiſſoit accoutumé au joug & qui l'avoit apporté ſi long tems ſans réſiſtance, devenu éroce & implacable envers ſes vainqueurs.

Fâcheuſe ſituation des Eſpagnols.

Liv. V. 1520.

Les soldats de Narvaès, qui s'étoient imaginé trop légerement qu'ils suivoient Cortès au partage des dépouilles d'un empire déjà conquis, furent étonnés de se voir engagés dans une guerre dangereuse avec un ennemi dont la vigueur n'étoit pas encore affoiblie & se reprocherent hautement leur crédule confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef (1). Mais la surprise & les plaintes étoient désormais inutiles. Il falloit un effort extraordinaire & prompt pour les tirer de cette périlleuse situation. Dès que les Mexicains selon leur coutume eurent cessé les hostilités aux approches de la nuit, Cortès se prépara à une sortie qui pût ou forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise ou l'obliger d'en venir à quelqu'accommodement.

Cortès fait une sortie sans succès.

Il se mit lui-même à la tête des troupes qui devoient faire la sortie. Il mit en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe & toutes celles que pouvoit lui fournir l'expérience qu'il avoit de la maniere de combattre des Indiens; mais il trouva les Mexicains préparés & en état de lui opposer toutes leurs forces. De

(1) B. Diaz, c. 126.

troupes fraîches arrivoient continuellement aux Mexicains de toutes les provinces & leur courage se soutenoit. Conduits par leurs nobles & enflammés par les exhortations de leurs prêtres, ils combattoient pour la défense de leurs temples & de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes & de leurs enfans. Malgré leur nombre & le mépris de la mort que l'enthousiasme leur inspiroit, par-tout où les Espagnols pouvoient les joindre, ils ne résistoient pas à la supériorité de la discipline & des armes Européennes; mais dans les rues étroites & dans les endroits où les ponts de communication étoient rompus, les Espagnols se trouvoient exposés à des grêles de fleches & de pierres lancées du haut des maisons. Le combat avoit duré une journée entiere; un nombre prodigieux de Mexicains avoient été tués & une partie de la ville brûlée, lorsque les Espagnols las de meurtres & pressés sans relâche par de nouveaux assaillans qui remplaçoient les premiers, furent enfin obligés de se retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'assez décisif pour compenser le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués & soixante blessés. Une autre sortie avec

Liv. V. 1520. de plus grandes forces ne fut pas plus he reuſe, & dans cette derniere le général l même fut bleſſé à la main.

Montézuma eſt tué. Cortès apperçut alors, mais trop tar l'erreur où l'avoit jeté ſon mépris pour Mexicains; il fut convaincu qu'il ne pouv ni maintenir le poſte qu'il avoit pris au r lieu d'une ville ennemie ni ſe retirer ſa courir le plus grand danger. Il lui reſt une reſſource: Montézuma pouvoit calm les Mexicains par ſa médiation ou par ſ autorité. Le lendemain au matin, lorſq l'aſſaut recommença, ce malheureux prin à la merci des Eſpagnols & réduit à la tri néceſſité d'être l'inſtrument de ſa honte de l'eſclavage de ſa nation (1), parut ſur muraille vêtu de ſes habits royaux & av toute la pompe qu'il avoit coutume d'étal dans les occaſions ſolemnelles. A la vue leur ſouverain, qu'ils honoroient & reſpe toient preſque comme une divinité, les M xicains laiſſerent tomber les armes de leu mains & garderent un profond ſilence, to en inclinant leur tête & pluſieurs en ſe pro ternant. Montézuma leur adreſſa un diſcou où il s'efforçoit de calmer leur fureur & c

(1) Voyez la NOTE XXI.

engager à ceſſer les hoſtilités. A peine t-il fini qu'un murmure de mécontente- nt ſe fit entendre & fut ſuivi de reproches de menaces. Bientôt leur fureur s'accrut point de leur faire oublier le reſpect qu'ils vient montré d'abord pour leur empereur. s fleches & les pierres recommencerent à er en ſi grand nombre & avec tant de vio- ce, qu'avant que les ſoldats Eſpagnols, rgés de couvrir Montézuma de leurs bou- rs, euſſent eu le tems de les élever, le heureux monarque fut bleſſé de deux fle- s & atteint à la tempe d'une pierre qui enverſa. En le voyant tomber, les Me- ains furent ſi effrayés que par un de ces ngemens ſubits, aſſez ordinaires dans les uvemens populaires, ils paſſerent ſubite- nt d'une extrémité à l'autre. Le remords céda à l'inſulte: ils s'enfuirent, tous é- vantés du crime qu'ils venoient de com- tre & perſuadés que la vengeance du ciel lit tomber ſur eux. Les Eſpagnols porte- t Montézuma à ſon appartement, & Cor- è s'empreſſa d'aller le conſoler dans ſon rtune; mais ce prince voyant alors dans lle abîme d'humiliation il étoit tombé & renant la hauteur d'ame qui paroiſſoit l'a-

LIV. V. 1520.

Liv. V. 1520.

voir abandonné depuis ſi long-tems, dé
gna de ſurvivre à ce dernier affront &
prolonger une vie honteuſe depuis qu'il
toit devenu non-ſeulement le priſonnier
Eſpagnols & l'inſtrument de la ſervitud
ſon peuple entre leurs mains, mais en
l'objet du mépris & de la haine de ſes
pres ſujets. Tranſporté de rage, il déc
l'appareil qu'on avoit mis à ſes bleſſures
refuſa ſi obſtinément de prendre aucune n
riture qu'il termina bientôt ſes jours, r
tant avec dédain toutes les ſollicitations
Eſpagnols pour embraſſer la religion ch
tienne.

Nouveaux combats.

La mort de Montézuma fit perdre à C
tès toute eſpérance d'accommodement a
les Mexicains. Il ne vit plus de ſalut
dans la retraite & il commença à s'y di
ſer. Mais un nouveau mouvement des M
cains l'engagea dans de nouveaux comb
Ils prirent poſſeſſion d'une haute tour
grand temple qui commandoit le quartie
Eſpagnols & y placerent une troupe de l
principaux guerriers. Aucun Eſpagno
pouvoit ſe montrer ſans être expoſé à l
traits. Il étoit néceſſaire de déloger à q
que prix que ce fût, les Indiens de ce po

: Jean d'Eſcobar avec un nombreux détache-
ient de ſoldats choiſis fut chargé de cette
taque; mais Eſcobar, quoique brave lui-
ême & à la tête d'hommes accoutumés à
aincre & combattant ſous les yeux de leurs
ompatriotes, fut trois fois repouſſé. Cor-
s qui vit bien que le ſalut de ſon armée
épendoit du ſuccès de cet aſſaut, ſe fit at-
icher au bras ſon bouclier, que ſa bleſſure
empêchoit de tenir de la main, & ſe jeta
u plus fort de la mêlée. Encouragés par la
réſence de leur général, les Eſpagnols re-
ournerent à la charge avec une telle vigueur
u'ils parvinrent par degrés juſqu'au haut
e la tour & repouſſerent les Mexicains juſ-
ues ſur la plate-forme qui en couronnoit le
ite. Là commença un terrible carnage.
eux jeunes Mexicains, reconnoiſſant Cor-
s qui animoit ſes ſoldats de ſa voix & de
n exemple, réſolurent de ſacrifier leur vie
our faire périr l'auteur des calamités de leur
atrie. Ils s'approcherent de lui dans une
oſture ſuppliante, comme s'ils avoient vou-
u mettre bas les armes, & le ſaiſiſſant au
orps, ils le tirerent vers les crénaux par
eſquels ils ſe précipiterent, eſpérant l'en-
raîner avec eux. Mais la force & l'agilité

Liv. V. 1520.

de Cortès le délivrerent de leurs mains, ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuse & inutile pour le salut de leur pays. Dès que les Espagnols furent maîtres de la tour, ils y mirent le feu & continuerent les préparatifs pour leur retraite.

Les Espagnols abandonnent la ville.

Elle devenoit d'autant plus nécessaire que les Mexicains étonnés de ce dernier effort de valeur des Espagnols commençoient à changer de plan, & au lieu de continuer leurs attaques barricadoient les rues & rompoient les chaussées pour couper la communication avec le continent, & affamer un ennemi qu'ils ne pouvoient forcer. Les Espagnols eurent d'abord à délibérer s'ils se mettroient en marche en plein jour afin de pouvoir reconnoître tous les dangers, régler leurs mouvemens & opposer une résistance mieux concertée aux attaques de l'ennemi où s'ils tenteroient de s'échapper pendant la nuit. On préféra le dernier parti, tant par l'espérance que la superstition ordinaire des Mexicains les empêcheroit d'agir pendant la nuit, que par un effet de la confiance des troupes dans les prédictions d'un soldat qui, ayant pris un grand crédit sur ses compagnons par quelques connoissances sur

per

erficielles & par ſon ſavoir en aſtrologie, ur promettoit un ſuccès aſſuré s'ils choiſſoient ce tems pour leur retraite. On ſe it donc en marche vers minuit en trois diſions. Sandoval commandoit l'avant-garde, lvarado & Velaſquès de Leon l'arriere-gar- & Cortès le centre, où étoient placés les iſonniers, parmi leſquels étoient un fils & eux filles de Montézuma & quelques Mexiins de diſtinction. On y avoit placé auſſi rtillerie, le bagage, & on avoit un pont lant de bois pour traverſer les parties de auſſées rompues. On ſuivit dans un proſond ſilence la chauſſée qui conduiſoit à Taba, parce qu'il y avoit par-là moins de ſtance de la ville au continent, & qu'étant us éloignée de la route de Tlaſcala & de mer, les Mexicains l'avoient moins enmmagée que les autres. Les Eſpagnols la virent ſans être inquiétés juſqu'au preer endroit où elle étoit rompue, ſe flatnt que l'ennemi ne s'étoit pas apperçu de ur retraite.

LIV. V. 1520.

Mais les Mexicains ſans ſe montrer avoient n-ſeulement ſuivi tous les mouvemens des ſpagnols, mais préparé une attaque terri-. Tandis que ceux-ci s'occupoient à éta-

Ils ſont attaqués par les Mexicains.

LIV. V. 1520.

blir leur pont & à faire paſſer leurs chevaux & leur artillerie, ils furent tout-à-coup alarmés par le ſon d'un grand nombre d'inſtrumens guerriers & par les cris d'une multitude innombrable d'ennemis. Le lac fut couvert de canots. Les fleches & les pierres pleuvoient de tous les côtés. Les Mexicains ſe précipitoient ſur eux avec furie dans l'eſpérance de ſe venger enfin de tout ce qu'ils avoient ſouffert. Le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie qu'il fut impoſſible de le dégager. Troublés par cet accident, les Eſpagnols s'avancerent avec précipitation vers la ſeconde breche faite à la chauſſée; mais quoiqu'ils ſe défendiſſent avec leur courage ordinaire, reſſerrés ſur une chauſſée étroite, leur diſcipline & leur adreſſe leur étoient d'un foible ſecours, tandis que l'obſcurité de la nuit leur faiſoit perdre en grande partie l'avantage que leur donnoit la ſupériorité de leurs armes.

Tous les habitans de Mexico s'étoient mis à la pourſuite de leurs oppreſſeurs, & avec une telle ardeur que ceux qui ne pouvoient s'approcher pouſſoient leurs compatriotes ſur l'ennemi avec une violence terrible. De nouveaux ſoldats ſuccédoient ſans ceſſe à ce

ui tomboient. Les Eſpagnols las du carna-
e & ne pouvant plus ſoutenir l'effort du
rrent qui fondoit ſur eux commencerent à
der. En un moment le déſordre fût géné-
l, cavaliers & gens de pieds, officiers &
dats, amis & ennemis ſe trouverent mê-
s enſemble & tous combattant; ceux qui
riſſoient pouvoient à peine diſtinguer par
elles mains ils étoient frappés.

Cortès avec environ cent hommes de ſon
anterie & quelques cavaliers vint à bout
franchir les deux dernieres breches faites
a chauſſée à l'aide des corps morts qui les
mbloient & mit enfin le pied ſur la terre
me. Il rangea ſes ſoldats en bataille à me-
e qu'ils arrivoient, & retourna avec ceux
étoient encore en état de combattre pour
orifer la retraite de ceux qui étoient res-
en arriere & les encouragea par ſa pré-
ce & ſon exemple. Il reçut ainſi une par-
des ſiens qui s'étoient fait jour au tra-
s de l'ennemi. Le reſte avoit été acca-
par le nombre ou noyé dans le lac. Il
endit les cris lamentables de ceux qui,
s vivans, étoient emmenés en triomphe
r être ſacrifiés au dieu des Mexicains.
ant le jour tout ce qui étoit échappé ſe

Liv. V. 1520.

trouva réuni à Tacuba; mais lorſque l'aul vint montrer aux yeux de Cortès les triſt débris de ſes troupes, diminuées de plus c moitié, découragées, le plus grand nomb de ce qui reſtoit couvert de bleſſures, penſée de ce qu'ils avoient ſouffert & le ſo venir des braves amis & des fideles comp gnons qu'il venoit de perdre dans cette n de douleurs (1) pénétrerent ſon ame de ſi ves douleurs qu'en faiſant ſes diſpoſitions en donnant quelques ordres néceſſaires, l larmes tomboient de ſes yeux. Ses ſold virent avec une grande ſatisfaction que Co tès, ſans ſe relâcher des devoirs d'un gé ral, n'étoit pas étranger à la ſenſibilité d' homme.

Leurs pera tes.

Cette fatale retraite coûta la vie à p ſieurs officiers de diſtinction (2) & entr tres à Velaſquès de Leon qui, ayant ab donné le parti de ſon parent le gouvern de Cuba pour ſuivre la fortune de ſes com gnons, étoit regardé comme la ſeconde p ſonne de l'armée, tant pour le ſacrifice q avoit fait que pour ſon mérite ſupérieur. T

(1) *Nocte-triſte*, eſt le nom qu'on donne encore à te nuit dans la nouvelle Eſpagne.

(2) Voyez la NOTE XXII.

t l'artillerie fut perdue ainſi que les muni- Liv. V.
ns & le bagage. Preſque tous les che- 1519.
ux, & plus de deux mille Tlaſcalans furent
tés. Les Eſpagnols ne ſauverent qu'une
t s petite portion de leurs tréſors, amaſ-
ſ par tant de travaux. Ces richeſſes mê-
n s, le but preſqu'unique de leur expédi-
t n, avoient été la principale cauſe de leur
m lheur; car pluſieurs ſoldats s'étoient tel-
l ment chargés d'or, qu'il leur avoit été
i poſſible de combattre, & que, retardés dans
l r fuite, ils avoient péri victimes d'une avi-
d é auſſi inconſidérée que honteuſe. Parmi
c s déſaſtres, ce fut pour les Eſpagnols une
c nſolation qu'Aguilar & Marina qui leur
é oient ſi néceſſaires comme interprètes,
e ſſent échappé à tant de dangers (1).

Le premier ſoin de Cortès fut de chercher Retraite
u aſyle pour ſes troupes excédées de fati- des Eſ-
ges, car il ne pouvoit plus tenir où il é- pagnols
t t: les Mexicains le preſſoient de tous les difficile.
c tés & les habitans de la province de Tacu-
b commençoient à prendre les armes. Il
d igea ſa marche vers un terrain élevé, &
y ayant apperçu heureuſement un temple il

(1) Cortès *relat.* p. 248. B. Diaz, *c.* 128. Gomera, *Cn. c.* 109. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X, 11, 12.

LIV. V. 1519.

s'en mit en poſſeſſion. Il y trouva non-ſeu lement l'abri qu'il cherchoit, mais quelqu proviſions de bouche qui ne lui étoient p moins néceſſaires; l'ennemi continua de l'a taquer pendant toute la journée, mais il r reçut aucun échec. Cependant il conſulto avec ſes officiers ſur le choix de la route qu devoit prendre. Les Eſpagnols ſe trouvoie alors à l'oueſt du lac. Tlaſcala, le ſeul e droit où ils puſſent eſpérer d'être bien r çus, étoit à ſoixante-quatre milles à l'eſt Mexico (1); de ſorte qu'il leur falloit tou ner tout autour de l'extrémité nord du l pour joindre la route qui conduit à cette vi le. Un ſoldat Tlaſcalan entreprit d'être le guide, & les conduiſit par un pays tant marécageux, tantôt montagneux, mal pe plé & mal cultivé. Ils marcherent ſix jou preſque ſans s'arrêter & dans de continuell alarmes. Des corps nombreux de Mexicai les harceloient ſans ceſſe, tantôt de loin av leurs traits & quelquefois ſe formant en cor & les attaquant de front, en flanc & à le arriere-garde avec une grande audace, par qu'ils venoient de voir que ces étrange n'étoient pas invincibles. Tant de fatigu

(1) Villa Segnor *Theatro Americano*, *Lib. II*, c. 11.

de dangers n'étoient pas même les plus ands des maux qu'euſſent à ſouffrir les Eſ- gnols. Le pays qu'ils traverſoient ne leur urniſſoit aucune reſſource; ils étoient ré- uits à vivre de bayes ſauvages, de racines de tiges du maïs encore verd. La faim attoit leur ame & diminuoit leurs forces, ndis que leur ſituation demandoit les plus ands efforts de courage & d'activité. Au ilieu de toutes leurs détreſſes, ils étoient utenus & animés par l'inaltérable fermeté leur chef. Sa préſence d'eſprit ne l'aban- nna jamais. Il prévoyoit tout avec une onnante ſagacité & ſa vigilance faiſoit face tout. Il étoit le premier à s'expoſer au nger & ſupportoit les fatigues avec féré- té. Les difficultés ſembloient développer lui de nouveaux talens, & ſes ſoldats qui, ns lui, euſſent déſeſpéré de leur ſalut, con- nuoient de le ſuivre avec une confiance i ne faiſoit qu'augmenter.

Liv. V. 1520.

Le ſixieme jour de leur marche ils arrive- nt à Otumba, non loin de la route qui onduit de Mexico à Tlaſcala. Dès la pointe jour ils ſe mirent en marche, les enne- is inquiétant toujours leur arriere-garde. armi les inſultes dont ceux-ci accompa-

Bataille d'Otumba.

Liv. V. 1520.

gnoient leurs hoſtilités, Marina remarqu qu'ils répétoient ſouvent, *allez*, *brigand allez*, *au lieu où vous trouverez bientôt punition due à vos crimes.* Les Eſpagn ne comprirent le ſens de cette menace qu'e arrivant ſur une hauteur qui étoit ſur le ch min. Delà ils découvrirent une vaſte pla ne couverte d'une armée immenſe qui s'é tendoit autant que la vue pouvoit porte Les Mexicains, pendant qu'un corps de leu troupes fatiguoit les Eſpagnols dans leur r traite, avoient aſſemblé leurs principal forces de l'autre côté du lac, & ſuivant d rectement la route de Mexico à Tlaſcala s' toient poſtés dans la plaine d'Otumba par Cortès devoit néceſſairement paſſer. A vue de cette multitude effrayante d'enn mis, que l'élévation du terrein leur perme toit de découvrir tout entiere, les Eſpagn furent ſaiſis d'étonnement & même les pl courageux commencerent à perdre tout poir. Mais Cortès, ſans donner à leu craintes le tems de ſe fortifier par la réf xion, après les avoir avertis en peu de m qu'ils étoient dans la néceſſité de vaincre de périr, les mena à la charge. Les Me cains les attendirent avec une fermeté extr

rdinaire. Telle étoit cependant la supério- Liv. V. 1520.
ité de la discipline & des armes des Espa-
nols que l'impulsion de leur petite troupe
enversoit tout devant elle, & que par-tout
ù elle se portoit, elle perçoit & dissipoit
s plus nombreux bataillons. Mais tandis
ue les uns se dispersoient, d'autres leur suc-
édoient sans relâche, & les Espagnols,
uoique victorieux dans chacun de ces petits
ombats étoient prêts à succomber sous la
atigue que leur causoient tant d'efforts répé-
és sans prévoir la fin de leurs travaux &
ans espérer de remporter une victoire géné-
ale. Dans cet instant critique, Cortès vit
'avancer le grand étendard de l'Empire qu'on
ortoit devant le général Mexicain, & se
ouvenant heureusement d'avoir entendu di-
e que la destinée des batailles chez cette
ation dépendoit de celle de cet étendard,
l assemble un petit nombre de ses plus bra-
es officiers dont les chevaux étoient encore
apables de service; il se met à leur tête &
enverse avec impétuosité tout ce qu'il ren-
ontre devant lui. Une troupe choisie de
obles qui gardoient l'étendard fit quelque
ésistance, mais elle fut bientôt rompue.
Cortès d'un coup de lance blessa le général

Liv. V. 1520.

Mexicain & le renversa par terre; un Espagnol descendant de cheval l'acheva & se saisit de l'étendard impérial. Dès que le général fut tué & que l'étendard, vers lequel tous les yeux étoient dirigés, cessa de paroître, une terreur panique frappa tous les Mexicains, & comme si le lien qui les tenoit réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jeta ses armes & tous s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols trop fatigués pour être en état de les poursuivre bien loin retournerent pour recueillir les dépouilles sur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation qui s'étoient parés de leurs plus riches ornemens comme s'ils alloient à une victoire assurée, le butin fut assez considérable pour dédommager en partie Cortès & ses gens de la perte qu'ils avoient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande satisfaction, ils entrerent sur le territoire des Tlascalans (1).

8 Juillet

Accueil que reçoivent les Espagnols chez les Tlascalans.

Mais au milieu de la joie qu'ils ressentoient d'être sortis d'un pays où ils se voyoient en

(1) Cortès *relat.* p. 219. B. Diaz, *c.* 128. Gomera *Cron. c.* 110. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X, c.* 12, 13.

ronnés d'ennemis, ils n'étoient pas sans quiétude sur la maniere dont ils alloient re reçus de leurs anciens alliés chez lesels ils retournoient dans un état bien difrent de celui où ils étoient en les quittant u de tems auparavant. Heureusement pour x la haine des Tlascalans pour le nom Mecain étoit si invétérée, le desir de venger mort de leurs compatriotes si ardent, & scendant que Cortès avoit acquis sur les efs de la république si absolu, que loin avoir la pensée de prendre avantage de la alheureuse situation où ils voyoient les Esgnols, ils les reçurent avec une tendresse une cordialité qui dissiperent proptement utes les craintes. Liv. V. 1520.

Les Espagnols avoient le plus pressant beoin de prendre du repos & de trouver du cours non-seulement pour la guérison de urs blessures trop long-tems négligées, ais encore pour recouvrer leurs forces épuis par tant de fatigues & de souffrances. Cors apprit alors que ses troupes n'étoient pas s seules qui eussent éprouvé le ressentiment s Mexicains. Un détachement considére allant de Zempoalla à la capitale avoit été étruit par les peuples de Tepeaca. Un parti Nouvelles délibérations de Cortès.

Liv. V. 1520.

moins nombreux qui retournoit de Tlaſcal à la Vera-cruz avec la portion de butin tom bée en partage à la garniſon, avoit été ſur pris & maſſacré dans les montagnes. Dan un moment où les Eſpagnols étoient dé réduits à un ſi petit nombre, ces pertes toient vivement ſenties. Cortès en éto ſur-tout affecté, parce qu'elles rendoient plu difficile l'exécution des plans qu'il méditoi Les ennemis qu'il avoit dans ſon armée, même pluſieurs des Eſpagnols qui lui étoien encore attachés, regardoient les déſaſtr qu'il venoit d'eſſuyer comme devant arrêt abſolument les progrès de ſes armes & croyoient pas qu'il lui reſtât d'autre parti prendre que de quitter inceſſamment un pa dont il avoit entrepris la conquête avec d forces inſuffiſantes; mais auſſi perſévérant exécuter qu'ardent à entreprendre, il d meuroit fermement attaché à ſon premier grand projet de ſoumettre l'empire du Mex que à la couronne de Caſtille. Quelque ru & inattendu que fût l'échec qu'il venoit recevoir, il n'y voyoit pas un motif ſuffiſa pour abandonner les conquêtes qu'il avo déjà faites & pour renoncer à reprendre ſ opérations avec des eſpérances d'un plus he

eux succès. La colonie de la Vera-cruz n'a- Liv. V.
oit pas été entamée ni même attaquée. Les 1520.
euples de Zempoalla & des districts voisins
'avoient laissé appercevoir aucune disposi-
on à se détacher de lui. Les Tlascalans lui
emeuroient fideles. Il pouvoit espérer de
uissans secours de ce peuple, ennemi impla-
able des Mexicains & dont l'esprit guerrier
ouvoit être mis aisément en activité. Il
voit encore sous ses ordres un corps d'Espa-
nols aussi nombreux que celui avec lequel
s'étoit ouvert un chemin jusqu'au centre
e l'Empire & s'étoit rendu maître de la ca-
itale; enfin avec les avantages que lui don-
oit une plus grande expérience & une plus
arfaite connoissance du pays, il ne désespé-
oit pas de recouvrer promptement tout ce
u'il venoit de perdre par des événemens
alheureux.

Plein de ces idées, il montra aux chefs Mesures
es Tlascalans tant d'égards & répandit en- qu'il
r'eux si libéralement le riche butin d'Otum- prend.
a qu'il fut bientôt sûr d'obtenir de la répu-
lique tout ce qu'il demanderoit. Il tira de
es magasins de la Vera-cruz quelques muni-
ions & deux ou trois pieces de campagne.
l dépêcha un officier de confiance avec qua-

Liv. V. 1520.

tre vaisseaux de la flotte de Narvaès à Hispaniola & à la Jamaïque, pour engager de nouveaux aventuriers à venir le joindre & pour y acheter des chevaux, de la poudre & d'autres munitions de guerre. Enfin, comme il étoit convaincu qu'il tenteroit inutilement de soumettre & de garder Mexico, s'il ne se rendoit maître du lac, il donna ordre de préparer dans les montagnes de Tlascala des bois pour la construction de douze brigantins qui pussent être portés sur les bords du lac par morceaux, assemblés & mis à l'eau lorsqu'il en auroit besoin (1).

Esprit de mutinerie parmi ses troupes.

Mais tandis qu'il prenoit de si sages précautions pour l'exécution de ses projets, il vit s'élever devant lui un obstacle formidable auquel il ne s'attendoit pas. L'esprit de mutinerie & de mécontentement éclata de toutes parts dans son armée. Plusieurs des compagnons de Narvaès étoient planteurs plutôt que soldats, & n'avoient suivi cet officier à la nouvelle Espagne que dans l'espérance d'y former des établissemens & sans penser à s'exposer aux fatigues & aux dangers de la guerre. Comme ils ne s'étoient attachés à Cortès que dans les mêmes vues,

(1) Cortès *relat.* p. 253; E. Gomera, *Cron.* p. 117.

Liv. V. 1520.

ls n'eurent pas plutôt eſſayé l'eſpece de ſer-ice qu'on exigeoit d'eux qu'ils ſe repenti-ent amérement du parti qu'ils avoient pris. Ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper ux dangers auxquels leur imprudence les voit expoſés, frémiſſoient à la penſée de s affronter une ſeconde fois. Dès qu'ils onnurent les intentions de Cortès ils com-hencerent à murmurer & à cabaler ſecrette-ent, & devenant de moment en moment lus audacieux, ils firent des repréſentations ur l'imprudence qu'il y auroit à attaquer un mpire puiſſant avec les foibles moyens qui ui reſtoient & demanderent hautement de etourner ſur le champ à Cuba. Cortès, uelque talent qu'il eût pour conduire les ommes, employa inutilement les raiſons, s prieres & les préſens pour les perſuader u les adoucir. Ses anciens ſoldats animés e l'eſprit de leurs chefs ſeconderent en vain s efforts avec la plus grande chaleur. Les raintes étoient trop violentes & trop pro-ondément enracinées, & tout ce qu'on put btenir des mutins fut de différer leur dé-art de quelque-tems en leur promettant de s renvoyer dès que les circonſtances le per-ettroient.

Liv. V. 1520.

Pour ne pas laiſſer le mécontement fermenter & ſe nourrir dans l'oiſiveté, il ſe détermina à mettre ſes troupes en mouvement. Il leur propoſa de punir ſur les peuples de Tepeaca l'audace qu'ils avoient eu d'attaquer & de détruire un détachemen Eſpagnol, ainſi qu'on l'a dit plus haut; & comme ce détachement étoit compoſé en grande partie des ſoldats de Narvaès, leur compagnons ſe déterminerent plus volontier à cette expédition pour les venger. Il ſe mit à leur tête accompagné d'un corps nombreux de Tlaſcalans, & en quelques ſemaines, après différens combats & un gran carnage des Tepeacans, il les réduiſit entierement. Il employa de même pluſieurs moi pendant leſquels il attendoit des isles un ſe cours d'hommes & de munitions, à avance les préparatifs de la conſtruction de ſes brigantins & à faire différentes incurſions dan les provinces adjacentes, toujours avec u ſuccès égal. Par ces moyens ſes gens ſe familiariſerent de nouveau avec la victoire & reprirent le ſentiment de leur ancienne ſupériorité. Les Mexicains s'affoiblirent. Le Tlaſcalans acquirent l'habitude d'agir de concert avec les Eſpagnols & les chefs de la ré

Moyens qu'il emploie pour les calmer.

Août.

ublique charmés de voir leur pays s'enri- Liv. V. 1520.
ir des dépouilles des provinces voisines, étonnés des preuves journalieres qu'ils quéroient de la force invincible de leurs liés, ils se prêterent à tout ce que Cortés mandoit d'eux.

Il est renforcé par plusieurs détachemens.

Toutes ces précautions, les plus sages que situation de Cortès lui permît de prendre, lui auroient pas suffi sans un renfort de oupes Espagnoles. Il sentoit si bien la néssité absolue de ce secours que c'étoit-là principal objet de toutes ses pensées & de us ses desirs, & cependant ses espérances r le retour de l'officier qu'il avoit envoyé ns les isles pour y faire une recrue étoient ncore incertaines & éloignées ; mais une ite d'événemens heureux & imprévus fit our lui ce que toute sa sagacité & tous ses lens n'auroient pu faire. Le gouverneur de uba qui avoit regardé le succès de l'expéition de Narvaès comme infaillible, ayant nvoyé après lui deux petits vaisseaux avec e nouvelles instructions, un renfort d'hommes & des munitions de guerre, l'officier à ui Cortès avoit confié le commandement de côte eut l'adresse de les attirer dans le harre de la Vera-cruz, se saisit des vaisseaux &

Liv. V. 1520. persuada aisément aux soldats de suivre le drapeaux d'un chef plus habile que celui au quel on les envoyoit (1). Peu de tems après trois vaisseaux plus forts entrerent séparément dans le même havre. Ils faisoient partie d'une escadre armée par François de Garay, gouverneur de la Jamaïque qui, possédé de la fureur des découvertes & des conquêtes, comme tous les Espagnols alors établis en Amérique, avoit cherché long-tems à pénétrer dans quelque partie de la nouvelle Espagne & à partager avec Cortès la gloire & les avantages que pouvoit attendre celui qui soumettroit cet empire à la couronne de Castille. Ces aventuriers avoient fait imprudemment leur descente dans une province où le pays étoit pauvre & le peuple féroce & guerrier; & après une longue & cruelle suite de malheurs la famine les avoit forcés à se hasarder d'entrer à la Vera-
28 Oct. cruz & à se mettre à la merci de leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint pas contre les espérances flatteuses & les grandes promesses qui avoient séduit d'autres aventuriers avant eux, & comme si l'esprit de révolte fût alors contagieux dans la nouvelle Espa-

(1) B. Diaz, c. 131.

ne, ils quitterent auſſi le ſervice du chef ui les avoit engagés & ſe donnerent à Cor-s (1). L'Amérique même ne fut pas la feu- partie du monde qui lui fournit ces ſe- ours inattendus. Un vaiſſeau freté par quel- ues négocians toucha à la nouvelle Eſpa- ne. Il étoit chargé de munitions de guer- qu'ils envoyoient vendre dans l'eſpérance faire de grands profits dans un pays dont richeſſe commençoit à être connue en Eu- pe. Cortès acheta avec beaucoup d'em- reſſement une cargaiſon qui étoit pour lui ns prix, & l'équipage, ſuivant l'exemple es autres, alla le joindre à Tlaſcala (2).

Par tous ces événemens l'armée de Cortès trouva augmentée de cent quatre-vingt ommes & de vingt chevaux, forces trop eu conſidérables pour mériter qu'on en fît ention dans l'hiſtoire d'aucune autre partie u globe; mais dans celle de l'Amérique, ù l'on voit conſtamment de grandes révolu- ons opérées par des cauſes qui ſemblent 'avoir aucune proportion avec les effets u'elles produiſent, ces petites circonſtan- es prennent de l'importance parce qu'elles écident de la deſtinée des royaumes. Il eſt

(1) Cortès *relat.* 255. F. B. Diaz, *c.* 133.
(2) *Ibid. c.* 136.

Liv. V. 1520.

sur-tout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au succès de Cortès, en lui fournissant si à propos ces secours, étoient, l'un son ennemi déclaré qui travailloit de toutes ses forces à le perdre, & l'autre un rival envieux qui cherchoit à le supplanter. L'histoire de Cortès ne présente aucun exemple plus frappant du bonheur singulier qui accompagna toutes ses entreprises.

Etat de ses forces.

Le premier avantage que tira Cortès de ces renforts fut de pouvoir renvoyer ceux des soldats de Narvaès qui demeuroient contre leur gré à son service. Après leur départ il se trouva encore à la tête de cinq cens cinquante hommes d'infanterie, dont quatre vingt étoient armés de mousquets ou d'arquebuses & de quarante cavaliers. Il avoit avec cela neuf pieces de canon de campagne (1). A la tête de cette petite armée & de dix mille Tlascalans & autres Indiens, il commença sa marche vers Mexico le vingt-huit décembre, six mois après la fatale retraite à laquelle les Mexicains l'avoient forcé (2).

(1) Cortès. *relat.* p. 255. E.

(2) *Relat.* 256. A. B. Diaz, *c.* 137.

L'ennemi se préparoit de son côté à le re- Liv. V. 1520.
evoir. Après la mort de Montézuma les
rincipaux Mexicains à qui appartenoit le
roit d'élire un empereur avoient élevé au
rône son frere Quetlavaca. Sa haine connue
invétérée pour les Espagnols eût été un
itre suffisant auprès d'eux, quand même il
ût été moins digne de leur choix par son
ourage & ses grandes qualités. Il eut im-
nédiatement après son élection une occasion
e montrer ses talens en dirigeant en per-
onne les vives attaques qui avoient forcé les
Espagnols à abandonner la capitale. Dès que
eur retraite lui donna le tems de respirer,
l prit des mesures pour prévenir leur retour
Mexico avec autant de prudence qu'il en
voit mis à les en chasser. La proximité de
Tlascala lui donnoit la facilité d'être instruit
es mouvemens & des intentions de Cortès.
l vit l'orage qui se formoit & se prépara de
onne heure à le repousser. Il répara les
arties de la ville que les Espagnols avoient
étruites, & y ajouta de nouvelles fortifi-
ations, telles que l'art des Mexicains étoit
apable de les élever. Après avoir rempli ses
nagasins des armes en usage parmi les In-
iens, il fit faire de longues piques, armées

Liv. V. 1520.

des épées & des poignards pris sur les Espagnols, dans le dessein de les employer contre la cavalerie. Il exhorta les peuples de toutes les provinces à prendre les armes contre leurs oppresseurs; & pour les encourager à une vigoureuse résistance il leur promit l'exemption de toutes les taxes que ses prédécesseurs avoient imposées (1).

Mais le principal objet de son attention fut d'enlever aux Espagnols les avantages qu'ils retiroient de l'amitié des Tlascalans. Il tâcha d'engager ces républicains à renoncer à toute liaison avec des hommes ennemis déclarés des dieux des Indiens, & qui ne manqueroient pas de les soumettre eux-mêmes au joug qu'on les aidoit si imprudemment à imposer au reste de la nation. Ces raisons étoient si frappantes & elles furent présentées avec tant de force, que Cortès eut besoin de toute son adresse pour effacer les impressions qu'elles avoient faites sur les chefs des Tlascalans (2).

Mais tandis que Quetlavaca préparoit sa défense avec une prévoyance rare dans un

(1) Cortès, *relat.* p. 253. E, 254. A. B. Diaz, *c.* 140.

(2) B. Diaz, *c.* 129. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *c.* 14, 19.

méricain, il fut emporté par la petite vé-
le. Cette maladie qui venoit de se mon- Liv. V. 1520.
er dans la nouvelle Espagne avec toute sa
alignité, étoit inconnue en Amérique a-
nt que les Européens y eussent pénétré,
doit être regardée comme une des plus
andes calamités que l'ancien monde ait ré-
ndues sur le nouveau. Les Mexicains éle-
rent au trône Guatimosin, neveu & gen-
e de Montézuma, jeune homme d'une si
ande réputation pour les talens & la valeur
'il fut choisi tout d'une voix dans la circons-
nce critique où l'Empire se trouvoit (1).

Cortès à son entrée sur les terres de l'en- 1521.
mi trouva par-tout des dispositions faites Cortès s'avance vers Mexico.
ur arrêter ses progrès. Mais ses troupes
monterent facilement ces obstacles & s'em-
rerent de Tezeuco, la seconde ville de
mpire, située sur les bords du lac à envi-
n vingt milles de Mexico (1). C'est-là qu'il
ablit son principal quartier, tant parce
'il étoit le lieu le plus propre à mettre à
au ses brigantins, que pour faire delà ses
aproches vers la capitale avec plus de facili-
t. Persuadé qu'il importoit à sa sûreté de

1) B. Diaz, *c.* 130.
2) Villa Senor, *Teatro Americano*, *I*, 156.

Liv. V. 1520.

diſpoſer du cacique ou chef qui commando dans la ville, il trouva un prétexte de le dé poſer & mit à ſa place un Indien plus quali fié, qu'un parti de nobles lui déſignoit com me ayant plus de droits à cette place. Att chés par ce nouveau bienfait, le cacique ſes partiſans ſervirent les Eſpagnols avec un inviolable fidélité (1).

Lenteur & circonſpection de Cortès.

La conſtruction des brigantins, exécuté en grande partie par des ſoldats & des I diens ignorans que Cortès étoit obligé d'em ployer à aider trois ou quatre charpentie qui s'étoient heureuſement trouvés dans ſo armée, ne ſe faiſoit qu'avec beaucoup d lenteur. Il ne recevoit point le renfort qu'i attendoit d'Hiſpaniola. Toutes ces circon tances l'empêchoient de porter ſes armes ve la capitale auſſi promptement qu'il auro voulu. Attaquer ſans de nouvelles forc une ville ſi peuplée, ſi bien préparée à défendre & ſi avantageuſement ſituée, c'e été expoſer ſes troupes à une deſtruction in vitable. Trois mois s'écoulerent avant qu les matériaux de ſes brigantins fuſſent pré

(1) Cortès, *relat.* p. 256, *&c.* B. Diaz, *c.* 137. G mera, *Cron. c.* 121. Herrera, *decad.* 3, *c.* 1.

qu'il eût aucune nouvelle des effets de sa négociation à Hispaniola; cependant il ne resta pas dans l'inaction. Il attaqua successivement différentes villes situées sur le lac : les soumit ou les détruisit, quoique les Mexicains eussent employé toutes leurs forces pour les défendre. Il n'en usa pas de même avec quelques autres villes. Il employa des moyens plus doux. Quoiqu'il ne fût traiter avec les habitans que par l'intervention des interprètes, il n'avoit pas laissé d'acquérir, par cette maniere de communiquer avec eux, toute imparfaite & pénible qu'elle étoit, une grande connoissance de l'état du pays & des dispositions des peuples; en sorte qu'il conduisit ses négociations & ses intrigues avec une dextérité merveilleuse & un succès étonnant. Plusieurs de ces villes voisines de Mexico avoient été autrefois les capitales de petits états indépendans. Quelques-unes n'étant soumises que depuis peu de tems à l'empire, conservoient encore le souvenir de leur ancienne liberté & portoient avec impatience le joug de leurs nouveaux maîtres. Les marques de leur mécontentement n'échapperent pas à Cortès qui sut mettre à profit cette découverte pour ga-

Liv. V. 1521.

LIV. V. 1521.

gner leur confiance & leur amitié. En leu promettant de les délivrer de la dominatio des Mexicains & de les traiter avec plus d douceur s'ils vouloient se réunir aux Espa gnols contre leurs oppresseurs, il engagea le peuples de plusieurs districts non-seulemen à reconnoître le roi de Castille comme leu souverain, mais à fournir à son camp de provisions en abondance & à fortifier son a mée de troupes auxiliaires. A peine Guatl mosin se fut-il apperçu de cette défection pa mi ses sujets, qu'il mit tous ses soins à prévenir. Mais malgré tous ses efforts l'e prit de révolte fit des progrès. Les Espagno acquirent de nouveaux alliés & le monarq Indien vit avec douleur Cortès, armant co tre l'empire les mêmes mains qui auroie dû le défendre, s'avancer contre Mexico la tête d'un corps nombreux de ses propr sujets (1).

Cortès préparoit ainsi la destruction l'empire du Mexique en resserrant par d grés les limites de sa puissance; l'exécuti de ses grands desseins ne paroissoit plus

(1) Cortès, *relat.* 256, 260. B. Diaz, *c.* 137, 140. mera *Cron. c.* 122, 123. Herrera, *decad.* 3, *Lib. c.* 19, 20.

ncertaine ni éloignée, lorſqu'il faillit à les voir renverſés par une conſpiration auſſi dangereuſe qu'inattendue. Les ſoldats de Narvaès n'avoient jamais été fort unis avec les premiers ſoldats de Cortès, & il s'en falloit bien qu'ils ſecondaſſent avec le même zele que ceux-ci les projets du général. Ils ſe laiſſoient facilement abattre dans toutes les occaſions où il falloit quelqu'effort extraordinaire de patience & de courage. Les plus anciens compagnons de Cortès, ceux mêmes qui lui étoient reſtés fideles quand tous les autres l'avoient abandonné, s'effrayoient à la vue des dangers auxquels il falloit s'expoſer pour réduire une ville auſſi avantageuſement ſituée que l'étoit Mexico, & défendue par une armée nombreuſe. La crainte les conduiſoit à diſcuter avec une préſomption & une liberté peu convenables à de ſimples ſoldats les plans de leur général & la difficulté du ſuccès. Delà ils paſſerent à la cenſure & aux déclamations, & enfin ils ſe déterminerent à pourvoir à leur ſûreté, que Cortès leur paroiſſoit négliger entierement. Antonio Villefagna, ſimple ſoldat, mais audacieux, intriguant & fortement attaché à Velaſquès, nourriſſoit avec adreſſe ce mé-

Liv. V. 1521.

Liv. V. 1521.

contentement. La maiſon qu'il habitoit de vint le rendez-vous des ſéditieux. Ils n trouverent d'autre moyen d'arrêter Cortè dans ſa carriere que de l'aſſaſſiner lui & ceu des officiers les plus conſidérables qui lui é toient attachés, & de donner le commande ment à un autre officier, lequel abandonnan des projets qui leur paroiſſoient extravagans prendroit de meilleures meſures pour le ſa lut commun. Le déſeſpoir les encourageoi au crime. Au moment fixé pour l'exécutio de ce complot, les officiers qui devoien périr, ceux qui leur devoient ſuccéder tout étoit déſigné. Les conſpirateurs avoien ſigné un acte d'aſſociation & s'étoient lie entre eux par les ſermens les plus ſolemnel. Mais le ſoir du jour qui précédoit celui d l'exécution, un des anciens compagnons d Cortès qui s'étoit laiſſé ſéduire par les con jurés, touché de repentir à la vue du dange dont étoit menacé un homme qu'il étoi depuis long-tems accoutumé à reſpecter, o frappé d'horreur à la penſée de ſa propre tra hiſon, ſe rendit en ſecret auprès du généra & lui découvrit tout le complot. Cortès quoique vivement alarmé, ne laiſſa pas d démêler ſur le champ ce qu'il avoit à fair

ans une ſituation ſi critique. Il ſe rend Liv. V. 1521.
r le champ à la maiſon de Villefagna, ac-
ompagné de quelques-uns de ſes officiers en
ui il avoit le plus de confiance. L'étonne-
ent & la confuſion du coupable à cette vi-
te inattendue furent bientôt ſuivis de l'aveu
u complot. Tandis que les officiers de Cor-
s ſe ſaiſiſſoient de ce traître, le général
racha de ſon ſein un papier contenant l'ac-
d'aſſociation ſigné par les conſpirateurs.
mpatient de connoître toute l'étendue du
anger qu'il avoit couru il ſe retira chez lui
our le lire & y trouva des noms qu'il n'y
t voir ſans être pénétré de ſurpriſe & de
ouleur; mais il ſentit que dans cette cir-
onſtance il pouvoit y avoir du danger à fai-
des recherches trop rigoureuſes & prit le
rti de ne pourſuivre que le ſeul Villefa-
a. Comme la preuve de ſon crime n'étoit
s équivoque, ſon procès fut court. Il fut
ndamné & pendu le jour ſuivant, à la por-
de la maiſon où il étoit logé. Cortès aſ-
mbla enſuite ſes troupes & leur ayant ex-
ſé d'abord l'atrocité du crime & la juſtice
la punition, il ajouta avec un air de ſa-
faction que les détails de cet abominable
mplot lui étoient entiérement inconnus,

Liv. V. 1521.

parce que Villefagna au moment où il s'étoi vu arrêté avoit déchiré un papier qui vrai ſemblablement contenoit ſon plan & les nom de ſes complices, qu'il en avoit avalé le morceaux & que malgré la rigueur des tou mens il n'avoit rien avoué. Cette artificiel ſe déclaration tranquilliſa les complices, qu tourmentoient la conſcience de leur crim & plus encore la crainte de le voir déco vert. Cortès retira de cet événement l'avan tage de connoître ceux de ſes compatriot qui étoient ſes ennemis, & de pouvoir ob ſerver leurs démarches avec plus d'attention tandis que ſa modération leur laiſſant croi que la conſpiration ne lui étoit pas connue ils s'efforcerent de détourner d'eux tous l ſoupçons en redoublant de zele & d'activi pour ſon ſervice (1).

Ses préparatifs ſinguliers pour la conſtruction de ſes brigantins.

Cortès ne laiſſa pas à ſes troupes le tem de réfléchir beaucoup ſur ce qui venoit d'a river, il les mit ſur le champ en action pou empêcher plus efficacement le retour de l'e prit de mutinerie. Une circonſtance heu reuſe lui en offrit le moyen ſans qu'il eû

(1) Cortès, *relat.* 283. B. Diaz, *c.* 146. Herrera *dec* 3, *Lib. I, c.* 1.

aru le chercher. On lui donna avis que les natériaux de ses brigantins étoient enfin prêts t qu'on n'attendoit pour les conduire à Te-euco qu'un corps d'Espagnols qui les escor-ât. Le commandement de cette troupe, ompofée de deux cens fantaſſins & quinze avaliers, ayant avec eux deux pieces de ca-on, fut confié à Sandoval, qui acquéroit ous les jours de plus en plus l'eſtime & la onfiance des ſoldats par ſa vigilance, ſon ctivité & ſon courage. L'expédition étoit uſſi difficile qu'importante. Il falloit con-luire les pieces de bois, les planches, les nâts, les cordages, les voiles, les fers & out ce qui étoit néceſſaire à la conſtruction e treize brigantins, par une route de ſoi-ante milles à travers un pays de montagnes, & avec l'aide des Indiens qui n'avoient au-un animal domeſtique & ne connoiſſoient 'uſage d'aucune de ces machines qui facili-ent les grands travaux. Les Tlaſcalans four-nirent huit mille *Tamenes*, claſſe d'hommes deſtinés parmi eux aux travaux domeſtiques & qui devoient être accompagnés & protégés par quinze mille guerriers de la même nation. Sandoval régla l'ordre de leur mar-che avec beaucoup d'intelligence. Les Ta-

Liv. V. 1521.

Liv. V. 1521.

menes furent placés au centre, ayant un corps de Tlaſcalans à leur tête, un ſecond à leur arriere-garde & des partis conſidérables ſur les flancs. A chacun de ces corps ſe joignit un certain nombre d'Eſpagnols, non ſeulement pour les aider à repouſſer l'ennemi, mais pour les accoutumer à l'ordre & à l'obéiſſance. Ce corps ſi nombreux & ſi embarraſſé dans ſa marche n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur, mais en très-bon ordre. Dans les endroits reſſerrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendoit au-delà de ſix milles. Des partis de Mexicains paroiſſoient ſouvent ſur les hauteurs voiſines; mais ne voyant aucune eſpérance de ſuccès contre un ennemi ſans ceſſe ſur ſes gardes & préparé à les recevoir, ils n'oſerent tenter aucune attaque & Sandoval eut la gloire de conduire ſans aucun échec à Tezeuco un convoi d'où dépendoit déſormais le ſort de toutes les opérations des Eſpagnols (1).

Il reçoit de nouveaux ſecours.

Cet heureux ſuccès fut ſuivi d'un événement non moins important pour Cortès. Quatre vaiſſeaux arriverent d'Hiſpaniola à la Vera-cruz avec deux cens ſoldats, quatre-vingt-

(1) Cortès, *relat.* 260. C. E. B. Diaz, *c.* 140.

ingt chevaux, deux pieces de canon de fie- & une grande quantité d'armes & de mu- itions (1). Cortès encouragé par la réuſſite e tous les projets qu'il avoit tentés, ſoit pour foiblir ſes ennemis, ſoit pour ſe fortifier ui-même, impatient d'ailleurs de commen- er le ſiege de Mexico, hâta la conſtruction e ſes brigantins & le moment de les lancer l'eau. Pour faciliter cette derniere opéra- on, il avoit employé pendant deux mois n grand nombre d'Indiens à creuſer le lit 'un petit ruiſſeau qui coule de Tezeuco ans le lac, & à en former un canal de près e deux milles de long (2). L'ouvrage étoit nfin terminé, malgré tous les efforts des Mexicains pour interrompre les travailleurs u pour brûler les brigantins (3).

Les Brigantins ſont lancés à l'eau.

Le vingt-huit avril toutes les troupes Eſ- agnoles & tous les Indiens auxiliaires fu- ent rangés ſur les bords du canal & les bri- antins lancés à l'eau; ce qui ſe fit avec la lus grande pompe militaire, conſacrée & endue plus ſolemnelle par la célébration des

(1) Cortès, *relat.* 259. F, 262, D. Gomera, *Cron.* . 129.

(2) Voyez la NOTE XXIII.

(3) B. Diaz, *c.* 140.

Liv. V. 1521.

myſteres les plus reſpectés de la religion romaine. A meſure qu'ils entroient dans le canal, le P. Olmedo les béniſſoit & les nommoit. Les ſpectateurs pénétrés d'admiration & animés par l'eſpérance, les ſuivoient des yeux juſqu'à leur entrée dans le lac. Dès que les brigantins déployerent leurs voiles & prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs; ils admiroient tous le génie hardi & entreprenant qui, par des moyens ſi extraordinaires que le ſuccès en paroiſſoit même incroyable, avoit ſu ſe créer une flotte, ſans le ſecours de laquelle les Eſpagnols ne pouvoient eſpérer de ſe rendre maîtres de Mexico (1).

Diſpoſitions pour le ſiége.

Cortès ſe détermina à former le ſiege par trois différens côtés; à l'eſt du lac vis-à-vis de Tezeuco, à l'oueſt vis-à-vis de Tacuba & au ſud vis-à-vis de Cuyocan. Ces villes ſituées ſur les principales chauſſées qui conduiſent à la capitale, avoient été placées ainſi pour la garde des chauſſées. Sandoval commandoit la premiere attaque, Pedro d'Alvarado la ſeconde & Chriſtoval de Olid la troiſieme, chacun d'eux avec un nombre é

(2) Cortès, *relat.* 266, *C.* Herrera, *decad.* 5. *Lib.* 6. 5. Gomera, *Cron. c.* 129.

al d'Eſpagnols & un corps nombreux d'In- Liv. V. 1521.
iens auxiliaires. Les Eſpagnols, depuis l'ar-
ivée du renfort d'Hiſpaniola, étoient au
ombre de huit cens dix-huit fantaſſins, dont
ent dix-huit étoient armés de mouſquets
u arquebuſes & quatre-vingt-ſix étoient à
heval. Leur artillerie conſiſtoit en trois
anons de ſiege & quinze pieces de campa-
ne (1). Cortès ſe réſerva à lui-même la
onduite des brigantins, comme l'opération
a plus importante & la plus dangereuſe. Cha-
ue brigantin étoit armé d'un petit canon
& monté par vingt-cinq Eſpagnols.

Alvarado & Olid en s'avançant aux poſtes
qui leur avoient été aſſignés, rompirent les
aqueducs qui portoient les eaux à Mexico,
prélude des calamités que les habitans au-
oient à ſouffrir (2). Ils trouverent les villes
ont ils devoient prendre poſſeſſion abandon-
nées par leurs habitans, qui s'étoient réfu-
giés dans la capitale où Guatimoſin avoit
raſſemblé les principales forces de ſon empi-
re, le ſeul endroit en effet où il pût eſpérer

(1) Cortès, *relat.* 266, *C.*

(2) Cortès, *relat.* 267. B. Diaz, Herrera, *decad.* 3. *Lib.* 3, *Lib. I, c.* 13.

Liv. V. 1521. avec quelque vraisemblance de résister à l'ennemi qui le menaçoit.

Les Mexicains attaquent les Brigantins. Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins dont ils prévoyoient & redoutoient avec raison les terribles effets. Quelque peine que se fût donné Cortès & quelque talent qu'il eût montré à les faire construire, ces bâtimens étoient fort petits, grossièrement faits & montés presqu'uniquement de soldats qui n'entendoient pas l'art de les conduire. Mais tout imparfaits qu'ils étoient, on conçoit qu'ils devoient être encore des objets d'admiration & de terreur pour un peuple qui n'avoit que des canots & ne connoissoit d'autre navigation que celle de ses lacs. La nécessité força cependant Guatimosin à tenter de les attaquer. Il espéra de suppléer par le nombre de ses canots à ce qui leur manquoit en force. Il en assembla une si grande multitude qu'ils couvroient la surface du lac. Ils s'avancerent hardiment contre les brigantins qui retenus par un calme, ne pouvoient venir à leur recontre. Mais lorsque les Mexicains se trouverent près des bâtimens Espagnols un petit vent s'éleva. En un mot les voiles furent déployées & les brigantins se portant au milieu de leurs

Ils sont repoussés.

ibles ennemis avec une impétuosité à la- LIV. V.
uelle ceux-ci ne pouvoient résister, renver- 1521.
rent un grand nombre de canots & dissipe-
nt tout le reste. La perte des Mexicains
t considérable; ils crurent que les progrès
s Européens dans les connoissances & les
ts leur donnoient sur ce nouvel élément
ne supériorité sur les Indiens plus grande
ncore que celle qu'ils avoient montré jus-
d'alors sur terre (1).

Dès ce moment Cortés demeura maître du Plan sin-
c & non-seulement les brigantins conserve- gulier
nt la communication entre les différens pour la
postes occupés par les Espagnols, quoique conduite
ès éloignés les uns des autres, mais ils fu- du siège.
nt occupés à défendre les chaussées que
s Indiens auroient voulu rompre & à en
oigner les canots lorsqu'ils tentoient d'en
procher pour inquiéter les troupes à me-
re qu'elles s'avançoient vers la ville. On
t trois divisions des brigantins & chacune
t employée à une des trois attaques, avec
rdre de seconder les opérations de l'officier
ui la commandoit. Les attaques furent alors
oussées des trois côtés avec une égale vi-

(1) Cortès, *relat.* 267, *c.* 150. Gomera, *Cron. c.* 142. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* 1, *c.* 17.

Liv. V. 1521.

gueur, mais d'une maniere si différente de celle qui se pratique dans les sieges ordinaires que Cortès dans sa relation paroît craindre qu'elle ne soit mal entendue ou désaprouvée par les personnes qui ne connoissent pas la situation de Mexico (1). Chaque jour au matin ses troupes attaquoient les barricades sur les chaussées, passoient les tranchées crosées par les Mexicains, ou le canal lui-même lorsque les ponts étoient rompus. Il s'efforçoit ainsi de pénétrer jusqu'au cœur de la ville dans l'espérance de remporter quelqu'avantage décisif qui pût forcer l'ennemi à se rendre & terminer la guerre d'un seul coup. Mais lorsque la valeur opiniâtre des Mexicains rendoit les travaux de la journée sans effet, les Espagnols se retiroient dans leurs premiers quartiers. Ainsi la fatigue & le danger se renouveloient en quelque maniere chaque jour, les Mexicains réparant pendant la nuit ce que les Espagnols avoient détruit dans le jour & reprenant les postes dont ils avoient été chassés. Mais la nécessité prescrivoit cette marche ennuyeuse & lente. Les troupes de Cortès étoient en si petit nombre qu'il n'osoit tenter de s'établir avec ce

(1) Cortès, *relat.* 270. F.

t poignée d'hommes dans une ville où il Liv. V. 1521.
uvoit être environné par une si grande mul-
tude d'ennemis Le souvenir de ce que lui
oit déja coûté l'excès de confiance avec le-
el il s'étoit mis dans cette dangereuse si-
tation, étoit présent à son esprit. Les Es-
gnols épuisés par la fatigue étoient dans
mpuissance de conserver les postes qu'ils
gnoient chaque jour. & quoique leur camp
t rempli d'Indiens auxiliaires, ils n'osoient
onfier ce soin à des gens si peu accoutumés
la discipline militaire & sur la vigilance des-
uels il eût été imprudent de compter. Cor-
s vouloit aussi conserver la ville autant qu'il
i seroit possible, comme la capitale des
rands pays qu'il alloit conquérir & un mo-
ument durable de sa gloire. Toutes ces con-
dérations l'engagerent à suivre opiniatré-
ent pendant un mois entier le système de
ge qu'il avoit adopté. Les Mexicains mon-
erent à se défendre presqu'autant de valeur
ue les Espagnols à les attaquer. Par terre &
ar eau, la nuit & le jour, un combat fu-
ieux succédoit à un autre. Quelques Espa-
nols furent tués, un plus grand nombre
lessés & tous prêts de succomber sous les tra-
aux d'un service qui ne leur laissoit aucun

Liv. V. 1521.

repos & qui devint encore plus difficile à l'a rivée de la saison des pluies qui commençoien à tomber avec leur violence ordinaire (1).

Cortès tente de prendre la ville d'assaut.

Cortès étonné & déconcerté de la longue & des difficultés du siege se détermina à fa re un grand effort pour se rendre maître la ville avant d'abandonner le plan qu'il avo suivi jusques-là & d'embrasser un nouve système d'attaque. Il envoya ordre à Alvar do & à Sandoval de s'avancer avec leurs d visions pour un assaut général & se mit à tête du corps posté sur la chaussée de Cuy

3 Juillet.

can. Animés par sa présence & par l'espoir quelqu'événement décisif, les Espagnols a taquerent avec une impétuosité à laquel rien ne résista: ils renverserent toutes les ba ricades les unes après les autres, franchire les fossés & les canaux & arriverent à la v le, où ils gagnerent du terrein par degr malgré la multitude & le courage féroce d Mexicains. Cortès au milieu de la satisfa tion que lui donnoit la rapidité de ses pr grès n'avoit pas oublié de prendre des pr cautions pour la sûreté de sa retraite au c qu'il y fût forcé, & avoit chargé Julien Alderete, officier estimé qui lui étoit ver

(1) B. Diaz, c. 151.

ec le renfort d'Hiſpaniola, de combler les naux & de défendre les paſſages aux endroits mpus de la chauſſée à meſure que les corps vanceroient. Cet officier jugea cet emploi p indigne de lui, & tandis que ſes com- gnons étoient au plus fort du combat & dans chemin de la victoire, il abandonna le n important dont il étoit chargé & vint ſe ler parmi les combattans. Les Mexicains i faiſoient inſenſiblement des progrès dans t de la guerre ayant obſervé cette négli- nce, en inſtruiſirent Guatimoſin.

Liv. V. 1521.

Ce prince vit ſur le champ les conſéquen- de la faute que commettoient les Eſpa- ols, & avec une grande préſence d'eſprit diſpoſa à en profiter. Il donna ordre aux upes qui combattoient les Eſpagnols de nt de céder peu à peu du terrain pour les irer plus avant dans la ville & envoya en me-tems un corps nombreux de guerriers lite par différentes rues, les uns par ter- , les autres par eau, vers la grande bre- e faite à la chauſſée. A un ſignal qu'il don- , les prêtres du principal temple frappe- nt le grand tambour conſacré au Dieu de guerre. Auſſitôt que les Mexicains en- ndirent ces ſons lugubres & ſolemnels,

Il eſt repouſſé.

Liv. V. 1521. propres à leur inſpirer l'enthouſiaſme & mépris de la mort, ils ſe précipiterent ſ l'ennemi avec une nouvelle furie, allum par le fanatiſme & par l'eſpérance du ſucc Les Eſpagnols ne pouvant tenir contre c hommes animés par de ſi puiſſans motif commencerent à ſe retirer d'abord lenteme & en bon ordre. Mais l'ennemi les preſſa toujours & la retraite devenant de mome en moment plus néceſſaire, la terreur & confuſion ſe mirent parmi eux; de ſorte qu' arrivant à la grande breche de la chauſſé Eſpagnols & Tlaſcalans, infanterie & caval rie y tomboient pêle mêle, & y étoient a cablés par les Mexicains, qui fondoient ſ eux de toutes parts & dont les petits canc s'approchoient de la chauſſée plus près q les brigantins ne pouvoient le faire. Cort s'efforça inutilement d'arrêter & de ralli ſes ſoldats. La crainte les rendoit ſourds ſes ordres & à ſes prieres. Enfin ne pouva les ramener au combat, il s'occupa de ſauv quelques-uns de ceux qui étoient tomb dans le canal. Mais tandis qu'il étoit tout e

Avec une perte conſidérable. tier à ce ſoin & qu'il négligeoit ſa propre ſ reté, ſix officiers Mexicains ſe ſaiſirent de l & l'emmenoient en triomphe. Heureuſeme

ux de ſes officiers l'arracherent à ce danger x dépens de leur vie; mais il reçut plu- urs bleſſures dangereuſes avant de pouvoir dégager. Les Eſpagnols perdirent plus de ixante des leurs, & ce qui rendit cette rte encore plus cruelle, dans ce nombre arante tomberent vivans entre les mains n ennemi qui ne faiſoit point de quartier ſes priſonniers (1). Liv. V. 1521.

Les approches de la nuit en éloignant les exicains amenerent pour les Eſpagnols une uation preſqu'auſſi cruelle que celle dont ſortoient. Ils entendoient les cris de tri- nphe & le tumulte de l'horrible fête par quelle les Mexicains célébroient leur vic- ire. Toute la ville étoit illuminée & le and temple étoit ſi brillant de clarté qu'on uvoit diſtinguer de loin les environs rem- is du peuple en mouvement & les prêtres npreſſés à faire les préparatifs pour la mort s priſonniers. Au milieu de l'obſcurité de nuit, les Eſpagnols s'imaginoient recon- oître leurs compagnons à la blancheur de ur peau & les voir dépouillés & contraints e danſer devant la ſtatue du dieu à qui ils

Les Eſpagnols priſonniers ſont ſacrifiés au Dieu de la guerre.

(1) Cortès, *relat.* p. 273. B. Diaz, *c.* 152. Gomera, *ron. c.* 138. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I. c.* 20.

Liv. V. 1521.

alloient être immolés. Ils entendoient leu cris & croyoient distinguer chaque victi par le son de sa voix. L'imagination augme toit l'horreur de ces tableaux; les plus sensibles fondoient en larmes & les plus co rageux frémissoient à la vue de ce terrib spectacle (1).

Nouveaux efforts des Mexicains.

Cortès en partageant avec ses soldats l sentimens que ce cruel événement leur in piroit, avoit à supporter encore les accabla tes réflexions, naturelles à un général apr un malheur si inattendu, & ne pouvoit se so lager comme eux en le montrant dans tou son étendue. Pour soutenir ou ranimer courage & les espérances de ses compagnon il étoit obligé d'affecter une tranquillité qu n'avoit point. La conjoncture demandoit effet de sa part la plus grande fermeté. L Mexicains encouragés par leur succès l'att querent le lendemain dans ses quartiers, ma il ne s'en tinrent pas uniquement à cette a taque. Ils envoyerent les têtes des Espagnol qu'ils avoient immolés, aux gouverneurs de provinces voisines, en les assurant que le Die de la guerre, appaisé par le sang de leurs en nemis versé abondamment sur ses autels, a

(1) Voyez la NOTE XXIV.

vit fait entendre sa voix & déclaré que dans huit jours leurs ennemis seroient entierement détruits & la paix & le bonheur rétablis dans tout l'Empire. Liv. V. 1521.

Une prédiction énoncée avec tant de confiance & en termes si précis, fut universellement adoptée par un peuple superstitieux. Le zele des provinces qui s'étoient déja déclarées contre les Espagnols en devint plus ardent; & d'autres qui s'étoient jusqu'alors tenues dans l'inaction, échauffées par l'enthousiasme religieux, prirent les armes pour exécuter les décrets des dieux. Les Indiens auxiliaires qui s'étoient joints à Cortès, adorateurs des mêmes divinités que les Mexicains & accoutumés à croire aussi aveuglément qu'eux aux réponses de leurs prêtres, abandonnerent les Espagnols comme des hommes dévoués à une destruction certaine. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes fut ébranlée & les Espagnols demeurerent presque seuls dans leurs quartiers. Cortès ayant essayé en vain de dissiper par des raisonnemens les craintes superstitieuses de ses alliés se servit avantageusement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avoient eue d'en fixer l'accomplissement à un terme si prochain. Pour

Cortès est abandonné par plusieurs tributs d'Indiens alliés.

Liv. V. 1521.

donner une preuve frappante de leur imp
ture, il fuſpendit toutes ſes opérations m
taires juſqu'à ce que le tems fixé par l'ora
fût écoulé, & ſe couvrant de ſes brigant
qui écartoient l'ennemi, ſes troupes pa
rent tout ce tems ſans être inquiétées,
le terme fatal expira ſans aucun déſaſtre p
lui (1).

Il regagne leur amitié.

Ses alliés honteux alors de leur crédu
revinrent à leurs poſtes. D'autres tribus,
geant que les dieux qui venoient de trom
ainſi les Mexicains avoient abandonné cet
pire, ſe joignirent aux Eſpagnols; & t
fut la légereté de ce peuple que fort peu
tems après une défection générale de t
ſes alliés, Cortès, ſi nous l'en croyons
même, ſe vit à la tête de cent cinqua
mille Indiens.

Il adopte un nouveau ſyſtême d'attaque.

Quoique maître d'une armée ſi nombr
il crut devoir former un nouveau ſyſt
d'attaque qui ſeroit conduit avec plus de
conſpection. Au lieu de tenter encore de s'
parer bruſquement de la ville par la brav
re de ſes troupes, il prit le parti de s'en
procher par degrés & avec toutes les préc
tions poſſibles pour ne pas expoſer ſes g

(1) B. Diaz, *c.* 153, Gomera *Cron. c.* 138.

ax malheurs qu'ils avoient déja éprouvés. A Liv. V. 1521.
rſure que les Eſpagnols avançoient, les In-
ens leurs alliés réparoient en les ſuivant les
auſſées; dès qu'ils ſe rendoient maîtres de
elques parties de la ville ils faiſoient raſer
s maiſons. Peu à peu les Mexicains forcés
ſe replier à meſure que leurs ennemis ga-
oient du terrain, ſe trouverent reſſerrés
ns un plus petit eſpace. Guatimoſin ne
uvant empêcher entierement les progrès
ſes ennemis, continuoit de défendre ſa ca-
ale avec le plus grand courage & diſputoit
terrain pied à pied. Cependant les Eſpa-
ols avoient non-ſeulement changé leur ſyſ-
me d'attaque, mais les armes mêmes avec
quelles ils combattoient. Cortès leur avoit
t prendre les longues piques de Chinant-
, qu'il avoit employées avec tant de ſuc-
s contre Narvaès. Cette arme leur donnant
facilité de combattre ſerrés, ils repouſſoient
preſque ſans danger des ennemis qui les at-
uoient ſans ordre. Il périt un nombre pro-
dieux de Mexicains dans ces combats cha-
que jour renouvelés (1). La ville dévaſtée
ainſi par la guerre étoit en même-tems en
proie à toutes les horreurs de la famine. Les

(1) Cortès, *relat.* p. 275. *c.* 276, F. B. Diaz, *c.* 153.

Liv. V. 1521.

brigantins Eſpagnols maîtres du lac em
choient l'abord de toutes les proviſions
pouvoient leur venir par eau. Le grand no
bre des Indiens auxiliaires fermoit toutes
avenues de la ville par terre. Les maga
formés par Guatimoſin étoient épuiſés
le nombre d'hommes réunis dans la capi
pour défendre leur ſouverain & les tem
de leurs dieux. Non-ſeulement le peu
mais les premiers des citoyens étoient
duits aux plus cruelles extrémités. Les
ladies mortelles & contagieuſes, la derni
des calamités qu'éprouvent les villes a
gées, combloient enfin la meſure de le
maux (1).

Conſtance & courage de Guatimoſin.

Le courage de Guatimoſin ſe ſoutenoit
pendant au milieu de tant de malheurs,
ſon ame n'étoit point abattue. Il reje
avec mépris toutes les ouvertures de paix
lui propoſoit Cortès & ne pouvant ſuppo
l'idée de ſe ſoumettre aux oppreſſeurs de
pays, il étoit déterminé à ne pas ſurvivr
ſa ruine. Les Eſpagnols avançoient toujo

13 Juillet.

Enfin les trois diviſions à la fois pénétrer

j

(1) Cortès, *Relat.* 276, E. 277, F. B. Diaz,
Gomara *Cron.* c. 141.

Liv. V. 1521.

ıſqu'à la grande place qui étoit au milieu de
ı ville & s'y logerent. Les trois quarts de
ı ville ſe trouvoient en leur puiſſance & n'of-
roient que des monceaux de ruine; le reſte
toit ſi preſſé que les Méxicains déſeſpére-
ent de pouvoir réſiſter à des ennemis qui les
:taqueroient déſormais avec plus d'avanta-
es encore & plus de moyens de ſuccès. Les
obles, empreſſés de ſauver la vie d'un mo-
arque qu'ils reſpectoient, obtinrent de Gua-
ımoſin qu'il quitteroit une ville qu'on ne
ouvoit plus défendre & qu'il ſe retireroit
ans les provinces éloignées de l'Empire, où
pourroit encore exciter les peuples à la dé-
ıſe commune & combattre avec moins de
éſavantage. Pour faciliter l'exécution de ce
rojet, ils tâcherent d'amuſer Cortès par des
ropoſitions de paix, afin que Guatimoſin
ût s'échapper pendant le cours de la négo-
ation. Mais Cortès avoit trop de diſcerne-
ent & de ſagacité pour ſe laiſſer tromper par
urs artifices. Il ſoupçonna leur deſſein, &, per-
adé qu'il lui étoit très-important d'en em-
êcher l'exécution, il avoit confié à Sando-
il, ſur la vigilance duquel il pouvoit le plus
ompter, le commandement des brigantins,

Liv. V. 1521.

avec ordre de veiller sur les moindres mouvemens de l'ennemi. Sandoval, attentif à exécuter ces ordres, observant quelques grands canots remplis d'Indiens qui traversoient le lac avec une extrême rapidité donna le signal de la chasse; Garcia Holguin qui commandoit le brigantin le plus léger, les ayant bientôt atteints, étoit prêt a faire feu sur le plus avancé qui sembloit porter un homme auquel le reste obéissoit. A l'instant les rameurs élevèrent leurs rames & tous ceux qui étoient dans le canot renonçant à faire aucune résistance le conjurerent avec des pleurs & des cris d'arrêter ses gens, parce que l'empereur étoit parmi eux. Holguin se saisit sur le champ de sa proie. Guatimosin se remettant entre ses mains le pria avec dignité d'épargner les insultes à sa femme & à ses enfans. Le malheureux prince conduit devant Cortès ne montra ni la férocité sombre d'un barbare ni l'abattement d'un suppliant. *J'ai rempli*, dit il à l'Espagnol, *le devoir d'un roi; j'ai défendu mon peuple jusqu'à la derniere extrémité. Il ne me reste qu'à mourir. Prends ce poignard*, continua-t-il en mettant la main sur celui de Cortès, *enfonce-le dans mon*

Il est fait prisonnier.

in & termine une vie qui ne peut plus être
ile (1).

Liv. V. 1521.

Auſſitôt que le ſort du monarque fut con- 13 Août. La ville ſe rend.
, la réſiſtance des Mexicains ceſſa & Cor-
s prit poſſeſſion de la partie de la capitale
ui n'étoit pas encore détruite. Ainſi fut ter-
iné le ſiege de Mexico, le plus mémora-
e événement de la conquête de l'Améri-
e. Il avoit duré ſoixante quinze jours, dont
eſqu'aucun ne s'étoit paſſé ſans quelqu'ef-
t extraordinaire de la part des aſſaillans ou
s aſſiégés pour l'attaque ou la défenſe d'u-
ville, du deſtin de laquelle les uns & les
res ſavoient que celui de l'Empire entier
pendoit. La défenſe avoit été plus vigou-
ſe qu'en aucune autre action entre les ha-
ans de l'ancien monde & ceux du nouveau.
L talent de Guatimoſin, le nombre de ſes
upes, la ſituation avantageuſe de ſa capi-
a avoient balancé la grande ſupériorité de
a diſcipline & des armes des Eſpagnols, qui
roient vus forcés d'abandonner leur en-
riſe s'ils n'euſſent pas été ſecondés par
de ſecours étrangers. Mais Mexico fut per-
du par la jalouſie des villes voiſines qui re-

(1) Cortès, *relat.* 279. B. Diaz, *c.* 156. Gomera *Cron.* 2. Herrera, *dec.* 3, *Lib. II*, *c.* 7.

Liv. V. 1521.

doutoient sa puissance & par la révolte d
sujets de l'Empire, las du joug qu'ils portoien
Leurs secours mirent Cortès en état d'ex
cuter un projet qu'il n'eût peut-être pas
sé tenter s'il eût été réduit à ses propres fo
ces. Si le compte que nous venons de re
dre de la réduction de Mexico fait disparo
tre le merveilleux dont les historiens Esp
gnols ont embelli le récit de cet événemen
en montrant des causes simples & naturel
où ils ne voient que faits & proueſſes rom
nesques de leurs compatriotes, on y trou
d'un autre côté des motifs d'admirer enc
re plus les grands talens de Cortès qui, av
toutes sortes de désavantages, eut l'art d'a
quérir sur des nations qui n'entendoient
sa langue un ascendant assez puissant pc
les faire servir d'instrumens à l'exécution
ses desseins (1).

Espéran. ces des Espagnols trompées par la me. diocrité du butin.

La joie que ressentirent les Espagnols
succès de cette périlleuse entreprise fut d
bord excessive ; mais elle se calma bient
lorsqu'ils se virent frustrés des espérances c
mériques qui les avoient animés à braver t
de difficultés & de dangers. Au lieu de
richesses immenses & inépuisables sur lesqu

(1) Voyez la Note XXV.

Liv. V. 1521.

s ils comptoient en devenant maîtres des réfors de Montézuma & de l'or de tant de emples, toute leur avidité ne put raffembler u milieu des ruines & de la déſolation d'une ville immenſe qu'un butin fort peu conſidérable. Guatimoſin, prévoyant ſa deſtinée, voit raſſemblé toutes les richeſſes laiſſées par s ancêtres, & les avoit fait jeter dans le c. Les Indiens auxiliaires s'étoient empaés de la meilleure partie du reſte, tandis ue les Eſpagnols combattoient. Ce qu'en urent raſſembler les conquérans eux-mêmes toit ſi peu de choſe, que pluſieurs d'entre ux dédaignerent d'accepter la part qui leur n revenoit. Les plaintes & les murmures éleverent d'abord contre Cortès & ſes favos, qu'on ſoupçonnoit de s'être approprié ne plus grande part que celle qui devoit ur écheoir dans un partage équitable, & nſuite contre Guatimoſin qui les irritoit par n refus obſtiné de découvrir le lieu où il voit, diſoit-on, caché ſes tréſors (1).

Guatimoſin mis à la torture.

Les raiſons, les prieres & les promeſſes urent inutilement miſes en uſage pour cal-

(1) L'or & l'argent, ſelon la relation de Cortès, 280, , ne monterent qu'à 120 mille pezos, valeur bien inféeure à celle que les Eſpagnols avoient partagée entre ux à Mexico.

Liv. V. 1521.

mer les mécontens, & il faut croire que cet te inutilité même & la crainte de voir le mécontentement s'augmenter, pousserent Cortès à une action qui ternit la gloire de ce qu'il avoit fait jusques-là de grand. San égard pour le rang qu'avoit occupé Guatimosin, sans respect pour les vertus qu'avoi déployé ce malheureux monarque, il le fi mettre à la torture, ainsi que son premier fa vori, pour les forcer à découvrir l'endroi où l'on supposoit qu'il avoit caché le tréso de l'Empire. Guatimosin supporta tout c que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux put imaginer de tourmens avec le courage indomptable d'un guerrier Américain. Le compagnon de ses souffrances, cédant à la vio lence de la douleur, sembloit demander à son maître par un regard languissant la permis sion de révéler ce qu'il savoit; mais le cou rageux monarque jetant sur lui un coup d'œil où se peignoient à la fois l'autorité & le dédain, releva sa foiblesse en lui disant: *& moi suis-je sur un lit de roses?* Terrassé par ce reproche, le favori persévéra dans le silence & expira dans les tourmens. Cortès honteux enfin de cette horrible scene tira la victime des mains de ses bourreaux & prolon-

Liv. V. 1521.

ea une vie réservée à de nouvelles indigni-
és & à de nouvelles souffrances (1).

Toutes les provinces de l'Empire se soumettent.

Le sort de la capitale entraîna celui de
out l'Empire, ainsi que les deux partis l'a-
oient prévu. Les provinces se soumirent
s unes après les autres aux vainqueurs. De
etits détachemens d'Espagnols pénétrerent
ans tout le pays sans obstable & jusqu'à la
rande mer du sud, par laquelle ils espéroient
ujours, selon les idées de Colomb, s'ou-
rir aux Indes orientales un passage court &
cile, & assurer à la couronne de Castille les
chefses si enviées de ces belles régions (2).

Cortès forme des plans pour de nouvelles découvertes qui sont faites par Magellan.

'esprit actif de Cortès commença dès-lors à
occuper de ce projet (3). Il ignoroit que
endant le cours de ses victoires au Mexique
e même plan avoit été exécuté. Cet évé-
ement étant un des plus intéressans dans
istoire des découvertes des Espagnols, &
ant beaucoup influé sur l'état du pays que
ortès venoit de soumettre, nous devons
n tracer une esquisse à nos lecteurs.

Ferdinand Magalhaens ou Magellan, Por-

(1) B. Diaz, *c.* 157. Gomera *Cron. c.* 146. Herrera, *decad* 3, *Lib. II*, *c.* 8. Torquemada, *mond. ind.* 1, 574.
(2) Cortès, *relat.* 280. D. *&c.* B. Diaz, *c.* 157.
(3) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *c.* 17. Gomera *Cron.* 140.

Liv. V. 1521.

tugais, d'une naiſſance honorable, ayant ſe
vi pluſieurs années dans les Indes orientale
avec une grande valeur ſous le fameux Albu
querque, demanda les récompenſes qu'il cr
yoit lui être dues avec la hauteur naturelle
un homme de courage; mais, pour des raiſon
qu'on ignore, ſon général & ſon ſouverai
rejeterent ſes demandes avec dédain. M
gellan ſe rendant témoignage de ce qu'il
voit fait & de ce qu'il méritoit ne put ſup
porter ce refus. Dans ſon reſſentiment il
crut dégagé du ſerment de fidélité qu'il
voit fait à un maître ingrat, & ſe préſenta
1517. la cour de Caſtille, où il eſpéroit qu'on re
droit plus de juſtice à ſes talens. Pour com
mencer à s'y faire connoître avantageuſe
ment, il propoſa un projet dont l'exécutio
devoit bleſſer à l'endroit le plus ſenſible
monarque dont il avoit à ſe plaindre: c'
toit le plan favori de Colomb, la découver
d'un paſſage aux Indes orientales par l'oueſ
ſans empiéter ſur la partie du globe a
tribuée aux Portugais par la ligne de déma
cation qu'avoit tracé Alexandre VI.
fondoit ſes eſpérances ſur les idées de
grand navigateur, confirmées par beauco
d'obſervations, fruit de ſa propre expérien

t de celle que ſes compatriotes avoient ac- Liv. V. 1521.
uiſe par leur commerce avec l'orient. L'en-
repriſe étoit difficile & diſpendieuſe, il en
onvenoit; il lui falloit une eſcadre aſſez for-
e & pourvue de vivres pour deux années.
Heureuſement il s'adreſſoit à un miniſtre
ui ne ſe laiſſoit effrayer ni par les difficul-
és ni par la dépenſe. Le cardinal Ximenès,
ui gouvernoit alors l'Eſpagne, voyant à la
ois dans le ſuccès de cette entrepriſe un ac-
roiſſement de richeſſes & de gloire pour
on pays, écouta favorablement les propoſi-
ions de Magellan. Charles-quint à ſon arri-
ée dans ſon nouveau royaume, adopta les
neſures de Ximenès avec la même chaleur &
onna ſes ordres pour un armement aux dé-
ens de la couronne, dont le commandement
ut donné à Magellan avec les titres de che-
alier de ſaint-Jacques & de capitaine géné-
al (1).

Le dixieme d'août 1519, Magellan fit voi- Voyage de Magellan.
e de Séville avec cinq vaiſſeaux, armement
onſidérable pour l'état de la navigation dans
es tems-là, quoique le plus grand de ſes na-
ires n'excédât pas cent vingt tonneaux. Les

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. II*, c. 19, *Lib. IV*, c. 9
omera, *hiſt.* c. 91.

Liv. V. 1521. équipages montoient en tout à deux cent trente-quarante hommes, parmi lesquels se trouvoient quelques-uns des meilleurs pilotes d'Espagne & plusieurs Portugais en qui Magellan avoit encore une plus grande confiance. Après avoir touché aux Canaries, il prit 1520 sa route directement au sud vers la ligne le long de la côte de l'Amérique. Il fut arrêté par des calmes si longs; il employa tant de tems à reconnoître toutes les baies & tous les golfes qui lui sembloient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptoit découvrir au sud, qu'au douze de janvier il ne se trouva qu'à la riviere de la Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve qui porte une si grande abondance d'eau à l'océan Atlantique, il se persuada qu'il pourroit trouver par là le passage qu'il cherchoit, mais après l'avoir remonté pendant quelques jours & avoir observé que le canal se rétrécissoit & que les eaux devenoient douces, il reprit sa route vers le sud. Le 31 de Mars il toucha au port de saint-Julien, à quarante-huit degrés au sud de l'équateur, où il se détermina à passer l'hiver. Il y perdit un de ses vaisseaux, & les Espagnols y souffrirent tant de l'excessive rigueur du climat, que les équi-

ages de trois des vaiſſeaux, leurs officiers Liv. V. 1521.
leur tête, ſe mutinerent ouvertement & emanderent qu'on abandonnât le projet 'un aventurier inconſidéré & qu'on retour- ât en Eſpagne. Magellan réprima cette ré- olte dangéreuſe avec autant de promptitu- e que d'intrépidité, en puniſſant les chefs. vec le reſte de ſes gens, ſubjugués par ſa rmeté, ſans être reconciliés avec ſon en- repriſe, il continua ſon voyage au ſud & écouvrit enfin au cinquante-troiſieme degré e latitude l'entrée d'un détroit où il ſe je- a, malgré les murmures & les remontran- es de tous ceux qui étoient ſous ſes ordres. près avoir navigué vingt jours dans ce ca- al tortueux & dangereux, auquel il donna on nom & où il fut abandonné par un de s vaiſſeaux, il vit enfin ſe découvrir à ſes eux la grande mer du ſud & remercia le iel en répandant des larmes de joie de heureux ſuccès de ſon entrepriſe (1).

Mais il ſe trouvoit à une plus grande diſ- ance qu'il ne l'imaginoit du but de ſon vo- age. Il navigua trois mois & vingt jours

(1) Herrare, *decad.* 2, *Lib. IV*, *c.* 10, *Lib. IX*, *c.* 17. omera, *hiſt. c.* 92. Pigafetta *Viagg. apud.* Ramuſ. ii, ag. 52. *&c.*

Liv. V. 1521. portant conſtamment au nord-oueſt ſans d couvrir aucune terre. Dans cette route, plus longue qui eût jamais été faite, ſur océan dont on ne connoiſſoit point les bo nes, il eut beaucoup à ſouffrir. Ses prov ſions étoient presque épuiſées. L'eau dou ſe corrompit; ſes gens furent réduits à plus petite ration néceſſaire pour ne p mourir de faim, & le ſcorbut, la plus terr ble des maladies auxquelles ſont expoſés l navigateurs, commença à ſe manifeſter. Un circonſtance ſeule leur donna quelque conſo lation. Ils eurent un beau tems ſoutenu d des vents ſi favorables que Magellan donna cet océan le nom de pacifique qu'il conſerv encore. Enfin lorsqu'ils étoient réduits au Mars. dernieres extrémités, ils tomberent ſur u groupe de petites iſles très-fertiles où il trouverent des rafraîchiſſemens en ſi grand abondance qu'ils recouvrerent bientôt la ſan té. De ces iſles, auxquelles ils donnerent l nom *d'iſles des Larrons*, Magellan s'avanç encore plus à l'eſt & découvrit celles qu'o nomme aujourd'hui *Philippines*. Il y eu malheureuſement une querelle avec les na turels du pays qui l'attaquerent avec u corps nombreux & des troupes bien armées

Magellan périt, ainſi que pluſieurs de ſes principaux officiers, en combattant ces barbares avec ſa valeur ordinaire. Liv. V. 1520. 26 Avril.

L'expédition ſe continua ſous d'autres commandans. Après avoir viſité pluſieurs îles répandues dans la partie orientale de l'océan Indien, ils toucherent à la grande iſle de Borneo & enſuite à Tidor, une des Moluques, où ils prirent terre au grand étonnement des Portugais qui ne pouvoient comprendre comment les Eſpagnols, en naviguant à l'oueſt, étoient arrivés à cet établiſſement reculé de leur commerce, auquel eux-mêmes ſe rendoient en faiſant route dans une direction oppoſée. Les Eſpagnols découverent dans ces iſles & dans les iſles voiſines, des peuples inſtruits des avantages du commerce & diſpoſés à trafiquer avec une nation inconnue. Ils y prirent une cargaiſon de ces épices précieuſes qui ſont une des productions les plus recherchées de ces climats. Avec ces tréſors & des échantillons des riches marchandiſes qu'ils avoient trouvées dans les autres contrées qu'ils avoient viſitées, la *Victoire*, celui des deux vaiſſeaux reſtans de toute l'eſcadre, qui étoit le plus en état de ſoûtenir encore un long 8 Nov.

Liv. V. 1521. Janvier 1522.

voyage, fit voile pour l'Europe sous le co
mandement de Jean Sébastien del Cano.
suivit la route des Portugais par le cap
Bonne-Espérance, & après avoir beauco
souffert il arriva à Saint-Lucar le 7 septe
bre 1522, ayant fait le tour du globe
trois ans & vingt-huit jours (1).

Quoiqu'une destinée malheureuse ait
vé Magellan de la satisfaction de termi
lui-même sa grande entreprise, ses conte
porains, rendant justice à sa mémoire & à
grands talens, lui ont conservé non-seulem
la gloire d'en avoir formé le plan, mais
core celle d'avoir surmonté presque tous
obstacles qui en traversoient l'exécution,
il est encore aujourd'hui au rang des p
habiles & des plus heureux navigateurs.
gloire des navigateurs Espagnols éclips
cette époque celle de toutes les autres
tions; &, dans le cours d'un petit nom
d'années, ils eurent le rare bonheur de
couvrir un nouveau continent presqu'auss
tendu que l'ancien monde & celle de cons
ter par l'expérience la figure & l'étendue
globe terrestre.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. I, c.* 3, 9, *Lib. IV, c.*
Gomera *Cron. c.* 93, *&c.* Pigafetta *ap.* Ramusi II, f
361, *&c.*

Les Espagnols ne se contentoient pas cependant de la gloire d'avoir les premiers fait le tour du monde; ils prétendoient recueillir de grands avantages pour leur commerce de cet effort hardi de leur habileté dans l'art de la navigation. Les savans parmi eux croyoient que les isles qui produisent les épiceries & plusieurs des pays les plus riches de l'est étoient situés dans les limites de la partie du globe attribuée à la couronne de Castille par le partage d'Alexandre VI. Les négocians sans s'embarrasser de cette discussion se livrerent avec empressement à tout ce que le commerce avec ces nouveaux pays leur offroit d'avantageux & de séduisant. Les Portugais, alarmés de la concurrence de rivaux si dangéreux, s'efforcerent de leur susciter des ennemis en Europe par les négociations, tandis qu'ils les traversoient en Asie à force ouverte. Charles, peu instruit de l'importance de cet objet ou distrait par ses autres projets & par l'étendue de ses autres opérations, ne donna pas à ses commerçans d'Asie la protection dont ils avoient besoin. Enfin le mauvais état de ses finances, épuisées par ses guerres dans toutes les parties de l'Europe, & la crainte de s'en

Liv. V. 1521.

Liv. V. 1521.

ſuſciter une nouvelle avec les Portugais, déterminerent à céder à ceux-ci toutes prétentions ſur les Moluques pour la ſom de trois cent cinqante mille ducats. Il ſerva cependant à la couronne de Caſtill droit de rentrer dans ſes droits en rembo ſant cette ſomme. Mais d'autres objets tournerent toute ſon attention & celle ſes ſucceſſeurs, & l'Eſpagne perdit tout fait un commerce qu'elle avoit travaill long-tems à s'ouvrir & dont elle eſpé tirer le plus grand bénéfice (1).

Quoique le commerce avec les Moluq fût abandonné, le voyage de Magellan d'abord des ſuites fort avantageuſes p l'Eſpagne. Philippe II, en 1564, ſoumit à couronne les iſles découvertes dans l'oc oriental & y forma des établiſſemens a leſquels la nouvelle Eſpagne établit une co munication réguliere dont nous parler dans la ſuite. Je reviens à préſent à ce ſe paſſoit dans la nouvelle Eſpagne.

Cortès rappelé par le roi d'Eſpagne

Tandis que Cortès acquéroit à ſa patrie ſi vaſtes poſſeſſions & préparoit encore d'a tres conquêtes, ſa deſtinée ſinguliere ét

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VII, c.* 5, *decad.* 4, *V, c.* 7, *&c.*

n seulement d'être dépouillé de toute auto-
ité par le souverain qu'il servoit avec tant de
èle & de succès, mais d'être regardé com-
e un sujet rébelle. Par les intrigues de
Fonzeca, evêque de Burgos, sa conduite,
orsqu'il prit le gouvernement de la nouvel-
e Espagne, fut déclarée une usurpation con-
traire à l'autorité royale ; & Christoval de
Tapia fut revêtu d'une commission qui l'au-
torisoit à destituer Cortès, à se saisir de sa
personne, à confisquer ses biens & à recher-
cher tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors pour
en rendre compte au conseil des Indes dont
l'évêque de Burgos étoit président. Quel-
ques semaines après la réduction de Mexico,
Tapia débarqua à la Vera-cruz, y portant
l'ordre du souverain de dépouiller le conquér-
ant de toute autorité & de le traiter en
criminel. Mais Fonzeca avoit choisi un hom-
me peu propre à seconder son inimitié pour
Cortès. Tapia n'avoit ni la réputation, ni
les talens nécessaires pour exécuter la com-
mission importante dont il étoit chargé. Cor-
tès, en témoignant publiquement le plus
grand respect pour l'autorité de l'empereur,
prit secrétement des mesures pour rendre
inutiles les ordres dont Tapia étoit chargé.

Liv. V. 1521. Il entama avec lui une négociation si c
pliquée, il multiplia tellement les confé
ces, il employa tour à tour & les men
& les promesses & les présens d'une ma
re si adroite, qu'il détermina enfin cet h
me foible à abandonner un pays qu'il n'é
pas digne de gouverner (1).

Il s'adresse de nouveau à la cour. 15 Mai 1522. Cependant, malgré l'adresse avec laqu
il venoit de parer ce coup, Cortès étoi
persuadé qu'il ne tenoit pas son pouvoir
ne autorité légitime & suffisante qu'il se
termina à envoyer en Espagne des dépu
pour y faire une description pompeuse
succès de ses armes, pour y porter des
chantillons des productions du pays &
riches présens pour l'empereur, comme
gages des grands revenus que la couro
pourroit tirer dans la suite de ses nouve
conquêtes, & pour demander en récomp
se de tous ses services l'approbation de t
ce qu'il avoit fait & le gouvernement
pays que sa conduite & la valeur de ses co
pagnons avoient soumis à la couronne de C
tille. Le moment où les députés se préso

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. III*, *c.* 16, *decad.* 4, *c*
Cortès, *relat.* 281, E. B. Diaz., *c.* 158.

ent à la cour étoit favorable. Les mou- Liv. V.
iens qui avoient troublé l'Espagne à l'a- 1522.
ement de ce prince au trône, achevoient
e se calmer (1). Les ministres avoient le
e s de s'occuper des affaires du dehors; les
é ts qu'on publioit des victoires de Cortès
e plissoient ses compatriotes d'admiration;
é ndue & les richesses des pays conquis
t ent pour eux un objet d'espérances flat-
e es & sans bornes. Ce qu'il pouvoit y
v r d'irrigulier dans la maniere dont Cor-
è s'étoit élevé au pouvoir, étoit couvert
a l'éclat & le mérite des grandes actions
u l n'avoit faites qu'à l'aide de ce pouvoir
i ne. Tous les esprits se révoltoient à la
e ée de punir un homme dont les services
n itoient plutôt les plus grandes marques
e distinction. La voix publique s'élevoit
a ement en sa faveur, & Charles, arrivant
n Espagne dans le même tems, adopta les
e imens de ses sujets avec l'ardeur de son
g Malgré les réclamations de Velasquès Il est nommé capitaine-général & gouverneur de la nouvelle Espagne.
& la résistance de l'évêque de Burgos, il
n oma Cortès capitaine-général & gouver-
n er de la nouvelle Espagne, jugeant que

(1) Histoire de Charles V, *Tom. II.*

Liv. V. 1522.

personne n'étoit aussi capable de maint l'autorité royale ou d'établir un bon gou nement parmi ses sujets Espagnols & Ind de la nouvelle Espagne, que le même c mandant à qui les premiers s'étoient vo tairement soumis & que les derniers éto accoutumés à craindre & à respecter dé si long-tems (1).

Ses plans & ses dispositions.

Cortès, même avant d'avoir obtenu son souverain la confirmation légale de autorité, ne craignoit pas d'en exercer droits pour assurer sa conquête & la re utile à sa patrie. Il résolut d'établir le c lieu de son gouvernement au même end où étoit situé l'ancien, & il entrepri relever Mexico de ses ruines. Comme faisoit une brillante idée de la future g deur de l'état qu'il fondoit, il commen rebâtir sa capitale sur un plan dont l'ex tion en a fait peu à peu la plus belle vill nouveau monde. Il employa en même-t dans différentes provinces des personnes truites pour rechercher les mines, & il ouvrit quelques-unes, les plus riches de les que les Espagnols eussent jusques-là

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV* 3. Gomera 164, 165. B. Diaz, 167, 168.

cvertes en Amérique. Il détacha ſes prin- Liv. V. 1522.
ci iux officiers dans les provinces éloignées
& les encouragea à s'y établir, non-ſeule-
nat en leur donnant de grandes conceſſions
de terre, mais encore en leur accordant ſur
e Indiens la même autorité & les mêmes
rits d'en exiger des ſervices que les Eſpa-
gnols s'étoient attribués dans les iſles.

Ce ne fut pas cependant ſans difficulté Révol-
qu'e l'empire du Mexique fut réduit à for- tes des Mexicains
mr une colonie Eſpagnole. Ce peuple, pouſ- & cruau-
é à bout par l'oppreſſion, oublia ſouvent la tés des Eſ-
ériorité des Eſpagnols & courut aux ar- pagnols.
ms pour recouvrer ſa liberté; mais la diſ-
ciline & la valeur des Européens l'empor-
tent par-tout. Malheureuſement pour la
gloire de l'Eſpagne, les vainqueurs ſouille-
ret leur victoire par la maniere dont ils
tr terent le peuple vaincu. Auſſitôt qu'ils
furent maîtres de la capitale & de la perſon-
ne de Guatimoſin, ils ſuppoſerent que le
roi de Caſtille entroit dès ce moment en
poſſeſſion de tous les droits du monarque pri-
ſonier & affecterent de conſidérer les moin-
dis efforts des Mexicains pour aſſurer leur
indépendance, comme une rébellion de vaſ-
au contre leur ſouverain, ou une révolte

Liv. V. 1522. d'eſclaves contre leur maître. Sur le p texte de ces maximes arbitraires, ils vio rent tous les droits de la guerre entre nations. A chaque mouvement d'une p vince ils y réduiſoient le peuple à la plus h miliante des conditions, la ſervitude p ſonnelle. Les chefs, regardés comme p criminels, étoient mis à mort par les ſi plices les plus honteux & les plus cruels puſſent imaginer l'inſolence & la férocité vainqueur. Dans preſque toutes les part de l'empire, les progrès des Eſpagnols étoie marqués par des traces de ſang & par actions d'une atrocité révoltante. Dans c le de Panuco ſoixante Caciques ou chefs quatre cens nobles furent brûlés vifs à fois, & cette exécrable barbarie ne fut p commiſe dans un moment d'emportemer ni par un ſubalterne. Elle fut l'ouvrage Sandoval, officier dont le nom tient le pr mier rang après celui de Cortès dans les a nales de la nouvelle Eſpagne, & elle avo été concertée avec Cortès lui-même. Po mettre le comble à l'horreur de cette ſcen on aſſembla les parens & les enfans de c malheureuſes victimes & on les força d'

Liv. V. 1522.

re: émoins de leurs ſupplices (1). Il pa-
oi impoſſible d'ajouter à ces excès : ils
ur nt cependant ſuivis d'une atrocité qui
évolta les Mexicains plus fortement enco-
re, en leur faiſant ſentir tout leur aviliſſe-
ne & le mépris inſultant de leurs vain-
ueurs pour l'ancienne dignité de leur em-
re. Sur un léger ſoupçon, appuyé ſur des
moignages ſans force, que Guatimoſin a-
it formé le projet de ſecouer le joug &
ex iter ſes anciens ſujets à prendre les ar-
es Cortès, ſans forme de procès, fit pen-
re le malheureux monarque & les Caciques
Tlazeuco & de Tacuba, les deux perſon-
nes les plus qualifiées de l'Empire. Les Me-
xicains virent avec horreur & étonnement
ce upplice honteux infligé à des hommes
qu'ils reſpectoient preſqu'à l'égal de leurs
dieux (1). L'exemple de Cortès & de ſes
principaux officiers encouragea les moindres
Eſpagnols à commettre les plus grands ex-
cès. Nuño de Guſman en particulier, dans
toutes les expéditions qu'il commanda, desho-
nora un nom illuſtre par un grand nombre

(1) Cortès, *relat.* 291. C. Gomera *Cron. c.* 155.
(2) Gomera *Cron. cap.* 170. B. Diaz, *cap.* 177. Her-
rera, *decad.* 3, *lib. VIII, cap.* 9. Voyez la NOTE XXVI.

Liv. V. 1522.

d'actions d'une barbarie & d'une atrocité ticuliere (1).

Premier objet formé par l'induſtrie des conquérans.

Une circonſtance paroît avoir ſauvé Mexicains de l'entiere deſtruction que Eſpagnols avoient portée dans les iſles. premiers conquérans du Mexique n'entre rent pas d'y fouiller les mines. Ils n'avo ni les fonds pour les avances des grands vaux, néceſſaires pour pénétrer juſqu'à profondeurs où la nature a caché les mé précieux, ni les connoiſſances des proc de métallurgie par leſquels on ſépare le tal de ſa mine. Ils ſe contenterent de la thode plus ſimple pratiquée par les Ind de laver les terres entraînées des monta par les rivieres & les torrens & d'en re les grains d'or qu'on y trouve. Les ri mines de la nouvelle Eſpagne, qui ont puis verſé tant de richeſſes ſur le globe furent découvertes que pluſieurs année près la conquête, vers 1552 &c. (2), cette époque l'Eſpagne avoit déja établ Mexique un gouvernement mieux réglé plus humain. L'expérience, fruit des mieres fautes, avoit ſuggéré aux con

(1) Herrera, *decad.* 4 & 5 *Paſſim.*
(2) Herrera, *decad.* 8, *lib.* X, *c.* 21.

ris beaucoup de loix utiles & douces en fa- Liv. V.
veur des Indiens, & quoiqu'on augmentât le 1521.
nombre de ceux qui travailloient aux mines,
espece de travail le plus funeste à l'homme,
ls souffrirent moins de maux & moins de
dépopulation que les isles n'en avoient souf-
ert des exploitations moins étendues, mais
plus mal réglées des premiers conquérans.
La grande mortalité des Indiens fit éva-
nouir aussi les espérances de leurs nouveaux
maîtres. Les travaux des mines mal con-
duits rapporterent peu de richesses aux en- Leur pauvreté.
trepreneurs; &, comme on le remarque dans
les nouveaux établissemens, les dangers &
les difficultés furent pour les premiers Co-
lons, tandis que les fruits de leurs travaux
et de leurs succès, réservés à des tems plus
tranquilles, furent recueillis par des succes-
seurs qui avoient plus d'industrie avec moins
de mérite. Les premiers historiens de l'A-
mérique nous parlent sans cesse des maux
qu'urent à souffrir ses conquérans & de
leur extrême (1) pauvreté. Dans la nouvel-
le Espagne, leur condition devint encore

(1) Cortès, *relat. pag.* 283. F. B. Diaz, C. 209.

Liv. V. 1522. plus fâcheuſe par des arrangemens particuliers à cette colonie.

Charles V, en nommant Cortès gouverneur, établit en même-tems des commiſſaires indépendans de lui pour y recevoir & adminiſtrer ſes revenus (1). Ces gens, placés dans des emplois ſubalternes à Madrid, ſe laiſſerent ſi fort enivrer par cette élévation ſoudaine, qu'ils ſe crurent appelés à un rôle de la plus grande importance. Accoutumés aux formalités minutieuſes des bureaux & remplis des idées étroites qu'ils avoient prises dans la ſphere où ils s'étoient exercés juſqu'alors, ils furent très-étonnés de l'autorité dont Cortès y jouiſſoit & ne conçurent 1524. pas combien la maniere de gouverner un pays nouvellement conquis eſt différente de celle qu'on peut employer dans un état où un gouvernement tranquille & régulier eſt établi depuis long-tems. Ils repréſenterent Cortès à la Cour d'Eſpagne comme un ambitieux & comme un tyran, qui, ſe donnant un pouvoir ſupérieur à la loi même, aſpiroit à l'indépendance, & qui, par ſes richeſſes exceſſives & par l'influence qu'elles lui do-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *c.* 3.

bient, étoit en état d'exécuter les projets criminels qu'il paroiſſoit méditer (r). Ces inſinuations firent des impreſſions ſi fortes ſur les miniſtres Eſpagnols, preſque tous formés aux affaires ſous l'adminiſtration ſévère & jalouſe de Ferdinand, qu'ils oublierent tous les ſervices de Cortès & les travaux exceſſifs auxquels il venoit de ſe livrer, en conduiſant lui-même une expédition dans laquelle il s'étoit avancé du lac de Mexico à l'extrémité occidentale du pays de Honduras (s). Ils firent bientôt paſſer leurs ſoupçons dans l'eſprit de leur maître, & déterminerent Charles-quint à envoyer au Mexique le licentié Paul de Léon, pourvu d'amples pouvoirs, pour rechercher la conduite de Cortès & même pour le faire arrêter & l'envoyer priſonnier en Eſpagne, s'il le trouvoit coupable.

Cortès retourne en Eſpagne.

La mort ſoudaine de Paul de Leon, peu de jours après ſon arrivée dans la nouvelle Eſpagne, empêcha l'exécution de ces ordres; mais, comme ils étoient connus, Cortès fut vivement bleſſé de cette ingratitude pour des

(r) Herrera, *decad.* 3, *lib. V, cap.* 14.

(s) Voyez la NOTE XXVII.

LIV. V. 1525. services les plus grands qu'un roi d'Espag eût jamais reçus d'aucun de ses sujets.

Il travailla cependant à regagner la con ance de son souverain & à conserver sa pl ce. Mais tous les Espagnols employés p le gouvernement dans la nouvelle Espag étoient autant d'espions de sa conduite donnoient les interprétations les plus ma gnes & les plus défavorables à toutes ses a 1528. tions. Les craintes de Charles & de ses m nistres redoublerent. On forma une nouve le commission revêtue de pouvoirs plus éte dus, & l'on prit différentes précautions pou prévenir ou punir la résistance de Cortès s' avoit l'audace de manquer à la fidélité d't sujet (1). Cortès, en voyant se former l'orag qui le menaçoit, éprouva toutes les ém tions violentes, naturelles à un homm qui a l'ame fiere, & qui, au lieu de la reco noissance qu'on lui doit, reçoit un indig traitement. Mais, quoique quelques-uns d ses compagnons les plus déterminés le pre faissent de faire valoir la justice de sa caus contre une patrie ingrate & de saisir d'un

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. VIII*, *cap.* 15, *decad.* 4, *lib.* *cap.* 1, *lib. IV*, *cap.* 9, 10. B. Diaz, *cap.* 172, 19 Gomera *Cron. cap.* 162.

ain hardie le pouvoir que de bas courtisans Liv. V.
1528.
ccusoient de convoiter (1), il demeura si
en maître de lui-même, ou fut retenu si
rtement par des sentimens de fidélité pour
n souverain, qu'il rejeta ces dangereux
onseils & prit le seul moyen qui lui restât
our conserver sa dignité sans s'écarter de
n devoir. Il résolut de ne pas s'exposer à
honte de se voir appelé en jugement dans
n pays qui avoit été le théatre de sa gloire
de ses triomphes; &, au lieu d'attendre
rrivée des juges qu'on envoyoit, il se ren-
t sans délai en Espagne pour y confier sa
use & sa personne à la justice & à la géné-
sité de son souverain (2).

Cortès parut dans sa patrie avec un éclat Sa ré-
ception.
onvenable au conquérant d'un royaume. Il
voit apporté avec lui une grande partie de
s richesses, beaucoup de bijoux & d'orne-
emens de grand prix, & différentes pro-
uctions de la nouvelle Espagne (3). Il étoit
ccompagné par quelques Mexicains du pre-
ier rang & par les plus considérables de ses

(1) B. Diaz, *cap.* 194.
(2) Herrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *cap.* 8.
(3) Voyez la NOTE XXVIII.

Liv. V. 1528.

officiers. Son arrivée dissipa en un mom tous les soupçons & toutes les craint L'empereur, ne voyant plus rien à redou des desseins qu'on prêtoit à Cortès, le re comme un sujet fidele qui se présentoit à maître, en se reposant sur son innocence, qui la grandeur de ses services donnoit droits aux plus hautes distinctions. On accorda l'ordre de St. Jaques, le titre marquis del Valle de Guaxaca & la propri d'un grand territoire dans la nouvelle Es gne; &, comme ses manieres étoient poli quoiqu'il eût passé sa vie au milieu d'avent riers grossiers & sans éducation, l'empere l'admit dans sa familiarité comme ses cour sans les plus élevés par leur naissance ou le rang (1).

Gouvernement établi dans la nouvelle Espagne.

Cependant, au milieu de ces marques considération, les traces de la défiance se la soient appercevoir encore. Quoique Cort sollicitât vivement son rétablissement dans gouvernement de la nouvelle Espagne, Cha les, trop sage pour confier un emploi si im portant à un homme qu'il avoit soupçonn refusa de lui donner de nouveau un pouvo

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *cap.* 1, *lib. IV*, *cap.* B. Diaz, *cap.* 196. Gomera *Cron. cap.* 182.

qu'il craignoit de ne pouvoir plus borner ou réprimer. Cortès, quoiqu'honoré de nouveaux titres, ne remporta à Mexico qu'une autorité diminuée. On lui laissa le commandement des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes; mais toute l'administration civile fut confiée à un conseil, appelé Audience de la nouvelle Espagne. Dans des tems postérieurs, lorsque l'accroissement de la colonie y rendit nécessaire une autorité unique & plus étendue, Antoine de Mendoza, de la premiere noblesse d'Espagne, y fut envoyé en qualité de vice-roi & réunit dans sa personne les deux pouvoirs qu'on avoit séparés du tems de Cortès.

LIV. V. 1528.

1530.

Cette séparation même devint la source de dissensions continuelles, de chagrins pour Cortès & d'obstacles à tous ses projets. Comme il n'avoit plus d'occasions de déployer ses talens & d'exercer son activité qu'en tentant de nouvelles découvertes, il forma différens plans d'entreprises de ce genre, qui toutes portent le caractere d'un génie hardi & porté au grand. Il avoit toujours cru qu'en s'avançant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique septentrionale, on trouveroit quelque dé-

Nouveaux projets de Cortès.

Liv. V. 1536.

troit conduisant à l'océan occidental, ou q
dans l'isthme de Darien mieux connu, on
couvriroit quelque communication entre
mer du nord & celle du sud (1). Mais
espérances ayant été trompées dans l'une
l'autre tentative, il se borna aux expéditi
qu'on pouvoit faire des ports de la nouv
Espagne sur la mer du sud. Il y arma s
cessivement différentes petites escadres, d
les unes périrent & les autres revinrent
avoir fait aucune découverte importa
Las de confier à d'autres la conduite de
opérations, il se mit lui-même à la tête d
nouvel armement, & après avoir beauc
souffert & essuyé des dangers de toute es
ce, il découvrit la grande péninsule de
Californie & reconnut la plus grande pa
du golfe qui la sépare de la nouvelle Es
gne. La découverte d'un pays si étendu
roit fait honneur à tout autre qu'à lui; n
elle n'ajouta rien à la gloire de Cortès &
satisfit pas les grandes espérances qu'il av
conçues (2). Dégoûté par de mauvais suc
au

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 294. B.
(2) Herrera, *decad.* 5, *lib. VIII, c.* 9, 10, *decad. lib. VI, cap.* 14. Venegas, *hist. of Californ.*, I, 125. renzana, *hist. pag.* 322, *&c.*

xquels il n'étoit pas accoutumé, & las de Liv. V.
ouver toujours des oppositions à ses vues, 1543.
la part de gens avec lesquels il trouvoit
nteux pour lui d'être obligé de contester,
retourna une seconde fois en Espagne pour
mander ce qu'il croyoit lui être dû.

Il n'y reçut pas l'accueil que ses services Sa mort.
même la décence seule le mettoient en
oit d'espérer. La gloire de ses anciens ex-
oits étoit déjà en partie oubliée ou éclip-
e par celle des nouvelles conquêtes, plus
centes & plus importantes, faites en d'au-
es parties de l'Amérique. On n'attendoit
us rien d'un homme déjà avancé en âge,
qui commençoit à être malheureux. L'em-
reur le reçut poliment, mais froidement.
es ministres le traiterent tantôt avec lége-
té & tantôt avec insolence. Ses plaintes
furent pas écoutées. Il fit valoir inutile-
ent ses droits. Après avoir perdu plu-
urs années à solliciter inutilement les mi-
stres & les magistrats, occupation aussi
nuyeuse que mortifiante pour un homme
un caractere altier, qui jusques-là avoit
esque toujours commandé, Cortès finit ses
urs le deux décembre mil cinq cent
arante-sept, dans la soixante-deuxieme

Liv. V. 1540. année de son âge. Sa destinée fut semblable celle de tous ceux qui se sont illustrés p des découvertes ou des conquêtes dans nouveau monde. Envié par ses contemp rains & mal récompensé par le souverai qu'il avoit servi, il a été admiré & célébr par les siecles suivans. Pour se former u idée de son caractere, il suffit de considér avec impartialité toute la suite de ses action

Fin du Livre cinquieme.

HISTOIRE

DE

L'AMERIQUE.

LIVRE SIXIEME.

DEPUIS que Nugnès de Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avoit découvert la mer du sud & acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvoit conduire, tous les yeux & tous les projets des aventuriers Espagnols, établis dans les colonies de Darien & de Panama, se tournoient vers ces pays inconnus. Dans un siecle où l'esprit aventurier étoit assez ardent pour engager un grand nombre d'hommes à hasarder toute leur fortune & à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte simplement possible, le moindre rayon d'espérance étoit saisi avec ardeur, & sur des informations

Liv. VI. 1523. Entreprises pour la découverte du Pérou.

LIV. VI. 1523.

légeres on entreprenoit les plus périlleuſe expéditions (1).

Leurs mauvais ſuccès.

C'eſt ainſi que différens armemens furen faits pour prendre poſſeſſion des pays ſitué à l'eſt de Panama. Mais ces entrepriſes con fiées à des chefs, dont les talens étoient au deſſous des difficultés, n'eurent aucun ſuc cès (2). Comme ces excurſions ne s'éten doient pas au-delà des limites de la provinc à laquelle les Eſpagnols ont donné le nom d *Tierra-firme*, pays couvert de bois, pe peuplé & très-mal-ſain, les aventuriers leur retour firent des rapports décourageant des maux qu'ils avoient ſoufferts & du pe d'eſpérances qu'offroient les lieux qu'i avoient viſités. Ces récits calmerent un pe la fureur des découvertes de ce côté, & s'établit une opinion générale que Balbo s'étoit laiſſé ſéduire par quelqu'Indien ignc rant, qui avoit voulu le tromper, ou qu avoit été mal entendu.

Mais il y avoit alors à Panama trois homme ſur leſquels les circonſtances qui découra geoient tous les autres faiſoient ſi peu d'im preſſions, qu'au moment même où tou

(1) Voyez la NOTE XXIX.
(2) Calancha. *Cronica*, *pag.* 100.

rgardoient comme chimérique l'espoir de dé- L. IV. VI. 1524.
cuvrir à l'est le riche pays qu'avoit annoncé
Elboa, ils se déterminerent à entreprendre
l'xécution de son projet. Ces hommes ex-
t ordinaires étoient François Pizarre, Diego
dAlmagro & Fernand de Luque. Pizarre
ét it fils naturel d'un gentilhomme de
bnne famille & d'une femme de basse nais-
sce; &, comme il arrive malheureusement
ax enfans illégitimes, son éducation avoit
é entierement négligée. Son pere, ne le
oyant pas destiné à s'élever au-dessus de
l condition de sa mere, l'employa dans sa
junesse au métier humiliant de porcher.
Iais le jeune Pizarre dédaignant cette vile
ccupation se fit soldat; &, après avoir servi
uelques années en Italie, s'embarqua pour
lAmérique où une carriere sans bornes ou-
rte aux talens, attiroit tout aventurier
mbitieux qui prétendoit égaler sa fortune à
s desirs. Sur ce théatre Pizarre se distin-
ua promptement. Né avec un caractere
ussi entrepenant que son corps étoit robus-
e, il étoit le premier à tous les dangers,
ujours infatigable & d'une patience à tou-
e épreuve. Quoiqu'ignorant jusqu'à ne sa-
oir pas lire, on le regarda bientôt comme

Liv. VI. 1524.

un homme né pour commander. Il réu dans toutes les opérations dont il fut ch gé, unissant en sa personne des qualités se trouvent rarement ensemble, la persév rance & l'ardeur, la hardiesse dans la co binaison de ses plans & la prudence dans l exécution. En se jetant de bonne he dans les affaires sans autres moyens que talens & son adresse, & en ne comptant q sur lui-même pour se tirer de l'obscurité, acquit une si grande connoissance des affai & des hommes, qu'il se rendit bientôt pr pre à conduire les unes & à gouverner autres (1).

La naissance d'Almagro n'étoit pas pl relevée que celle de Pizarre. Celui-ci ét bâtard, l'autre étoit un enfant trouvé. A magro, élevé dès sa jeunesse dans le méti des armes, comme son compagnon, ne l cédoit en aucune des vertus militaires. avoit comme lui une valeur intrépide, u activité infatigable & une constance à l' preuve de toutes les fatigues que la guer pouvoit entraîner après elle dans le nouve monde; mais ces qualités dans Almag

(1) Herrera, *decad.* 1 & 2, *Passim*, *decad.* 4, *lib.* V & 107. Gomera, *Hist. c.* 144. Zarate, V *lib. I*, c. 9.

ient accompagnées de la franchiſe & de la générosité d'un ſoldat. Dans Pizarre elles étoient unies avec l'adreſſe, la ruſe & la dissimulation d'un politique, l'art de cacher ſes deſſeins & la ſagacité qui demêle ceux des autres.

Fernand de Luque étoit un prêtre, maître d'école à Panama, qui, par des moyens que les hiſtoriens ne nous ont pas fait connoître, avoit amaſſé des richeſſes qui lui firent concevoir l'eſpérance de s'élever aux plus hauts emplois.

Conditions de leur association.

Tels étoient les hommes deſtinés à renverſer un des plus grands empires du monde. Leur aſſociation fut autoriſée par Pedrarias gouverneur de Panama. Chacun mit toute ſa fortune pour former le capital de l'entrepriſe. Pizarre, le moins riche des trois, ne pouvant fournir autant de fonds que les autres, prit ſur lui la plus grande partie de la fatigue & du danger en ſe chargeant de commander en perſonne l'armement deſtiné au premier voyage & à la premiere découverte. Almagro devoit conduire les renforts de troupes & de proviſions dont Pizarre pourroit avoir beſoin. Luque devoit reſter à Panama pour traiter avec le gouverneur &

Liv. VI. 1524. veiller aux intérêts communs. L'enthou asme religieux se trouve encore ici, comn chez tous les aventuriers qui se sont signal dans le nouveau monde, uni avec la passi des découvertes, union étrange qui for fioit l'un & l'autre sentiment. Cette con dération, formée par l'avidité & l'ambitio fut confirmée par les cérémonies les plus s lemnelles de la religion. Luque célébra messe, partagea l'hostie consacrée en tr parties pour lui & ses deux associés, & contrat, qui avoit pour objet le pillage & meurtre, fut ratifié au nom du Dieu paix (1).

Leur premiere expédition. 14 Nov.

La force de leur premier armement ne r pondoit pas à la grandeur de l'entreprise. l zarre partit de Panama avec un seul vaisse de peu de port & cent douze hommes. l Espagnols connoissoient encore si peu mers de cette partie de l'Amérique, que tems pris pour le départ se trouva être moins favorable de toute l'année, les ven réglés qui soufloient alors étant directeme contraires à la route qu'ils avoient à ten

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VI, c.* 13. Zarate, 1 5 *c.* 1.

Liv. VI. 1525.

). Après avoir louvoyé pendant ſoixante-
x jours avec beaucoup de danger & de
ligue, Pizarre n'avoit pas fait plus de
emin vers le ſud-eſt que n'en feroit aujour-
hui un bon navigateur en trois jours. Il
tucha en beaucoup d'endroits de la côte de
rre-ferme; mais il trouva par-tout le
ys déſagréable que les premiers naviga-
turs avoient décrit; les terrains bas inon-
s par les rivieres, les plus hauts couverts
bois impénétrables; peu d'habitans, mais
roces & courageux. La faim, la fatigue,
s combats fréquens avec les naturels du
ys &, par-deſſus tout, les maladies propres
x pays humides concoururent à affoiblir
petite armée. Le courage du chef ſoutint
elque-tems celui de ſa troupe, quoiqu'on
apperçût rien qui pût faire découvrir ces
ys abondans en or, où il leur promettoit
e les conduire. A la fin il fut obligé d'a-
ndonner cette côte ſauvage & de ſe reti-
r à Cuchama vis-à-vis des iſles des per-
s, où il eſpéroit recevoir de Panama un
nfort & des proviſions.

Suivie de peu de ſuccès.

Almagro, de ſon côté, ayant fait voile de ce-

(1) Herrera, *dec.* 4, *lib. II*, *c.* 8. Xerès, pag. 179.

Liv. VI. 1525. port avec soixante-dix hommes, s'étoit po té en droiture à la partie du continent où espéroit trouver son associé. Il avoit d barqué ses soldats qui, en cherchant leu compagnons, coururent les mêmes dange & essuyerent les mêmes souffrances qui voient forcé la troupe de Pizarre de quitt ce pays. Repoussés à la fin dans un comb opiniâtre avec les Indiens, dans lequel A magro perdit un œil par un coup de flech ils furent aussi forcés de se rembarquer. hasard les conduisit au lieu où Pizarre s' toit retiré. Ils se consolerent mutuellemen en se contant leurs aventures & en comp

24 Juin. rant leurs souffrances. Comme Almagro s' toit avancé jusqu'à la riviere de Saint-Jean dans le Popayan, où l'aspect du pays & d habitans lui avoit paru moins décourageant ce rayon d'espérance fut suffisant pour déte miner ces hommes ardens à ne pas abando ner leur projet malgré tout ce qu'ils avoie déjà souffert en voulant en suivre l'exéc tion (1).

Ils reprennent leur entreprise. Almagro retourna à Panama pour y recr ter quelques troupes. Mais ce que Pizar

(1) Herrera *decad.* 3, *lib.* VIII, *cap.* 11, 12.

qui avoient souffert donna à ses compatri- Liv. VI.
ts une si mauvaise opinion de son entre- 1526.
rè, que ce fut avec beaucoup de difficulté
il parvint à lever quatre-vingt hommes
L. Tout foible que fût ce renfort, ils n'hé-
trent pas à reprendre leurs opérations.
rès avoir essuyé les mêmes calamités que
s leur premiere expédition, une partie
l'armement toucha à la baie de Saint-Ma-
eu sur la côte de Quito, & débarquant à
ames, au sud de la riviere des Emeraudes,
reconnurent une contrée plus unie & plus
ile qu'aucune de celles qu'ils avoient
s jusques-là sur les côtes de la mer du
, & trouverent les habitans vêtus d'étof-
de laine & de coton & parés de différens
emens d'or & d'argent.

Cependant, malgré ces apparences favora-
, exagérées encore par la vanité de ceux
en rendoient compte & par l'imagination
ceux à qui on les présentoit, Pizarre &
nagro n'oserent tenter d'envahir un pays
euplé avec une poignée d'hommes affoi-
par la fatigue & les maladies. Ils se re-
irent à la petite isle Gallo où Pizarre de-

(1) Voyez la Note XXX. Zarate, *Lib. I, c.* L.

Liv. VI. 1526.

meura avec une partie des troupes, tan que ſon aſſocié retourna à Panama dans l'e pérance d'en ramener un renfort aſſez cor dérable pour prendre poſſeſſion des rich pays dont l'exiſtence n'étoit plus douteuſe leurs yeux. (1).

Pizarre eſt rappelé par le gouverneur de Panama.

Quelques-uns des aventuriers, moins e treprenans & moins hardis que leurs chef avoient envoyé ſecrétement à leurs amis Panama des relations lamentables de leu ſouffrances & de leurs pertes. Almagro mal reçu de Pedro de Los-Rios qui av ſuccédé à Pedrarias. Après avoir peſé choſe avec cette prudence froide & phle matique, qui paroît la premiere des vert aux hommes incapables de concevoir & d'ex cuter de grands deſſeins, il conclut qu'u expédition qui entraînoit une perte ſi gra de d'hommes ne pouvoit être que funeſte une colonie naiſſante & foible. Non-ſeu ment il défendit qu'on fît de nouvelles l vées, mais il dépêcha un bâtiment pour r mener Pizarre & ſes compagnons de l'i Gallo. Almagro & de Luque, très-méco tens de ces meſures qu'ils n'avoient pu pr

(1) Xerès, 184. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VIII*, c.

ir & auxquelles ils n'osoient s'opposer, Liv. VI. 1526.
rverent moyen de faire savoir à Pizarre
s sentimens & l'exhorterent à ne point
donner une entreprise sur laquelle tou-
e leurs espérances étoient fondées & qui
t leur unique ressource pour rétablir leur
éputation & leur fortune, qui avoient déjà
ı l'une & l'autre une fâcheuse atteinte.
Pizarre, avec l'inflexible obstination qui Il refuse
aioit son caractere, n'avoit pas besoin d'ê- de revenir.
r excité à persévérer dans l'exécution de
o projet. Il refusa nettement d'obéir aux
ores du gouverneur de Panama & employa
ote son adresse & toute son éloquence
cr engager ses compagnons à ne pas le
uter. Mais le souvenir des maux qu'ils
vent soufferts étoit si récent dans leur
noire, & la pensée de revoir leur famil-
e leurs amis après une si longue absence
présentoit d'une maniere si séduisante à
eu esprit, que Pizarre ayant tiré avec son
pe une ligne au-delà de laquelle ceux qui
voudroient retourner à Panama devoient pas-
er ils n'y eut que treize de ses anciens sol-
da qui eurent le courage de rester avec lui (1).

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. X. cap.* 2, 3. Zurate, *lib.* 2. Xeres, 181. Comera, *Hist. c.* 109.

Liv. VI. 1526. Ce petit nombre d'hommes détermin
dont les hiſtoriens Eſpagnols ont conſ
les noms avec les éloges qu'ils méritent,
qui l'Eſpagne eſt redevable de ſes plus b
poſſeſſions en Amérique, s'établirent
l'iſle de la Gorgonne. Cette iſle, plus
gnée de la côte que l'iſle Gallo & tout-à
inhabitée, leur parut une retraite ſûre c
pourroient attendre avec plus de tranqui
les ſecours que leurs aſſociés devo
leur procurer. Almagro & de Luqu
les ſervirent pas avec négligence
avec froideur, & leurs importunités fu
ſecondées par la voix de toute la colo
On crioit qu'il étoit honteux d'a
donner de braves gens, engagés dans
entrepriſe utile & glorieuſe à la nation
qui on ne pouvoit reprocher que l'excè
leur zele & de leur courage, & de les
ſer périr comme des criminels dans une
déſerte. Vaincu par les plaintes & les ſ
citations, le gouverneur conſentit enfi
envoyer un petit vaiſſeau à la Gorgon
mais, afin qu'il ne ſemblât pas encour
Pizarre à aucune entrepriſe nouvelle, il
laiſſa paſſer dans ce bâtiment que des h
mes de mer,

Pizarre & ſes compagnons avoient paſſé
q mois dans cette iſle, connue pour l'en-
bit le plus mal-ſain de cette partie de l'A-
rique (1). Pendant tout ce tems leurs
ux avoient été tournés vers Panama, d'où
l eſpéroient que leurs compatriotes leur
verroient quelques ſecours. Mais, laſſés
in d'une attente inutile & excédés de
ffrances auxquelles ils ne voyoient plus
l terme, ils venoient de prendre la réſolu-
in de s'abandonner ſur l'océan avec un ra-
au, plutôt que de reſter plus long-tems
s cet horrible ſéjour. A l'arrivée du
ſſeau de Panama les tranſports de leur
e furent ſi vifs, qu'ils oublierent tout
qu'ils avoient ſouffert. Leurs eſpé-
ces ſe ranimerent, & par un change-
nt rapide, aſſez naturel à des hommes
outumés par leur genre de vie aux viciſſi-
les les plus ſoudaines de la fortune, ils
ſerent de l'excès de l'abbattement à l'ex-
de la confiance. Pizarre les détermina
ment à reprendre leur premier projet
c une nouvelle ardeur. Au lieu de
ourner à Panama, ils porterent au
l-eſt, &, plus heureux que dans leurs ten-

Liv. VI. 1526.

(1) Voyez la Note XXXI.

Liv. VI. 1526.

tatives précédentes, le vingtieme jour ap
leur départ de l'isle de la Gorgonne, ils c

Il découvre le Pérou.

couvrirent la côte du Pérou. Après avo
touché à différens endroits peu considé
bles, ils prirent terre à Tumbés, ville as
grande, située au-delà du troisieme degré
sud de l'équateur & où se trouvoient
grand temple & un palais des Incas, sou
rains du pays (1). Là les Espagnols eur
pour la premiere fois le spectacle de l'op
lence & de la civilisation de l'empire Pé
vien. Ils virent une contrée bien peup
& cultivée avec quelqu'industrie, & les N
turels décemment vêtus & ayant sur les a
tres habitans du nouveau monde l'avanta
de connoître l'usage des animaux domes
ques. Mais ce qui attira plus vivement le
attention fut une quantité d'or & d'argen
grande, que ces métaux étoient employ
non-seulement à la parure de ces peuples
à l'ornement de leurs temples, mais encc
à faire des vases & des ustensiles commun
ce qui ne laissoit plus douter qu'il n'y e
eût une prodigieuse abondance dans le pay

Pizar

(1) Calancha, *pag.* 103.

Pizarre & ses compagnons crurent dès-lors q'ils alloient voir leurs espérances réalisées & se trouver en possession de vastes domain; & de trésors inépuisables. liv VI. 1527.

Cependant, avec le peu de monde qu'il avit sous ses ordres, Pizarre ne pouvoit fa e que reconnoître le riche pays dont il es éroit devenir bientôt le maître. Il suivit qelque-tems la côte & communiqua paisiblment avec les naturels, aussi surpris à la vu de ces étrangers, que les Espagnols eux-mmes l'étoient des marques d'opulence & decivilisation qu'ils appercevoient par-tout. Pizarre reconnut le pays autant qu'il étoit necessaire pour constater l'importance de sa découverte. Il obtint des habitans quelques Lamas, espece d'animal domestique, auquel es Espagnols donnerent le nom de brebis, quelques vases d'or & d'argent, de petits ouvrages de leur industrie & deux jeunes ges à qui il se proposoit d'enseigner la langu Espagnole pour en faire ses interprètes das l'expédition qu'il méditoit. Il arriva à Panama vers la fin de la troisieme année qui s'toit écoulée depuis qu'il en étoit parti (1). Il retourne à Panama. 1527.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. X*, *c.* 3, 6, *decad.* 4, *lib. II*, c. 2. Vega, 2, *lib.* 1, *c.* 10, 14. Zarate, *lib.* 1, *cap.* 2. Benzo. *hist. Novi orbis*, *lib.* 3, *c.* 2.

Liv. VI. 1527. Aucun aventurier de ce ſiecle n'a éprou autant de malheurs & n'a été expoſé à de grands dangers que Pizarre durant ces tr années. La patience avec laquelle il ſuppo les uns, & le courage qu'il montra contre autres, ſurpaſſe tout ce que l'hiſtoire du nc veau monde nous préſente dans le même ge re, quoiqu'on y trouve ces vertus pouſſ juſqu'à l'héroïſme.

1528. Nouveaux projets des aſſociés. Ni les relations que fit Pizarre de l'o lence des pays qu'il avoit découverts, ſes plaintes ameres ſur le rappel de ſes tr pes dans un tems où elles lui étoient néc ſaires pour former un établiſſement, ne rent engager le gouverneur de Panama à carter de ſon premier plan. Il ſoutint touj que la colonie n'étoit pas en état d'enva un ſi puiſſant empire & refuſa d'autor une expédition qui pouvoit ruiner la p vince confiée à ſes ſoins, en lui faiſant f des efforts au-delà de ſes moyens. M toute ſa froideur ne put ralentir l'ardeur trois aſſociés. Ils virent ſeulement qu'il l falloit pourſuivre l'exécution de leur pr ſans le ſecours du gouverneur, ou ſollic auprès de leur ſouverain la permiſſion q ne pouvoient obtenir de l'adminiſtrateur

province. Dans cette vue, après être convenus entr'eux que Pizarre demanderoit pour lui la place de gouverneur, Almagro celle de lieutenant-gouverneur & de Luque la dignité d'évêque, dans le pays qu'ils se proposoient de conquérir, Pizarre partit pour l'Espagne chargé de leurs intérêts communs. La fortune de tous les trois étoit tellement épuisée par les dépenses qu'ils avoient déjà faites, qu'ils eurent beaucoup de peine à se procurer par un emprunt la petite somme nécessaire pour les frais de ce voyage (1). Liv. VI. 1528.

Pizarre se rendit à la cour sans perdre de temps. Quelque nouveau que fût pour lui ce théatre sur lequel il se produisoit, il parut devant l'empereur sans embarras & avec la dignité d'un homme qui se rend à lui-même le témoignage des services qu'il a rendus. Il conduisit sa négociation avec une adresse insinuante qu'on ne devoit attendre, ni de son éducation, ni du genre de vie qu'il avoit mené jusqu'alors. Les récits touchans de ses souffrances & les descriptions pompeuses des pays qu'il avoit découverts, confirmées par Pizarre se rend en Espagne pour y négocier.

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. III*, *c.* 1. Vega, *lib.* 1, *c.* 14.

Liv. VI. 1528. les échantillons de leurs productions qu'il apportoit, firent une telle impreſſion ſur Charles & ſur ſes miniſtres, que non-ſeulement ils approuverent le projet d'une nouvelle expédition, mais qu'ils parurent encore s'intéreſſer aux ſuccès du chef. Pizarre abuſant de ces diſpoſitions favorables, négligea beaucoup les intérêts de ſes aſſociés. Comme de Luque ne couroit pas la même carriere que lui, il obtint pour cet eccleſiaſtique la dignité à laquelle il aſpiroit; mais il ne demanda pour Almagro que le commandement de la fortereſſe qu'on devoit bâtir à Tumbès. Quant à lui-même, il ſe fit accorder tous les titres & toute l'autorité que ſon ambition pouvoit deſirer. Il fut fait gouverneur, capitaine-général & adelantade de toute la contrée qu'il avoit découverte & de celles qu'il eſpéroit conquérir, avec une autorité abſolue, tant pour le militaire que pour le civil, ainſi que tous les privileges juſqu'alors accordés aux conquérans du nouveau monde. Sa juriſdiction, indépendante du gouverneur de Panama, devoit s'étendre dans l'eſpace de deux cens lieues le long de la côte, au ſud de la riviere de Saint-Jago, & il avoit le pouvoir de nommer tous les

Il obtient le gouvernement pour lui-même. 26 Juillet.

ciers qui devoient servir sous lui. Pour ces onceſſions, qui ne coûtoient rien à la cour 'Eſpagne, puiſque c'étoit à Pizarre lui mêe à s'en mettre en poſſeſſion par la conquête, nouveau gouverneur s'engageoit à lever eux cents cinquante hommes & à ſepourvoir e vaiſſeaux, d'armes & de munitions pour umettre à la couronne de Castille le pays ont on lui donnoit le gouvernement. Liv. VI. 1528.

Quelque peu conſidérable que fût le corps ue Pizarre s'étoit obligé de lever, il avoit peu de fonds & ſi peu de crédit, qu'il put peine engager la moitié du nombre de ſolats qu'il vouloit avoir; de ſorte qu'après oir obtenu ſes patentes, il fut obligé de ſe érober du port de Séville pour éviter la vie des officiers chargés d'examiner s'il avoit mpli ſes engagemens (1). Cependant, avant n départ, il reçut quelques ſecours d'argent Cortès qui, étant retourné vers ce tems- en Eſpagne, voulut contribuer aux ſuccès un ancien compagnon qui entroit dans une rriere de gloire ſemblable à celle que luiême venoit de fournir (2). Foibleſſe de ſon armement.

(1) Herrera, *dec.* 4, *Lib. VII*, *c.* 9.
(2) *Ibid. lib. VII*, *c.* 10.

Liv. VI. 1529. Il débarqua à Nombre de Dios & trave
ſa l'iſthme de Panama accompagné de ſes tro
freres, Ferdinand, Juan & Gonzale. Le pr
mier ſeul étoit né d'un mariage légitime. L
deux autres étoient bâtards & fils de Fra
çois d'Alcantara, frere de ſa mere. Ils étoie
tous les trois à la fleur de l'âge, & leur cou
rage & leurs talens les rendoient propres
le ſeconder dans tout ce qu'il pourroit entr
prendre de difficile & de grand.

A ſon arrivée à Panama, Pizarre trou
Almagro indigné de la maniere dont il avo
conduit la négociation à la cour d'Eſpagn
1530. Il ſe reconcilie avec Almagro. Celui-ci renonça d'abord à toute liaiſon av
un homme dont la perfidie l'avoit excl
du pouvoir & des honneurs auxquels il avo
de ſi légitimes droits; & travailla même
former une nouvelle ſociété, dans le deſſe
de traverſer l'entrepriſe de ſon ancien aſſ
cié, ou du moins pour partager l'honneur
ſes découvertes. Mais Pizarre avoit trop
prudence & d'adreſſe pour ne pas préven
une rupture qui pouvoit être ſi fatale à ſe
projets : il offrit de lui-même d'abandonn
à Almagro la charge d'Adelantade & de joi
dre ſes ſollicitations aux ſiennes pour obten
de l'empereur ce titre & un gouvernemen

ndépendant. Il adoucit par degrés cette
a e ouverte & franche, capable d'un reſſen-
ment violent, mais non pas implacable. De
L que, ſatisfait d'avoir réuſſi dans ſes préten-
ns pour lui-même, ſeconda de toute ſon
reſſe les efforts de Pizarre. On ſe recon-
cia, & la confédération ſe renouvela aux
ciennes conditions, que l'entrepriſe ſeroit
nduite aux frais communs des trois aſſo-
és & que les profits ſeroient partagés en-
teux également (1).

Liv. VI. 1530.

En réuniſſant ainſi leurs talens & leurs ef-
rts, ils ne purent raſſembler que trois pe-
s vaiſſeaux & cent quatre-vingt ſoldats,
ont trente-ſix cavaliers. Mais les victoires
s Eſpagnols en Amérique leur avoient don-
une telle idée de leur ſupériorité, que Pi-
rre avec cette petite troupe n'héſita pas
entreprendre la conquête d'un grand em-
re. Almagro demeura encore à Panama
pour y raſſembler un renfort qu'il ſe chargeoit
conduire. La ſaiſon propre à l'em-
rquement & la navigation de Panama au
érou étant mieux connues, Pizarre fit le

Leurs préparatifs.

1531. Février.

(1) Herrera, *dec.* 4, *lib. XII, c.* 9. Zarate, *lib. I, c.* Vega 2, *lib. I, c.* 24.

Liv. VI. 1531. voyage en treize jours, quoiqu'il eût emporté par la force des vents & des co rans à cent lieues au nord de Tumbès & ob gé de débarquer ſes troupes dans la baie Saint-Mathieu. Il ne perdit point de te & revint au ſud ſans s'écarter du rivage, t pour pouvoir être joint plus aiſément par renfort qu'il attendoit de Panama, que po s'aſſurer une retraite ſur ſes vaiſſeaux en d'accident. Il eut cependant beaucoup ſouffrir dans cette route. La côte du Pér eſt en différens endroits ſtérile, mal-ſaine peu habitée. Les Eſpagnols avoient à paſ les rivieres près de leur embouchure, où le volume d'eau rend le paſſage plus diffici Pizarre, au lieu de gagner la confiance des h bitans, les avoit imprudemment attaqués forcés d'abandonner leurs habitations. La mine, l'excès de la fatigue, & des maladi de différens genres réduiſirent les Eſpagn à des extrémités preſqu'auſſi cruelles que ce les qu'ils avoient ſouffertes dans la premie expédition. Ce qu'ils éprouvoient répondoi ſi peu aux deſcriptions ſéduiſantes que P zarre leur avoit faites du pays où il les con duiſoit, que pluſieurs de ſes compagnons con

Il débarque au Pérou.

mer

rencerent à lui faire des reproches, & que Liv. VI. 1531.
ſ ſoldats auroient perdu toute confiance en
l, ſi, même dans cette partie ſtérile du Pé-
ru, ils n'euſſent trouvé quelques apparences
d richeſſe & de culture qui ſembloient juſ-
tier les rapports de leur chef. Enfin ils ar- 14 Avril.
rerent dans la province de Coaque, & ayant
ſi pris les habitans de la ville principale, ils
y trouverent des vaſes & des ornemens d'or
& d'argent évalués à plus de trente mille
pzos, & d'autres richeſſes qui diſſiperent
ers doutes & rendirent aux plus mécontens
& leur courage & leurs premieres eſpéran-
ce (1).

Pizarre lui-même fut ſi tranſporté de ces Ses me-
ines dépouilles, qu'il conſidéroit comme ſures pour obtenir du
e premiers fruits d'une terre abondante en renfort.
r ors, qu'il dépêcha ſur le champ un vaiſ-
eu à Panama avec une groſſe part du butin
pour Almagro, & un autre bâtiment à Ni-
aragua chargé de ſommes conſidérables pour
e perſonnes en crédit dans la province,
as l'eſpérance que cet étalage des richeſſes
il avoit acquiſes en ſi peu de tems déter-

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib.* 7, *c.* 9, *Lib.* 2, *c.* 15. Xe-
ez 182.

LIV. VI. 1531. mineroit beaucoup d'aventuriers à venir
joindre. En attendant, il continuoit ſa ma
che le long de la côte, & dédaignant d'en
ployer d'autres moyens que la force ouve
te, il attaquoit les naturels du pays da
leurs habitations éparſes avec une ſi gran
impétuoſité, qu'il les forçoit à ſe ſoumett
ou à ſe retirer dans l'intérieur des terr
Cette apparition ſoudaine d'étrangers qui
noient envahir leur pays, dont la figure
les manieres étoient également extraordin
res à leurs yeux, & à qui rien ne pouv
réſiſter, fit ſur les Péruviens la même i
preſſion de terreur qu'avoient éprouvé
autres nations de l'Amérique. Pizarre
rencontra preſqu'aucune réſiſtance juſq
l'iſle de Puna dans la baie de Guayaq
Cette isle étoit plus peuplée que les aut
pays qu'il avoit traverſés, & les habitans
étoient plus courageux & moins civili
que ceux du continent. Ils ſe défendir
avec tant de valeur & d'obſtination que
zarre employa ſix mois à les ſoumettre.
Puna il s'avança à Tumbès, où les malad
qui s'étoient miſes dans ſa troupele for
rent de ſéjourner pendant trois mois (

(1) P. Sancho, *ap.* Ramus III. *p.* 371. N. Herrera, *lib. VII, c.* 13, *lib. IX, c.* 1. Zarate, *lib. II, c.* 2 Xerès, *p* 182, *&c.*

Liv. VI. 1532.

Pendant ce tems de repos il commença à recueillir le fruit des soins qu'il avoit pris de répandre la renommée de ses premiers succès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachemens, qui n'étoient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun ; mais qui lui prurent un renfort d'autant plus considérable, que l'un étoit commandé par Sébastien Enalcasar, & l'autre par Ferdinand Soto, deux des meilleurs officiers qui eussent servi en Amérique. De Tumbès il se porta sur la riviere de Piura, & dans une situation avantageuse près de son embouchure, il établit la premiere colonie Espagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de Saint-Michel.

Il en reçoit & continue sa marche. 16 Mai.

A mesure que Pizarre s'avançoit vers le centre du Pérou, il acquéroit plus de connoissances sur la grandeur, la police & l'état des affaires de cet empire. Il n'auroit pu alors, sans ces connoissances préliminaires, conduire heureusement ses opérations, & sans cette circonstance, on ne pourroit pas même aujourd'hui expliquer les progrès que les Espagnols avoient déjà faits, & développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite.

Liv. VI. 1532. Etat de l'empire du Pérou.

A l'époque de l'invasion des Espagnol l'empire du Pérou s'étendoit du nord au s à plus de quinze cens milles de côtes sur mer du sud. La profondeur de l'est à l'ou étoit beaucoup moins considérable & born par les grandes chaînes des Andes qui prolongent d'une de ses extrémités à l'aut dans toute sa longueur. Le Pérou, comm le reste du nouveau monde, étoit origin rement partagé en beaucoup de petites n tions ou tribus indépendantes, différant l unes des autres par leurs mœurs & par l formes grossieres d'une police imparfaite; toutes étoient alors si mal civilisées, que, nous en croyons les traditions des Pér viens, elles n'avoient rien au-dessus des n tions les plus sauvages de l'Amérique. D pourvus de toute espece de culture & d'i dustrie régulieres, sans demeures fixes, connoissant aucune de ces obligations mor les qui forment les premiers liens de l'unio sociale, les habitans erroient nuds dans l forêts dont leur pays étoit couvert, plu semblables à des animaux sauvages qu'à d hommes. Après avoir lutté pendant plu sieurs siecles contre les maux inséparables d

cte barbarie, & lorſque rien ne ſembloit annoncer pour eux les approches de la civiliſation, un homme & une femme d'une figure majeſtueuſe & décemment vêtus leur apparurent, dit-on, ſur les bords du lac Titiaca. Ces deux perſonnages s'annoncerent comme enfans du ſoleil. Cette divinité bienfaiſante avoit, dirent-ils, regardé d'un œil de compaſſion les maux de la race humaine & la envoyoit pour l'inſtruire & la réformer. Leurs exhortations, fortifiées par le reſpect qu'inſpiroit la divinité au nom de laquelle ils parloient, déterminerent pluſieurs de ces ſauvages errans à ſe réunir: ils reçurent, comme des ordres du ciel, les inſtructions de ces deux êtres extraordinaires, & les ſuivent à Cuzco, où ils s'établirent & jeterent les fondemens d'une ville. Liv. VI. 1532.

Manco Capac & Mama Ocollo, (tels étoient les noms de ces prétendus enfans du ſoleil) ayant ainſi raſſemblé pluſieurs tribus errantes, établirent parmi les Péruviens cette union ſociale qui, en multipliant les objets de deſirs & en combinant les efforts de l'eſprit humaine, excite l'induſtrie & amene les progrès de tous les genres. Manco Capac

LIV. VI. 1532. instruisit les hommes dans l'agriculture dans les autres arts utiles. Mama Oco enseigna aux femmes l'art de filer & celui faire des tissus. Par le travail d'un sexe subsistance devint moins précaire; celui l'autre rendit la vie plus douce. Après avo pourvu aux objets de premiere nécessité po une société naissante, c'est-à-dire à la nou riture, au vêtement & à l'habitation du pe ple grossier qu'il avoit pris sous sa conduit Manco Capac s'occupa de rendre leur félic té durable en leur donnant une police & d loix. Ses instructions, que nous détaill rons plus au long dans la suite, fixerent l différens rapports des hommes entr'eux prescrivirent les devoirs qui en résultoien Par-là un peuple barbare & grossier acqu des mœurs & prit des idées de décence. L fonctions des personnes chargées de que qu'administration & revêtues de quelqu'a torité furent réglées avec tant de précisio & la subordination fut si bien établie, qu'il forma bientôt un état politique, régulier bien gouverné.

C'est ainsi, selon la tradition des Péru viens, que fut fondé l'empire des *Incas* o *Seigneurs* du Pérou. Peu considérable

ſa origine, il ne s'étendoit pas au-delà de huit lieues de Cuzco. Mais, dans ces bornes étroites, Manco Capac exerça une autorité abſolue. Ses ſucceſſeurs, à meſure que leur domination s'étendit, s'arrogerent les mêmes droits. Leur deſpotiſme étoit auſſi abſolu que celui des ſouverains de l'Aſie. Les Incas étoient reſpectés, non-ſeulement comme des monarques, mais comme des divinités. Leur ſang étoit regardé comme ſacré & ne fut jamais ſouillé par aucun mélange, tout mariage étant défendu entre le peuple & la race des Incas. Leur famille, demeurant ainſi ſéparée du reſte de la nation, en étoit diſtinguée par l'habillement & par des ornemens qu'il étoit défendu à tout autre qu'à eux de porter. Le monarque ne ſe montroit lui-même qu'avec des marques de ſa royauté, dont l'uſage étoit réſervé à lui ſeul, & recevoit de ſes ſujets des témoignages d'un reſpect qui alloit preſque juſqu'à l'adoration.

Mais, entre les mains des monarques Péruviens, ce pouvoir ſans bornes fut, dit-on, toujours uni à un ſoin tendre pour le bonheur de leurs ſujets. Si l'on en croit les Indiens, ce n'eſt pas la paſſion des conquêtes qui pouſſa les Incas à étendre leur em-

Liv. VI. 1532. pire, mais le desir de répandre les avan-ges de la civilisation & les connoissances arts parmi les peuples barbares qu'ils soumtoient. Pendant une succession de dorois, aucun ne s'écarta, disent-ils, decaractere de bienfaisance (1).

Lorsque les Espagnols aborderent pourpremiere fois à la côte du Pérou, en cinq cent vingt-six, Huana Capac, le dzieme monarque depuis la fondation de l'pire, étoit sur le trône. On nous le répsente comme un prince qui réunissoit les lens militaires aux vertus pacifiques qui dtinguoient ses ayeux. Il soumit le royaude Quito, conquête qui doubla presque pouvoir & l'étendue de l'Empire. Il voulréside dans la capitale de cette belle provice, &, contre la loi ancienne & fondamentde la monarchie qui défendoit de souillersang royal par aucune alliance étrangere,épousa la fille du roi de Quito qu'il avovaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpà qui il laissa ce royaume à sa mort, arrivé à Quito vers quinze cent vingt-neuf. Huacar, son frere ainé par sa mere, qui étoit d

(2) Cieca de Leon, *Cron. c.* 44. Herrera, *decad.* 3 *lib. X, c.* 4, *decad.* 5, *Lib. III, c.* 17.

ag royal, eut pour ſon partage le reſte de
Liv. VI.
1532.
ſes états. Quel que fût le reſpect des Péru-
vins pour la mémoire d'un monarque qui
avoit régné avec autant de gloire qu'aucun
de ſes prédéceſſeurs, la diſpoſition d'Huana
Capac pour la ſucceſſion à l'Empire parut ſi
contraire à une maxime auſſi ancienne que la
monarchie & fondée ſur une autorité regar-
dée comme ſacrée, qu'elle excita à Cuzco
un mécontement général. Huaſcar, encoura-
gé par les diſpoſitions de ſes ſujets, voulut
que ſon frere renonçât au royaume de Quito
& le reconnût pour ſon ſouverain. Mais le
premier ſoin d'Atahualpa avoit été de s'atta-
cher un gros corps de troupes qui avoit ac-
compagné ſon pere à Quito. C'étoient les
meilleurs ſoldats de l'Empire, & Huana Ca-
pac leur devoit toutes ſes victoires. Appuyé
de ce ſecours, Atahualpa éluda d'abord la de-
mande de ſon frere & marcha bientôt après
contre lui à la tête d'une armée.

C'eſt ainſi que l'ambition de deux jeunes
princes, dont l'un avoit pour lui l'ancienne
loi du Pérou, & l'autre les forces de l'Empi-
re précipita cet état dans les malheurs d'u-
ne guerre civile, dont il avoit été exempt
juques-là ſous une ſuite de princes vertueux.

Liv. VI. 1532.

Dans une telle situation l'événement n'ét pas difficile à prévoir : la force des arm l'emporta sur l'autorité des loix. Atahua demeura victorieux & abusa cruellement sa victoire. Convaincu lui-même de la f bleſſe de ſes droits à la couronne, il ent prit d'éteindre la race royale en faiſant r rir tous les enfans du ſoleil deſcendus Manco Capac. Il conſerva la vie à ſon inf tuné rival. Huaſcar, fait priſonnier dans bataille qui avoit décidé du ſort de l'Empi fut épargné par un motif de politique, a qu'Atahualpa, donnant des ordres au nom ſon frere, pût établir plus aiſément ſon a torité (1).

Favorable aux progrès des Eſpagnols

Lorſque Pizarre débarqua dans la baie Saint-Mathieu, cette guerre civile étoit d toute ſa violence. Si, dans ſa premiere exp dition, en quinze cent vingt-ſix, il eût taqué ce pays, il auroit eu en tête les f ces d'un grand état réunies ſous un mon que habile, courageux, & qu'aucun autre ſ n'eût détourné. Mais alors les deux comp titeurs, en apprenant l'arrivée & les viole ces des Eſpagnols, étoient ſi occupés d'u

(1) Zarate, *lib.* 1, *c.* 15. Vega 1, *lib.* 9, *c.* 12, 32. Herrera, *decad.* 5, *lib.* 1, *c.* 2, *lib.* 3, *c.* 17.

gerre plus intéreſſante pour chacun d'eux, q'ils donnerent peu d'attention aux mouvemens d'un ennemi qui leur ſembloit trop foible pour les alarmer, & qu'ils croyoient pouvoir arrêter facilement dès qu'ils en auroient le loiſir. Liv. VI. 1532.

Ce concours de circonſtances que Pizarre ne pouvoit prévoir, & dont il ne put être inſtruit que fort tard par la difficulté de communiquer avec une nation dont il ignoroit la langue, lui laiſſa la facilité de pouſſer ſes opérations preſque ſans obſtacles & d'arriver juſqu'au centre de l'Empire avant qu'on eut fait un ſeul effort pour l'arrêter dans ſa marche. Les Eſpagnols en s'avançant apprirent quelque choſe de la diviſion qui partageoit le royaume; mais ils n'en furent bien inſtruits que par des envoyés d'Huaſcar à Pizarre, à qui ce prince démanda du ſecours contre Atahualpa, comme contre un rébelle & un uſurpateur (1). Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture, & prévit ſi nettement tous les avantages qu'il pouvoit retirer de la guerre civile qui diviſoit le royaume, que, ſans attendre le renfort qui Pizarre en profite & s'avance

(1) Zarate, *lib*, *II c.* 3.

LIV. VI. 1532. lui arrivoit de Panama, il se détermina à s'avancer pendant que la discorde intestine mettoit les Péruviens dans l'impossibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces; espérant lui-même qu'en prenant la défense de l'un des compétiteurs selon les circonstances, il pourroit plus aisément les opprimer tous les deux. Quoique la valeur & l'audace fussent les qualités distinctives des Espagnols de ce siecle, & que Pizarre possédât ces qualités au plus haut degré, nous ne pouvons nous supposer qu'après s'être avancé jusqu'à Caxamalca avec beaucoup de lenteur & de précaution, il n'eût pas eu un motif nouveau pour changer si subitement de résolution & pour embrasser un plan si hardi & si dangereux.

Etat de ses forces. Comme il étoit obligé de partager ses troupes & de laisser à Saint-Michel une garnison suffisante pour défendre cette place qu'il devoit lui servir de retraite en cas d'événement, & de port où il pût recevoir les secours qu'il attendoit de Panama, il commença sa marche avec une troupe peu considérable & en assez mauvais état. Elle consistoit en soixante-deux cavaliers (1) &

(1) Voyez la NOTE XXXII.

Liv. VI. 1532.

t fantaſſins, dont vingt étoient armés quebuſes & trois de mouſquets. Il diri- ſa route ſur Caxamalca, petite ville à ze journées de diſtance de Saint-Michel, ù Atahualpa étoit campé avec une gran- partie de ſes troupes. Il n'avoit fait en- que peu de chemin, lorſqu'un officier éché par l'Inca vint à ſa rencontre avec riche préſent de ce prince qui lui offroit amitié & le faiſoit aſſurer qu'il ſeroit reçu à Caxamalca. Pizarre, employant ifice déjà mis en uſage par ſes compatrio- en Amérique, ſe donna pour l'ambaſſa- d'un prince puiſſant, & déclara qu'il s'a- oit avec l'intention d'offrir à Atahualpa ſecours contre les ennemis qui lui diſpu- nt le trône (1).

Opinions des Péruviens ſur les projets des Eſpagnols.

es Péruviens, ne pouvant ſe faire aucune du véritable objet que les Eſpagnols ent en vue en entrant dans leur pays, uiſoient en conjectures. Devoient-ils rder ces étrangers comme des êtres d'u- ature ſupérieure qui venoient à eux pour faire du bien ou pour punir leurs cri- , ou bien comme des ennemis de leur

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* 1, *c.* 3. Xerès, *pag.* 189.

Liv. VI. 1532. repos & de leur liberté ? Les proteſtat des Eſpagnols, qui ne ceſſoient de dire q étoient venus apporter aux Péruviens la noiſſance de la vérité & les conduire da chemin du bonheur, donnoient quelque ſemblance à la première opinion ; mai étoient rejetés dans la ſeconde par les lences, la rapacité & la cruauté de ces ribles hôtes. Dans cette incertitude la claration que Pizarre fit de ſes intention cifiques diſſipa les craintes de l'Inca & le termina à recevoir les Eſpagnols en amis conſéquence, on les laiſſa traverſer paiſi ment un déſert ſablonneux entre Saint- chel & Motupé, où le plus petit effort ennemi, joint à la détreſſe où ils ſe t voient en traverſant un ſi mauvais pays, auroit été fatal (1). De Motupé ils s'a cerent vers les montagnes qui environ la partie baſſe du Pérou & paſſerent pa défilé ſi étroit & ſi inacceſſible, qu'un nombre d'hommes auroit pu le défendre tre une armée nombreuſe. Mais là enc par l'imprudente crédulité de l'Inca, ils rencontrerent aucun obſtacle & prirent t

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

gillement poſſeſſion d'un fort conſtruit pour défendre ce paſſage important. A leur approche Atahualpa leur fit renouveler les aſſurances de ſon amitié & leur en donna des gages en leur envoyant des préſens, plus riches encore que les premiers.

A ſon entrée dans Caxamalca, Pizarre prit poſſeſſion d'une grande cour ou place, dont deux des côtés étoit formé par une maiſon que les hiſtoriens Eſpagnols appellent le palais de l'Inca, & l'autre par un temple du ſoleil; le tout environné d'un fort rempart de terre. Après avoir établi ſes troupes dans ce poſte avantageux, il dépêcha Fernand Soto & ſon frere Ferdinand au camp d'Atahualpa éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étoient chargés de confirmer les aſſurances que Pizarre avoit déjà données de ſes diſpoſitions pacifiques & de demander une entrevue avec l'Inca afin de lui expliquer plus au long les intentions que les Eſpagnols avoient eues en venant dans ſon pays. Ils furent reçus avec toutes les attentions de l'hoſpitalité, que les Peruviens euſſent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, & Atahualpa leur promit qu'il iroit dès le lendemain les viſiter dans leur quartier. Le maintien décent du

Liv. V. 1532.

monarque, l'ordre qui régnoit à ſa cour, le reſpect avec lequel ſes ſujets approchoient ſa perſonne & exécutoient ſes ordres, étonnerent les Eſpagnols qui n'avoient encore rien vu en Amérique au-deſſus des petits Caciques de quelques tribus ſauvages. Mais leurs regards s'attacherent bien davantage ſur les immenſes richeſſes étalées avec profuſion dans le camp du monarque. Les ornemens que portoient ſur leurs perſonnes l'Inca & les gens de ſa ſuite, les vaſes d'or & d'argent dans leſquels le repas qu'on lui donna fut ſervi, la multitude d'uſtenſiles de toute eſpece, faits de ces précieux métaux furent pour eux un ſpectacle qui ſurpaſſa toutes les idées d'opulence que pouvoit former un Européen du ſeizieme ſiecle.

Perfidie méditée de Pizarre.

A leur retour à Caxamalca, l'imagination encore échauffée du ſpectacle dont ils avoient été témoins, & leur cupidité s'exaltant de plus en plus, ils firent à leurs compagnons une deſcription ſi ſéduiſante de ce qu'ils avoient vu, que Pizarre ſe confirma dans la réſolution qu'il avoit déjà priſe. Il ſavoit par les obſervations qu'il avoit faites ſur les mœurs des peuples du nouveau monde, aussi bien que par l'exemple de Cortès, à l'égard

Montezuma, de quelle conséquence il Liv. VI. 1532.
avoit être pour lui de se saisir de la personne
l'Inca. Pour en venir à bout, il forma
plan qui demandoit autant d'audace que
perfidie. Au mépris du caractere qu'il
it revêtu, en s'annonçant comme l'ambas-
eur d'un grand monarque qui recherchoit
liance de l'Inca, au mépris des assurances
étées d'amitié qu'il lui avoit données &
offres de service qu'il lui avoit faites, il
olut de se prévaloir de la simplicité con-
ite avec laquelle Atahualpa comptoit sur
protestations & de s'emparer de la per-
ne de ce prince dans l'entrevue à laquelle
'avoit invité. Il prépara l'exécution de
plan aussi froidement & avec aussi peu de
pule que si cette trahison n'eût pas dû
e un jour sa honte & celle de son pays.
ivisa sa cavalerie en trois petits escadrons
s le commandement de Ferdinand son fre-
de Soto & de Benalcazar. Il ne fit qu'un
ps de son infanterie; seulement, il garda
s de sa personne vingt de ses plus détermi-
soldats pour le seconder dans la périlleuse
epriſe qu'il se réservoit. L'artillerie, qui
sistoit en deux pieces de canon de cam-

Liv. VI. 1532.

pagne (1), & les arquebusiers furent pl vis-à-vis du chemin par lequel l'Inca de arriver. Tous reçurent ordre de ne pas fo de leurs postes & de ne faire aucun mo ment qu'on ne leur donnât le signal de l'act

Dès le grand matin, tout le camp des

16 Nov. Visite que lui rend l'Inca.

ruviens fut en mouvement ; mais, cor Atahualpa vouloit paroître avec la grande magnificence dans sa premiere en vue avec ces étrangers, les préparatifs d marche furent si longs, que le jour étoit fort avancé lorsqu'elle commença. M alors, de peur que l'ordre n'en fût trou elle se fit avec tant de lenteur que les E gnols s'impatientant & craignant que q que soupçon de la part d'Atahualpa ne f cause de ce retardement, Pizarre lui d cha un de ses officiers avec de nouvelle furances de ses intentions amicales. Ce dant l'Inca s'approchoit. Il étoit pré de quatre cens hommes habillés unifor ment, espece de coureurs qui lui ouvro le passage. Assis lui-même sur une es de trône ou de lit, orné de plumes de verses couleurs, presque couvert de pla

(1) Xerès, *p.* 194.

r & d'argent & enrichi de pierres pré- Liv. VI.
ieuſes, il étoit porté ſur les épaules de ſes 1532.
ncipaux courtiſans. Derriere lui quelques-
de ſes premiers officiers étoient portés
la même maniere. Pluſieurs bandes de
ſeurs & de chanteurs accompagnoient
e marche, & toute la plaine étoit cou-
ete de troupes, au nombre de plus de tren-
nille hommes.

Dès que l'Inca fut près du quartier des Etrange harangue de Valverde.
agnols, le P. Vincent Valverde, aumô-
: de l'expédition, s'avança un crucifix
s une main & ſon bréviaire dans l'autre,
dans un long diſcours expoſa au monarque
doctrine de la création, la chûte du pre-
r homme, l'incarnation, la paſſion & la
rrection de J. C. le choix que Dieu avoit
de Saint-Pierre pour être ſon grand-vi-
e ſur la terre, le pouvoir de St. Pierre
ſmis aux papes, & la donation faite au
de Caſtille par le pape Alexandre de tou-
les régions du nouveau monde. Après
ir expoſé toute cette doctrine, il ſomma
hualpa d'embraſſer la religion chrétienne,
reconnoître l'autorité ſuprême du pape,
e roi de Caſtille comme ſon légitime ſou-

Liv. VI. 1534. verain, lui promettant, s'il se soumett que le roi son maître prendroit le Pérou sa protection & lui permettroit de contin d'y régner; mais lui déclarant la guerr le menaçant de la plus terrible vengeance, refusoit d'obéir & s'il persévéroit dans impiété.

Réponse de l'Inca. Cet étrange discours, qui contenoit mysteres incompréhensibles & des faits connus, dont toute l'éloquence humaine pouvoit donner en si peu de tems une i distincte à un Américain, fut si mal re par l'interprète, qui entendoit peu l'Espag & qui ne pouvoit s'exprimer avec cl dans la langue de l'Inca, qu'Atahualpa n comprit presque rien. Seulement, quelq points de la harangue de Valverde f faciles à saisir le remplirent d'étonnement d'indignation. Sa réponse fut pourrant m dérée. Il commença par observer qu'il ét maître de son royaume par le droit de s cession, & qu'il ne pouvoit concevoir co ment un prêtre étranger prétendoit dispo de ce qui ne lui appartenoit pas; & que cette prétendue donation avoit été faite, qui étoit le légitime propriétaire refusoit d confirmer; qu'il n'étoit point du tout disp

noncer à la religion qu'il tenoit de ses
ètres & à abandonner le culte du soleil,
nité immortelle, que lui & son peuple
oient, pour adorer le dieu des Espagnols
étoit sujet a la mort; qu'à l'égard des
es points traités dans le discours du
ngueur, il n'en avoit jamais entendu
er, qu'il n'y comprenoit rien & qu'il
oit de savoir où Valverde avoit appris des
es si extraordinaires. *Dans ce livre*, dit
verde en lui présentant son bréviaire;
ca prit le livre avec empressement, &
s en avoir tourné quelques feuillets, l'ap-
cha de son oreille. Ce que vous me don-
là ne parle pas & ne me dit rien, reprit-
en jetant avec dédain le livre à terre.
noine furieux court à ses compagnons &
crie: „ aux armes, chrétiens, la parole
e Dieu est profanée; vengez ce crime
r ces chiens d'infideles (1).

Liv. VI. 1532.

Pizarre attaque les Péruviens

zarre qui, durant cette longue conférence,
t eu de la peine à retenir ses soldats
atiens de se jeter sur les richesses qu'ils
ent sous les yeux, donna le signal de
aque. A l'instant les instrumens militaires

(1) Voyez la Note XXXIV.

Liv. VI. 1532.

des Eſpagnols ſe firent entendre; les car
& les mouſquets commencerent à tir
les chevaux s'élancerent; & l'infant
tomba ſur les Péruviens l'épée à la m
Les malheureux Américains, étonnés d'
attaque ſi ſoudaine & à laquelle ils s'att
doient ſi peu, troublés par les terribles
fets des armes à feu & par l'irréſiſtible im
tuoſité de la cavalerie, prirent la fuite de
les côtés ſans tenter de ſe défendre. Piz
à la tête de ſa troupe d'élite, pouſſe dr
l'Inca, &, quoique les grands de ſa f
s'empreſſaſſent autour de leur monarqu
lui fiſſent un bouclier de leurs corps e
dévouant à l'envi pour le défendre, il ar
bientôt juſqu'à lui, le ſaiſit par le bras.
fait deſcendre de ſon trône & l'emmene d
ſon quartier. La priſe du monarque dé
la fuite de toutes ſes troupes. Les Eſpag
les pourſuivirent de tous les côtés, & co
nuerent de maſſacrer de ſang froid & a
une barbarie réfléchie des fuyards qui ne
ſoient aucune réſiſtance. Le carnage ne
nit qu'avec le jour. Il y eut plus de qua
mille Péruviens égorgés; aucun Eſpagnol
périt, & Pizarre ſeul fut légerement bl
à la main par un de ſes propres ſoldats.

Il ſe rend maître de la perſonne de l'Inca.

Liv. VI. 1532.

roit saisi avec trop de précipitation de
a personne de l'Inca (1).

Les richesses amassées dans le pillage du
mp surpasserent toutes les idées que les
Espagnols s'étoient faites du Pérou, & ils
rent si transportés de cet étonnant succès,
ils passerent la nuit dans l'ivresse d'une
o: insensée, naturelle à de misérables aven-
uiers qui faisoient en si peu de tems une
o une extraordinaire.

Abattement de l'Inca.

Aux premiers momens de sa captivité, l'In-
apouvoit à peine croire à un événement si
ttendu; mais il sentit bientôt toute l'hor-
er de sa destinée, & son abattement fut
proportionné à la hauteur d'où il étoit tom-
é. Pizarre craignant de perdre tous les
vantages qu'il pouvoit tirer de la possession
l'n prisonnier de cette importance, s'efforça
le le consoler par des démonstrations de
douceur & de respect, que démentoient ses
actions. En vivant parmi les Espagnols, l'In-
démêla bientôt la passion qui les dominoit,
& qu'ils ne prenoient pas la peine de cacher;
il crut pouvoir la faire servir à se procurer la
liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon

(1) Voyez la NOTE XXXV.

Liv. VI 1532. Il offre une rançon.

qui les étonna, malgré tout ce qu'ils co noiſſoient déjà de la richeſſe de ſon royaum La chambre où il étoit gardé avoit vin deux pieds de long & ſeize de large; il s'e gagea à la remplir de vaſes & d'uſtenſi d'or juſqu'à la hauteur où un homme po atteindre. Pizarre accepta ſans héſiter offres ſi ſéduiſantes, & l'on tira une lig ſur les murs de la chambre pour marquer hauteur à laquelle le tréſor promis dev s'élever.

Atahualpa, tranſporté de joie par l'eſp de recouvrer ſa liberté, prit ſur le champ meſures pour remplir ſon engagement. Il e voya des meſſagers à Cuzco, à Quito & da tous les lieux où l'or étoit en plus gran abondance, ſoit dans les temples, ſoit da les palais des Incas, & les chargea de r porter directement à Caxamalca le prix qu' mettoit à ſa rançon. Quoiqu'il fût priſ nier chez ſes ennemis, les Péruviens étoie ſi accoutumés à reſpecter tous les ordres leurs ſouverains, qu'ils obéirent avec la pl grande promptitude. Calmés par l'eſpéran de voir leur roi bientôt libre, ils ne vo lurent pas mettre ſa vie en danger en fo mant la moindre tentative pour le délivre

quoique les forces de l'Empire fussent ore entieres, on ne fit plus de prépara- i, on n'assembla plus de troupes pour dé- edre l'état & venger le souverain (1). Les agnols demeurerent tranquilles à Caxa- ca. Pizarre envoya dans les provinces ignées de petits détachemens qui, loin trouver aucune résistance, furent par-tout us avec des témoignages de respect & de mission (2).

Liv. VI. 1532.

Les Espagnols visitent différentes provinces.

Quelque peu considérables que fussent ces achemens, & quelque desir qu'eût Pizar- de connoître un peu l'intérieur du pays, se seroit bien gardé d'affoiblir ainsi son ps de troupes, s'il n'avoit pas reçu dans même tems la nouvelle qu'Almagro étoit barqué à Saint-Michel avec un renfort qui bit presque doubler ses forces (3). L'ar- ée de ce secours étoit aussi alarmante pour ica qu'agréable aux Espagnols. Le mo- que prisonnier voyoit le pouvoir de ses emis s'accroître; &, comme il ne connois- t ni d'où venoient ces étrangers ni par els moyens ils étoient conduits au Pérou,

Almagro arrive avec un renfort.

Décemb.

1) Xerès, 205.

2) Voyez la Note XXXVI.

3) Xerès, 204. Herrera, *decad.* 5, *lib. III*, *c.* 3, 2.

LIV. VI. 1532. il lui étoit impoſſible de prévoir juſqu'
pouvoit aller l'inondation qui fondoit ſur
états. Tandis qu'il étoit tourmenté de
inquiétudes, il apprit que quelques Eſp
1533. gnols marchant vers Cuzco avoient rendu
Huaſcar ſite à ſon frere Huaſcar dans le lieu où ét
eſt mis à mort. le priſonnier, que ce prince leur avoit
préſenté la juſtice de ſa cauſe, & que, po
les déterminer à prendre ſa défenſe, il le
avoit promis une quantité d'or beauco
plus conſidérable que celle qui avoit été
ferte pour la rançon de ſon frere. Atahual
vit que ſa perte étoit inévitable, ſi les Eſp
gnols écoutoient ces propoſitions; & cra
gnant que leur inſatiable avidité ne les d
terminât en faveur d'Huaſcar, il réſolut
ſacrifier la vie de ſon frere pour ſauver
ſienne. En conſéquence il donna des ordr
qui furent exécutés avec une ponctuali
ſcrupuleuſe (1).

Cependant des Indiens chargés d'or arr
voient tous les jours à Caxamalca de tout
les provinces du royaume. La plus grand
partie de la quantité convenue étoit amaſſé
& Atahualpa aſſuroit les Eſpagnols que,

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 6. Gomera, *hiſt. c.* 115. He
rera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 2.

tute sa rançon n'étoit pas encore prête à
Liv. VI.
1533.
ur être livrée, c'étoit l'éloignement des
ux d'où il falloit l'apporter qui en étoit la
use. Mais cet amas d'or, mis continuel-
nent sous les yeux des soldats, irritoit tel-
ment leur cupidité, qu'il devenoit impos-
le de contenir plus long-tems l'impatience
'ils avoient de s'en mettre en possession.
n fit fondre tous les vases & ustensiles, ex-
cpté quelques pieces d'un travail curieux
'on réserva pour le roi d'Espagne. Après
oir mis à part le quint à la couronne &
nt mille pezos, destinés aux soldats qui
oient arrivés avec Almagro, il resta un
illion cinq cent vingt-huit mille cinq cens
zos à partager entre Pizarre & ses compa-
ons. Le jour de la fête de St. Jacques, pa-
on de l'Espagne, fut choisi pour la répar-
ion de cette somme immense, & dans la
aniere dont elle se fit on reconnoît bien ce
zarre mélange de fanatisme & de rapacité,
e j'ai eu plus d'une fois déjà l'occasion de
ire observer comme un des traits les plus
appans des conquérans du nouveau monde.
ssemblés pour se partager les dépouilles
un peuple innocent arrachées par la four-
, la violence & la cruauté, ils commen-

LIV. VI. 1533. cerent par invoquer solemnellement le nom de Dieu (1), & par demander les lumieres du ciel pour faire la distribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour sa part huit mille pezos, somme équivalente en ce tems-là à autant de livres sterlings du nôtre & chaque fantassin quatre mille. Les parts de Pizarre & de ses officiers furent proportionnées à leurs rangs.

Effets de ce partage.

L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune si subite, acquise par le service militaire, & jamais un si grand butin ne fut partagé par un si petit nombre de soldats. Plusieurs d'entreux, se voyant récompensés de leurs travaux au-delà leurs espérances, furent si impatiens de se retirer des dangers & des fatigues de la guerre pour passer le reste de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demanderent leur congé à grands cris & avec importunité. Pizarre, voyant bien qu'il ne pouvoit plus attendre de ceux qui étoient ainsi disposés, ni courage dans les combats ni patience dans les travaux; convaincu d'ailleurs que, par-tout où ils iroient, le spectacle de leur richesse engageroit d'autres

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III, c.* 5.

vturiers plus pauvres & plus hardis à eir se ranger sous ses drapeaux, leur orda leur demande sans difficulté & permit. us de soixante d'entr'eux d'accompagner n Espagne son frere Ferdinand, qu'il y noyoit pour porter à l'empereur la relation es victoires & les présens qu'il lui desti- (1).

L'Inca demande inutilement sa liberté.

'Inca, après le partage de sa rançon en- les Espagnols, les somma d'accomplir la meſſe qu'on lui avoit faite de le mettre liberté; mais rien n'étoit plus éloigné de pensée de Pizarre. En faisant la guerre ls le nouveau monde, il s'étoit accoutumé, nme tous ses compatriotes, à regarder Américains comme des êtres d'une ece inférieure, qui ne méritoient pas le n d'hommes & n'en avoient pas les droits. ns sa convention avec Atahualpa, il n'a- t eu d'autre objet que d'amuser son pri- nier, afin que l'espoir de recouvrer sa li- té l'engageât à lui prêter son autorité. ur recueillir les richesses de son royaume. rès avoir réussi dans ce projet, il ne tint

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* 3, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *lib.* 1, *c.* 38.

Liv. VI. 1533.

aucun compte de ce qu'il avoit promis; tandis que ce prince crédule eſpéroit de monter bientôt ſur ſon trône, Pizarre avoit ſecretement réſolu de lui ôter la vie. Pluſieurs circonſtances ſemblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait, un des plus criminels & des plus atroces dont les Eſpagnols ſe ſoient ſouillés dans la conquête de l'Amérique.

Défiance mutuelle entre l'Inca & les Eſpagnols.

Pizarre, en imitant la conduite que Cortez avoit tenue avec le ſouverain du Mexique, manquoit des talens néceſſaires pour bien ſuivre ce plan. Comme il n'avoit ni l'adreſſe ni la modération qui euſſent pu lui faire gagner la confiance de ſon priſonnier, il n'avoit pas ſu mettre à profit l'avantage d'être maître de ſa perſonne & de ſon autorité. Il eſt vrai qu'Atahualpa montroit plus de diſcernement que n'en avoit fait voir Montézume, & qu'il paroiſſoit avoir mieux démêlé le caractere & les vues des Eſpagnols. Les ſoupçons & la défiance s'établirent bientôt entre eux & lui. Le ſoin avec lequel il falloit garder un priſonnier de cette importance augmentoit beaucoup les embarras du ſervice militaire, tandis que l'avantage qu'on en retiroit paroiſſoit peu conſidérable. Pizarre

n vit bientôt plus l'Inca que comme un fideau dont il desiroit d'être délivré (1). Liv. VI. 1533.

Almagro & ses compagnons avoient demndé de partager également avec ceux de Pzarre la rançon de l'Inca, & quoique les uveaux venus eussent eu, comme nous l'avns vu ci-dessus, une part du butin, & que r chef eût reçu des présens considérables, l étoient tous mécontens. Ils craignoient qé tant qu'Atahualpa seroit prisonnier, les dats de Pizarre ne regardassent les trésors q'on pourroit amasser dans la suite comme le supplément de ce qui manquoit à la rançon l'Inca, & que, sous ce prétexte, ils ne étendissent se les approprier en entier. Ils mandoient donc sa mort afin que tous les nturiers du Pérou fussent désormais sur le me pied & eussent les mêmes droits (2). Almagro & ses compagnons demandent la mort de l'Inca.

Pizarre lui-même commençoit à être alarr des nouvelles qui lui parvenoient des proices éloignées de l'Empire. Il apprenoit q'on y assembloit des troupes; & ces mouvmens pouvoient être l'effet des ordres don- Motifs qui portent Pizarre à y consentir.

1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* 3, *cap.* 4.

2) Zarate, *lib.* 2, *c.* 7. Vega, *p.* 2, *lib.* 1, *cap.* 7. Herera, *decad.* 5, *lib.* 3, *c.* 4.

Liv. VI. 1533. nés par Atahualpa. Ces craintes & ces soupçons étoient entretenus & augmentés par les artifices de Philippillo, un des Indiens que Pizarre avoit amenés de Tumbès et quinze cent vingt-sept pour lui servir d'interprète. Cette fonction mettant Philippillo à portée de voir familierement & fréquemment le monarque prisonnier, il osa malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *Coya* ou fille du soleil, l'une des femmes d'Atahualpa, & ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le monarque vivroit, il conçut le projet d'engager les Espagnols à lui ôter la vie, en leur donnant des alarmes sur les desseins secrets de leur prisonnier & en leur parlant sans cesse des préparatifs qu'il faisoit contre eux.

Tandis qu'Almagro & ses compagnons demandoient ouvertement la mort de l'Inca, que Philippillo travailloit en secret à le perdre, ce malheureux prince contribuoit lui même imprudemment à hâter sa perte. Durant sa captivité, il avoit conçu un attachement particulier pour Ferdinand Pizarre & Fernand Soto qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, se conduisoient à son égard avec plus de décence

d'attention. Adouci par le reſpect que lui ntroient ces officiers d'un rang diſtingué mi les Eſpagnols, il ſe plaiſoit dans leur iété; mais en préſence du gouverneur il it timide & contraint. A la crainte ſe gnit bientôt le mépris pour Pizarre. Par- les arts de l'Europe celui de lire & d'é- re attiroit ſa plus grande admiration. Il cherchoit depuis long-tems ſi c'étoit un ent acquis ou naturel. Pour éclaircir ſes utes, il pria un des ſoldats qui le gardoient écrire ſur l'ongle de ſon pouce le nom de eu. Il montra enſuite cette écriture à férens Eſpagnols en leur demandant ce elle ſignifioit; &, à ſon grand étonnement, us lui firent ſans héſiter la même réponſe. zarre entrant un jour chez lui, l'Inca préſenta ſon pouce. Le gouverneur rou- t, & fut forcé d'avouer avec quelque con- ſion ſon ignorance. Dès ce moment, Ata- alpa le regarda comme un homme de rien, ins inſtruit que ſes ſoldats; & il n'eut s l'adreſſe de cacher les ſentimens que tte découverte lui avoit inſpirés. Le gé- ral fut ſi vivement bleſſé de ſe voir l'objet mépris d'un barbare, que ſon reſſentiment

LIV. VI. 1533. se joignant à tous les autres motifs, il se détermina à faire périr l'Inca (1).

On fait à l'Inca son procès. Mais, pour donner quelqu'apparence de justice à une action si violente, & pour n'être pas lui seul responsable à son souverain, Pizarre se détermina à faire juger l'Inca selon toutes les formes observées en Espagne dans les procès criminels. Lui-même & Almagro avec deux conseillers furent ses juges avec un pouvoir absolu d'absoudre & de condamner. Un procureur-général poursuivit au nom du roi. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense, & des greffiers furent chargés de rédiger les actes du procès. On porta à cet étrange tribunal des accusations encore plus étranges. Elles consistoient en divers articles. Atahualpa, quoique bâtard, avoit usurpé le trône & fait mourir son frère son légitime souverain. Il étoit idolâtre & il avoit, non-seulement permis, mais même ordonné des sacrifices humains. Il avoit un grand nombre de concubines. Depuis son emprisonnement, il avoit dissipé & détourné frauduleusement les trésors de l'Empire qui appartenoient aux Espagnols par

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* III, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *ib. cap.* 38.

Liv. VI. 1533.

coit de conquête, & excité ſes ſujets à prendre les armes contr'eux. Parmi ces chefs d'accuſation, quelques-uns ſont ſi ridicules & ſi abſurdes, qu'on ne ſait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie, ou de l'iniquité de Pizarre qui en faiſoit le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il ſoumettoit le ſouverain d'un grand empire ſur lequel il n'avoit aucune juriſdiction. Sur tous ces articles des témoins furent entendus ; mais, comme ils faiſoient leur dépoſition dans leur langue, Philippillo, chargé de les interpréter, pouvoit y donner toutes les tournures qui favoriſoient ſes perfides intentions. Ces témoignages parurent convaincants à des juges dont l'opinion étoit arrêtée d'avance. Ils prononcerent qu'Atahualpa étoit coupable & le condamnerent à être brûlé vif. Le P. Valverde proſtitua ſes fonctions ſacrées, juſqu'à confirmer cette ſentence par l'autorité de ſon miniſtere & à en atteſter la juſtice par ſa ſignature. Accablé de ſa deſtinée, Atahualpa s'efforça d'obtenir par ſes larmes, par ſes promeſſes & ſes prieres d'être envoyé en Eſpagne où un monarque ſeroit ſon juge. Mais la pitié étoit un ſentiment inconnu au cœur du cruel Pizarre. Il ordonna que l'exé-

Il eſt condamné.

Liv. VI. 1533. cution fût faite sur le champ ; &, ce qui ajouta à l'amertume des derniers momens de malheureux prince, le même moine qui venoit de ratifier sa sentence se présenta à lui pour le consoler, & tenta de le convertir. Le plus fort argument dont fit usage Valverde pour faire embrasser à l'Inca la religion chrétienne fut la promesse qu'on adoucir la rigueur de son supplice. La crainte d'une mort cruelle lui arracha la demande du baptême. La cérémonie fut faite, & Atahualpa, au lieu d'être brûlé, fut étranglé au poteau auquel il étoit attaché (1).

Et exécuté.

Plusieurs Espagnols s'élevent contre cette violence.

Heureusement pour l'honneur de la nation Espagnole, parmi ces aventuriers abandonnés à tous les excès & sortis de leur patrie pour conquérir & désoler le nouveau monde, il se trouvoit encore des hommes qui conservoient des sentimens d'honneur & de générosité dignes du nom Castillan. Quoique Ferdinand Pizarre fût parti pour l'Espagne avant le procès d'Atahualpa, & que Soto eût été envoyé dans un poste éloigné de Caxamalca, cette cruelle exécution ne se fit pas sans opposition. Plusieurs

(1) Zarate, *lib. II*, *c.* 7. Xerès, *pag.* 233. Vega, *p.* 2, *lib. I*, *c.* 36, 37. Gomera, *Hist. c.* 117. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 4.

fficiers, & particulierement quelques-uns e la plus grande réputation & des plus no- les familles, firent des rémontrances, & mê- ie des proteſtations contre ce jugement, omme deshonorant pour leur patrie & con- aire à toutes les maximes de l'équité. Ils outoient que c'étoit violer le droit public es nations & uſurper ſur un ſouverain indé- ndant une juriſdiction à laquelle on n'avoit cun droit. Tous leurs efforts furent vains; nombre & l'opinion de ceux qui regar- oient comme légitime tout ce qu'ils cro- oient leur être avantageux l'emporterent. ais l'hiſtoire ſe plaît à conſerver le ſouvenir s efforts que fait la vertu, lors même qu'ils nt inutiles; & les écrivains Eſpagnols, en pportant ces événemens où la valeur de urs compatriotes ſe montre bien plus que ur humanité, ont conſervé les noms de ux qui s'efforcerent ainſi de dérober leur trie à la honte d'un ſi grand crime (1).

Liv. VI. 1533.

Après la mort d'Atahualpa, Pizarre inveſtit des fils de ce prince de la royauté, eſpé- nt que ce jeune homme ſans expérience de- endroit entre ſes mains un inſtrument paſ- , & qu'il ſe ſerviroit de lui plus aiſément

Diſſolution du gouvernement & de toute police intérieure au Pérou.

(1) Vega, *p.* 2, *lib. I*, *c.* 37. Xerès I, 235. Herrera, *dec.* 5, *lib. III*, *c.* 5.

Liv. VI. 1525.

que d'un monarque accoutumé à commanc
Les peuples de Cuzco & des pays adjace
reconnurent comme Inca, Manco Capac fr
d'Huaſcar (1). Mais ni l'un ni l'autre
ces ſouverains n'eut l'autorité de ſes pré
ceſſeurs. Les convulſions violentes
avoient agité l'Empire, d'abord dans la gu
re civile des deux freres, & enſuite dep
le moment de l'invaſion des Eſpagno
avoient non-ſeulement troublé l'ordre éta
dans l'adminiſtration intérieure, mais pr
que briſé tous les reſſorts du gouverneme
Lorſque les Péruviens virent leur monarc
au pouvoir des étrangers & périſſant en
d'une mort honteuſe, le peuple de différ
tes provinces s'abandonna aux plus gra
excès, ſe regardant comme affranchi déſ
mais de toute la contrainte des loix &
mœurs (2). Atahualpa avoit fait périr u
grand nombre de deſcendans du ſoleil &
avoit traités avec tant d'indignité, que l
aſcendant ſur les peuples étoit fort affoibli,
le reſpect qu'on avoit pour cette race fai
ſenſiblement diminué. Encouragés par
circonſtances, des hommes ambitieux s'éle

(1) Vega, *p.* 2, *lib.* 2, *c.* 7.
(2) Herrera, *decad.* 5, *lib. II*, *cap.* 12, *lib. III*, *c.*

t en différentes parties de l'Empire & aſ-
erent au pouvoir ſuprême, ſans être de la
e des Incas. Le général qui commandoit
ur Atahualpa dans Quito ſaiſit le frere &
enfans de ſon maître, les fit mourir dans
ſupplices ; & rejetant toute liaiſon avec
n & l'autre Inca, ſe forma pour lui-même
royaume ſéparé (1).

Pizarre s'avance vers Cuzco.

Les Eſpagnols virent avec plaiſir la diſcor-
s'établir parmi les Péruviens & la vigueur
gouvernement ſe relâcher. Ils conſidére-
t ces déſordres comme les avant-coureurs
la diſſolution prochaine de l'état. Pizarre
héſita plus à s'avancer vers Cuzco. Il avoit
u des renforts ſi conſidérables qu'il pouvoit
ormais ſans danger pénétrer dans l'intérieur
pays. Le partage des tréſors de Caxa-
lca avoit produit les effets qu'il avoit pré-
s. Dès que ſon frere Ferdinand & les of-
iers & ſoldats à qui il avoit permis de
tter le ſervice en emportant leur part du
in, furent arrivés à Panama & eurent éta-
aux yeux de leurs compatriotes étonnés
tréſors qu'ils apportoient, la renommée
leurs victoires & de leurs richeſſes ſe ré-

(1) Zarate, *lib.* 2, *c.* 8. Vega, *p.* 2, *lib.* 2, *c.* 3, 4.

Liv. VI. 1533.

pandit dans tous les établiſſemens Eſpagn
de la côte du ſud, & y produiſit un ſi gra
effet, que les gouverneurs de Guatimala,
Panama & de Nicaragua eurent beaucoup
peine à retenir les Eſpagnols de leurs
tricts, qui vouloient tous abandonner le
poſſeſſions pour ſe porter en foule à ce
ſource inépuiſable de richeſſes qui venoit
s'ouvrir au Pérou (1). Malgré toutes les
fenſes il arriva à Pizarre un grand nom
d'aventuriers, de ſorte qu'en ſe mettant
marche pour Cuzco il ſe trouva à la tête
cinq cents hommes, après avoir laiſſé à Sai
Michel une garniſon conſidérable ſous
commandement de Benalcazar. Les Pé
viens avoient aſſemblé pluſieurs gros co
de troupes pour s'oppoſer à ſes progrès.
livra pluſieurs combats très-vifs, qui ſe t
minoient comme toutes les actions entre
Européens & les Américains: il y avoit
petit nombre d'Eſpagnols tués ou bleſſés,
les Américains étoient mis en fuite à chaq
fois avec un grand carnage. A la fin Piza
entra dans Cuzco & en prit poſſeſſion.
tréſ

(1) Gomera, *Hiſt. c.* 125. Vega, *pag.* 2, *lib.* 2,
Herrera, *decad.* 5, *lib.* 2, *c.* 5.

tésors qu'on y trouva, reste de ce que les Peruviens avoient détourné ou caché, soit pour sauver leurs temples du pillage qui les avoit profanés, soit en haine de leurs avides vainqueurs, excéderent de beaucoup la rançon d'Atahualpa. Mais, comme les Espagnols étoient déjà familiarisés avec la richesse du pays & que le butin étoit partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers, ce partage, malgré la part considérable qui fut distribuée à chacun, n'excita pas le même étonnement que le premier (1).

Pendant cette marche à Cuzco, le fils d'Atahualpa, que Pizarre traitoit comme Inca, mourut; &, comme les Espagnols ne lui substituerent personne, les droits de Manco Capac au trône parurent être alors universellement reconnus (2).

Conquête de Quito par Benalcazar.

Tandis que les troupes de Pizarre étoient ainsi occupées, Benalcazar, gouverneur de Saint-Michel, habile & brave officier, rougissoit de son inaction & brûloit de se signaler parmi les conquérans du nouveau monde. Un corps de troupes fraîches, arrivé fort à propos de Panama & de Nicaragua, le mit en

(1) Voyez la NOTE XXXVII.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib. V*, *c.* 2.

Liv. VI. 1533. état de satisfaire sa passion pour les en
prises. Après avoir laissé des forces suffi
tes pour la sûreté de l'établissement co
à ses soins, il se mit à la tête du reste
partit pour soumettre Quito où, selon
rapport des Péruviens, Atahualpa avoit l
la plus grande partie de ses trésors.
avoit une grande distance de Saint-Mic
à cette ville, & la marche étoit pénible
un pays de montagnes couvertes de bois
fut souvent & vivement attaqué par les n
leures troupes du Pérou conduites par
chef habile. Sa valeur, sa bonne condu
& sa constance surmonterent tous les ob
cles, & il entra victorieux dans Quito. M
il éprouva une grande mortification.
habitans connoissant par leurs malheurs
mes la passion dominante de leurs ennemi
le moyen de la tromper, avoient emp
toutes les richesses qui attiroient les Espag
& qui leur avoient fait entreprendre ce
périlleuse expédition, supporter tant de
tigues & braver tant de dangers (1).

Expédition d'Alvarado. Benalcazar ne fut pas le seul capitaine

(1) Zarate, *lib. II, c.* 9. Vega, *p.* 2, *lib. II,* Herrera, *decad.* 5, *lib. IV, c.* 11, 12, *lib. V, c.* *lib. VI, c.* 3.

pgnol qui attaqua le royaume de Quito. La
rnommée des grandes richeſſes qui s'y trou-
vient y attira un ennemi plus puiſſant.
Perre d'Alvarado qui s'étoit ſi fort diſtingué
dns la conquête du Mexique, ayant obtenu
le gouvernement de Guatimala pour récom-
paſe de ſa valeur, s'ennuya bientôt d'une
v uniforme & tranquille, & ſentit le beſoin
de ſe rejeter dans l'activité de la vie mili-
taire. La gloire & les richeſſes acquiſes par
le conquérans du Pérou exalterent en lui
cette paſſion & en déterminerent l'objet.
Croyant ou feignant de croire que le royau-
me de Quito étoit hors des limites du gou-
vernement de Pizarre, il réſolut de l'envahir.
Sa grande réputation lui attira de tous côtés
de volontaires. Il s'embarqua avec cinq cents
hommes, dont plus de deux cents étoient des
gentilshommes ſervant à cheval. Il débarqua
à Puerto-Viejo, & connoiſſant très-imparfai-
tement le pays, il entreprit ſans guide de
marcher directement à Quito, en ſuivant le
cours de la riviere Guayaquil & en traverſant
les Andes vers ſa ſource. Dans cette route,
une des moins praticables de l'Amérique, ſes
troupes furent ſi excédées de fatigue en
s'ouvrant des chemins au travers des forêts,

Liv. VI. 1533.

LIV. VI. 1533. & des marais dans les terrains bas, & souff rent tellement de la rigueur du froid sur hauteurs des montagnes, qu'avant d'arri à la plaine de Quito, il avoit péri un cinqu me des Espagnols & la moitié des chevau le reste étoit découragé & hors d'état servir (1). Dans cet état ils virent venir leur rencontre un corps de troupes non Americaines, mais Espagnoles, qui parure disposées à les attaquer. Pizarre, ayant instruit de l'armement d'Alvarado, avoit voyé Almagro à la tête d'un détachem pour s'opposer à son invasion. Benalca victorieux s'étoit réuni à Almagro. Alvarad quoique surpris à la vue d'ennemis qu n'attendoit pas, alloit les charger courage sement lorsque quelques officiers plus modé proposerent & firent agréer un accommo ment, qui retarda de quelques années le m ment fatal où les Espagnols devoient suspe dre leurs conquêtes pour tremper leurs mai dans le sang de leurs compatriotes. Alvara s'engagea à retourner dans son gouverneme à condition qu'Almagro lui paieroit ce mille pezos pour le défrayer de la dépe de son armement. Plusieurs de ses sold

(1) Voyez la NOTE XXXVIII.

irent parti dans les troupes d'Almagro, & tte expédition, qui sembloit devoir perdre zarre & sa colonie, contribua ainsi à aug- enter ses forces (1). Liv. VI. 1533.

Vers le même tems Ferdinand Pizarre étoit rivé en Espagne. L'immense quantité d'or & d'argent qu'il apportoit (2) y causa autant étonnement qu'elle en avoit excité à Pana- a & dans les autres colonies Espagnoles. zarre fut reçu de l'empereur avec les égards is à un homme qui lui apportoit un pré- nt dont la valeur surpassoit toutes les idées e les Espagnols s'étoient formées de la ri- esse de leurs acquisitions en Amérique, ême après avoir été pendant dix ans maî- es du Mexique. Pour récompenser les ser- ces de François Pizarre, l'empereur le nfirma dans sa qualité de gouverneur, en joignant de nouveaux pouvoirs & de nou- aux privileges & en étendant les bornes e son gouvernement de soixante-dix lieues u sud le long des côtes, par-delà les limites xées dans sa premiere patente. Almagro 1534. Hon ens conférés par le roi d'Espagne à Pizarre & à Alma- gro.

(1) Zarate, *lib.* 2, *c.* 10-13. Vega, *p.* 2, *lib.* 2, *c.* 1, 9, *&c.* Gomera, *hist. c.* 126, *&c.* Remesal, *hist. natimal, lib.* 3, *c.* 6. Herrera, *decaa.* 5, *lib.* 6, *cap.* 2, 7, 8.

(2) Voyez la NOTE XXXIX.

Liv. VI. 1534. obtint auſſi les honneurs qu'il avoit ſi lor tems deſirés. On lui donna le titre d'Ad lantade ou gouverneur, & ſa juriſdiction étendue ſur deux cents lieues de pays, commencer des limites méridionales gouvernement de Pizarre. Ferdinand lu même ne demeura pas ſans récompenſe. fut fait chevalier de l'ordre militaire de Jacques, diſtinction toujours flatteuſe po un gentilhomme Eſpagnol, & retourna Pérou accompagné de beaucoup de perſonn de plus grande diſtinction que celles q avoient juſqu'alors ſervi en Amérique (1).

Commencement des diſcuſſions entre Pizarre & Almagro.

On reçut au Pérou quelques nouvelles ſa négociation avant qu'il y arrivât lui-mêm Almagro ne fut pas plutôt inſtruit qu avoit obtenu de l'empereur un gouvernemei indépendant, qu'il prétendit que Cuzco, o réſidoient les Incas, y étoit compris, & qu' ſe prépara à ſe rendre maître de ce poſt important. Jean & Gonzales Pizarre ſe miren en devoir de le repouſſer. Chacun des con tendans avoit un parti puiſſant, & la diſput alloit ſe décider par le ſort des armes, lorſqu François Pizarre arriva dans la capitale: i

(1) Zarate, *lib. III*, *c* 3. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *c.* 15 Herrera, *decad.* 5, *lib. VI*, *c.* 13.

avoit jamais eu entre ce guerrier & Al- LIV. VI. 1531.
gro de réconciliation ſincere. La perfidie
Pizarre, qui s'étoit fait donner à lui ſeul
honneurs & des avantages qu'il devoit
tager avec ſon aſſocié, étoit toujours
ſente à l'eſprit de l'un & de l'autre. L'un,
pouvant ſe diſſimuler ſa mauvaiſe foi, ne
flattoit pas que ſon rival la lui pardonnât;
tre, ſe ſouvenant toujours qu'il avoit été
mpé, ne cherchoit que les occaſions de ſe
ger. L'avidité & l'ambition les avoit
tés tous deux à ſuſpendre leur haine
iproque, & même à agir de concert pour
enir les richeſſes & la puiſſance; mais ils
urent pas plutôt atteint le but de leurs
irs, que les mêmes paſſions qui avoient
mé cette union paſſagère firent éclater les
timens de jalouſie & d'antipathie qu'ils
hoient dans leurs cœurs. Chacun d'eux
it auprès de lui un certain nombre de
alternes intéreſſés à les flatter, qui, avec
t & la méchanceté particuliere à cette
ece d'hommes, aigriſſoient leurs ſoupçons
tuels & groſſiſſoient à leurs yeux les torts
plus légers. Mais, malgré toutes ces
ſes d'inimitié, ils connoiſſoient ſi bien l'un &
tre leurs talens reſpectifs, qu'ils craignoient

Liv. VI. 1534. également les conséquences d'une rupt ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cuzco l'adresse mêlée de fermeté qu'il montra d ses plaintes contre Almagro & ses partis détournerent alors l'orage. Il se fit u nouvelle réconciliation dont la conditi principale fut qu'Almagro tenteroit la co quête du Chili, & que, s'il n'y trouvoit j un établissement digne de lui, Pizarre, po l'indemniser, lui céderoit une partie du Pér Cette nouvelle convention fut confirm avec les mêmes solemnités religieuses que premiere & observée avec aussi peu de fid lité (1).

Réglemens de Pizarre. Dès que cette affaire importante fut te minée, Pizarre revint dans les provinc voisines de la mer, &, comme il jouissoit alc d'une tranquillité qui n'étoit troublée p aucun ennemi, ni Espagnol, ni Indien, s'occupa avec l'ardeur & la constance q distinguent son caractere à établir un go vernement régulier dans les vastes pays so mis à son autorité. Quoique son éducatio le rendît incapable de toute recherche s

l

(1) Zarate, *lib. II*, *c.* 13. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *c.* 19. Be zo, *lib. III*, *c.* 6. Herrera, *decad.* 5, *lib.* VII, *cap.* 8.

Liv. I. 1534.

l principes de la police intérieure, & que l genre de vie qu'il avoit mené jusques-là p pût peu compatible avec l'ordre que de- nde l'administration, sa sagacité naturelle sopléa aux lumieres & à l'expérience. Il p tagea le pays en différens districts, & il é blit des magistrats dans chacun. Il fit des r glemens sur l'administration de la justice, l perception des impôts, le travail des nes & le traitement des Indiens. Ses loix ent simples, & n'avoient pour objet que la prospérité publique.

Fondation de Lima.

Mais, quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de foiblesse où étoit sa colonie naissante, s esprit étendu se portoit vers l'avenir. Il s considéroit lui-même comme le fondateur d n grand empire & délibéra long-tems a c beaucoup de sollicitude sur le lieu où il p ceroit le siege du gouvernement. Cuzco, l résidence des Incas, étoit située dans un c n de l'Empire à plus de quatre cent milles d la mer, & plus éloignée encore de Quito, p vince dont l'importance lui paroissoit e trême. Le Pérou n'avoit aucun autre ablissement qui méritât le nom de ville & q pût déterminer les Espagnols à y fixer l r séjour. Mais, en parcourant le pays,

Liv. VI. 1534. Pizarre avoit été frappé de la beauté & d fertilité de la vallée de Rimac, une des p étendues & des mieux cultivées du Pér Ce fut sur les bords d'une petite riviere, même nom que la vallée qu'elle arrose qu'elle enrichit, à six milles de Callao, havre le plus commode de l'océan pacifiq qu'il établit le chef-lieu de son gouverneme

18 Janv. 1535. Il lui donna le nom de *Ville des rois*, parce qu'il en posa la premiere pierre au te où l'église célebre la fête des trois rois, so comme il est plus vraisemblable, en l'honn de Jeanne & de Charles souverains de Castil Ce nom se conserve encore en Espagne da tous les actes publics; mais la ville est p connue par les étrangers sous celui de *Lim* mot corrumpu de l'ancien nom de la vallée elle est située. Par les soins de Pizarre bâtimens s'éleverent avec tant de promp tude qu'on vit bientôt une ville: un pal magnifique pour le gouverneur, & des m sons solidement construites pour ses prin paux officiers annoncerent dès-lors sa futu grandeur (1).

Invasion du Chili par Almagro. En conséquence de sa convention av

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* IV, *c.* 12, *lib.* VII, *c.* Calancho *Cronica*, *lib.* I, *c.* 37. Barnucuo *Lima funda* II, 2

parre, Almagro se mit en marche pour le Chili. Comme il possédoit au plus haut degré les qualités qui attirent sur-tout l'admiration du soldat, une libéralité sans bornes & un courage intrépide, cinq cents soixante-dix hommes se rangerent sous ses drapeaux. C'étoit le plus grand corps d'Européens qui eût été assemblé jusqu'alors au Pérou. L'impatience de terminer promptement son expédition, ou l'habitude de supporter tous les travaux & de braver tous les dangers, habitude commune à tous les Espagnols qui avient servi quelque tems en Amérique, determina Almagro à traverser les montagnes au lieu de s'avancer par le pays plat, le long de la côte. Le chemin étoit en effet plus court, mais presqu'impraticable. Dans cette route ses troupes souffrirent tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue, de la faim & des rigueurs du climat. Les froids de ces regions élevées de la zone torride où le froid est presqu'aussi rude que celui qu'on trouve sous le cercle polaire. Il en périt un grand nombre, & ceux qui résisterent & parvinrent jusqu'aux plaines fertiles du Chili, y trouverent de nouveaux obstacles à surmonter. Ils eurent affaire à des hommes

Liv. VI
1535. très-différens des Péruviens, intrépides endurcis aux travaux, & assez semblables a nations guerrieres du nord de l'Amériq par leur constitution physique & par le courage. Quoiqu'étonnés à la premiere a parition des Espagnols, & plus encore à vue de leur cavalerie & des effets de leu armes à feu, les naturels revinrent bient de leur surprise, non-seulement jusqu'à défendre avec courage, mais même jusqu assaillir leur nouveaux ennemis avec plus résolution & de vigueur que n'en avo montré jusques-là aucune nation Américain Les Espagnols continuerent cependant pénétrer dans le pays & y recueillirent l'or en abondance; mais ils ne penserent pl à former un établissement parmi des peupl si formidables. Malgré toute la valeur l'habileté de leur chef, le succès de le expédition étoit encore extrêmement dou teux lorsqu'ils furent rappelés au Pérou pa une révolution inattendue dont je vais déve lopper les causes (1).

Révolte des Péruviens. Les colonies Espagnoles de l'Amériqu

(1) Zarate, *lib. III, c.* 1. Gomera, *hist. c.* 131. Veg *p.* 2, *lib.* II, *c.* 20. Ovalla, *hist.* de Chile, *lib. V c.* 15, *&c.* Herrera, *decad.* 5, *lib.* VII, *c.* 9, *lib.* X *c.* 1, *&c.*

soient envoyé un si grand nombre d'aven- Liv. VI.
triers au Pérou, & tous y portoient des 1535.
spérances si outrées d'une fortune immense
& rapide, qu'il n'étoit pas possible de propo-
ser à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux
de l'industrie. Ils eussent vu dans une pa-
reille proposition, non-seulement le renver-
sement de toutes leurs espérances, mais une
véritable insulte. Il falloit cependant trouver
quelqu'occupation à des hommes qu'on ne
pouvoit pas sans danger laisser dans l'inaction.
Pizarre encouragea quelques-uns des officiers
les plus distingués qui lui étoient arrivés
nouvellement, à tenter des expéditions dans
quelques provinces de l'Empire que les Es-
pagnols n'avoient pas encore visitées. Il se
forma diverses troupes assez considérables,
qui, vers le tems du départ d'Almagro pour
le Chili, se mirent en marche pour pénétrer
dans différentes provinces éloignées de l'in-
térieur du pays. L'Inca Manco Capac Son ori-
observant l'imprudence des Espagnols qui gine.
disperſoient ainsi leurs troupes & le petit
nombre de ceux qui étoient demeurés à Cuzco
sous les ordres de Jean & Gonzales Pizarre,
crut être arrivé au moment heureux d'assurer
ses droits à l'Empire, de venger son pays &

Liv. VI. d'exterminer ſes oppreſſeurs. Quoique ſi
1535. veillé de très-près par les Eſpagnols qui
laiſſoient habiter le palais de ſes ancêtres
Cuzco, il trouva moyen de communiquer ſ
projet aux gens qui devoient l'exécuter. L
moindres deſirs des ſouverains ſont des ordr
chez un peuple accoutumé à les reſpect
comme des divinités. Les Eſpagnols, loin
ſe diſpoſer à abandonner volontairement
Pérou, comme ils l'avoient fait croire a
habitans, y abordoient en beaucoup pl
grand nombre. Les Péruviens ne pouva
plus eſpérer de ſe voir délivrés de leurs ty
rans que par un effort vigoureux de toute l
nation, les préparatifs pour l'exécution d
cette entrepriſe furent faits avec le ſilence &
le ſecret dont les Américains ſont peut-êtr
ſeuls capables.

1536. Et ſes progrès. L'Inca avoit déjà fait quelques tentative infructueuſes pour s'échapper des mains de Eſpagnols, lorſque Ferdinand Pizarre étant venu à Cuzco, lui accorda la permiſſion d'aſſiſter à une grande fête qui devoit ſe célébrer à quelques lieues de la capitale. Sous le prétexte de cette ſolemnité les hommes les plus conſidérables de l'Empire s'étoient raſſemblés. Dès que l'Inca les eut

oit, l'étendard de la guerre fut déployé & peu de tems tous les guerriers de la na- ion furent en armes, depuis les confins de a province de Quito juſqu'aux frontieres du li. Beaucoup d'Eſpagnols, qui vivoient nquilles dans les poſſeſſions qu'ils avoient btenues, furent maſſacrés. Différens déta- chemens, marchant ſans précaution dans ne contrée qui paroiſſoit entierement fou- mie au joug, furent exterminés. Une armée de deux cents mille hommes, ſi nous en croyons les hiſtoriens Eſpagnols, attaqua Czco. Les trois freres ſe défendirent avec cent ſoixante-dix Eſpagnols ſeulement. Un autre corps nombreux d'Indiens inveſtit Lima & intercepta toute communication entre cette ville & Cuzco. Des troupes nombreuſes de Péruviens répandus dans tout le pays empêchoient même toute relation entre les deux villes, de ſorte que les Eſpagnols, dans l'une & dans l'autre, ignoroient egalement le ſort de leurs compatriotes, & ſuppoſant les événemens les plus funeſtes, ſe croyoient les ſeuls échappés à la deſtruction de leur nation au Pérou (1).

(1) Vega, *p.* 2, *lib.* II, *cap.* 28. Zarate, *lib.* III, *c.* 3. Ciça de Leon, *c.* 82, Gomera, *hiſt. c.* 135. Herrera, *dec. lib.* VIII, *c.* 5.

Liv. VI. 1536. C'eſt contre Cuzco que ſe fit le plus gr effort des Indiens. L'Inca à la tête d'

Siege de Cuzco. nombreuſe armée en forma le ſiege, qui ſuivi pendant neuf mois avec la plus gra ardeur. Les Péruviens n'y déployerent au même degré le courage féroce des gu riers Mexicains; mais ils conduiſirent qu ques-unes de leurs opérations avec plus ſagacité & montrerent plus d'exactitude acquérir les connoiſſances de l'art militai Ils avoient obſervé la diſcipline Eſpagnole, ils s'efforcerent de l'imiter. Ils tourner les armes Européennes contre leurs ennem Ils armerent un corps nombreux de le plus braves guerriers avec les épées, l piques & les boucliers qu'ils avoient pris a Eſpagnols tués dans les différentes parties pays. Ils avoient remarqué que les Eſpagn combattoient ſerrés, & tiroient de-là leur pl grande force dans l'action; ils s'exercere à combattre de la même maniere. Quelqu uns oſerent manier les mouſquets & acqu rent aſſez d'adreſſe pour s'en ſervir. L plus hardis, parmi leſquels étoit Manco C pac lui-même, montoient les chevaux qu'i avoient pris & s'avançoient hardiment, lance en arrêt, pour charger les cavalie

Espagnols. C'étoit cependant bien plus par
Liv. VI. 1536.
er nombre que par ces imitations impar-
ites & cet uſage mal-adroit des arts & des
nes des Européens que les Péruviens fati-
oient les Eſpagnols (1). Manco Capac ſe
nit en poſſeſſion d'une moitié de ſa capi-
e malgré la valeur avec laquelle les Pizar-
s défendirent Cuzco. Il en fut pourtant
liſſé enſuite; mais les Eſpagnols y perdirent
n Pizarre, le plus aimé des trois freres, &
elques autres officiers de diſtinction. Ex-
dés par les fatigues d'un ſervice qui ne
r laiſſoit aucun moment de repos, man-
nt de vivres & déſeſpérant de réſiſter
s long-tems à des ennemis dont le nom-
augmentoit tous les jours, les ſoldats
Pizarre avoient réſolu d'abandonner Cuzco
ns l'eſpérance de rejoindre ceux de leurs
mpagnons qui auroient échappé aux Péru-
ns, ou de s'ouvrir un chemin au travers
ennemis, & de gagner la mer où ils
uveroient quelque moyen de quitter un
s devenu le tombeau de leur nation (2).
ndant qu'ils mettoient leurs dernieres
érances dans ces penſées, ſans que leurs

(1) Voyez la NOTE XL.

(2) Herrera, *dec.* 5, *lib.* VIII, *c.* 4.

Liv. VI. 1536. officiers puſſent les diſſiper, Almagro montra tout à coup aux environs de Cuz

Arrivée d'Almagro. La nouvelle de la révolte générale Péruviens auroit ſuffi pour engager Alma à quitter le Chili pour aller au ſeco de ſes compatriotes ; mais il fut porté cette réſolution par un motif moins gé reux & plus intéreſſé. Le même meſſa

Et motifs de ſa conduite, par lequel il apprenoit la ſituation des affai au Pérou, lui apportoit la patente roy qui le créoit gouverneur du Chili & fix les limites de ſon gouvernement. D'ap cette patente, Cuzco lui parut évidemm compris dans l'étendue de ſon départeme & il eut dès-lors autant d'ardeur pour ôt aux Pizarres la poſſeſſion de cette capit que pour empêcher les Péruviens de s' emparer. Impatient d'exécuter ce dou projet, il hazarda de retourner par une no velle route au travers des plaines ſablonne ſes de la côte. Dans cette marche il ſouffri de la chaleur & de la ſoif, preſqu'autant qu' avoit ſouffert du froid & de la faim, en tr verſant les ſommets des Andes.

Ses opérations. 1537. Il arrivoit à Cuzco dans un moment crit que. Les Eſpagnols & les Péruviens en voyant approcher éprouverent une éga

Liv. VI. 1537.

quiétude. Ceux-là, instruits de ses préten-
tions, qu'il ne prenoit pas la peine de cacher,
délibéroient s'ils le traiteroient comme un
libérateur ou comme un ennemi. Ceux-ci,
connoissant le sujet de la querelle des deux
partis, se flattoient qu'il y avoit pour eux
plus à espérer qu'à craindre des opérations
d'Almagro. Almagro lui-même, mal instruit
des événemens qui s'étoient passés pendant
son absence, & voulant connoître avec plus
d'exactitude l'état des affaires, avançoit vers
la capitale avec beaucoup de lenteur & de cir-
conspection. Des négociations s'entamerent entre tous les partis. L'Inca s'y conduisit avec beaucoup d'adresse. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro; mais après plusieurs tentatives sans succès, désespérant de former jamais une union sincere avec les Espagnols, il les surprit avec un corps nombreux & choisi. La discipline & la valeur des Espagnols triompherent. Les Péruviens furent repoussés avec une si grande perte, qu'une grande partie de leur armée se dispersa, & qu'Almagro put s'avancer librement jusqu'aux portes de Cuzco.

Il prend possession de Cuzco.

Les Pizarres n'ayant plus à combattre les Péruviens porterent toute leur attention sur

Liv. VI. 1537. ce nouvel ennemi & prirent des mesu pour lui fermer l'entrée de la capitale. pendant la prudence empêcha pendant qu que tems les deux partis de tourner le armes l'un contre l'autre, tant qu'ils fur environnés d'ennemis communs qui se roient réjouis de leurs pertes. On prop différens plans de conciliation. Chacun chefs s'efforçoit de tromper l'autre ou d'a rer à soi ses soldats. Le caractere ouve affable & généreux d'Almagro lui gagner plusieurs des partisans des Pizarres, révol des manieres dures & impérieuses de ces ch Encouragé par cette défection, Alma s'avança de nuit vers la ville, surprit qu ques sentinelles, gagna les autres & en ronnant la maison qu'habitoient les de freres, il les força, après une défense opiniâ de leur part, de se rendre à discrétion (Les titres d'Almagro au gouvernement Cuzco furent universellement reconnus, & forme du gouvernement fut établie en l nom.

Guerre civile & succès d'Almagro

Il n'y eut que deux ou trois Espagn

(1) Zarate, *lib.* III, *c.* 4. Vega, *p.* 2, *lib* II, *c.* 31. Gomera, *hist. c.* 134. Herrera, *decad.* 6, *lib.* II. c. 5.

us dans ces premieres hoſtilités de la guerre
il le; mais elles furent bientôt ſuivies de
ues plus meurtrieres. François Pizarre
ynt diſperſé les Péruviens qui inveſtiſſoient
ma & reçu d'Hiſpaniola & de Nicaragua
s renforts conſidérables, envoya cinq cents
mmes ſous les ordres d'Alonzo d'Alvarado
r délivrer ſes freres & la garniſon de
co. Ce corps, qu'on pouvoit regarder
me une force conſidérable dans l'enfance
a puiſſance Eſpagnole en Amérique, s'a-
ança juſqu'a une petite diſtance de la capi-
; avant de ſoupçonner qu'il pût avoir à
battre d'autres ennemis que les Indiens.
fut un grand étonnement pour eux de
leurs compatriotes poſtés ſur les bords
la riviere d'Abancay pour les empêcher
a paſſer. Almagro cependant, plus jaloux
es attirer à ſon parti que de les vaincre,
ta de ſéduire leur chef par des promeſſes
es préſens. La fidélité d'Alvarado ne fut
nt ébranlée; mais il avoit plus de vertu
de talent pour la guerre. Almagro l'a-
ſa par différens mouvemens, tandis qu'un
détachement de ſoldats choiſis, ayant
é la riviere pendant la nuit, tomba ſur
camp, diſperſa ſes troupes avant qu'il eût

Liv. VI. 1537.

eu le tems de les former, & le fit lui-mê
prisonnier avec ses principaux officiers (1).

Par cet avantage, la querelle entre
deux rivaux auroit été décidée sans retour

Il n'en profite pas

Almagro avoit aussi bien connu l'art de p
fiter de la victoire que celui de vaincre. I
drigo Orgognès, officier d'un grand tale
qui, ayant servi sous le connétable de Bourb
lorsque les troupes impériales pénétrer
jusqu'à Rome & la saccagerent, étoit
coutumé aux résolutions hardies & décisiv
lui conseilla de faire mourir les deux Piz
res qu'il avoit entre les mains, Alvarado
quelques autres qu'il ne pouvoit espérer
gagner, & de marcher sur le champ à Li
avec ses troupes victorieuses avant que
gouverneur eût le tems de faire des pré
ratifs de défense. Almagro sentoit tous
avantages de ce conseil & ne manquoit
du courage nécessaire pour le suivre; mais
céda à des sentimens qui ne paroissoient g
re convenir à un soldat de fortune, viei
dans le service, & il fut arrêté par des scr
pules qu'on ne devoit pas attendre d'un ch

(1) Zarate, *lib.* III, *c.* 6. Gomera, *hist. c.* 12. Ve
p. 2, *lib.* II, *c.* 33, 34. Herrera, *decad.* 6, *lib.* II

d parti qui avoit tiré l'épée dans une guerre c ile. Son humanité l'empêcha de répandre le sang de ses adversaires, & la crainte d'être r ardé comme rébelle ne lui permit pas d ntrer à main armée dans une province q e son souverain avoit donnée à un autre. Il savoit bien que la dispute entre lui & Pizarre ne pouvoit se terminer que par les armes, & il ne prétendoit pas éviter cette maniere d la décider. Mais une délicatesse mal-e endue dans la circonstance où il se trouvoit lu faisoit souhaiter que son rival fût regardé comme l'agresseur, & ce motif lui fit reprendre tr quillement le chemin de Cuzco pour at endre que Pizarre vînt l'y attaquer (1). Liv VI. 1537.

Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit p sé, le retour d'Almagro, la prise de Cuzco, la mort d'un de ses freres, la captivité des deux autres & la défaite d'Alvarado. Toutes ce nouvelles lui furent portées en même-te s. Tant de malheurs à la fois abattirent pr quelques momens ce courage qui avoit dé à résisté aux plus rudes coups de l'adversit ; mais la nécessité de pourvoir à sa sûreté, au bien que le desir de la vengeance, Situation fâcheuse de Pizarre.

(1) Herrera, *dec.* 6, *Lib.* II, *c.* 10, 11.

Liv. VI. 1537. l'empêcherent de succomber. Il prit mesures avec la sagacité qui lui étoit nat

Adresse de sa conduite. relle. Comme il étoit maître de la côte qu'il attendoit des renforts considérab d'hommes & de provisions, il étoit aussi i portant pour lui de gagner du tems & d viter une action, que pour Almagro de hâ ses opérations & d'en venir à une action c cisive. Il eut recours aux artifices qu'il av déjà employés avec succès, & Almagro assez foible pour se laisser amuser par l'esp rance de terminer leurs différens à l'am ble. En variant sans cesse ses propositio en cédant du terrain à propos, en accorda quelquefois tout & rétractant ensuite ce qu avoit accordé, Pizarre fit traîner la nég ciation de maniere que, quoique chaque jo fût précieux à Almagro, il s'écoula plusie mois sans qu'on eût rien arrêté. Tan qu'Almagro & ses officiers n'étoient occup qu'à reconnoître & éviter les pieges q leur tendoit le gouverneur de Lima, Go zale Pizarre & Alvarado trouverent le moy de corrompre leurs gardes, & non-seuleme ils s'échapperent, mais ils persuaderent soixante soldats d'Almagro de fuir av

e

ex (1). La fortune ayant ainſi rendu au gouverneur un de ſes freres, une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il propoſa à Almagro de ſoumettre leurs conteſtations au jugement de leur ſouverain. Juſqu'à ſa déciſion chacun demeureroit en poſſeſſion de ce qu'il occupoit actuellement. Ferdinand Pizarre ſeroit mis en liberté & partiroit ſur le champ pour l'Eſpagne avec les officiers qu'Almagro voudroit envoyer lui-même pour faire valoir ſes droits. Le but de Pizarre dans ces propoſitions étoit manifeſte. Almagro avoit été déjà ſouvent trompé par ſes artifices, & cependant il compta ſur la ſincérité de ſon rival avec une crédulité aveugle & accepta toutes ces conditions (2).

LIV. VI. 1537.

Auſſitôt que Ferdinand Pizarre fut en liberté, le gouverneur n'étant plus retenu par la crainte du danger de ſon frere ne diſſimula plus. Le traité fut oublié; on ne parla plus de conciliation. Il déclara ouvertement que c'étoit déſormais les armes à la main qu'il falloit décider qui de lui ou d'Almagro de-

Ses préparatifs pour commencer la guerre.

(1) Zarate, *lib. III*, *c.* 8. Herrera. *decad.* 6, *lib.* 2, *c.* 14.

(2) Herrera, *dec.* 6, *lib.* III, *cap.* 9. Zarate, *lib.* III, *cap.* 9. Gomera, *hiſt. c.* 140. Vega, *p.* 2, *lib.* II, *c.* 35.

Liv. VI. 1538. meureroit maître du Pérou. Ses préparatifs se firent avec la célérité que demandoit une résolution si hardie. Il eut bientôt sept cents hommes en état de marcher à Cuzco. Il donna le commandement à ses deux freres, qui il pouvoit se confier pour l'exécution des mesures les plus violentes; car ils étoient animés par l'ambition commune aux trois freres & par le souvenir récent de leur captivité & de leurs souffrances. Après avoir tenté sans succès de traverser les montagnes pour arriver par une route directe à Cuzco, ils marcherent au sud le long de la côte jusqu'à Nasca, & alors tournant à gauche, passerent les défilés qu'on trouve dans la branche des Andes qui s'étendoit entre cette & la capitale. Almagro, au lieu de suivre le conseil de quelques-uns de ses officiers qui vouloient qu'il défendît ces passages, attendit son ennemi dans la plaine de Cuzco. Deux raisons sembloient l'avoir conduit à prendre cette résolution. Il n'avoit guere que cinq cents hommes, & il craignoit de s'affoiblir encore en envoyant des détachemens dans les montagnes; &, comme sa cavalerie étoit plus nombreuse & mieux disciplinée que celle des Pizarres, il ne pouvoit tirer un grand par

à cet avantage qu'en combattant dans un pays découvert. Liv. VI. 1538

Les Pizarres s'avancerent sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui venoient de la nature des contrées horribles & désertes qu'il falloit traverser. Aussitôt qu'ils furent dans la plaine, les deux partis montrerent une impatience égale de terminer enfin une querelle qui duroit depuis si long-tems. Compatriotes, anciennement amis, sujets du même souverain, & marchant chacun sous l'étendard de l'Espagne, ils voyoient les montagnes voisines couvertes d'Indiens assemblés pour jouir du plaisir de les voir s'égorger les uns les autres, & prêts à attaquer ensuite le parti demeuré vainqueur. Mais tous ces motifs ne pouvoient l'emporter sur la haine cruelle dont ils étoient animés. Il ne se donna de part ni d'autre aucun conseil de paix; il ne fut pas une proposition d'accommodement. Malheureusement pour Almagro, son âge avancé ne lui permettoit plus de supporter les grands travaux, & dans ce moment critique épuisé par les fatigues & privé de son activité ordinaire, il fut obligé de confier le commandement à Orgognès qui, quoiqu'excellent officier, n'étoit pas aussi aimé des Son armée marche à Cuzco.

Liv. VI 1538. soldats & n'avoit pas autant d'ascendant sur leur esprit que le chef qu'ils étoient accoutumés à suivre & à respecter.

26 Avril. Almagro défait. Le combat fut terrible & se soutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avoit un plus grand nombre de vieux soldats & plus de cavalerie ; mais ces avantages étoient balancés du côté de Pizarre par le nombre & par deux compagnies de mousquetaires que l'empereur avoit envoyées d'Espagne sur la nouvelle de la révolte des Indiens (1). L'usage des armes à feu n'étoit pas encore très-commun en Amérique parmi des aventuriers qui s'équippoient sans beaucoup de soin & à leurs propres frais (2). Cette petite troupe armée régulierement & bien disciplinée décida de la journée. Par-tout où elle se portoit, un feu bien conduit & bien soutenu renversoit tout ce qu'elle trouvoit devant elle, cavalerie & infanterie. Orgognès, s'efforçant de rallier & de ranimer ses troupes, reçut une blessure dangereuse. La déroute devint générale. La cruauté des vainqueurs souilla la gloire d'une victoire complette. La fureur qu'inspire ordinai-

(1) Herrera, *Accad.* 6, *Lib.* 3, *c.* 8.

(2) Zarate, *lib.* 3, *c.* 8.

ient la guerre civile portoit les uns à mas- Liv. VI. 1538.
crer leurs compatriotes ſans diſtinction & ns remords ; l'eſprit d'une baſſe vengeance ouſſoit les autres à égorger leurs ennemis articuliers.

Orgognès & pluſieurs officiers de diſtinc- on furent tués de ſang froid. Plus de cent uarante ſoldats périrent ſur le champ de ba- aille, nombre conſidérable dans une action ntre deux petits corps, terminée en fort eu de tems. Almagro, trop foible pour ſe enir à cheval, voulut qu'on le portât en li- ière ſur une hauteur d'où il pouvoit voir le hamp de bataille. Il fut témoin des divers ouvemens des deux armées avec la plus rande agitation & la plus vive inquiétude, vit enfin la défaite totale de ſes troupes vec l'indignation d'un vieux capitaine long- ems accoutumé à vaincre. Il tenta de ſe Et pris. érober par la fuite ; mais il fut fait priſon- ier & gardé avec toute la vigilance poſſi- le (1).

Les Péruviens, au lieu d'exécuter la réſo- ion qu'ils avoient priſe d'attaquer les Eſpa- nols, ſe retirerent tranquillement après la

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 11, 12. Vega, *p.* 11, *lib. II*, 36, 38. Herrera, *decad.* 6, *lib. III*, *c.* 10-12, *lib.* 4, 1-6.

Liv. VI. 1538.

bataille, & il n'y a peut-être pas dans l'h
toire du nouveau monde un exemple p
frappant de l'aſcendant des Eſpagnols ſur
Américains que de voir ceux-ci, témo
de la défaite & de la diſperſion d'un des p
tis, n'avoir pas le courage d'attaquer l'au
affoibli & fatigué par ſa victoire même,
n'oſer tomber ſur leurs oppreſſeurs lorſ
la fortune leur offroit une occaſion ſi favo
ble de les combattre avec avantage (1).

Nouvelles expéditions.

Cuzco fut pillé par les vainqueurs qu
trouverent un butin conſidérable, formé
partie des reſtes des tréſors des Indiens, &
partie des richeſſes amaſſées par leurs adv
ſaires au Pérou & au Chili. Mais ces
pouilles & tout ce que leur chef put y aj
ter ſe trouva ſi fort au-deſſous de ce qu
croyoient être dû à leurs ſervices, que F
dinand Pizarre ne pouvant les ſatisfaire,
recours au même expédient que ſon fr
avoit employé dans une occaſion ſemblab
Il chercha à occuper ces eſprits hautains
remuans, afin d'empêcher leurs plaintes
dégénérer en mutinerie. Il encouragea ce
de ſes officiers qu'il jugea les plus actifs,
entreprendre de découvrir & de ſoumett

(1) Zarate, *lib.* 3, *p.* 2. Vega, *p.* 2, *Lib.* 2, *c.* 3

ifférentes provinces où les Eſpagnols n'a- Liv. VI. 1538.
oient pas encore pénétré. Tous les chefs
ui commanderent quelqu'une de ces expé-
itions furent ſuivis par beaucoup de volon-
aires qui montroient une ardeur & une
onfiance qu'on ne trouve que dans les aven-
uriers de ce ſiecle. Pluſieurs des ſoldats
Almagro s'enrôlerent auſſi, & Pizarre eut
ſatisfaction d'être délivré des importunités
ſes partiſans mécontens & de la crainte de
s anciens ennemis. (1).

Almagro demeura pluſieurs mois étroite- On fait le procès à Almagro.
ent gardé & livré à toutes les inquiétudes
ue lui cauſoit l'incertitude de ſa ſituation.
on ſort étoit fixé par les Pizarres depuis le
oment où il étoit tombé entre leurs mains;
ais la prudence les forçoit de différer leur
ngeance juſqu'à ce que les ſoldats qui
oient ſervi ſous Almagro & pluſieurs de
urs partiſans même en qui ils ne pouvoient
confier entierement, fuſſent éloignés de
zco. Dès que cet obſtacle ne ſubſiſta plus,
lmagro fut accuſé juridiquement pour cri-
e de trahiſon, jugé avec les formalités
dinaires & condamné à la mort. Sa ſen- Il eſt condamné.

(1) Zarate, *lib.* III, *c.* 12. Gomera, *hiſt. cap.* 141. Herrera, *decad.* 6, *lib.* IV, *cap.* 7.

Liv. VI. 1538.

tence le frappa de terreur, & quoiqu'il e
fouvent bravé la mort avec la plus grand
intrépidité dans les combats, il ne put fa
foibleſſe la voir s'approcher ſous une forn
ignominieuſe. Il eut recours à des ſuppli
tions baſſes & indignes de ſa gloire. Il cc
jura les Pizarres de ſe ſouvenir de le
ancienne amitié & des ſervices qu'il av
rendus à leur famille. Il rappela à Franç
l'humanité dont il avoit uſé envers Ferdina
& Gonzales ſes priſonniers dont il av
épargné la vie malgré les remontrances
ſes plus fideles amis. Il le preſſa enfin d'av
pitié de ſon âge & de ſes infirmités & de
laiſſer les triſtes reſtes d'une vie qui ne pc
voit pas encore être bien longue, pour
donner le tems d'expier ſes péchés &
faire ſa paix avec le ciel. Les ſupplicatio
d'un homme aimé de tous ceux qui avoie
ſervi ſous lui, arracherent des larmes de to
les yeux & toucherent les cœurs les pl
durs, dit un hiſtorien Eſpagnol; mais l
Pizarres demeurerent inflexibles. Dès qu'A
magro vit que ſon ſort étoit inévitable, il r
prit la dignité & le courage d'un ancien ſ

Et mis à mort.

dat. Il fut étranglé dans ſa priſon & enſui
publiquement décapité dans la ſoixante-qui
zien

ieme année de son âge. Il laissa un fils qu'il voit eu d'une femme Indienne de Panama, lors prisonnier à Lima, & qu'il nomma néanmoins son successeur dans son gouvernement, n vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'empereur (1). Liv. VI. 1538.

La guerre civile du Pérou suspendant toute ommunication avec l'Espagne, la nouvelle e ces événemens extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureusement pour le arti victorieux, elle y fut apportée par quelues-uns des officiers d'Almagro qui avoient uitté ce pays à l'époque de cette dernière évolution & qui raconterent les faits avec outes les circonstances défavorables aux 'izarres; leur ambition, leur mépris pour eurs engagemens les plus solemnels, leur iolence & leur cruauté furent peintes avec oute la malignité & l'exagération de l'esprit e parti. Ferdinand Pizarre, qui arriva bientôt après & qui se montra à la cour avec une nagnificence extraordinaire, travailla à effacer es impressions & à se justifier lui-même & es freres en représentant Almagro comme 1539. Délibérations de la cour d'Espagne sur l'état du Pérou.

(1) Zarate, *lib.* III, *c.* 12. Gomera, *hist. p.* 111. Vega 2, *lib.* II, *c.* 39. Herrera, *decad.* 6, *lib.* IV, *c.* 9, *b.* V, *c.* 1.

Liv. VI. 1539. l'agreſſeur. L'empereur & ſes miniſtres, ſan être en état de décider avec certitude leque des deux partis étoit le plus coupable, viren clairement les ſuites funeſtes qu'on devoi attendre de ces diſſenſions. Il étoit bie manifeſte que, tandis que des gouverneur chargés de l'adminiſtration de deux colonie naiſſantes employeroient l'un contre l'autr des forces deſtinées à les défendre contr l'ennemi commun, le bien public ne feroi plus rien pour eux, & les Indiens pourroien profiter de leur déſunion pour exterminc les vainqueurs & les vaincus. Mais il étoi plus aiſé de connoître le mal que de trouve le remede. Les informations qu'on avoi reçues étoient ſi incomplettes & ſi ſuſpecte le lieu de la ſcene étoit ſi éloigné, qu'i étoit preſqu'impoſſible de preſcrire à u adminiſtrateur la conduite qu'il devoit ſuivr & qu'avant qu'aucun plan approuvé en Ef pagne pût être ſuivi au Pérou l'exécutio pouvoit en devenir très-funeſte par le chan gement des circonſtances & de la ſituatio des partis.

Vaca de Caſtro y eſt envoyé avec d'amples pouvoirs.

L'empereur ſe vit donc obligé d'envoye au Pérou un homme revêtu de pouvoir très-étendus & preſqu'arbitraires, qui, aprè

voir observé l'état des affaires par lui-même & recherché sur les lieux la conduite des différens chefs, fût autorisé à établir la forme de gouvernement qu'il jugeroit la plus avantageuse à la métropole & à la colonie. Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi. Il étoit juge de l'audience royale de Valladolid; & ses talens, son intégrité, sa fermeté justifierent le choix de son souverain. Ses instructions, quoique très-amples, ne le lioient pas dans ses opérations. Selon les circonstances, il pouvoit revêtir différens caracteres. S'il trouvoit le gouverneur encore vivant, il ne devoit prendre que la qualité de juge pour conserver l'air d'agir de concert avec lui & ne pas blesser un homme qui avoit si bien mérité de son pays. Mais, Pizarre étoit mort, il étoit muni de provisions qu'il produiroit, & qui le nommoient son successeur au gouvernement. Cette attention pour Pizarre semble pourtant avoir été l'effet de la crainte de son pouvoir, plutôt qu'un témoignage d'approbation donné à sa conduite; car, au même moment où la cour paroissoit ainsi vouloir le ménager, son frere Ferdinand fut arrêté à Madrid & renfermé

LIV. VI. 1539.

Liv. VI. 1539. dans une prison où il demeura plus de vingt ans (1).

1540. Pizarre partage le Pérou à ses partisans. Tandis que Vaca de Castro se disposoit à partir, des événemens importans se passoient au Pérou. Le gouverneur se regardant après la mort d'Almagro comme unique dépositaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. S'il eût fait ce partage avec quelqu'impartialité, cette contrée étoit assez vaste pour lui fournir de quoi récompenser ses partisans & gagner ses ennemis. Mais Pizarre se conduisit avec toute l'injustice de l'esprit de parti, & non avec l'équité d'un juge qui cherche à distinguer & à récompenser le mérite. Il commença par prendre pour lui ou pour ses freres & ses favoris de grands districts dans les parties du pays les mieux cultivées & les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terrains les moins bons & les plus mal situés. Les soldats d'Almagro, parmi lesquels étoient plusieurs des premiers aventuriers, à la valeur & à la persévérance desquels Pizarre avoit dû la plus grande partie de ses succès, furent totalement exclus de la propriété de

(1) Gomera, *hist. c.* 142. Vega, *p.* 11, *lib.* II, *c.* 4. Herrera, *aecad.* 6, *lib* VIII, *cap.* 10, 11, *lib.* X, *c.* 1.

es terres qu'ils avoient conquises. Comme vanité de chacun lui faisoit attacher une leur exorbitante à ses services, & exagérer s prétentions à mesure que les conquêtes étendoient, tous ceux qui furent trompés ans leurs espérances se recrierent hautement ontre l'injustice & la rapacité du gouverneur, ndis que les partisans d'Almagro murmuoient en secret & méditoient leur vengeance (1).

LIV. VI. 1540.

Quelque rapides qu'eussent été les progrès es Espagnols dans l'Amérique méridionale epuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur assion pour les conquêtes n'étoit pas encore tisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre voit mis à la tête de différens détachemens, voient pénétré dans plusieurs provinces. Ils ouffrirent beaucoup, les uns dans les régions ériles & froides des Andes, les autres dans s bois, les marais & les plaines; mais ils rent des découvertes qui étendirent les onnoissances & la domination des Espagnols. 'ierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro ur le Chili, &, malgré le courage des naturels u pays, il fit de si grands progrès, qu'il fonda a ville de Saint-Jago, le premier établisse-

Progrès des Espagnols.

(1) Vega, *p.* II, *lib.* III, *c.* 2. Herrera, *decad.* 6, *lib.* VIII, *c.* 5.

Liv. VI. 1540.

ment Eſpagnol dans cette province (1). Ma
de toutes les expéditions faites vers ce tem
là, celle de Gonzale Pizarre eſt la plus m

Expédition mémorable de Gonzale Pizarre.

morable. Le gouverneur, ne voulant ſouffi
dans aucune place importante au Pérou pe
ſonne que ſes freres & lui, avoit ôté à B
nalcaſar, le même qui avoit conquis Quit
le gouvernement de ce royaume pour en r
vêtir ſon frere Gonzale. Il chargea celui-
de tenter la découverte & la conquête d
pays ſitués à l'eſt des Andes, que les Indie
diſoient être abondans en cannelle & autr
épices recherchées. Gonzale, auſſi cour
geux & auſſi ambitieux que ſes freres, e
treprit avec zele cette périlleuſe expéditio
Il partit de Quito à la tête de trois cen

Fatigues qu'ils eſſuient.

quarante ſoldats, dont près de la moit
étoient à cheval, avec quatre mille Indie
pour porter leurs proviſions. Dans cet
route, qu'il falloit s'ouvrir dans les gorg
des montagnes & dans les défilés des Ande
les malheureux Indiens périrent preſque to
par l'excès du froid & de la fatigue auxque
ils n'étoient pas accoutumés. Les Eſpagnol
quoique plus robuſtes & plus capables d
ſoutenir la différence des climats, ſouffrire

(1) Zarate, *lib. III*, *c.* 13. Ovalle, *lib. II*, *c.* 2, &c

inniment & perdirent quelques hommes. Liv. VI. 1540.
Mais, lorſqu'ils furent deſcendus dans le plat pays, leurs ſouffrances augmenterent. Ils eûyerent deux mois entiers de pluies continuelles qui ne leur laiſſoient pas aſſez d'intervalle pour ſécher leurs habits (1). Les plaines immenſes qu'ils traverſoient, entierement dépourvues d'habitans, ou occupées par les peuplades les plus barbares & les moins induſtrieuſes du nouveau monde, leur fourniſſoient fort peu de ſubſiſtance. Ils étoient obligés de ſe faire un chemin dans les marais ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux ſi continus & le défaut de nourriture auroient épuiſé la conſtance de toute eſpece de troupes; mais le courage & la perſévérance des Eſpagnols du ſeizieme ſiecle étoient à l'épreuve de tout. Toujours ſéduits par les fauſſes relations qu'on leur faiſoit de la richeſſe des pays qu'ils alloient chercher, ils perſiſterent juſqu'à ce qu'ils euſſent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivieres qui ſe jettent dans le Maragnon. Là, ils conſtruiſirent avec beaucoup de peine une barque qu'ils comptoient devoir leur être d'une

(1). Zarate, *lib. IV*, c. 2.

Liv. VI. 1540.

grande utilité pour leur faire passer les rivières, leur procurer des provisions & reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité, qu'ils devancerent bientôt leurs compagnons, qui les suivoient par terre avec beaucoup de lenteur & de difficulté.

Il est abandonné par Orellana.

Eloigné de son commandant, Orellana jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant, &, transporté de la passion dominante dans ce siecle, forma le projet de se distinguer lui-même par quelque découverte en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'océan & en reconnoissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet étoit aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef & en abandonnant ses compagnons dans des déserts inconnus où ils n'avoient d'autre espérance de succès dans leur entreprise & de salut pour eux-mêmes, que celle qu'ils fondoient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevoit. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec

quelle il se hasarda à suivre une navigation Liv. VI.
e près de deux mille lieues à travers des 1540.
ations inconnues, dans un bâtiment fait à
hâte de bois verd & mal construit, sans
rovisions, sans bousſole, sans pilote. Son
ourage & son ardeur suppléerent à tout ce
ui lui manquoit. En s'abandonnant avec
idace au cours du Napo, il fut porté au
d jusqu'à la grande riviere du Maragnon.
ournant ensuite à l'est avec le fleuve, il
ivit cette direction. Il fit des descentes
équentes sur les bords, tantôt enlevant de
rce quelques provisions aux nations sauva-
es qu'il trouvoit sur sa route, & tantôt les
otenant à l'amiable des peuplades plus civi-
sées. Après une longue suite de dangers
rmontés avec un courage étonnant, & de
avaux supportés avec non moins de cons-
ance, il entra dans l'océan où de nouveaux
érils l'attendoient (1). Il les surmonta de
même, & arriva enfin à l'établissement Espagnol
e l'Isle de Cubagua d'où il fit voile pour
Espagne. La vanité naturelle aux voyageurs
ui ont vu des pays inconnus aux autres
ommes & l'artifice ordinaire aux aventuriers

(1) Voyez la Note XLI.

Liv. VI. 1540. occupés de se faire valoir, concoururent lui faire mêler dans le récit de son voyag beaucoup de merveilleux à la vérité. prétendit avoir découvert des nations si ches, que les toits de leurs temples étoie couverts de plaques d'or, & donna une d cription détaillée d'une république de fe mes guerrieres qui avoient étendu leur don nation sur une partie considérable des plain immenses qu'il avoit visitées. Ces cont extravagans donnerent naissance à l'opini qu'il y avoit dans cette partie du nouve monde un pays abondant en or, connu so le nom de *El-Dorado*, & une républiq d'Amozones; & tel est le goût des homm pour le merveilleux, que ce n'est qu'apr beaucoup de tems & avec beaucoup de dif culté que la raison & l'observation ont d truit ces fables. Le voyage d'Orellana, d pouillé de toutes ces circonstances romane ques, mérite cependant d'être remarqué non-seulement comme une des plus belle entreprises de ce siecle si fécond en aventu res extraordinaires, mais comme le premie événement qui ait donné une connoissanc certaine de l'existence de ces régions immen

Liv. VI. 1540.

s qui s'étendent à l'eſt depuis les Andes ſqu'à l'océan (1).

Il n'y a point de termes qui puiſſent exjimer la conſternation de Pizarre, lorſqu'arvé au confluent du Napo & du Maragnon il avoit donné ordre à Orellana de l'attence, il n'y trouva pas la barque. Il ne put croire qu'un homme à qui il avoit confié lxécution d'un ordre ſi important, eût aſſez e baſſeſſe & d'ingratitude pour l'abandonr dans une pareille ſituation. En ne le ouvant pas au lieu du rendez-vous, il atbua ſon abſence à quelqu'accident. Il s'avça juſqu'à cinquante lieues plus loin en ſivant les bords du Maragnon, eſpérant à aque moment de voir la barque revenir cargée des proviſions. Enfin il trouva dans s deſerts un officier d'Orellana qui y avoit é abandonné pour avoir eu le courage de re des remontrances à Orellana contre cette rfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue u crime d'Orellana, & ſes compagnons comirent toute l'horreur de leur ſituation dans moment où ils ſe virent privés de leur

Situation fâcheuſe de Pizarre.

(1) Zarate, *lib. IV*, *c.* 4. Gomera, *hiſt.*, *c.* 86. Vega, II, *lib. III*, *c.* 4. Herrera, *decad.* 6, *lib.* IX, *c.* 2-5. drigues *el Maragnon y Amazonas*, *lib. I*, *c.* 3.

Liv. VI. 1541. unique ressource. Le courage des plus hardi & des plus anciens vétérans fut abattu, & tous demandèrent à retourner à l'instan même sur leurs pas. Pizarre affectant d'être tranquille ne combattit pas leurs desirs; mais se trouvoit alors à quatre cents lieues de Quito & dans leur retour les Espagnols eurent vaincre des difficultés plus grandes encor que celles qu'ils avoient trouvées dans leu première route, sans être soutenus par l espérances qui les animoient alors. La fai les contraignit de se nourrir de racines & d baies sauvages, de manger leurs chevaux leur chiens, les reptiles les plus dégoûtan & enfin jusqu'au cuir de leurs selles & d leurs ceinturons. Quatre mille Indiens & deux cents dix Espagnols périrent dans cett expédition malheureuse qui dura près de deu ans; &, comme Orellana en avoit emmen cinquante, il n'en revint que quatre-vingt Quito, nuds comme des sauvages, & si ex ténués par la faim & la fatigue qu'ils resse bloient plus à des spectres qu'à des hommes(1).

Mécontentemens au Pérou. Mais, au lieu de jouir du repos que so

(1) Zarate, *lib.* IV, *c.* 2-5. Vega, *p.* 11, *lib.* VIII *c.* 3, 4, 5, 14. Herrera, *decad.* 6, *lib.* III, *c.* 7, 8, *lib.* IV *c.* 2-5, *decad.* 7, *lib.* III, *c.* 14. Pizarre, *Varonès, illustr* 349, *&c.*

:at eût demandé, Pizarre de retour à Quito apprit un événement fatal qui le menaçoit malheurs plus grands encore que ceux 'il venoit d'éprouver. Depuis que son ere avoit partagé ses conquêtes entre ses ompagnons avec la partialité que nous vons fait remarquer plus haut, les partisans 'Almagro se considérant comme proscrits ir le parti dominant, ne conservoient plus icune espérance d'améliorer leur sort. Un rand nombre d'entr'eux s'étoient retirés à ima où la maison du jeune Almagro leur oit toujours ouverte. La petite portion la fortune du pere, que le gouverneur oit laissée au fils, étoit employée à les ire subsister. L'attachement que tous ceux ui avoient servi sous Almagro lui avoient ontré, s'étoit porté sur son fils qui venoit atteindre l'âge de virilité & qui étoit doué toutes les qualités propres à captiver ffection des soldats. D'une figure agréable, roit à tous les exercices du corps, hardi, un caractere ouvert & généreux, il sem- oit né pour commander; &, comme son re avoit reconnu en lui-même les incon- niens du manque d'éducation, il l'avoit fait truire avec soin; les connoissances qu'il

Liv. VI. 1540.

Les mécontens prennent le jeune Almagro pour leur chef.

Liv. VI. 1541.

avoit acquiſes augmentoient le reſpect qu voient pour lui des aventuriers la plupa ignorans, ſur leſquels il avoit à cet égard u grande ſupériorité. Les partiſans d'Almag trouverent dans ce jeune homme un cent de réunion dont ils avoient beſoin, & le r gardant comme leur chef, ils étoient diſpo à tout entreprendre pour le ſervir. M leur affection pour Almagro n'étoit pas le unique motif. Il s'y joignoit le deſir de ſo tir de la fâcheuſe ſituation où ils étoie Pluſieurs d'entr'eux manquant de tout (1) las de traîner une vie à charge à leur cl ou à ceux de leurs compagnons qui avoie pu dérober quelques débris de leur fortu aux confiſcations & aux violences des Piz res, attendoient avec impatience une occ ſion d'exercer leur courage & leur activi Ils commencerent à délibérer ſur les moye de ſe venger de l'auteur de leurs maux. Leu complots ne demeurerent pas entiereme ignorés, & le gouverneur fut averti de ſe t nir ſur ſes gardes contre des hommes qui p roiſſoient méditer quelqu'action déſeſpér & qui avoient aſſez de réſolution pour l'ex cuter. Mais, ſoit intrépidité naturelle,

Ils conſpirent contre la vie de Pizarre.

(1) Voyez la NOTE XLII.

épris pour des gens que leur pauvreté mê-
e lui paroiſſoit mettre hors d'état de rien
étreprendre de conſidérable, il négligea les
l avertiſſemens de ſes amis. Soyez tran-
çilles, leur diſoit-il, ſans faire paroître la
nindre crainte, je ſerai en ſûreté tant qu'il
n aura perſonne au Pérou qui ne ſache que
je puis en un moment ôter la vie à celui qui
oroit concevoir le projet d'attenter à la
nenne. Cette ſécurité donna aux partiſans
dAlmagro tout le tems de laiſſer mûrir leur
pjet; & Jean de Herrada, officier de beau-
cup de talent qui avoit élevé le jeune Al-
ngro, dirigea leurs meſures avec tout le
zle que ſon attachement pour Almagro lui
inſpiroit, & avec toute l'autorité que lui
donnoit ſur les conjurés l'aſcendant connu
q'il avoit ſur ſon pupille.

Un dimanche, vingt-ſixieme jour de juin vers midi, tems de repos dans tous les pays chauds, Herrada & dix-huit des plus déterminés conjurés ſortent de la maiſon d'Almagro, armés de toutes pieces & l'épée nue à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du gouverneur, en criant, vive le roi, meure le tyran. Les autres conſpirateurs, avertis par un ſignal, ſe tiennent en

Et l'aſſaſſinent.

Liv. VI. 1541. armes a différens poſtes pour les ſoutenir Pizarre, ordinairement environné d'une ſuite nombreuſe, telle que pouvoit l'avoir le particulier le plus riche du ſiecle dans lequel vivoit, n'avoit alors preſque perſonne auprès de lui, parce qu'il venoit de ſe lever de table & que la plupart de ſes domeſtiques s'étoient retirés dans leurs chambres. Les conjurés paſſerent les deux premieres cours ſans obſtacle. Ils étoient déjà au pied de l'eſcalier lorſqu'un page donna l'alarme à ſon maître qui converſoit avec quelques amis dans une grande ſalle. Le gouverneur, qu'aucun danger n'étonnoit, demanda ſes armes & ordonna à François de Chaves de fermer la porte. Mais cet officier, ne conſervant pas aſſez de préſence d'eſprit pour exécuter un ordre ſi prudent, courut juſques ſur l'eſcalier & demanda d'un air égaré aux conjurés ce qu'ils vouloient & où ils alloient. Au lieu de répondre, ils lui percent le cœur d'un coup de poignard & ſe précipitent dans la ſalle. Quelques-uns de ceux qui y étoient ſe jetterent par les fenêtres, d'autres tenterent de s'échapper, & un petit nombre ſe mettant en défenſe ſuivirent le gouverneur dans une chambre voiſine. Les conjurés, animés par

ıe de l'objet de leur haine, les y pourſuivi-
nt. Pizarre, ſans autres armes qu'un bou-
ler & ſon épée, défendit l'entrée &, aidé de
ſa beau-frere, d'Alcantara & de ſa petite trou-
e d'amis, il ſoutint un combat ſi inégal
ec une bravoure digne de ſes anciens ex-
oits & avec la vigueur d'un jeune homme.
Courage, compagnons, s'écrioit-il, nous
ſommes encore aſſez de braves gens pour
ire repentir ces traîtres de leur audace.
Mais les conjurés couverts de leur armure ſe
défendoient aiſément des coups qu'on leur
portoit, tandis que tous les leurs faiſoient
couler le ſang. Alcantara tomba mort aux
pieds de ſon frere. Ses autres amis étoient
preſque tous bleſſés mortellement. Le gou-
verneur, ſi las qu'il pouvoit à peine manier
ſon épée, & ne pouvant plus ſe défendre con-
re tant d'ennemis, reçut un coup mortel
dans la poitrine, tomba & mourut ſur le
champ. Auſſitôt les aſſaſſins coururent dans
les rues, leurs épées ſanglantes à la main &
publiant la mort du tyran. Ils furent joints
par environ deux cents de leurs compagnons.
Après avoir conduit le jeune Almagro en
groupe dans la ville, ils aſſemblerent les ma-
gistrats & les principaux citoyens qu'ils for-

Almagro eſt reconnu pour ſucceſſeur.

Liv. VI. 1541.

cerent de le reconnoître comme le légitime successeur de son pere dans le gouvernement. Le palais de Pizarre, ainsi que les maisons de plusieurs de ses partisans, furent pillés par les soldats, qui eurent la double satisfaction de se venger de leurs ennemis & de s'enrichir des dépouilles de ceux aux mains desquels étoient tombées toutes les richesses du Pérou (1).

Nouvelles dissensions

La hardiesse & le succès de cette conspiration, aussi bien que le nom & les qualités populaires d'Almagro attirerent sous ses drapeaux un grand nombre de soldats. Tous ceux qui désespéroient de leur fortune sous le gouvernement de Pizarre, tous ceux qui avoient souffert de ses violences ou de son avidité dans les dernieres années de sa vie se déclarerent sans hésiter en faveur d'Almagro; ils étoient en grand nombre, & le jeune Almagro se trouva bientôt à la tête de huit cents des plus anciens & des plus braves soldats du Pérou. Comme sa jeunesse & son inexpérience ne lui permettoient pas de le commander en personne, il nomma Herrada général. Mais, avec de si grandes forces

(1) Zarate, *lib.* IV, *c.* 6-8. Gomera, *hist. c.* 143, 145. Vega, *p.* 11, *lib. III*, *c.* 5-7. Herrera, *decad. lib. X*, *c.* 4-7. Pizarro, *Var. illust. p.* 183.

ſſemblées en ſi peu de tems, il s'en fallut ien que ſon autorité fût univerſellement econnue. Pizarre avoit laiſſé beaucoup d'amis qui ſa mémoire étoit chere. L'aſſaſſinat ruel d'un homme à qui ſa patrie avoit de grandes obligations, rempliſſoit d'horreur ous ceux qui conſervoient quelqu'impar-alité. La naiſſance honteuſe d'Almagro & incertitude du titre ſur lequel il fondoit s prétentions le faiſoient regarder par d'au-res comme un uſurpateur. Les comman-ans de pluſieurs provinces refuſerent de re-onnoître ſon autorité juſqu'à ce qu'elle fût onfirmée par l'empereur. Dans d'autres, omme à Cuzco, on leva l'étendard royal, & n fit des préparatifs pour venger la mort du ouverneur. Liv. VI. 1541.

Ces germes de diviſion ne ſeroient pas de-eurés long-tems ſans activité ; mais ils quirent plus de force auſſitôt que l'arrivée Vaca de Caſtro fut connue. Après un ng & pénible voyage, il fut jeté par le auvais tems dans un petit havre de la pro-nce de Popayan, & s'avançant à petites urnées par de très-mauvais chemins, il riva enfin à Quito. Il apprit en route la uvelle de la mort de Pizarre & les événe- Arrivée de Vaca de Caſtro.

LIV. VI. 1541. Il prend le titre de gouverneur.

mens dont elle avoit été suivie. Il produisit sur le champ ses patentes de gouverneur du Pérou, qui lui donnoient les mêmes privileges & la même autorité dont avoit joui son prédécesseur, & fut reconnu sans difficulté par Benalcasar, Adelantade ou lieutenant-général pour l'empereur dans le Popayan, & par Pedro de Puelles qui, en l'absence de Gonzale Pizarre, avoit le commandement des troupes restées à Quito. Vaca de Castro, en prenant ainsi possession du gouvernement, montra qu'il possédoit les talens nécessaires dans une conjoncture si délicate. Par son crédit & son adresse il eut bientôt assemblé un corps de troupes suffisant, non-seulement pour être lui-même à couvert de toute insulte, mais pour être en état de faire respecter son autorité. Il dépêcha des personnes de confiance dans les divers établissemens du Pérou pour y faire notifier légalement son arrivée & sa commission, & faire reconnoître à ses compatriotes les volontés de l'empereur relativement au gouvernement du pays. Il envoya des émissaires qui encourageoient les officiers Espagnols, mécontens de la conduite d'Almagro, à montrer leur fidélité pour leur souverain, en soutenant l'homme à qui ce prince

avoit confié son autorité. Ces mesures produisirent beaucoup d'effet. Encouragés par l'approche du nouveau gouverneur ou préparés par ses insinuations, les sujets fideles se maintinrent dans leurs principes & les avouerent hautement. Les plus timides laisserent entrevoir leur maniere de penser. Ceux qui étoient encore chancelans & neutres, pressés par la nécessité de prendre un parti, commencerent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr, aussi-bien que le plus juste (1). Liv. VI. 1541.

Almagro s'apperçut qu'il baissoit tous les jours dans l'opinion de ses partisans; &, pour arrêter les progrès de cette défection avant l'arrivée de Vaca de Castro, il s'avança vers Cuzco à la tête de ses troupes. Le corps le plus considérable de ses ennemis y étoit assemblé sous les ordres de Pedro Alvarès Holguin. Pendant sa marche, Herrada qui avoit jusques-là guidé sa jeunesse, mourut; & depuis cette époque, ses mesures furent toutes violentes, concertées sans prudence & maladroitement exécutées. Holguin, avec des forces fort inférieures, descendoit vers la Conduite d'Almagro. 1542.

(1) Benzon, *lib.* III, *c.* 9. Zarate, *Lib.* IV, *c.* 11 Gomera, *c.* 146, 147. Herrera, *decad.* 6, *lib.* X, *c.* 5; 3, 7, &c.

côte au même-tems où Almagro s'avançoi
Liv. VI. 1541. vers Cuzco. Par un ſtratagême très-ſimple il trompa un ennemi ſans expérience, évita le combat & exécuta une jonction avec Alvarado, officier de diſtinction qui avoit été le premier à ſe déclarer contre Almagro comme contre un uſurpateur.

Progrès de Vaca de Caſtro.

Vaca de Caſtro les rejoignit bientôt avec les troupes qu'il avoit amenées de Quito, & faiſant placer l'étendard royal devant ſa tente il déclara qu'il vouloit remplir en perſonne la fonction de général de toutes les troupes. Quoiqu'attaché par la profeſſion qu'il avoit exercée juſqu'alors à une vie pacifique & ſédentaire, il montra tout de ſuite l'activité & le coup-d'œil déciſif d'un officier accoutumé à commander. Se voyant maître de forces bien ſupérieures à celles de ſon ennemi il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partiſans d'Almagro n'eſpérant aucun pardon du crime qu'ils avoient commis en maſſacrant le gouverneur ne cherchoient pas eux-mêmes à éviter ce genre de déciſion. Les deux partis ſe rencontrerent à Chupas, lieu diſtant d'environ deux cents milles de Cuzco, & combattirent avec toute la violence des guerres civiles &

16 Septembre.

oute la fureur des haines particulieres, nimés encore par le desir de la vengeance t les derniers efforts du désespoir. La ictoire, après avoir demeuré long-tems ncertaine, se déclara à la fin pour Vaca de astro. La supériorité du nombre, l'intré- idité du général & les talens militaires de rançois de Carvajal, officier formé sous *le rand capitaine* dans les guerres d'Italie, & ui jeta dans cette journée les fondemens de réputation au Pérou, triompherent de la ravoure des partisans d'Almagro & de celle e leur chef, qui se conduisit avec un courage igne d'une meilleure cause & d'une autre estinée. Le carnage fut grand eu égard au ombre des combattans. Plusieurs des vain- us, & particulierement ceux que l'on pou- oit accuser d'avoir trempé dans l'assassinat e Pizarre, se jeterent au milieu des enne- is pour éviter une mort honteuse. De natorze cents hommes, qui formoient le ombre des combattans des deux armées, il n demeura cinq cents sur le champ de ba- ille, & le nombre des blessés fut encore us considérable (1).

Liv. VI 1542.

Sa victoire

(1) Zarate, *lib.* IV, *c.* 12-19. Gomera, *c.* 148. Vega, *p.* 11. III, *c.* 11-18. Herrera, *decad.* 7, *lib.* I, *c.* 1, 2, 3. III, *c.* 1, 2.

Liv. VI. 1542.

Les talens que Vaca de Castro avoit déployés dans le conseil & sur le champ de bataille avoient étonné les aventuriers du Pérou ; mais sa conduite après la victoire ajouta encore à leur surprise. Dispensateur sévere de la justice par caractere, il étoit d'ailleurs persuadé qu'il falloit des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'esprit de licence répandu parmi des militaires si éloignés du centre de l'autorité. Son premier soin fut de faire faire le procès à ses prisonniers. Quarante furent condamnés à mort comme rébelles & les autres bannis du Pérou. Leur chef, qui s'étoit sauvé de la bataille, ayant été trahi par quelques-uns de ses officiers, fut publiquement décapité à Cuzco; & avec lui furent éteints & le nom d'Almagro & l'esprit de parti qui avoit jusques-là désolé le Pérou (1).

Sa sévérité.

Délibérations de l'empereur sur l'administration de ses états d'Amérique.

Pendant que ces scenes violentes se passoient, l'empereur & ses ministres préparoient des loix à l'aide desquelles ils espéroient ramener la tranquillité dans les établissemens Espagnols du nouveau monde & y introduire un meilleur système de police

(1) Zarate, *lib.* IV, *cap.* 21. Gomera, *cap.* 150. Herrer *decad.* 7, *lib.* III, *cap.* 12, *lib.* IV, *c.* 1.

ntérieure. Les conquêtes vaſtes & rapides Liv. VI.
es Eſpagnols n'avoient pas été le fruit des 1542.
fforts réguliers & ſuivis de la nation ; elles
toient l'ouvrage d'aventuriers particuliers.
près les premiers armemens faits pour dé-
ouvrir l'Amérique, la cour d'Eſpagne, ſous
s regnes agités de Ferdinand & de Charles
, deux princes dont l'un étoit l'homme le
lus intriguant & l'autre le plus ambitieux
e ſon ſiecle, avoit été ſi fort occupée de
rojets & de guerres avec preſque toutes les
ations de l'Europe, qu'elle n'avoit pas eu le
ems de porter ſon attention ſur des objets
loignés & moins intéreſſans. Le ſoin de
ourſuivre les découvertes & de tenter des
onquêtes, étoit abandonné à de ſimples
articuliers : ces hommes, animés par l'amour
e la nouveauté, par la paſſion pour les voya-
s, par l'avarice, par l'ambition, par l'eſ-
oir de mériter le ciel, ſe jeterent avec tant
ardeur dans cette nouvelle carriere, qu'en
oins d'un ſiecle les contrées immenſes que
oſſede aujourd'hui l'Eſpagne dans le nou
au monde furent ſoumiſes à ſon empire. Le
ouvernement, n'ayant preſque point contri-
ué aux frais des expéditions, ne pouvoit pas
attendre à en retirer de grands avantages.

Liv. VI. 1542. La souveraineté des pays conquis & le quint de l'or & de l'argent des mines furent réservés à la couronne; les conquérans s'emparoient de tout le reste comme leur appartenant de droit. Ils regardoient le pillage comme une indemnité des dépenses qu'ils avoient faites pour s'équiper, & les terrains qu'ils partageoient suivant de certaines règles comme des établissemens permanens dûs à leur courage. Dans cette premiere distribution des possessions, l'étendue & la valeur de chacune étoient mal connues: il étoit impossible à l'administration de s'appercevoir de tous les inconvéniens qui pouvoient résulter d'une semblable opération, & on fut forcé de fermer les yeux sur beaucoup d'injustices. Les peuples vaincus furent pillés avec une rapacité destructive, & leur pays distribué à leurs nouveaux maîtres en portions exorbitantes, excédant de beaucoup toutes les récompenses auxquelles pouvoient prétendre les conquérans. Ces hommes ignorans & grossiers, hors d'état de former aucun plan général de police intérieure, uniquement occupés de leur intérêt, & incapables de sacrifier un profit actuel à l'espérance d'un avantage éloigné pour eux-mêmes ou pour

le public, n'avoient d'autre objet que de s'enrichir promptement sans s'embarrasser des conséquences funestes que pouvoient avoir les moyens qu'ils employoient. Mais, lorsque la cour d'Espagne eut enfin reconnu l'importance de ses possessions en Amérique, elle sentit la nécessité de les administrer sur un plan entierement nouveau, & de substituer ces institutions d'un gouvernement régulier aux maximes & aux usages établis par des aventuriers qui ne savoient que vaincre.

Un mal sur-tout demandoit le plus prompt remede. Les conquérans du Mexique & du Pérou avoient suivi le fatal exemple que leur avoient donné leurs compatriotes dans les îles; ils s'étoient livrés à la recherche de l'or & de l'argent des mines avec la même imprudence & la même ardeur. La même conduite avoit eu les mêmes suites. Les naturels, employés à ce travail par des maîtres qui leur imposoient des tâches bien au-dessus de leurs forces, périssoient avec tant de rapidité, que l'Espagne devoit craindre de ne régner bientôt que sur un vaste desert, au lieu de posséder un pays peuplé & susceptible d'amélioration.

L'empereur & ses ministres étoient per-

LIV. VI. 1542. suadés de ces triſtes vérités, & s'étoient occupés de prévenir la deſtruction des Indiens qui alloit leur faire perdre tous les avantages qu'ils attendoient de leurs nouvelles poſſeſſions. Cette crainte avoit fait porter de tems en tems les différentes loix dont j'ai fait mention, & par leſquelles on vouloit aſſurer à ce peuple un traitement plus humain & plus équitable. Mais la diſtance où étoit l'Amérique du centre du gouvernement, la foibleſſe de l'autorité dans les nouvelles colonies, l'avarice & l'audace des ſoldats qui ne connoiſſoient aucun frein, avoient empêché juſques-là les meilleures loix d'avoir aucun effet ſenſible. Le mal croiſſoit; les affaires de l'Europe laiſſoient en ce moment à l'empereur quelque loiſir pour tourner ſon attention ſur l'Amérique; non content de délibérer ſur cette importante matiere avec ſes miniſtres & les membres de ſon conſeil, il conſulta diverſes perſonnes qui avoient réſidé long-tems dans le nouveau monde, pour s'aider du réſultat de leur expérience & de leurs réflexions. Heureuſement pour les Américains, Barthelemi de Las Caſas ſe trouvoit à Madrid chargé des affaires du chapitre de Chiapa, maiſon de ſon ordre. L'empereur

Perſonnes dont il prend conſeil.

fit appeler (1). Quoique depuis le mau- Liv. VI. 1542.
is succès de ses efforts pour le soulagement
s Indiens, il se fût tenu renfermé dans le
oître & ne se fût occupé que des devoirs
la vie monastique, son zele pour ces
alheureux, les premiers objets de sa com-
ssion, loin de s'être amorti, n'avoit fait
ue s'accroître par la connoissance plus
ivie qu'il avoit acquise de leurs calamités.
l saisit vivement cette occasion de rappeler
s anciennes maximes sur le traitement
s Indiens, avec l'éloquence persuasive
un homme dont l'ame étoit profondément
ectée par les scenes qui avoient frappé tant
fois ses yeux. Il fit un tableau pathétique
la destruction de l'espece humaine dans le
uveau monde, en homme sur lequel les
enes dont il avoit été témoin avoient fait
plus forte impression: il peignit des plus
ves couleurs la race des Indiens presqu'en-
rement éteinte en moins de cinquante
s dans les isles, & cette dévastation s'é-
ndant sur le continent avec la même rapi-
té; il attribua ces calamités aux exactions,
la cruauté de ses compatriotes & à l'es-
vage des Américains. Il soutint que leur

(1) Remesal, *Hist.* de Chiapa, *p.* 146.

liberté seule pouvoit arrêter la dépopulatio
Liv. VI. 1542. Il ne se contenta pas des discours qu'il pr
nonça sur ce sujet & de la force de l'éloquenc
qu'il y déployoit. Il composa à cette occ
sion son célebre traité de la destruction de l'A
mérique (1), dans lequel il rapporte, avec l
circonstances les plus horribles, & vraisem
blablement avec quelqu'exagération, la dévs
tation de tous les pays conquis par les Esp
gnols.

Ses soins pour réformer les abus. L'empereur fut profondément affecté du r
cit de tant de barbaries; mais ses vues s'éte
doient au-delà de celles de Las-Casas. Il conç
que, pour donner à ses possessions du nouvea
monde toute la valeur dont elles étoient su
ceptibles, il ne suffisoit pas de délivrer l
Indiens de l'oppression sous laquelle ils g
missoient, mais qu'il falloit sur-tout y bo
ner le pouvoir & les usurpations de ses pr
pres sujets. Les conquérans de l'Amériqu
qui avoient rendu de si grands services à le
pays, étoient pour la plupart de basse naissa
ce & d'un ordre de citoyens qui ne paroi
soient mériter aucune distinction aux yeux d
monarque. Les richesses prodigieuses q
quelques-uns d'eux avoient rapportées da

(1). Remesal, p. 192, 199.

ur patrie, excitoient la jalousie dans un Liv. VI. 1542.
ècle moins accoutumé que le nôtre à voir des
mmes d'une condition inférieure, s'élever
-dessus de leur état & le disputer en faste
l'ancienne noblesse. Les possessions que
chefs de ces aventuriers s'étoient appro-
riées, étoient d'une étendue immense (1);
, si le pays pouvoit jamais recevoir des amé-
irations proportionnées à la fertilité du sol,
propriétaires ne pouvoient manquer de
venir trop riches & trop puissans pour de
ples sujets. Il paroissoit à Charles égale-
ent nécessaire de corriger l'un de ces abus
de prévenir l'autre, & les réglemens qu'on
voit faire pour cela devoient être soutenus
r une forme d'administration plus vigou-
use que celle qui jusqu'alors avoit eu lieu
Amérique.

C'est dans ces vues qu'on forma un corps Nouveaux réglemens.
loix contenant plusieurs dispositions salu-
res sur la constitution & les pouvoirs du
nseil souverain des Indes, sur l'étendue de
juridiction & l'autorité des audiences
yales; sur l'administration de la justice &
r toutes les parties du gouvernement ec-
ésiastique & civil. Ces loix furent généra-

(1) Voyez la NOTE XLIII.

LIV. VI. 1542. lement approuvées; mais on y joignit d réglemens qui exciterent une alarme un verſelle & cauſerent les plus violentes agita tions, tels que les ſuivans.

Les *répartimientos* ou conceſſions de terr étant exceſſifs, les audiences royales fi rent autoriſées à les reduire à une étendu modérée. A la mort de chaque aventuri ou planteur, les terres & les Indiens qui l auroient été accordés ne paſſeroient plus ſa veuve ou à ſes enfans, mais retourneroie à la couronne. Les Indiens ſeroient déſo mais exemptés de ſervice perſonnel & ne ſ roient obligés, ni de porter les bagages de voyageurs, ni de travailler aux mines, ni d plonger pour la pêche des perles. Le tribu dû par eux à leurs ſeigneurs ſeroit fixé, & i devoient être payés pour tous les ouvrage qu'ils feroient volontairement. Toute per ſonne qui auroit été ou étoit actuellemen dans quelqu'emploi public, tout eccléſiaſti que, tous les hôpitaux & monaſteres ſeroien privés des terres & des Indiens dont il étoient en poſſeſſion, & les terres étoien réunies à la couronne. Enfin, tout habitan du Pérou, impliqué au criminel dans la que relle de Pizarre & d'Almagro, ſeroit dépouill

ıſſi de ſes terres & de ſes Indiens qu'on onfiſqueroit au profit du roi.

Tous les miniſtres Eſpagnols, juſqu'alors ıargés des affaires de l'Amérique & les ieux inſtruits de l'état du pays, firent des montrances contre ces réglemens, funeſtes, lon eux, aux colonies naiſſantes. Ils repréinterent que le nombre des Eſpagnols qui voient juſqu'à cette époque paſſé dans le ouveau monde étoit ſi petit, qu'on ne pouoit rien eſpérer de leurs efforts pour l'aélioration des vaſtes régions ſur leſquelles s étoient diſperſés, ſans le ſecours des Inens; que le ſuccès de toute eſpece de plan e ce genre dépendoit néceſſairement du rvice des naturels, & que l'indolence de es peuples & leur averſion pour le travail e pouvoient être ſurmontées par l'appât du ain & des récompenſes; qu'à l'inſtant où s maîtres n'auroient plus le droit d'impoſer ne tâche & d'exiger qu'elle fût faite, tout avail ceſſeroit, & que toutes les ſources e richeſſes qui avoient commencé à couler Amérique en Eſpagne, ſe fermeroient pour mais. Mais Charles, attaché dans tous les ms à ſes opinions, & frappé fortement alors s déſordres qui régnoient en Amérique,

Remontrances de ſes miniſtres contre ces réglemens.

LIV. VI. 1542. voulut risquer l'application d'un remede m me dangereux, & persista dans la résolutio de publier ses nouvelles loix. Pour en pres ser l'exécution avec plus de vigueur, il desti na François Tello de Sandoval à passer a Mexique en qualité de visiteur ou surinten dant de ce pays, où il seroit chargé de concerter avec le vice-roi Antoine de Men doza. Blasco Nugnès Vela fut nommé gou verneur du Pérou avec le titre de vice-roi & pour fortifier son administration, on éta blit une audience royale à Lima où quatr jurisconsultes estimés devoient exercer le fonctions de premiers juges (1).

Vice-roi envoyé au Pérou. 1543.

Le surintendant & le vice-roi partirent e même-tems; mais les loix qu'ils devoien faire exécuter en Amérique y étoient con nues avant leur arrivée. L'entrée de Sando val à Mexico fut regardée comme le prélud d'une ruine générale. La liberté entier rendue aux Indiens intéressoit tous les Espa gnols établis en Amérique, & il n'y en avoi aucun qui, sous quelque prétexte, ne pû être compris dans les nouveaux réglemens & en souffrir. Mais la colonie de la nouvell

1544. Effets de ces réglemens dans la nouvelle Espagne

(1) Zarate, *lib. III*, *c.* 24. Gomera, *c.* 151. Vega, *l.* 2, *lib. III*, *c.* 20.

Espagne s'étoit depuis si long-tems accoutumée à respecter les loix & l'autorité sous l'administration prudente & ferme de Mendoza, que, quelqu'aversion qu'on y eût pour les loix nouvelles, & quelques mauvais effets qu'on en craignît, il ne se fit aucune tentative pour en empêcher la publication ni aucun acte de violence contraire à la soumission due au souverain. Les magistrats & les principaux habitans se contenterent d'exposer au vice-roi & au surintendant dans de respectueuses remontrances les conséquences funestes des nouveaux réglemens. Heureusement pour eux, une longue résidence en Amérique avoit donné à Mendoza une profonde connoissance de l'état du pays, de ses intérêts & de ses ressources; & Sandoval, quoique nouvellement appelé à l'administration, montra une modération rare parmi ceux qui se trouvent pour la premiere fois revêtus du pouvoir. Ils s'engagerent l'un & l'autre à suspendre l'exécution des dispositions qui blessoient le plus les Mexicains, & non-seulement ils consentirent à ce que les habitans de la nouvelle Espagne envoyassent une députation à ce sujet; mais ils appuyerent eux-mêmes le vœu de la colonie. Charles,

Liv. VI. 1544.

Liv. VI. 1544. ébranlé par l'opinion de ces hommes q leurs talens & leur intrégité rendoient capables de juger avec discernement des o jets qui étoient sous leurs yeux, se relâc assez de la rigueur de ses loix pour rendr la colonie sa premiere tranquillité (1).

Et au Pérou. Au Pérou, les affaires prirent une to nure plus fâcheuse & l'orage ne fut pas promptement dissipé. Les conquérans de royaume, nés dans les dernieres classes citoyens, plus éloignés de la métropole enivrés par les immenses richesses qu avoient acquises en si peu de tems, s'aba donnoient dans toutes leurs opérations, à d désordres & à des excès dont on n'av point vu d'exemple parmi les autres co quérans du nouveau monde. Au milieu renversement général de l'ordre & des loi occasionné par deux guerres civiles, chaq particulier étoit devenu son maître & s propre juge, & n'étoit plus guidé que par s intérêt & ses passions. L'esprit d'insubor nation alla jusqu'à la révolte. Des homm gâtés par une si longue anarchie ne po

(1) Fernandès, *hist. lib.* I. *c.* 3, 4, 5. Vega, *p.* 2, *lib* I *c.* 21, 22. Herrera, *decad.* 7, *lib.* V, *c.* 7, *lib.* VII, *c.* 15. Torquemad. *Mond. ind. lib.* V, *c.* 13.

ient voir sans répugnance & sans crainte
introduction d'un gouvernement régulier,
l pouvoir d'un vice-roi & l'autorité d'une
ur de judicature. Mais ils éprouvoient
core une plus grande indignation à la seule
ée de se soumettre à des loix qui les dé-
uilloient en un moment du fruit de tant
nnées de travaux, de services & de souf-
nces. Dès que les nouveaux réglemens
ent connus dans les divers établissemens,
habitans s'assemblerent, les femmes en
mes & les hommes se récriant contre l'in-
tice & l'ingratitude d'un souverain qui les
voit de leurs biens sans les avoir entendus. " Est-ce là," disoient-ils, " la récom-
nse due à des citoyens qui, sans le secours
l'état, à leurs propres frais & par leur
veur, ont soumis à la couronne de Castille
territoires si riches & si étendus? Est-ce
le prix de tant de maux que nous avons
fferts, de tant de dangers que nous avons
arus pour servir la patrie? Quel est parmi
us celui qui ait assez bien mérité de son
ys, ou dont la conduite ait été assez irré-
chable pour qu'on ne puisse pas le con-
nner en vertu de quelqu'une des clauses
ces nouvelles loix, conçues en termes si

Liv. VI. 1544.

vagues & ſi généraux? Ne paroiſſent-el pas rédigées pour ſervir d'autant de piég auxquels il eſt impoſſible d'échapper? To les Eſpagnols de quelque conſidération Pérou ont eu part à l'autorité, & tous ſ exception ont été forcés d'entrer dans querelles des différens chefs des partis. Fa il dépouiller les premiers parce qu'ils rempli un devoir, & punir les autres s'être trouvés dans des circonſtances qu n'ont pas pu éviter? Les conquérans d grand empire, au lieu des récompenſes & diſtinctions qu'ils avoient ſi bien mérité feroient donc privés de la conſolation pourvoir à la ſubſiſtance de leurs femmes de leurs enfans & forcés de les laiſſer dan dépendance des ſecours qu'ils pourroient racher à une cour ingrate (1). „ Nous ſommes plus en état, continuoient-ils, d ler découvrir de nouvelles régions pou former des établiſſemens plus ſolides; no ſanté affoiblie par l'âge & nos corps couve de bleſſures ne ſont plus propres à une vi fatigante & ſi active; mais il nous reſte core aſſez de force pour défendre la juſt

(1) Herrera, *dec.* 7, *Lib.* VII, *c.* 14, 15.

e nos droits & pour ne pas nous laiſſer dé- Liv. VI. 1544.
ouiller honteuſement (1)."

De pareils diſcours, proférés avec toute la Révolte prévenue par la modération de Vaca de Caſtro.
éhémence de la paſſion, & appuyés de l'ap-
:obation de tous ceux qui les entendoient,
nflammerent tellement les eſprits, que tout
diſpoſoit aux plus grandes violences. Les
écontens commencerent à tenir conſeil en
fférens endroits pour concerter les moyens
s'oppoſer à l'entrée du vice-roi & des
agiſtrats, & pour prévenir non-ſeulement
:xécution, mais même la promulgation des
ouvelles loix. Vaca de Caſtro avoit détour-
l'orage dans le moment, en les flattant de
eſpérance qu'auſſitôt que le vice-roi & les
ges ſeroient arrivés, ils ſe prêteroient eux-
êmes à apporter quelque modification à des
glemens qui avoient été dreſſés ſans faire
ez d'attention à l'état du pays. Il paroiſ-
it néceſſaire d'avoir quelqu'égard aux ré-
éſentations des colonies & de leur accor-
r quelque choſe pour calmer la fermenta-
on & les ramener à l'obéiſſance en leur Mécontentement augmenté par la conduite du vice-roi.
ſpirant quelque confiance en leurs ſupé-
eurs. Mais, ſans un profond diſcernement,

(1) Gomera, *c.* 152. Herrera, *dec.* 7, *lib.* VI, *c.* 10, 11.
ega, *p.* 2, *lib.* III, *c.* 20, 22; *lib.* IV, *c.* 3, 4.

Liv. VI. 1544. sans des manieres conciliantes & une grand soupleſſe de caractere, un vice-roi ne pou voit ſuivre un pareil plan, & malheureuſe ment Nugnès Vela n'avoit aucune des qua lités qui ſont néceſſaires aux hommes qu gouvernent, excepté l'intégrité & le coura ge; encore la premiere dégénéroit-elle ſouvent en dureté, & la ſeconde en obſtina tion; de ſorte que, dans les circonſtances o il étoit placé, elles étoient en lui plutôt de vices que des vertus. Du moment qu'il de barqua à Tumbès, il ſe regarda comme ſimpl exécuteur des ordres qu'il apportoit, ſans ſ croire autoriſé à en tempérer la rigueur; & ſans faire aucune attention à ce qu'il enten doit dire & à ce qu'il voyoit lui-même, d l'état du pays, il s'attacha avec une opiniâ tre inflexibilité à la lettre des loix qu'il vo noit de promulguer.

Dans toutes les villes où il paſſa il rendi la liberté à tous les Indiens, priva tous ceux qui rempliſſoient quelqu'emploi de leurs ter res & de leurs travailleurs; & voulant don ner lui-même l'exemple, il ne permit pas qu'un ſeul Indien fût employé à porter ſon bagage dans ſa route vers Lima. L'étonne ment & la conſternation le précéderent

ma

mais il craignit si peu d'accroître l'un & l'autre, qu'à son entrée dans la capitale il déclara hautement qu'il venoit pour obéir aux ordres de son souverain & non pour les altérer & les affoiblir. Cette dureté fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre plus intolérable ; beaucoup de hauteur dans sa conduite, de l'arrogance, un ton tranchant dans toutes les discussions, & cette insolence du pouvoir si choquante pour des hommes qui n'étoient pas même accoutumés à accorder à l'autorité civile le respect qui lui est dû. Toute tentative qui avoit pour objet de suspendre ou de mitiger les nouvelles loix fut regardée par le vice-roi comme suggérée par l'esprit de mécontentement & de rébellion. Il fit arrêter plusieurs personnes considérables, & d'autres furent mises à mort sans forme de procès. Vaca de Castro lui-même, sans égard pour le rang qu'il venoit d'occuper & pour le service qu'il venoit de rendre en prévenant une révolte générale dans la colonie, fut chargé de chaînes & jeté en prison comme un criminel (1).

LIV. VI. 1544.

(1) Zarate, *lib.* IV, *c.* 23, 24, 25. Gomera, *c.* 153, 5. Vega, *p.* 2, *lib.* IV., *c.* 4, 5. Fernandès, *lib.* I, 6, 10.

Liv. VI. 1544.

Les mécontens choisissent Gonzale Pizarre pour chef.

Mais, quelque générale que fût l'indignation qu'avoient inspiré de tels procédés, il est probable que l'autorité auroit eu encore assez de force pour contenir les mécontens & les empêcher d'éclater, s'ils n'eussent pas trouvé un chef capable par son crédit & son rang de réunir & de diriger leurs efforts. Depuis que les loix nouvelles avoient été connues au Pérou tous les Espagnols avoient jeté les yeux sur Gonzale Pizarre comme sur le seul homme capable de détourner les malheurs qui menaçoient la colonie. Il recevoit de tous côtés des lettres & des députations par lesquelles on le pressoit de se déclarer le protecteur des Colons, qui le soutiendroient au péril de leur vie & de leur fortune. Gonzale, avec moins de talens que ses freres, avoit autant d'ambition & de courage. L'ingratitude de la cour envers sa famille étoit sans cesse présente à son esprit. Ferdinand étoit prisonnier d'état en Europe. Les enfans de François étoient confiés à la garde du nouveau vice-roi & retenus à bord de sa flotte. Lui-même se trouvoit réduit à la condition de simple citoyen dans un pays que les Pizarres avoient découvert & conquis pour la monarchie. Ces pensées le poussoient

la vengeance & l'excitoient à défendre les roits de ſa famille, dont il ſe regardoit comme le dépoſitaire & l'héritier. Mais, comme n Eſpagnol ſe dépouille difficilement de ce eſpect pour ſon ſouverain qui lui eſt comme aturel, la ſeule idée de prendre les armes ontre les troupes royales le pénétroit d'hor-eur. Il héſita long-tems, & il reſtoit encore réſolu, lorſque les violences du vice-roi, le œu général de ſes compatriotes & la certi-ade de ſe voir bientôt lui-même victime de ſévérité des loix nouvelles, le détermine-ent à quitter Chuquiſaca de la Plata, lieu ù il faiſoit ſa réſidence, pour ſe rendre à uzco. Tous les habitans vinrent au-devant e lui & le reçurent avec des tranſports de ie comme le libérateur de la colonie. Dans premiere chaleur de leur zele ils le nomme-nt procureur-général des affaires de la na-on au Pérou, pour ſolliciter la révocation s derniers réglemens. Ils le chargerent de réſenter leurs remontrances à l'audience yale de Lima, &, ſous le prétexte de quel-ue danger de la part des Indiens, l'autori-rent à s'y rendre en armes. En vertu de tte nomination Pizarre s'empara du tréſor yal, nomma des officiers, leva des ſoldats,

Liv. VI. 1544.

saisit une grande quantité d'artillerie que Vaca de Castro avoit mise en dépôt à Guamanga, & s'avança vers Lima comme contre une ville ennemie. Les mécontens, réunis dès-lors sous un chef d'un nom si distingué, attirerent bientôt à eux beaucoup de gens de marque, & une partie considérable des troupes levées par le vice-roi contre Pizarre déserta en corps & vint se réunir à l'armée de celui-ci (1).

Différends entre le vice-roi & les juges de l'audience

Avant que Pizarre eût atteint Lima, il s'y étoit fait une révolution qui disposoit les choses en sa faveur; de sorte que son succès paroissoit assuré. Autant la violence de l'administration du vice-roi étoit redoutable aux Espagnols du Pérou, autant sa hauteur insupportable étoit odieuse à ses associés, les juges de l'audience royale. Il y avoit eu entr'eux quelques symptômes de froideur pendant leur voyage d'Espagne au Pérou (2); mais, aussitôt qu'ils commencerent à exercer leurs fonctions respectives, les deux partis s'aigrirent tellement par leurs fréquens dé-

(1) Zarate, *lib.* V, *c.* 1. Gomera, *c.* 156, 157. Vega *p.* 2, *Lib.* IV, *c.* 4, 12. Fernandès, *lib. 1*, *c.* 12-17 Herrera, *decad.* 7, *lib.* VII, *c.* 18 &c., *lib.* VIII, *c.* 1-5

(2) Gomera, *c.* 171.

bats sur les limites de leur juriſdiction, & la contrariété de leurs opinions fut telle, que bientôt l'éloignement ſe changea en haine ouverte. Les juges traverſoient le vice-roi dans toutes ſes meſures, mettoient en liberté les priſonniers qu'il avoit fait arrêter, prenoient la défenſe des mécontens & applaudiſſoient à leurs remontrances. Dans une circonſtance où les deux parties de l'adminiſtration auroient dû être unies pour repouſſer l'ennemi qui les menaçoit, elles ſe diſputoient l'une l'autre l'autorité. Les magiſtrats l'emporterent à la fin. Le vice-roi, univerſellement haï, abandonné de ſes propres gardes, fut ſaiſi dans ſon palais & conduit à une iſle déſerte ſur la côte pour y être gardé juſqu'à ce qu'on pût l'envoyer en Eſpagne.

Liv. VI. 1544.

Le vice-roi eſt emprisonné.

Après cette démarche hardie, les juges s'emparant de l'autorité ſuprême donnerent une déclaration qui ſuſpendoit l'exécution des loix dont on ſe plaignoit, & envoyerent un meſſage à Pizarre pour le requérir de licencier ſes troupes & de ſe rendre à Lima avec quinze ou vingt perſonnes de ſa ſuite ſeulement, ajoutant qu'ils avoient déjà accordé tout ce que les mécontens pouvoient

Deſſeins de Pizarre.

Liv. VI. 1544.

desirer. Ces magistrats ne pouvoient guer
se flatter qu'un homme qui avoit autan
d'audace & d'ambition que Pizarre cédât s
facilement à une pareille demande. Ils n
vouloient que jeter un voile de décence su
leur complaisance pour lui. Mais Cepeda
leur président, esprit remuant & ambitieux
entretenoit vraisemblablement une corre
pondance secrete avec Pizarre & nourrissoi
le projet, que depuis il exécuta, de se dévou
entiérement à lui. L'empriſonnement d
vice-roi, l'usurpation de l'autorité par l
juges, enfin la confusion générale & l'ana
chie, suites naturelles d'événemens si singu
liers & si inattendus, ouvroient une vas
carriere à Pizarre. Il se voyoit à portée d
s'emparer du pouvoir suprême, & ne man
quoit pas de courage pour se saisir de l'obje
que la fortune lui présentoit. Carvajal, so
conseiller & son guide, voyoit depuis long
téms ce but comme le seul auquel Pizarr
devoit tendre. Au lieu de la qualité subor
donnée de lieutenant pour le roi dans les éta
blissemens Espagnols du Pérou, Pizarre de
manda ouvertement celle de gouverneur &
de capitaine général, & requit le conseil o
l'audience de Lima de lui donner une com

nission avec ce titre. Une pareille requête étoit un ordre de la part d'un homme qui se trouvoit à la tête de douze cents hommes aux portes de Lima où il n'y avoit ni chef ni armée qui pussent s'opposer à lui. Mais le conseil, soit pour ne pas se dessaisir du pouvoir, soit pour sauver les apparences, hésita, ou parut hésiter. Carvajal, impatient & impétueux dans toutes ses opérations, entre de nuit dans la ville, saisit plusieurs officiers de distinction ennemis de Pizarre & les fait pendre sans forme de procès. Le lendemain l'audience expédia au nom de l'empereur une commission qui nommoit Pizarre gouverneur du Pérou avec une autorité absolue tant civile que militaire, & le même jour le nouveau gouverneur fit son entrée en pompe dans la ville & prit possession de sa nouvelle dignité (1).

Liv. VI. 1544.

Il s'empare de l'autorité.

Mais, au milieu du trouble & des désordres qu'entraînoit la dissolution du gouvernement, les esprits ayant secoué le joug des loix & de l'autorité & s'abandonnant sans frein à tous leurs caprices, on vit les événe-

28 Octob. Le vice-roi recouvre sa liberté.

(1) Zarate, *lib. V*, *c.* 8-10. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *c* 13, 19. Gomera, *c* 159-163. Fernandès, *lib. I*, *c.* 18, 25. Herrera, *decad.* 7, *lib. VIII*, *c.* 10-20.

Liv. VI. 1544. mens les plus extraordinaires & les moins attendus se succéder avec rapidité. A peine Pizarre commençoit-il à exercer l'autorité dont il s'étoit fait revêtir qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le vice-roi avoit été envoyé par le Conseil à bord d'un vaisseau, sous la garde de Jean Alvarès, lui-même membre du conseil, pour être conduit en Espagne. Dés que le vaisseau fut hors du port, Alvarès, soit remords, soit crainte, se jeta aux pieds de son prisonnier, lui déclara que de ce moment il étoit libre & que lui-même & tous ceux qui etoient dans le vaisseau étoient prêts à lui obéir comme au représentant légitime de leur souverain. Nugnès de Vela leur ordonna de le mener à Tumbès. En débarquant il éleva l'étendard royal & reprit ses fonctions de vice-roi. Plusieurs personnes de distinction que l'esprit de sédition qui régnoit à Cuzco & à Lima n'avoit pas encore gagnées, annoncerent tout de suite la ferme résolution de le soutenir (1). La violence du gouvernement de Pizarre qui veilloit sur les démarche

(1) Zarate, *lib. V*, *c.* 9. Gomera, *c.* 165. Fernandès *lib. I*, *c.* 23. Herrera, *decad.* 7, *lib. VIII c.* 15.

ches de chaque particulier, avec la défiance naturelle à un usurpateur, & qui punissoit avec rigueur la moindre apparence de mécontentement, augmenta bientôt le nombre des partisans de Nugnès, près duquel plusieurs des colons les plus distingués se virent forcés de chercher un asyle. Tandis que les forces du vice-roi grossissoient ainsi à Tumbès, jusqu'à former un corps qu'on pouvoit regarder comme une armée en Amérique, Diego Centeno, officier actif & entreprenant, poussé à bout par l'oppression & les cruautés du lieutenant de Pizarre dans la province de Los-Charcas, trama une conspiration contre lui, le fit périr & se déclara pour le vice-roi (1). Liv. VI. 1544.

Pizarre, quoiqu'alarmé des mouvemens qui s'élevoient aux deux extrémités de l'empire, ne se déconcerta point. Il se disposa à soutenir l'autorité dont il s'étoit emparé, avec le courage & la capacité d'un homme accoutumé à commander, & marcha directement contre le vice-roi, le plus redoutable de ses ennemis & le plus voisin. Comme il étoit maître du trésor public du Pérou, & que le 1545. Pizarre marche contre lui.

(1) Zarate, *lib. V*, *c.* 18. Gomera, *c.* 169. Herrera, *decad.* 7, *lib.* IX, *c.* 27.

Liv. VI. 1545. plus grand nombre des Espagnols attachés au service militaire étoient depuis long-tems dévoués à sa famille, ses troupes étoient si nombreuses que le vice-roi, incapable de lui résister, se retira sur Quito. Pizarre le suivit, & dans cette longue marche, au travers de pays montagneux & déserts, les deux armées eurent à souffrir des fatigues qu'aucunes troupes Européennes n'auroient pu soutenir (1). A peine le vice-roi avoit-il atteint Quito, que l'avant-garde de Pizarre parut après lui conduite par Carvajal qui, quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, montroit toute l'activité & toute la vigueur d'un jeune soldat. Nugnès de Vela abandonna une ville hors d'état de défense, & marcha vers le Popayan avec une célérité qui donnoit à sa retraite l'air d'une fuite. Pizarre continua quelque tems de le poursuivre; mais, désespérant de l'atteindre, il revint à Quito d'où il envoya Carvajal contre Centeno, qui avoit assemblé de grandes forces dans les provinces méridionales de l'empire, tandis que lui-même demeura à Quito pour faire tête au vice-roi (2).

(1) Voyez la NOTE XLIV.

(2) Zarate, *lib. V*, *c.* 15, 16, 24. Gomera, *c.* 167.

Nugnès, par son activité & avec le secours de Benalcazar, eut bientôt assemblé quatre cents hommes dans le Popayan. Il conservoit au milieu de ses désastres la même élévation d'esprit & le même sentiment de sa dignité. Il rejeta avec dédain l'avis de quelques-uns de ses partisans qui le pressoient de faire à Pizarre des ouvertures d'accommodement, & déclara que l'épée seule pouvoit décider une querelle avec des rébelles. Dans cette résolution il se mit en marche pour Quito. Pizarre, se confiant à la supériorité du nombre & encore plus à la discipline & à la valeur de ses troupes, s'avança à sa rencontre. Le combat fut sanglant, les deux partis se disputant la possession d'un grand empire, & la destinée des chefs ainsi que la fortune des soldats dépendant de cette journée. Mais les vétérans de Pizarre combattant plus réguliérement & avec plus d'ordre ébranlerent bientôt leurs ennemis. Le vice-roi déploya à la fois les talens d'un capitaine & le courage d'un soldat & tint long-tems la victoire en suspens. Enfin il tomba percé de coups & la déroute de ses troupes devint générale.

Liv. VI. 1545. Défaite du vice roi. 1546. 18 Janvier Il est tué.

Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *c.* 25, 28. Fernandès, *lib* I, *c.* 34. Herrera, *decad.* 7 *lib. VIII*, *cap.* 6, 20-27.

Liv. VI. 1546. On les poursuivit vivement. La tête de Nugnès fut coupée & placée au lieu des exécutions à Quito. Pizarre entra dans cette ville en triomphe. Les troupes assemblées par Centeno furent bientôt dispersées par Carvajal, & leur chef fut obligé de s'enfuir aux montagnes où il demeura plusieurs mois caché dans une caverne. Des frontieres du Popayan à celles du Chili tout se soumit à Pizarre. Sa flotte, sous le commandement de Pedro de Hinojosa, le rendit maître absolu de la mer du sud & de Panama. Il mit garnison à Nombre de Dios sur la côte opposée de l'isthme par où se faisoit la communication ordinaire de l'Espagne avec le Pérou (1).

On conseille à Pizarre de se saisir de la souveraineté du Pérou. Après une victoire si décisive Pizarre & ses troupes passerent quelques-tems à Quito; &, dans les premiers transports de leur joie, ils se livrerent à tous les excès qu'on pouvoit attendre d'une troupe d'aventuriers enivrés d'une prospérité si étonnante. Mais, au milieu de cette dissipation, le chef & ses amis étoient obligés de tourner quelquefois

(1) Zarate, *lib.* V, *c.* 31, 32. Gomera, *c.* 170. Vega, *p.* 2, *lib.* IV, *c.* 33, 34. Fernandès, *lib.* I, *c.* 51-54. Herrera, *decad.* 7, *lib.* X, *c.* 12-19, 22, *decad.* 8, *lib.* I, *c.* 1-3. Benzo, *lib.* III, *c.* 12.

eurs réflexions sur des objets sérieux & de délibérer avec inquiétude sur le parti qu'ils avoient à prendre. Carvajal, aussi hardi & aussi décidé au conseil que sur le champ de bataille, disoit depuis long-tems à Pizarre que, dans la carriere où il étoit entré, il ne devoit pas penser à modérer sa course, qu'il falloit prétendre à tout ou n'entreprendre rien : c'étoit la maxime qu'il avoit sans cesse recommandée à Pizarre depuis le moment où celui-ci avoit pris la qualité de gouverneur du Pérou. Après la victoire remportée à Quito il fit de nouvelles instances, & fut encore plus pressant & plus décidé. Vous avez usurpé l'autorité suprême (écrit-il à Pizarre à cette occasion) au mépris de la commission donnée à un autre par l'empereur ; vous avez marché en armes contre les drapeaux de votre souverain ; vous avez attaqué son représentant ; vous l'avez défait en bataille rangée, & vous lui avez fait couper la tête : ne croyez pas que jamais un monarque pardonne de pareilles insultes, ni qu'aucune réconciliation entre vous & lui puisse jamais être sincere. Ne laissez plus dépendre votre destinée de la faveur incertaine d'un roi. Emparez-vous de la souveraineté d'un pays

Liv. VI. 1546.

Liv. VI. 1546. sur lequel votre famille a des droits, à titre de découverte & de conquête. Vous pouvez vous attacher tous les Espagnols du Perou, qu'il vous est facile de ménager par des concessions de terres & d'Indiens, par l'institution d'un ordre de noblesse & par la création de quelques titres d'honneur semblables à ceux qu'on recherche en Europe avec tant d'empressement. En établissant des ordres de chevalerie avec des privileges & des distinctions, comme en Espagne, vous donnerez à ceux qui vous serviront une récompense conforme aux idées des militaires. Ne vous contentez pas de gagner ainsi vos compatriotes; tâchez de vous concilier les Indiens en épousant la Coya, ou fille du soleil, qui a les droits les plus prochains à la couronne des Incas; vous engagerez les anciens habitans du Pérou, par le respect qu'ils conservent pour le sang de leurs monarques, à s'unir avec les Espagnols qui y sont établis pour soutenir votre autorité. Appuyé des uns & des autres, vous pourrez défier le pouvoir de l'Espagne & repousser aisément le peu de forces qu'elle peut envoyer dans un pays si éloigné d'elle. Le jurisconsulte Cepeda, en qui Pizarre avoit alors beaucoup de confiance

conda fortement les exhortations de Carajal, & employa toute son érudition à prouer à Pizarre que tous les fondateurs des randes monarchies avoient été élevés à ce ang, non par l'ancienneté de leur famille, u par la validité de leurs titres, mais par ur valeur & leur mérite personnel (1).

Pizarre se détermine à négocier avec la cour d'Espagne.

Pizarre les écouta attentivement l'un & autre & ne put cacher la satisfaction avec quelle il voyoit l'objet qu'on offroit à son mbition. Mais, heureusement pour le repos u genre humain, peu d'hommes sont doués e cette force d'esprit & de cette étendue e talens nécessaires pour former & exécuter s grands desseins, qui ne peuvent être oursuivis sans le renversement de l'ordre tabli dans les sociétés & la violation des naximes qu'on y regarde comme sacrées. La nédiocrité des talens de Pizarre resserra son mbition dans des limites plus étroites. Au eu d'aspirer à l'indépendance, il se borna à btenir de la cour d'Espagne d'être confirmé ans l'autorité dont il jouissoit. Pour cette égociation il envoya en Europe un officier e distinction, chargé de présenter sa conduite

(1) Vega, *p.* 2, *lib.* IV, *c.* 40. Fernandès, *lib.* 1, *c.* 34; *lib.* II, *c.* 13, 49. Herrera, *decad.* 8, *lib.* II, *c.* 10.

LIV. VI. 1546.

& l'état du pays ſous un point de vue capable de déterminer l'empereur & ſes miniſtres à lui laiſſer, ſoit de bon gré, ſoit par politique, la place qu'il occupoit.

Délibérations du miniſtere Eſpagnol.

Tandis que Pizarre délibéroit ſur le parti qu'il avoit à prendre, les miniſtres Eſpagnols étoient occupés de leur côté à rechercher les moyens de rétablir au Pérou l'autorité de l'empereur. Ils ignoroient encore les outrages qu'elle avoit reçus; mais ils étoient inſtruits de la révolte contre le vice-roi, de ſon empriſonnement & de l'uſurpation de Pizarre. Une révolution ſi alarmante demandoit tous les talens & toute l'autorité de Charles; mais il ſe trouvoit alors occupé tout entier en Allemagne contre la fameuſe ligue de Smalkalde. Dans cette ſituation une des plus critiques de ſon regne, il laiſſa à ſon fils Philippe & aux miniſtres qu'il lui avoit donnés pour l'aider dans le gouvernement de l'Eſpagne le ſoin de calmer les déſordres du Pérou. Au premier coup-d'œil la conduite de Pizarre & de ſes partiſans parut ſi contraire aux devoirs de ſujets envers leur ſouverain, que le plus grand nombre des miniſtres vouloit qu'on les déclarât ſur le champ rébelles, & qu'on s'occupât de le

unir avec la plus grande rigueur. Mais, quand la premiere chaleur de leur zele & de eur indignation fut amortie, ils trouverent ux-mêmes dans l'exécution des obſtacles ns nombre. Les vieilles bandes d'infanterie, gloire & la force des armées Eſpagnoles, toient alors employées en Allemagne. L'Eſpagne, épuiſée d'hommes & d'argent par une ongue ſuite de guerres où l'avoit jeté l'ambition inquiete de deux monarques, ne pouoit faire aucun armement aſſez puiſſant our ſoumettre les rébelles. Il n'étoit pas oſſible de porter à une ſi grande diſtance un ſſez gros corps de troupes. Tant que Pizarre demeureroit maître de la mer du ſud, route au Pérou par Nombre de Dios étoit mpraticable, & le chemin à Quito par terre u travers de la nouvelle Grenade & du Popayan, pays immenſes, mal-ſains, déſerts, u habités par des nations ſauvages & ennenies, offroit des dangers & des difficultés nſurmontables. Enfin le paſſage à la mer du ſud par le détroit de Magellan étoit ſi ong, ſi incertain & ſi peu connu dans ce ſiecle, qu'on ne pouvoit compter ſur cette navigation pour porter des troupes au Pérou. Les miniſtres ſe virent donc obligés d'aban-

Liv. VI. 1546.

Liv. VI. 1546.

donner le ſyſtême que leur zele leur avoit d'abord ſuggéré, & d'eſſayer de faire par des moyens plus doux ce qu'ils ne pouvoient exécuter par la force. Le ſoin que Pizarre prenoit de préſenter ſa conduite aux yeux de l'empereur ſous un jour favorable prouvoit que, malgré les crimes dont il s'étoit rendu coupable, il conſervoit encore quelques ſentimens de reſpect pour ſon autorité. En profitant de cette circonſtance & en lui accordant aſſez pour lui montrer dans le gouvernement quelque modération & quelqu'indulgence, on pouvoit encore le rappeler à ſon devoir, ou bien les ſentimens de fidélité naturels aux Eſpagnols pouvoient ſe réveiller parmi ſes partiſans & les déterminer à abandonner un uſurpateur.

Gaſca eſt envoyé au Pérou en qualité de préſident de l'audience de Lima.

Le ſuccès de cette négociation auſſi importante que délicate dépendoit entiérement de l'habileté & de l'adreſſe du négociateur. Après avoir peſé attentivement le mérite de différens ſujets, le choix des miniſtres tomba unanimement ſur Pierre de la Gaſca, ecléſiaſtique qui n'avoit d'autre titre que celui de conſeiller de l'inquiſition. Mais, quoique ſans emploi public, il avoit été chargé en quelques occaſions d'affaires importantes

lans lesquelles il avoit réussi & déployé un caractere insinuant & doux, joint à beaucoup le fermeté, une probité au-dessus de tout oupçon, une grande circonspection dans ses lans avec beaucoup de vigueur dans leur xécution, qualités rarement unies. L'em-ereur, à qui Gasca n'étoit pas inconnu, pprouva hautement ce choix & lui en donna 'assurance dans une lettre pleine d'expres-ons de bienveillance & de bonté, qui font utant d'honneur au souverain qui les em-loyoit qu'au sujet à qui elles étoient adres-ées. Gasca, nonobstant son âge avancé, la ibblesse de sa constitution, la crainte des tigues dans un long voyage & du séjour 'un climat mal-sain, naturelle à un homme ui n'étoit jamais sorti de son pays (1), 'hésita pas un moment à se prêter aux vo-ontés de son souverain. Il fit voir que ce notif seul l'animoit; il refusa un évêché u'on lui offroit pour donner à son caractere lus de dignité. Le seul titre qu'il voulut ccepter fut celui de président de l'audience le Lima, & il déclara qu'il ne vouloit rece-voir aucun salaire attaché à cet emploi. Tout e qu'il demanda fut que sa famille fût

Liv. VI. 1546.

Sa modération.

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 17.

Liv. VI. 1546.

entretenue par le roi; &, comme il alloit exercer en Amérique un miniſtere de paix & qu'il n'emportoit avec lui que ſa ſoutane & ſon bréviaire ſans autre ſuite que quelques domeſtiques, ſon expédition ne pouvoit être à charge aux finances du royaume (1).

Pouvoirs dont il eſt revêtu.

Mais, en montrant tant de déſintéreſſement & de modération relativement à ſa perſonne, les demandes qu'il forma lorſqu'il fut queſtion de déterminer l'étendue de ſon autorité, furent d'un ton bien différent. Comme il alloit dans un pays éloigné du chef-lieu du gouvernement & où il lui ſeroit impoſſible de recevoir de nouvelles inſtructions dans les circonſtances délicates, & que tout le ſuccès de ſa négociation dépendoit de la confiance que pourroient placer dans l'étendue de ſes pouvoirs les gens avec qui il auroit à traiter, il exigea qu'on le revêtît d'une autorité ſans bornes & que ſa juriſdiction s'étendît à toutes les perſonnes & à tous les cas; il voulut être autoriſé à punir, à récompenſer, à pardonner ſelon les circonſtances, à employer la force des armes pour

(1) Zarate, *Lib.* IV, *c.* 6. Gomera, *c.* 174. Fernandès *lib.* II, *c.* 14, 16. Vega, *p.* 2, *lib.* V, *c.* 1. Herrera, *dec* 8, *lib.* I, *c.* 4, *&c.*

éduire les mécontens & les rébelles, à lever les troupes & à tirer des secours de tous les établissemens Espagnols de l'Amérique. Des pouvoirs si illimités, quoique manifestement utiles au succès de sa mission, parurent aux ministres Espagnols trop considérables pour être confiés à un simple sujet. Ils les regardoient comme des prérogatives inséparables de la royauté & refusoient de les confier à Gasca. Mais les vues de l'empereur étoient plus étendues que celles de ses ministres. Car la nature de sa place Gasca devoit être dépositaire d'un pouvoir arbitraire sur beaucoup d'objets, & tous ses efforts pouvoient devenir inutiles s'il étoit circonscrit sur les autres. Charles n'hésita pas à lui confier toute l'autorité qu'il demandoit. Gasca, content de cette preuve récente de la confiance de son maître, sans argent & sans troupes, hâta son départ pour aller appaiser une révolte capable d'effrayer tout autre que lui (1).

26 Mai.

En arrivant à Nombre de Dios il y trouva Fernand Mexia, officier de marque, posté avec un corps considérable pour s'opposer au débarquement de toutes troupes ennemies.

Son arrivée à Panama.

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 16-18.

Liv. VI. 1546. Mais Gaſca ſe montroit ſi pacifique; ſa ſuite étoit ſi peu nombreuſe & ſon titre ſi modeſte, qu'il n'effraya perſonne & qu'il fut reçu avec beaucoup de reſpect. De Nombre de Dios il s'avança à Panama, & fut reçu de même par Hinojoſa à qui Pizarre avoit confié le gouvernement de cette ville & d'une flotte ſtationnée dans le port. Il tint en ces deux endroits le même langage, déclarant qu'il étoit envoyé par ſon ſouverain comme un meſſager de paix & non comme un miniſtre de vengeance; qu'il venoit redreſſer tous les griefs, révoquer les loix qui les avoient alarmés, pardonner les fautes paſſées & rétablir l'ordre & la juſtice au Pérou. S douceur, la ſimplicité de ſes manieres, l ſainteté de ſon état & un air de candeur ai mable lui gagnerent la confiance. Le reſpec dû à une perſonne revêtue d'une autorit légale & agiſſant en vertu d'une commiſſio du ſouverain commença à renaître parmi de hommes qui depuis quelque-tems ne con noiſſoient qu'une autorité uſurpée. Hino joſa, Mexia & pluſiers autres officiers d diſtinction, à chacun deſquels Gaſca s'étoi adreſſé ſéparément, furent gagnés & n'at

ndirent qu'un prétexte pour se déclarer
utement en sa faveur (1).

Liv. VI. 1546.

Pizarre le leur fournit bientôt par ses
rocédés violens. Dès qu'il apprit l'arrivée
e Gasca à Panama, quoiqu'il fût en même-
ms informé de la nature de sa mission &
u'il fût que le président offroit un pardon
énéral à tous les Espagnols établis au Pérou
promettoit la révocation des loix qui
oient causé le mécontentement; au lieu de
cevoir avec reconnoissance la grace qu'on
i offroit, il fut outré de n'être pas con-
rvé dans sa place de gouverneur, & il prit
r le champ la résolution de s'opposer à
ntrée de Gasca au Pérou & de l'empêcher
y exercer aucune juridiction. Cette ré-
lution désespérée fut suivie d'une autre non
oins extravagante. Il envoya en Espagne
nouveaux députés pour justifier sa con-
ite & demander pour lui, au nom de tou-
s les communautés du Pérou, le gouver-
ment pendant sa vie comme le seul moyen
y rétablir & d'y conserver la tranquillité.
es députés chargés de cette étrange com-
ission firent connoître les intentions de

Procédés violens de Pizarre.

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 21, *&c.* Zarate, *lib.* IV, *c.* 7. Gomera, *c.* 175. Vega, *p.* 2, *lib.* V, *c.* 3.

Liv. VI. 1546. Pizarre au préſident & lui ſignifierent en ſon nom qu'il eût à quitter Panama & à retourner en Eſpagne. Ils porterent auſſi à Hinojoſa des inſtructions ſecretes par leſquelles Pizarre l'autoriſoit à offrir à Gaſca un préſent de cinquante mille pezos, s'il vouloit faire de bonne grace ce qu'on demandoit de lui, & le preſſoit, au cas que le préſident réſiſtât de s'en défaire par le fer ou par le poiſon (1).

Gaſca gagne la flotte. Diverſes circonſtances pouſſoient Pizarre à ces meſures violentes. Accoutumé à l'autorité ſuprême, il ne pouvoit ſoutenir la penſée de redevenir ſimple particulier. Connoiſſant toute la grandeur de ſes fautes, il ſoupçonnoit que l'empereur vouloit le tromper & ne lui pardonneroit jamais les outrages qu'il en avoit reçus. Ses confidens les plus intimes, auſſi coupables que lui, avoient les mêmes craintes. L'approche de Gaſca qui n'avoit point de troupes ne les effrayoit pas. Il y avoit alors plus de ſix mille Eſpagnols au Pérou (2). En ſe mettant à leur tête il ſe croyoit aſſuré de s'élever juſqu'à l'inde

(1) Zarate, *lib.* IV, *c.* 8. Fernandès, *lib.* II, *c.* 33, 34. Herrera, *decad.* 8, *lib.* II, *c.* 9, 10.

(2) Herrera, *decad.* 8, *Lib.* III, *c.* 1.

'indépendance ſi la cour d'Eſpagne lui refu
ɔit ce qu'il demandoit. Mais il s'appercevoit
ue ceux en qui il ſe fioit le plus étoient
éjà tentés de l'abandonner. Hinojoſa, épou-
anté de la penſée téméraire de s'oppoſer
ux ordres de ſon ſouverain & incapable d'ê-
re l'inſtrument des crimes auxquels Pizarre
excitoit dans ſon inſtruction ſecrete, re-
ɔnnut publiquement le préſident comme
ɔn ſupérieur. Les officiers qui ſervoient
ɔus ſes ordres l'imiterent. L'exemple fut
puiſſant qu'il entraîna même les députés
ɔvoyés du Pérou, & qu'au moment où Pi-
ɔrre attendoit la nouvelle du départ de
aſca pour l'Eſpagne ou de ſa mort, il ap-
rit que le préſident étoit maître de la flotte de
anama & des troupes qui y étoient poſtées.

Liv. VI. 1546.

Furieux à la nouvelle d'événemens ſi inat-
ndus, il ſe prépara ouvertement à la guerre ;
, pour juſtifier cette démarche, il chargea
udience royale de Lima de faire le procès
Gaſca pour les crimes dont il s'étoit, di-
it-il, rendu coupable en s'emparant de ſes
iſſeaux, en ſéduiſant ſes officiers & en
npêchant ſes députés de ſe rendre en Eſpa-
ne. Cepeda, qui n'étoit lui-même juge
u'en vertu d'une commiſſion de l'empereur,

Pizarre ſe détermine à la guerre 1547.

Liv. VI. 1547. ne se fit point de scrupule de prostituer la dignité de ses fonctions. Il trouva Gasca coupable de haute trahison & le condamna à la mort (1). Ces formes, toutes ridicules qu'elles étoient en une pareille circonstance, imposerent aux aventuriers ignorans qui rempliſſoient le Pérou, en donnant à Pizarre l'air de marcher contre un traitre, condamné comme tel par un tribunal légal. Il vit arriver sous ses drapeaux des soldats de toutes les parties de l'empire & se trouva bientôt à la tête de mille hommes formant le corps le mieux équipé qu'on eût encore vu au Pérou.

Préparatifs de Gasca. Gasca de son côté, voyant la nécessité d'employer la force pour exécuter sa commission, mettoit tous ses soins à se former un corps de troupes en en faisant venir de Nicaragua, de Carthagene & des autres établissemens Espagnols du continent. Il y réussit si bien qu'il fut bientôt en état de détacher de sa flotte une escadre montée d'un nombre considérable de soldats pour la côte du Pérou. Leur apparition porta l'alarme par-tout; &, sans tenter aucune descente

Avril.

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 55. Vega, *p.* 2, *lib. V*, *c.* Herrera, *dec.* 8, *lib. III*, *cap.* 6.

Liv. VI. 1547.

s rendirent un ſervice plus grand à Gaſca n mettant à terre en différens endroits des erſonnes qui répandirent des copies de ıcte d'amniſtie générale & de la révocation ès derniers édits & qui firent connoître les ıtentions pacifiques & le caractere doux du réſident. L'effet de ces inſtructions fut tonnant. Tous ceux qui étoient mécontens e l'adminiſtration violente de Pizarre, ou ıi conſervoient quelques ſentimens de fi-élité pour leur ſouverain, commencerent à éditer leur défection. Quelques-uns aban- Inſurrection de Centeno. onnerent ouvertement une cauſe qu'ils ouverent alors injuſte. Centeno, laiſſant la ıverne où il étoit demeuré caché, aſſembla ıviron cinquante de ſes partiſans, & avec tte troupe foible & mal armée s'avança rdiment vers Cuzco. Une attaque de nuit, ı il déploya autant de valeur que de talent, rendit maître de la capitale, quoique dé-ndue par une garniſon de cinq cents hom-ıes, dont la plupart ſe rangerent ſous ſes apeaux, de ſorte qu'il ſe vit à la tête d'un rps nombreux (1).

Pizarre, quoiqu'étonné à la vue de deux Pizarre marche contre lui.

1) Zarate, *lib.* VI, *c.* 13-16. Gomera. *c.* 180, 181. nandès, *lib.* II, *c.* 28, 64, *&c.*

Liv. VI. ennemis qui s'avançoient, l'un par mer,
1547. l'autre par terre, dans un moment où il se croyoit maître de tout le Pérou, avoit trop de courage, étoit trop accoutumé aux vicissitudes de la fortune pour se laisser abattre. Comme l'attaque de Centeno le menaçoit de plus près, il se mit en mouvement pour s'opposer à lui. Après avoir pourvu de chevaux tous ses soldats, il marcha avec une extrême rapidité. Mais, chaque jour au matin, il voyoit ses troupes diminuées par la désertion qui se faisoit pendant la nuit ; &, quoique devenu soupçonneux à l'excès & punissant sans rémission ceux qu'il soupçonnoit, il ne
20 Octob. put arrêter les progrès du mal. Avant qu'il fût à la vue de l'ennemi, à Huarina près du lac Titiaca, il n'avoit plus que quatre cents soldats. A la vérité, il pouvoit les regarder comme des hommes d'un attachement éprouvé & compter entiérement sur eux. C'étoient les plus audacieux & les plus déterminés de ses partisans qui, sentant comme lui-même toute la grandeur de leur crime, désespéroient d'en obtenir le pardon & ne pouvoient échapper à la punition que par le succès de leur audace. Avec eux il n'hésita pas à attaquer Centeno, quoique plus fort

du double que lui. Les royaliſtes ne cherchèrent pas à éviter le combat, qui fut le plus obſtiné & le plus ſanglant qu'on eût encore livré au Pérou. A la fin la valeur intrépide de Pizarre & la ſupériorité des talens militaires de Carvajal l'emportèrent ſur le nombre; la victoire fut complette, le butin immenſe (1) & le traitement des vaincus atroce. Ce ſuccès ſignalé rétablit la réputation de Pizarre qui, regardé déſormais comme invincible, vit ſon armée augmenter de jour en jour (2). Liv. VI. 1547.

Cependant d'autres événemens en d'autres parties du Pérou balançoient avantageuſement pour Gaſca la victoire éclatante de Pizarre à Huarina. Celui-ci avoit à peine quitté Lima que les citoyens, las de ſon gouvernement tyrannique, avoient arboré l'étendard du roi. Aldana, avec un détachement de ſoldats de la flotte, avoit pris poſſeſſion de la ville. Vers ce même-tems (3) le préſident avoit débarqué à Tumbès avec cinq cents hommes. Encouragés par ſa préſence, tous Gaſca arrive dans le Pérou.

(1) Voyez la NOTE XLV.

(2) Zarate, *lib.* VII, *c.* 2, 3. Gomera, *c.* 181. Vega, 2, *lib.* V, *c.* 18, *&c.* Fernandès, *lib.* II, *c.* 79. Herrera, *dec.* 8, *lib.* IV, *cap.* 1, 2.

(3) Zarate, *lib.* VI, *c.* 17.

Liv. VI. 1547.

les voisins de la mer s'étoient déclarés pour le roi. Cuzco & les provinces adjacentes étoient au pouvoir de Pizarre. Tout le reste de l'empire, depuis Quito, en allant vers le sud, reconnoissoit l'autorité de Gasca. Le président, voyant son armée se renforcer rapidement, s'avança dans l'intérieur du pays. Sa conduite étoit toujours douce & modeste. Il témoignoit en toute occasion un desir ardent de terminer la querelle sans effusion de sang. Plus occupé de ramener les rébelles que de les punir, il ne reprochoit à personne ses fautes passées & recevoit ceux qui se repentoient comme un pere accueille des enfans qui rentrent dans leur devoir. Mais le desir sincere qu'il montroit de la paix ne l'empêchoit pas de faire avec activité ses préparatifs de guerre. Il indiqua pour rendez-vous général de ses troupes la fertile vallée de Xauxa sur la route de Cuzco (1). Il s'arrêta quelques mois en cet endroit non-seulement pour tenter de nouveau un accommodement avec Pizarre, mais pour exercer ses nouveaux soldats & les accoutumer à la discipline avant de les conduire contre un corps victorieux de vétérans. P

Il s'avance vers Cuzco,

(1) Zarate, *lib.* VII. *c.* 1. Fernandès, *lib.* II, *c.* 77.

arre, enivré du succès qui avoit jusques-là ccompagné ses armes, & fier d'avoir encore rès de mille soldats sous ses ordres, refusa 'entendre à aucune proposition, quoique epeda avec plusieurs de ses officiers & Car- ajal lui-même (1) fussent d'avis d'accepter s offres du président, c'est-à-dire une mnistie générale & la révocation des loix ont on se plaignoit (2). Gasca, ayant tout it pour éviter de tremper ses mains dans sang de ses concitoyens, se mit en mar- he pour Cuzco à la tête de seize cents ommes. Liv. VI 1547. 29 Décembre.

Pizarre, se tenant assuré de la victoire, laissa s royalistes passer sans obstacle toutes les ivieres qui coulent entre Guamanga & uzco, & s'avancer jusqu'à quatre lieues de ette capitale, se flattant que leur défaite ans une pareille situation qui leur rendoit retraite impossible termineroit la guerre n un coup. Il s'avança alors à la rencontre e l'ennemi ; Carvajal choisit le terrain & isposa les troupes avec le discernement & s profondes connoissances militaires qui istinguoient toutes ses opérations. Les deux Les deux partis se préparent au combat. 1548. 9 Avril.

(1) Voyez la NOTE XLVI.

(2) Zarate, *lib. VII, c. 6.* Vega, *p. 2, lib. V, c. 27.*

Liv. VI 1548. armées s'avançant lentement l'une contre l'autre préſentoient chacune un ſpectacle ſingulier. Dans celle de Pizarre, compoſée d'hommes enrichis des dépouilles du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les officiers & juſqu'aux ſimples ſoldats étoient habillés d'étoffes de ſoie ou de brocards, & couverts de broderie d'or & d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux étoient ornés avec toute la magnificence militaire (1).

L'armée de Gaſca n'étoit pas ſi brillante, mais préſentoit un coup-d'œil non moins ſingulier. Lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito & de Cuzco & d'un grand nombre d'eccléſiaſtiques, parcouroit les rangs, répandant des bénédictions & encourageant ſes ſoldats à remplir courageuſement leur devoir.

Pizarre abandonné de ſes troupes.

L'action étoit près de commencer, lorſqu'on vit Cepeda donner des éperons à ſon cheval & galoper vers le préſident auquel il ſe rendit. Garcilaſſo de la Vega & d'autres officiers conſidérables ſuivent ſon exemple. Leur défection frappe tout le reſte d'étonnement. La confiance mutuelle ſans laquelle

i

(1) Zarate, *lib. VI*, c. 2.

il ne peut y avoir dans une armée ni union ni force ſe perd tout à coup. La défiance & la conſternation ſe répandent de rang en rang; quelques-uns ſe dérobent en ſilence, d'autres jettent bas leurs armes, le plus grand nombre paſſe du côté des royaliſtes. Pizarre, Carvajal & quelques autres chefs employent en vain l'autorité, les menaces & les prieres. En moins d'une demi-heure un corps capable de décider du ſort de l'empire du Pérou eſt entiérement diſperſé. Pizarre, ſe voyant perdu ſans reſſource, demande à quelques officiers qui lui demeurent attachés, que nous reſte-t-il? rien, répond l'un d'eux, que de nous jeter au milieu de nos ennemis & de mourir en Romains. Abattu par un revers ſi inattendu, Pizarre n'eut pas le courage de ſuivre ce conſeil; &, avec une lâcheté qui démentoit ſon ancienne réputation, il ſe rendit à un des officiers de Gaſca. Carvajal cherchant à s'échapper fut atteint & pris.

Liv. VI. 1548.

Pris.

Et mis à mort.

Gaſca heureux d'une victoire qui n'avoit pas fait couler de ſang ne la ſouilla pas par la cruauté. Pizarre, Carvajal & un petit nombre des rébelles les plus connus pour tels & les plus diſtingués furent punis de mort. Pizarre eut la tête tranchée le lende-

Liv. VI. 1548.

main. Il se soumit à son sort avec une sorte de dignité & parut expier ses crimes par son repentir. La mort de Carvajal fut conforme à sa vie. Lorsqu'on lui fit son procès il n'entreprit point de se défendre. En entendant la sentence qui le condamnoit à être pendu il répondit avec un air d'indifférence, *on ne meurt qu'une fois*. Entre son jugement & son exécution il ne montra aucun remords du passé ni aucune inquiétude sur l'avenir. Il plaisanta ceux qui lui rendoient visite avec la même gaieté grossiere & la même vivacité qu'il avoit toujours montrée. Cepeda, plus criminel que l'un & l'autre, auroit eu la même destinée; mais on lui laissa la vie pour avoir abandonné ses associés dans un moment si critique & si décisif. Il fut envoyé prisonnier en Espagne & mourut dans sa prison (1).

Dans les détails que les historiens contemporains nous donnent des guerres civiles du Pérou pendant dix années de suite, on remarque plusieurs circonstances si frappantes & qui indiquent des mœurs si singulieres qu'elles méritent de fixer notre attention.

(1) Zarate, *lib.* VII, *c.* 6, 7, 8. Gomera, *c.* 185, 186. Vega, *p.* 2, *lib. V*, *c.* 30, *&c.* Fernandès, *lib. II*, *c.* 86, *&c.* Herrera, *decad.* 8, *lib. IV*, *c.* 14, &c.

Quoique les conquérans du Pérou fussent des hommes des dernieres classes de la société & que la plus grande partie de ceux qui se joignirent dans la suite aux premiers fussent des aventuriers sans fortune, cependant dans tous les corps de troupes conduits par les différens chefs qui se disputoient l'autorité il ne se trouvoit pas un seul homme qui servît pour une paie. Tout aventurier au Pérou se regardoit lui-même comme conquérant, ayant droit par ses services à un établissement dans ce pays conquis par sa valeur. Dans les contestations entre les chefs chacun se déterminoit selon son propre jugement ou ses affections, regardoit son général comme son compagnon de fortune, & se seroit cru dégradé en recevant une solde de lui. La plupart de leurs chefs devoient leur élévation à leur valeur & à leurs talens & non à leur naissance; & chacun de leurs compagnons de guerre espéroit de s'ouvrir une route à la richesse & au pouvoir par les mêmes moyens (1).

Liv. VI. 1548.

Point de troupes payées dans les guerres civiles du Pérou.

Mais ces troupes, servant ainsi sans aucune paie réguliere, ne se levoient qu'avec des frais immenses. Parmi des hommes accou-

Entretien des troupes extrêmement dispendieux.

(1) Vega, *p.* 2, *lib.* IV, *c.* 38, 41.

Liv. VI. 1548.

tumés à partager les dépouilles d'un ſi riche pays, la ſoif des richeſſes devenoit tous les jours plus ardente, à proportion même de l'eſpérance du ſuccès. Tous étant entraînés par le même but & dominés par la même paſſion, il n'y avoit qu'un moyen de gagner des hommes & de ſe les attacher fortement. Les officiers connus par des talens, outre la promeſſe de grands établiſſemens, recevoient encore du chef auquel ils ſe donnoient des ſommes conſidérables. Il en coûta cinq cents mille pezos à Gonzale Pizarre pour lever mille hommes (1). Gaſca en dépenſa neuf cents mille pour former le corps qu'il conduiſoit contre les rébelles (2). Les conceſſions de terres & d'Indiens qu'on accordoit aux vainqueurs comme une récompenſe après la victoire étoient encore plus exorbitantes. Cepeda, pour l'adreſſe & la perfidie qu'il avoit montrées à perſuader à la cour de l'audience royale de donner ſa ſanction à l'uſurpation de Pizarre, obtint une conceſſion qui lui valoit cent cinquante mille pezos de revenu annuel (3). Hinojoſa, qui ſe détacha

Récompenſes exceſſives aux particuliers.

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 54.

(2) Zarate, *lib.* VII, *c.* 10. Herrera, *decad.* 8, *lib.* V, *c.* 7.

(3) Gomera, *c.* 164.

un des premiers de Pizarre & livra à ſon ennemi la flotte qui décida du deſtin du Pérou, obtint en terres un revenu de deux cents mille pezos (1). Tandis qu'on traitoit les principaux officiers avec cette magnificence, on récompenſoit les ſimples ſoldats en proportion. LIV. VI. 1548.

Des changemens de fortune ſi rapides produiſoient les effets qu'on devoit en attendre, donnoient naiſſance à de nouveaux beſoins & à de nouveaux deſirs. Des vétérans accoutumés aux plus grandes fatigues acquéroient tout à coup le goût de la profuſion, de la diſſipation, & s'abandonnoient à tous les excès de la licence militaire. La plus baſſe crapule occupoit les uns; les autres ſe livroient au luxe le plus diſpendieux (2). Le dernier ſoldat au Pérou ſe ſeroit cru dégradé en marchant à pied; &, malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique à cette époque, chacun vouloit en avoir un avant de ſe mettre en campagne. Mais, quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de ſupporter les fatigues du ſervice, ils af- Profuſion & luxe des militaires Eſpagnols.

(1) Vega, *p.* 2, *lib.* VI, *c.* 3.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib.* II, *c.* 3, *decad.* 8, *lib.* VIII, *c.* 10.

Liv. VI. 1548. frontoient le danger & la mort avec la même intrépidité ; &, animés par l'espérance de nouvelles récompenses, ils ne manquoient jamais en un jour de bataille de déployer toute leur ancienne valeur.

Férocité de leurs guerres civiles. Avec leur courage ils conserverent toute leur premiere férocité. En aucun pays la guerre civile n'a été faite avec plus de fureur que parmi les Espagnols du Pérou. L'avarice se joignit aux passions qui rendent les querelles atroces entre des concitoyens, & donnoit à leur inimitié plus de violence & de durée. La mort d'un ennemi entraînant la confiscation de ses biens, on ne faisoit point de quartier dans les combats. Après la victoire tout homme riche étoit exposé aux accusations, ou aux derniers attentats de la vengeance. Sur les plus légers soupçons Pizarre condamna à mort plusieurs des plus riches habitans du Pérou. Carvajal en fit mourir un plus grand nombre, sans chercher même de prétexte pour justifier sa cruauté. Il périt presqu'autant d'hommes par la main du bourreau que dans les batailles (1), & presque tous furent condamnés sans forme de procès.

(1). Voyez la NOTE XLVII.

La violence avec laquelle les partis oppo- Liv. VI. 1548.
s se traitoient n'étoit pas même accompa-
née, comme il est assez ordinaire, de fidé- Leur mau-
té & d'attachement à celui auquel on s'étoit vaise foi à
onné. Les sentimens d'honneur auxquels observer les traités.
s militaires tiennent le plus fortement &
droiture qui domine dans le caractere Es-
agnol autant que dans celui d'aucune autre
ation, semblent avoir été entiérement ou-
liés. On trahissoit sans honte & sans re-
ords. A peine y eut-il pendant ces dis-
ussions un seul Espagnol au Pérou qui n'a-
andonnât le parti qu'il avoit embrassé d'a-
ord & les associés avec lesquels il avoit été
ni, & qui ne violât tous ses engagemens.
e vice-roi Nugnès Vela fut perdu par la
ahison de Cepeda & des autres juges de
audience royale dont ils étoient obligés par
devoir de leur place de soutenir l'autorité.
es instigateurs & les complices de la révol-
e de Gonzale Pizarre furent les premiers à
abandonner & à se soumettre à ses enne-
is. Sa flotte fut livrée à Gasca par l'homme
u'il avoit choisi entre tous ses officiers pour
ui confier cet important commandement.
Dans la journée qui décida de son sort, des
étérans, à la vue de l'ennemi, jeterent

Liv. VI. 1548.

leurs armes ſans rendre de combat & abandonnerent un chef qui les avoit ſi ſouvent conduits à la victoire. L'hiſtoire préſente rarement des exemples d'un mépris ſi général & ſi peu diſſimulé des principes de la morale & des obligations qui lient l'homme à l'homme, & qui conſtituent l'union ſociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays très-éloignés du centre de l'autorité, où l'on ne ſent plus que foiblement la contrainte des loix & de l'ordre, où l'eſpoir du gain n'a point de bornes, où des richeſſes immenſes peuvent faire oublier les crimes par leſquels on les a acquiſes: ce n'eſt que dans des circonſtances ſemblables qu'il eſt poſſible de trouver autant d'avidité, de perfidie & de corruption qu'on en voit dans les conquérans du Pérou.

Gaſca cherche des occupations pour ſes ſoldats.

A la mort de Pizarre tous les mécontens mirent bas les armes, & la tranquillité parut entiérement rétablie; mais deux objets intéreſſans demandoient encore l'attention du préſident. L'un étoit de trouver ſur le champ à cette multitude turbulente d'aventuriers audacieux qui rempliſſoient le pays, une occupation qui les empêchât d'exciter de nouveaux troubles, l'autre d'accorder des

récompenſes convenables à ceux à la valeur & à la fidélité deſquels il devoit ſes ſuccès. Il remplit en grande partie le premier de ces objets en envoyant Pedro de Valdivia au Chili pour en continuer la conquête & en chargeant Diege Centeno de la découverte des vaſtes régions que traverſe la riviere de la Plata. La réputation de ces chefs & l'eſperance d'améliorer leur ſort dans des pays nouveaux, attira ſous leurs drapeaux la ſoldateſque la plus indigente & la plus emportée & bannit preſqu'entiérement de la colonie cet eſprit de mutinerie que Gaſca redoutoit. Liv VI. 1548.

Il partage les terres aux Eſpagnols qui l'ont aidé dans ſa conquête.

La ſeconde opération étoit plus difficile & plus délicate. Les *répartimientos* ou diſtributions de terres & d'Indiens qui reſtoient à faire en conſéquence de la mort ou de la fuite des rébelles ou des confiſcations prononcées contr'eux paſſoient deux millions de pezos en revenu annuel. Gaſca, devenu maître de diſpoſer de cette immenſe propriété, conſerva le même déſintéreſſement qu'il avoit montré juſques-là, & n'en voulut pas réſerver la moindre portion pour lui-même. Mais il y avoit un grand nombre de ſolliciteurs, & la vanité ou l'avarice de chacun lui faiſant exagérer ſes ſervices & les récompenſes qu'il

Liv. VI. 1548.

attendoit, les prétentions de tous étoient si exorbitantes qu'il devenoit impossible de les satisfaire. Gasca écouta tout le monde avec la plus grande attention; &, pour avoir le loisir de peser scrupuleusement les droits de chacun, il se retira avec l'achevêque de Lima & un seul secrétaire dans un village situé à douze lieues de Cuzco. Là il employa plusieurs jours à faire le partage der terres & des Indiens à tous les prétendans, selon l'importance des services que chacun avoit rendus & de ceux qu'il pouvoit rendre encore dans la suite. Malgré l'impartialité qui l'avoit guidé, il prévoyoit les cris & la rage qui ne manqueroient pas d'éclater à la publication de son décret, & pour s'y dérober il partit pour Lima, laissant l'acte de partage scellé avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après son départ.

24 Août. Mécontentement causé par cette distribution.

L'indignation fut aussi grande que l'avoit prévu Gasca. La vanité, l'avarice, la jalousie, l'envie, la honte, le désespoir & toutes les passions qui agitent les hommes avec le plus de violence, lorsque leur honneur & leur intérêt sont compromis, tout concourut à en augmenter la violence. Elle éclata avec fureur. Gasca fut l'objet de la calomnie,

des menaces & des malédictions. On l'accusa d'ingratitude, de partialité & d'injustice. Parmi des soldats toujours prêts à en venir aux armes ces discours séditieux auroient été bientôt suivis de violences. Ils commençoient à chercher quelque chef mécontent qui se mît à leur tête pour demander le redressement de leur griefs. Mais quelques actes de vigueur du gouvernement faits à propos arrêterent cet esprit de mutinerie & la guerre civile fut éloignée pour quelque tems (1). Liv. VI. 1548.

Gasca cependant, considérant que le feu étoit plutôt couvert qu'éteint, travailla avec la plus grande assiduité à adoucir les mécontens en donnant des gratifications considérables aux uns, en promettant aux autres des *repartimientos* lorsqu'il y en auroit de vacans, en les caressant & les flattant tous; mais, afin d'établir la tranquillité publique sur des fondemens plus solides que les dispositions passageres qu'il leur inspiroit, il travailla à fortifier l'autorité de ses successeurs dans l'emploi qu'il occupoit, en rétablissant 1549. Il rétablit l'ordre.

(1) Zarate, *lib.* VII, *c.* 9. Comera, *cap.* 187. Vega, *p.* 2, *c.* 1, *&c.* Fernandès, *p.* 2, *lib.* I, *c.* 1, *&c.* Herrera, *d.cad.* 8, *lib.* IV, *c.* 17, *&c.*

Liv. VI. une administration réguliere dans toutes les
1549. parties de l'empire. Il introduisit l'ordre & la simplicité dans la perception des revenus du roi. Il fit des réglemens sur le traitement des Indiens pour les mettre à l'abri de l'oppression & les faire instruire dans les principes de la religion sans priver les Espa-
1550. gnols du bénéfice qu'on pouvoit retirer de leurs travaux. Après avoir ainsi rempli sa mission, Gasca, desirant de retourner à sa vie privée, commit le gouvernement du Pérou à l'audience royale & fit voile pour l'Espagne. Comme durant l'anarchie & les troubles des quatre dernieres années il n'avoit été fait aucune remise au trésor du roi, il emportoit avec lui treize cents mille pezos épargnés sur le revenu public par son économie & le bon ordre de son administration, après avoir payé toutes les dépenses de la guerre.

Et part pour l'Espagne.

Comment il y est reçu.

Il fut reçu dans sa patrie avec l'admiration universelle que méritoient ses talens & des vertus aussi pures que celles dont il venoit de donner des preuves. Sans armée, sans flotte, sans argent, avec un train si modeste qu'il n'en coûta à l'état que trois mille ducats pour l'équiper (1), il étoit parti d'Eu-

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 18.

rope pour calmer une révolte terrible. Par sa sagesse & son habileté il suppléa aux moyens qui lui manquoient, & créa, pour ainsi dire, les instrumens propres à exécuter son entreprise. Il acquit une force maritime assez grande pour le rendre maître de la mer. Il leva un corps de troupes capable de se mesurer avec les vétérans qui avoient conquis le Pérou. Il triompha de leur chef, dont la victoire avoit jusques-là suivi les pas. Il établit le pouvoir des loix & l'autorité du souverain légitime. Mais les éloges dûs à ses talens sont encore au-dessous de ceux que méritent ses vertus. Après avoir résidé dans un pays où l'appât des richesses avoit jusqu'alors séduit tous ceux qui y avoient été revêtus de quelqu'autorité, il quitta ce poste délicat sans qu'on eût pu même soupçonner son intrégité. Il avoit partagé à ses compatriotes des possessions dont l'étendue & le revenu étoient si immenses, qu'on n'avoit encore rien vu de pareil à la disposition d'un simple particulier; & il demeuroit dans sa premiere pauvreté: en même-tems qu'il rapportoit au trésor royal des sommes immenses, il fut obligé de demander à son souverain qu'on payât quelques dettes qu'il avoit

Liv. VI. 1550.

Liv. VI. 1550.

contractées pendant son expédition (1). Tant de mérite & de désintéressement ne furent pas méconnus de Charles. Il donna à Gasca les témoignages de l'estime la plus distinguée. Il le fit évêque de Palencia, & cet homme rare passa le reste de sa vie dans la retraite, respecté de ses compatriotes, honoré par son souverain, aimé de tout le monde.

Malgré les sages réglemens de Gasca, la tranquillité du Pérou ne fut pas de longue durée. Dans un pays où l'autorité avoit été méconnue pendant un si long intervalle d'anarchie & de désordre, où il y avoit tant de chefs trompés dans leur espérance & disposés à faire éclater leur mécontentement, & tant de soldats mutins prêts à les suivre, il n'étoit pas difficile de rallumer la sédition. Le pays fut encore troublé par plusieurs révoltes. Mais, comme ces orages ne furent que passagers, & élevés plutôt par l'ambition & l'inquiétude de quelques particuliers que par des motifs généraux & pour ainsi dire nationaux, les détails en seroient étrangers à l'objet de cette histoire. Ces mouvemens, comme tout ce qui est violent dans

(1) Manuscrit entre les mains de l'Auteur.

le corps naturel ou politique, ne furent pas de longue durée; &, en emportant les humeurs vicieuſes qui les avoient cauſés, ils contribuerent à la fin à fortifier la ſociété qu'ils avoient menacé de détruire. Dans le cours de ces querelles, pluſieurs des premiers conquérans du Pérou & des aventuriers ſans frein que la renommée de leurs ſuccès avoient attirés dans le pays, périrent par les mains des uns des autres. Chaque parti, triomphant alternativement, dépeuploit le pays en mettant à mort ou banniſſant ſes adverſaires. Il ne reſta à la fin au Pérou que les hommes les moins entreprenans & les plus diſpoſés à ſe renfermer dans le cercle d'une induſtrie paiſible, & l'autorité royale s'y trouva par degrés auſſi ſolidement établie que dans aucune autre colonie Eſpagnole.

Liv. VI. 1550.

Fin du ſixieme Livre.

NOTES

ET ECLAIRCISSEMENS.

NOTE PREMIERE, *pag.* 2.

LA connoiſſance de tout ce qui s'eſt paſſé à la conquête de la nouvelle Eſpagne nous vient de ſources plus authentiques & plus originales que celles qui nous ont tranſmis les autres événemens de l'hiſtoire de l'Amérique; & parmi ces monumens, il n'y en a pas de plus précieux & de plus anciens que les lettres adreſſées par Cortès à l'empereur Charles-Quint. Comme Cortès ſe rendit bientôt indépendant de Velaſquès, il étoit obligé d'envoyer à la cour de Madrid un détail de ſes opérations qui pût lui mériter l'approbation de ſon ſouverain.

Sa premiere dépêche n'a jamais été rendue publique. Elle fut écrite à la Vera cruz le 16 juillet 1519, & doit avoir été remiſe à l'empereur pendant ſon ſéjour en Allemagne, puiſqu'il quitta l'Eſpagne le 22 Mai de cette année, pour aller recevoir la couronne impériale. J'ai fait en Eſpagne & en Allemagne toutes les recherches poſſibles pour trouver une copie de cette lettre, mais inutilement.

tilement. Cette perte ne peut cependant pas être d'une grande conſéquence, parce que la lettre écrite immédiatement après l'arrivée de Cortès dans la nouvelle Eſpagne ne devoit contenir rien d'eſſentiel. Mais, en cherchant la lettre de Cortès, on a trouvé dans la bibliotheque impériale de Vienne la copie d'une lettre écrite à l'empereur par la colonie de Vera-cruz. J'en ai donné le précis à la fin des notes du quatrieme volume. La ſeconde dépêche, datée du 30 octobre 1520, fut publiée à Séville en 1522; la troiſieme & la quatrieme parurent peu de tems après qu'on les eut reçues. En 1532 on en imprima en Allemagne une traduction latine. Ramuſio leur donna une plus grande publicité en les inſérant dans ſon précieux recueil. Ces lettres contiennent une hiſtoire exacte & préciſe de l'expédition de Cortès, avec pluſieurs particularités intéreſſantes touchant les mœurs & les coutumes des Mexicains. Cet ouvrage fait honneur à Cortès. Le ſtyle en eſt ſimple & clair; mais, comme il avoit le plus grand intérêt à préſenter ſes opérations ſous le jour le plus favorable, il eſt à croire qu'il a exagéré ſes victoires, diminué ſes pertes & pallié les actes de rigueur & de violence auxquels il a pu ſe porter.

L'ouvrage qui ſuit celui de Cortès eſt la *Cronica de la Nueva Eſpagna, por Franciſco Lopez de Gomera*, publié en 1554. Le mérite hiſtorique de Gomera eſt très-diſtingué; ſa maniere de narrer eſt claire, facile, toujours agréable & ſouvent

même élégante; mais il eſt quelquefois inexact & crédule. Sa qualité de chapelain particulier de Cortès après ſon retour de la nouvelle Eſpagne, & par l'ordre de qui il compoſa ſans doute cet ouvrage, le fait ſoupçonner d'avoir cherché à augmenter le mérite de ſon héros, & à cacher ou du moins à voiler les actions qui auroient pu nuire à ſa gloire. Herrera l'accuſe de ce défaut dans une occaſion, *Decad.* 2, *lib. III*, *c.* 2, & ce n'eſt pas la ſeule où ſa prévention paroît manifeſtement. Cependant il a écrit avec tant de liberté ſur pluſieurs meſures priſes par la cour d'Eſpagne, que les copies de ſon hiſtoire des Indes & de ſa chronique furent retirées par un décret du conſeil des Indes; on les regarda même long-tems en Eſpagne comme des livres prohibés, & ce n'eſt que depuis peu qu'on a accordé la permiſſion de les publier. *Pinelo*, *biblioth. p.* 589.

La Chronique de Gomera engagea Bernal Diaz del Caſtillo à compoſer ſon *hiſtoria Verdadera de la conquiſta de la Nueva Eſpagna.* Compagnon de Cortès dans toutes ſes batailles, il l'avoit été de toutes les expéditions de la nouvelle Eſpagne, & s'étoit trouvé dans toutes les occaſions périlleuſes. Lorſqu'il vit que ni lui-même ni la plupart de ſes compagnons n'avoient été cités par Gomera, mais que l'honneur de leurs exploits étoit attribué à Cortès ſeul, ce brave vétéran prit avec indignation la plume & compoſa ſon *hiſtoire véri-*

dique. Elle contient un récit minutieux & prolixe de toutes les opérations de Cortès, dans un ſtyle auſſi dur & auſſi bas qu'on peut l'attendre d'un ſoldat non lettré. Mais, comme il parle de faits dont il a été le témoin & ſouvent un des principaux acteurs, ſa narration porte tous les caracteres de la vérité; elle eſt d'ailleurs ecrite avec tant de naïveté, avec des détails ſi intéreſſans, avec une vanité ſi amuſante, mais ſi pardonnable dans un vieux ſoldat, qui (comme il s'en vante lui-même) s'eſt trouvé à cent dix-neuf batailles, que ſon livre eſt un des plus curieux qu'on puiſſe lire dans quelque langue que ce ſoit.

Pet. Martyr ab Angleria a fait le récit de l'expédition de Cortès, dans un traité *de Inſulis nuper inventis*, qu'il a joint à ſes Decades *de rebus Oceanicis & novo orbe*; mais il n'y parle que de ce qui arriva immédiatement après ſon premier débarquement. Cet ouvrage, qui eſt court & ſuperficiel, paroît contenir les relations données par Cortès même dans ſes premieres lettres, embellies de pluſieurs particularités communiquées à l'auteur par les officiers chargés des dépêches de Cortès.

Mais le livre où les hiſtoriens modernes ont puiſé le plus de faits touchant la conquête de la nouvelle Eſpagne, c'eſt l'*hiſtoria de la conquiſta de Mexico, por D. Antonio de Solis*, publié pour la premiere fois en 1684. Je ne connois point d'auteur que ſa gloire littéraire ait plus élevé au-deſ-

sus de son mérite réel. Solis est regardé par ses compatriotes comme un des écrivains les plus purs dans la langue Castillanne ; &, s'il est permis à un étranger de hasarder son opinion sur une matiere dont les Espagnols seuls doivent être juges, j'ose dire qu'il a droit de prétendre à ce titre. Mais, quoique son langage soit correct, sa diction n'est rien moins que claire. Ses phrases trop soignées ont souvent de la roideur & quelquefois de l'enflure; les figures dont il se sert sont communes ou impropres & ses réflexions superficielles. On pourroit cependant lui pardonner aisément ces défauts, si d'ailleurs il ne lui manquoit pas toutes les grandes qualités nécessaires à un historien. Dépourvu de cette patience industrieuse qui conduit à la connoissance du vrai, & de l'impartialité qui pese tout avec une attention réfléchie, il n'a cherché qu'à établir son système favori en faisant de Cortès un héros parfait, exempt de tout défaut & doué de toutes les vertus; ce qui l'a rendu moins attentif à découvrir la vérité qu'à rapporter tout ce qui pouvoit contribuer à embellir son sujet. Toutes ses discussions critiques sont captieuses & fondées sur des faits controuvés. Quoiqu'il cite quelquefois les dépêches de Cortès, il paroît ne les avoir pas consultées, & quoiqu'il critique souvent Gomera, il n'en préfere pas moins son autorité, la plus suspecte de toutes, à celle des autres historiens contemporains.

Mais de tous les auteurs Espagnols Herrera est celui qui nous a donné le récit le plus exact & le plus circonstancié de la conquête du Mexique & des autres événemens d'Amérique. Le soin & l'attention avec lesquels il a consulté non seulement les livres, mais les papiers originaux & les actes publics qui pouvoient jeter quelque lumiere sur l'objet de ses recherches, surtout l'impartialité & la candeur qu'il à mis dans ses jugemens, rendent ses décades fort précieuses. On pourroit même à juste titre le placer parmi les meilleurs historiens de sa nation sans l'ordre chronologique trop scrupuleux qu'il a voulu observer dans les événemens du nouveau monde; ce qui rend son ouvrage si diffus, si obscur & si décousu que ce n'est qu'au moyen d'un travail pénible qu'on rassemble les diverses circonstances d'un fait. Au reste, il indique les sources où il a puisé pour composer son recueil. *Decad. 6, lib. III, c. 19.*

Note II, *pag.* 5.

Cortès se proposoit de suivre Ovando lorsqu'il partit pour son gouvernement en 1502; mais il fut retenu par un accident. Comme il cherchoit pendant une nuit fort obscure à entrer par la fenêtre dans la chambre à coucher d'une dame avec qui il avoit une intrigue, un vieux mur sur lequel il étoit monté s'écroula, & Cortès fut si grièvement blessé qu'il lui fut impossible de faire le

voyage. *Gomera Cronica de la Nueva Eſpagna, c.* 1.

NOTE III, *pag.* 8.

Cortès avoit deux mille pezos entre les mains d'André Duero & en avoit emprunté quatre mille. Ces deux ſommes réunies font environ vingt-trois mille ſept cents cinquante livres tournois; mais la cherté des denrées en Amérique y rendoit cette ſomme fort modique. *Herrera, Decad.* 2, *lib. III, c.* 2, *B. Diaz, c.* 20.

NOTE IV, *pog.* 14.

Les noms de ces braves officiers dont il ſera ſouvent parlé dans cette hiſtoire, ſont Juan Velaſquès de Leon, Alonſo Hernandès Portocarrero, Franciſco de Montejo, Chriſtoval de Olid, Juan d'Eſcalante, Franciſco de Morla, Pedro de Alvarada, Franciſco de Salceda, Juan de Eſcobar, Ginès de Nortez. Cortès commandoit en perſonne le vaiſſeau amiral, Franciſco de Orozeo, officier formé dans les guerres d'Italie, avoit le commandement de l'Artillerie. Le premier pilote étoit d'une habileté éprouvée & ſe nommoit Alaminos.

NOTE V, *pag.* 17.

Les Eſpagnols ne perdirent dans ces différens combats que deux hommes; mais il y en eut un grand nombre de bleſſés. Quoiqu'il ne fût pas

néceſſaire de recourir à une cauſe ſurnaturelle pour rendre compte de leurs victoires éclatantes & des pertes peu conſidérables qu'ils faiſoient, les Eſpagnols n'ont pas manqué d'attribuer ces ſuccès à Saint-Jacques, leur patron, qui combattoit, diſent-ils, à la tête de leurs troupes, & dont le courage décidoit du deſtin des batailles. Gomera eſt le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuſer de l'embarras de B. Diaz del Caſtillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à cette hiſtoire, & ſa véracité naturelle qui ne lui permet pas de l'affirmer. J'avoue, dit-il, que nous devons tous nos exploits & toutes nos victoires à notre Seigneur J.C. & qu'à cette bataille le nombre des Indiens étoit ſi ſupérieur à celui des Eſpagnols que ſi chacun d'eux eût ſeulement jeté une poignée de terre, ils nous auroient tous enterrés, ſi la miſéricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il ſe peut que la perſonne que Gomera dit être apparue ſur un cheval gris pommelé ait été monſeigneur l'apôtre St. Jacques ou monſeigneur St. Pierre, & qu'il ne m'ait pas été permis de le voir parce que j'étois un trop grand pécheur. Je me ſouviens d'avoir vu François de Morla monté ſur un pareil cheval; mais un miſérable mortel comme moi ne méritoit pas ſans doute de voir un de ces ſaints apôtres. Il ſe peut que Dieu ait voulu que les choſes ſe ſoient

passées comme Gomera le dit ; mais, avant d'avoir lu sa chronique, je n'avois jamais entendu dire par les conquérans de l'Inde que rien de pareil fût arrivé, *c.* 34.

NOTE VI, *pag.* 25.

Plusieurs historiens Espagnols rapportent ce fait comme s'ils vouloient faire croire que les Indiens, chargés de ces présens, les avoient apportés de la capitale dans un aussi court espace de tems que les couriers en avoient mis à faire leur voyage. Cela n'est pas croyable, & Gomera rapporte une circonstance qui prouve qu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans cette occasion. Ce riche présent qui avoit été préparé pour Grijalva lorsqu'il débarqua au même endroit quelques mois auparavant, se trouvoit tout prêt, lorsque Montezume envoya des ordres pour le donner. *Gomera Cron. c.* 27, *pag.* 28.

Suivant B. Diaz del Castillo, le plat d'argent qui représentoit la lune, valoit seul plus de vingt-mille pezos, ce qui fait environ cent douze mille cinq cents livres tournois.

NOTE VII, *pag.* 33.

Ce commerce particulier étoit directement contraire aux instructions de Velasquès, qui portoient que tout le produit d'un commerce quelconque seroit versé dans la caisse commune. Mais

Mais il paroît que les soldats avoient chacun une pacottile de bagatelles propres à un petit trafic avec les Indiens, & que Cortès, pour gagner leur amitié, encourageoit cet échange clandestin. *B. Diaz*, *c.* 41.

NOTE VIII, *pag.* 51.

Gomera a publié un catalogue des différens articles qui composoient ce présent *Cron. c.* 49. P. Martyr ab Angleria, qui les vit après qu'ils furent arrivés en Espagne, & qui paroît les avoir examinés avec une grande attention, en donne une description détaillée qui est très-curieuse, parce qu'elle donne quelques idées des progrès que les Mexicains avoient faits dans les différens arts de luxe. *De Insulis nuper inventis*, *Lib. p.* 354, *&c.*

NOTE IX, *pag.* 60.

Il n'y a rien de plus douteux dans l'histoire de la conquête de l'Amérique que le détail de ces armées innombrables que les Espagnols ont eu à combattre. Comme la guerre qu'ils soutinrent contre les Tlascalans fut une des plus difficiles, quoique de peu de durée, le récit des forces de ce peuple mérite de fixer notre attention. Nous devons à trois auteurs les seules informations authentiques que nous en ayons : Cortès, dans sa seconde lettre à l'empereur, datée

de Segura de la Frontera, le 30 octobre 1520, dit que les troupes Tlaſcalanes ſe montoient dans la premiere bataille à ſix mille hommes, dans la ſeconde à cent mille, & dans la troiſieme à cent cinquante mille: *Relat. ap. Ramuſ. tom. III, p.* 228. Bernal Diaz del Caſtillo, qui fut témoin oculaire & qui ſe trouva engagé dans toutes les actions de cette guerre, aſſure que leur nombre ſe montoit, à la premiere bataille à trois mille, *p.* 43; à la ſeconde à ſix mille, *ibid;* à la troiſieme à cinquante mille, *p.* 45. Gomera, qui fut le chapelain de Cortès après ſon retour en Eſpagne, & qui publia ſa chronique en 1552, ſuit le calcul de Cortès, excepté pour la ſeconde bataille, où il prétend qu'il y avoit quatre-vingt mille Tlaſcalans, *p.* 49. C'étoit ſans doute l'intérêt de Cortès de préſenter ſous un jour favorable & ſes dangers & ſes exploits; car il n'y avoit que des ſervices extraordinaires qui puſſent faire oublier l'irrégularité de ſa conduite en s'arrogeant un pouvoir indépendant. Bernal Diaz, quoique fort porté à faire valoir ſes proueſſes & celles de ſes compagnons, n'avoit pas le même intérêt à les exagérer, & il eſt probable que le récit qu'il fait du nombre des Indiens approche plus de la vérité. On ne peut aſſembler une armée de 150 mille hommes ſans de grands préparatifs, & ſans des proviſions pour leur ſubſiſtance, dont les ſoins auroient exigé plus de prévoyance qu'on n'en peut ſuppoſer aux Amé-

ricains. La culture ne ſemble pas avoir été aſſez conſidérable à Tlaſcala pour fournir des vivres à une ſi grande armée. Quoique cette province fût beaucoup mieux cultivée que les autres parties de la nouvelle Eſpagne, car on l'appeloit *le pays au pain*, les Eſpagnols furent obligés, pendant leur marche, à ne ſubſiſter que de *Tunas*, eſpece de fruit qui croît ſans culture dans les champs. *Herrera*, *dec.* 2, *Lib. VI*, *c.* 5, *p.* 182.

NOTE X, *pag.* 66.

On dit que ces malheureuſes victimes étoient des perſonnes de conſidération. Il n'eſt pas probable qu'on ait employé cinquante perſonnes pour ſervir d'eſpions. On avoit pris & renvoyé tant de priſonniers, & les Tlaſcalans avoient fait paſſer tant de meſſagers dans les quartiers des Eſpagnols, qu'il n'y avoit aucune raiſon de haſarder la vie d'un ſi grand nombre de perſonnes conſidérables pour prendre des informations ſur la ſituation & l'état de leur camp. La maniere barbare avec laquelle Cortès a traité un peuple qui ignoroit les loix de la guerre établies parmi les nations policées, a paru ſi révoltante aux hiſtoriens Eſpagnols poſtérieurs, qu'ils ont diminué le nombre de ceux qu'il a ſi cruellement punis. Herrera dit qu'il fit couper les mains à ſept & les pouces à quelques autres, *Decad.* 2, *lib. II*, *c.* 8. Solis prétend qu'on coupa les mains à quatorze ou

quinze & les pouces au reſte, *Lib. II*, *c.* 20. Mais Cortès lui-même, *Relat. p.* 228, *B.* & Gomera d'après lui, *c.* 48, affirment que les cinquante eurent les mains coupées.

NOTE XI, *pag.* 70.

Les chevaux étoient ce qui cauſoit le plus grand étonnement à tous les peuples de la nouvelle Eſpagne. Ils crurent d'abord que le cheval & le cavalier ne faiſoient qu'un ſeul monſtre d'une forme horrible, ſemblable aux centaures, & comme ils croyoient que les chevaux prenoient la même nourriture que les hommes, ils leur portoient à manger de la viande & du pain. Lorſqu'ils s'apperçurent de leur erreur, ils s'imaginerent que ces animaux dévoroient les hommes pendant la bataille, & que, quand ils henniſſoient, c'étoit pour demander leur proie. L'intérêt des Eſpagnols n'étoit pas de les détromper ſur ce ſujet. *Herrera*, *decad.* 2, *Lib. VI*, *c.* 11.

NOTE XII, *pag.* 77.

Suivant Barth. de Las Caſas, il n'y avoit aucune raiſon de faire ce maſſacre, & ce ne fut qu'un acte de pure cruauté, commis principalement pour frapper de terreur les peuples de la nouvelle Eſpagne. *Relac. de la Deſtruye, p.* 17, *&c.* Mais le zele de las Caſas le porte ſouvent à exagérer. D'un autre côté, *Bern. Diaz*, *c.* 83, dit que les

premiers miſſionnaires, envoyés par l'empereur dans la nouvelle Eſpagne, firent une recherche exacte de ce fait, & qu'après avoir interrogé les prêtres & les chefs de Cholula, ils trouverent qu'il y avoit réellement eu une conſpiration contre les Eſpagnols, & que le récit envoyé par Cortès étoit exactement vrai. Cortès étoit ſans doute intéreſſé alors à gagner l'eſprit de Montezume; il n'eſt donc pas croyable qu'il eût voulu faire une démarche ſi propre à l'aliéner des Eſpagnols s'il ne l'avoit pas jugée néceſſaire à ſa propre conſervation. Mais il eſt vrai auſſi que les Eſpagnols qui ſervoient en Amérique avoient un tel mépris pour les naturels du pays, & les croyoient ſi peu dignes du droit commun à tous les hommes, que Cortès a pu regarder les Cholulans comme coupables ſur la preuve la moins certaine. La ſévérité du châtiment étoit d'ailleurs exceſſive & atroce.

NOTE XIII, *pag.* 78.

Cette deſcription eſt priſe littéralement de Bernal Diaz del Caſtillo, trop peu inſtruit dans l'art d'écrire pour avoir pu embellir ſon récit. Il rapporte dans un ſtyle ſimple & groſſier ce que lui-même & ſes compagnons penſerent à cette occaſion: „ qu'on ne s'étonne pas, dit-il, ſi j'écris de cette maniere ce qui s'eſt paſſé alors, car il faut penſer que c'eſt une choſe que de rapporter,

& une autre d'avoir vu des choſes qui n'ont jamais été vues ni entendues, ni dites par les hommes, *c. 86, p. 64, B.*"

NOTE XIV, *pag. 95.*

B. Diaz del Caſtillo nous donne une idée des fatigues & des ſouffrances qu'ils éprouverent à cette occaſion & dans pluſieurs autres. Pendant neuf mois qu'ils reſterent à Mexico, tous, ſans aucune diſtinction entre les officiers & les ſoldats, dormirent tout armés avec leurs cotes de maille & leurs gorgerettes. Ils étoient couchés par terre ſur des nattes ou de la paille, & tous étoient obligés de ſe tenir prêts comme s'ils avoient été de garde. ,, Ce qui me devint ſi familier, ajoute-t-il, qu'aujourd'hui même quoique fort avancé en âge, je dors toujours avec mes habits & jamais dans un lit. Lorſque je viſite mon *encomienda* je fais porter, par égard pour mon rang, un lit avec mes bagages ; mais je n'en fais jamais uſage, parce que je dors tout habillé, & que je me promene ſouvent la nuit en plein air pour voir les étoiles ſuivant mon ancienne habitude ". *c.* 108.

NOTE XV, *pag. 99.*

Cortès lui-même, dans ſa ſeconde lettre à l'empereur, n'explique point les motifs qui le porterent à condamner Qualpopoca aux flammes, à faire mettre Montezume aux fers, *Ramus III*, 236.

B. Diaz paſſe ſous ſilence les raiſons de ce premier fait, & la ſeule cauſe qu'il donne du dernier, c'eſt qu'on vouloit prévenir tout obſtacle à l'exécution de la ſentence prononcée contre Qualpopoca; *c.* 95, *p.* 75. Mais, puiſque Montézume étoit le priſonnier de Cortès & entiérement en ſon pouvoir, il ne pouvoit rien craindre de lui, & l'inſulte faite à ce monarque ne pouvoit ſervir qu'à l'irriter ſans néceſſité. Gomera ſuppoſe que Cortès n'avoit point d'autre objet que d'occuper Montézume de ſes propres malheurs, afin qu'il donnât moins d'attention à ce qui arrivoit à Qualpopoca, *Cr.* 89. Herrera eſt du même ſentiment; *Decad.* 2, *lib. VIII*, *c.* 9. Mais ce moyen de faire ſupporter une offenſe à un homme en lui faiſant de nouveaux outrages ſemble fort étrange. Solis croit que Cortès ne vouloit qu'intimider Montézume, afin qu'il ne fît aucun effort pour faire délivrer les victimes; mais ce monarque étoit ſi ſoumis, & il avoit ſi lâchement remis les priſonniers à Cortès, qu'il n'y avoit rien à craindre de ſa part. Si l'on n'adopte pas la maniere dont j'ai cherché à expliquer la conduite de Cortès à cette occaſion, je crois qu'on doit la regarder comme un de ces actes de pure barbarie & d'oppreſſion qu'on ne trouve que trop fréquens dans l'hiſtoire de la conquête de l'Amérique.

NOTE XVI, *pag.* 105.

Solis, *Lib. IV*, *c.* 3, prétend que ce fut Montézume lui-même qui fit la propoſition de rendre hommage au roi d'Eſpagne, afin d'engager les Eſpagnols à quitter ſes états. Il dépeint ſa conduite en cette occaſion comme fondée ſur la plus profonde politique, & ſuivie avec tant d'adreſſe que Cortès lui-même y fut trompé; mais on ne trouve rien dans les hiſtoriens contemporains, tels que Cortès, Diaz & Gomera, qui puiſſe juſtifier cette aſſertion. Jamais Montézume n'a montré en d'autres occaſions cet art & cette politique. La douleur dont il fut pénétré en ſe ſoumettant à cet acte d'humiliation étoit naturelle, ſi l'on ſuppoſe qu'il a été involontaire. Mais, ſuivant Solis, elle auroit été contradictoire & incompatible avec ſon projet de tromper les Eſpagnols.

NOTE XVII, *pag.* 109.

Les Eſpagnols, malgré leur induſtrie & leur pouvoir, ne purent point trouver d'or dans pluſieurs provinces. Dans d'autres ils ne ſe procurerent que quelques bagatelles de peu de valeur. Montézume aſſura Cortès que le préſent qu'il offroit au roi de Caſtille, après lui avoir rendu hommage, comprenoit toutes les richeſſes amaſſées par ſon pere, & qu'il avoit déjà donné aux Eſpagnols le reſte de ſon or & de ſes bijoux. *Bi*

Diaz, *c.* 104. Gomera dit que tout l'argent qu'on recueillit montoit à cinq cents marcs, *Cron. c.* 93; ce qui s'accorde avec le récit de Cortès, que le quint de l'argent pour le roi fut de cent marcs, *Relat.* 239, *B.* De sorte que la somme totale de l'argent ne monta qu'à quatre mille onces, à raison de huit onces par marc; ce qui fait voir que la proportion de l'argent avec l'or à été fort petite.

NOTE XVIII, *pag.* 110.

Solis, *Lib. IV*, *c.* 1, met en question la vérité de ce fait, par la seule raison qu'il étoit incompatible avec la prudence qui distinguoit le caractere de Cortès. Mais il auroit dû se rappeler l'impétuosité de son zele à Tlascala qui n'avoit pas moins été imprudente. Il dit que la preuve est fondée sur le témoignage de B. Diaz del Castillo, de Gomera & de Herrera. Tous s'accordent en effet à rapporter cette démarche inconsidérée de Cortès, & ils ont eu raison de le faire, puisque Cortès lui-même parle de cette action dans sa seconde lettre à l'empereur, & paroît même s'en glorifier. *Cortès, relat. Ramus. III, c.* 140. Ce qui est une des preuves sans nombre que Solis a consulté avec peu de soin les lettres de Cortès à Charles-Quint, qui cependant sont les sources les plus authentiques où l'on doive puiser des lumieres sur ses opérations.

NOTE XIX, *pag.* 116.

Herrera & Solis croient que Velaſquès fut encouragé à former cet armement contre Cortès, par les rapports qu'il reçut d'Eſpagne touchant la réception des agens envoyés par la colonie de la Vera-cruz, & par la chaleur avec laquelle Fonſeca, évêque de Burgos, avoit épouſé ſes intérêts & condamné les procédés de Cortès. *Herrera, decad.* 2, *lib. IX, c.* 18. *De Solis, lib. IV, c.* 5. Mais l'ordre chronologique des événemens réfute cette ſuppoſition. Portocarrero & Montejo mirent à la voile de la Vera-cruz le 26 juillet 1519. *Herrera, decad.* 2, *lib. V, c.* 4. Ils débarquerent à San-Lucar en octobre, ſuivant Herrera, *ibid.* Mais P. Martyr, qui ſe trouvoit à la cour dans ce tems-là & qui communiquoit tous les événemens de quelqu'importance à ſes correſpondans jour par jour, leur marqua le premier décembre l'arrivée de ces agens, & en parle comme d'un fait nouvellement arrivé. *Epiſt.* 650. Tous les hiſtoriens s'accordent à dire que les agens de Cortès eurent leur premiere audience de l'empereur à Tordeſillas, lorſqu'il ſe rendit dans cette ville pour y voir ſa mere, en allant à Saint-Jacques de Compoſtelle. *Herrera, decad.* 2, *lib. V, c.* 4. *De Solis, lib. IV, p.* 5. Mais l'empereur partit de Valladolid pour aller à Tordeſillas le 11 mars 1520, & P. Martyr dit avoir vu alors les préſens

faits à Charles-Quint, *Epiſt.* 1665. L'armement commandé par Narvaès partit de Cuba en avril 1520. Il eſt donc clair que Velaſquès n'a pu recevoir aucune nouvelle de ce qui s'étoit paſſé à cette entrevue à Tordeſillas, antérieure à ſes préparatifs de guerre contre Cortès. Ses vrais motifs paroiſſent avoir été ceux dont j'ai parlé. La patente qui le nomme *Adelantado* de la nouvelle Eſpagne, avec des pouvoirs auſſi étendus, eſt datée du 13 novembre 1519. *Herrera, decad.* 2, *lib. III, c.* 2. Il a pu la recevoir vers le commencement de janvier. Gomera remarque que du moment qu'il eut reçu ſa patente, il commença à équiper une flotte & à lever des troupes. *Cron. c.* 96.

Note XX, *pag.* 119.

Solis prétend que, comme Narvaès n'avoit point d'interprètes, il ne pouvoit avoir aucune communication avec les peuples des provinces, ni converſer avec eux que par le moyen des ſignes, & qu'il lui étoit également impoſſible d'avoir quelque commerce avec Montézume, *lib. IV, c.* 7. Mais c'eſt d'après l'autorité de Cortès même que je rapporte toutes les particularités de la correſpondance de Narvaès avec Montézume & avec ſes ſujets dans les provinces maritimes. *Relat. Ramus III*, 244, *A. C.* Cortès aſſure qu'il y avoit une eſpece de correſpondance établie entre

Narvaès & les Mexicains; mais il n'explique point de quelle maniere elle se faisoit. Bernal Diaz supplée à ce défaut en disant que les trois déserteurs qui avoient joint Nervaés lui servoient d'interprètes, étant assez instruits de la langue du pays, *c.* 110. Il rapporte avec son exactitude ordinaire leurs noms & leurs caracteres, & parle, *chap.* 122, de la maniere dont ils furent punis de leur perfidie. Il y avoit alors un an que les Espagnols demeuroient parmi les Mexicains; il n'étoit donc pas surprenant que quelques-uns d'entr'eux eussent appris à parler la langue du pays, comme il y a lieu de le croire. *Herrera*, *decad. lib. X*, *c.* 1. B. Diaz qui en fut le témoin & Herrera le plus exact & le plus instruit des autres Espagnols, s'accordent avec le récit que donne Cortès de la correspondance secrete avec Montézume, *decad.* 2, *lib. IX*, *c.* 18-19. Solis semble regarder comme un déshonneur pour Cortès, son héros, que Montézume ait voulu s'engager dans une correspondance avec Narvaès. Il prétend que ce monarque avoit pris une telle amitié pour les Espagnols qu'il ne desiroit point de les voir partir. Cette affection paroît peu croyable, quand on pense à la maniere indigne dont il avoit été traité, & Solis même est obligé d'avouer qu'on doit la regarder comme un des miracles que Dieu a opérés pour faliciter la conquête du nouveau monde, *lib. IV*, *c.* 7. Ce qu'il y a de vrai, c'est

que, malgré la crainte que Montézume avoit des Eſpagnols, il n'étoit pas moins impatient de recouvrer ſa liberté.

NOTE XXI, *pag.* 140.

J'ai pris ces mots de l'hiſtoire anonyme de l'établiſſement des Européens en Amérique, publiée par Dodſley, en 2 vol. in-8°, ouvrage d'un mérite ſi reconnu que je ne crois pas qu'aucun écrivain de ce ſiecle doive rougir de s'en avouer l'auteur.

NOTE XXII, *pag.* 148.

Les hiſtoriens contemporains ne s'accordent point ſur le nombre des hommes que les Eſpagnols perdirent en cette occaſion. Cortès, dans ſa ſeconde lettre à l'empereur, dit qu'il n'y eut que cent cinquante hommes de tués, *Relat. ap. Ramus III*, *p.* 249, *A.* Mais ſon intérêt exigeoit alors qu'il laiſſât ignorer à la cour d'Eſpagne toute la perte qu'il avoit faite. Solis, toujours attentif à diminuer les échecs qu'eſſuyoient ſes compatriotes, évalue cette perte à deux cents hommes, *lib. IV*, *c.* 19. B. Diaz aſſure qu'ils perdirent huit cents ſoixante-dix hommes, & que quatre cents quarante ſeulement s'échapperent de Mexico, *c.* 128, *p.* 108, *B.* Palafox, évêque de los Angelès, qui paroît avoir porté un œil attentif ſur les événemens arrivés à ſes com-

patriotes dans la nouvelle Eſpagne, confirme le récit que B. Diaz fait de la grandeur de leur perte. *Virtudes del Indio*, *p.* 22. Gomera évalue cette perte à quatre cents cinquante hommes, *Cron. c.* 109. Quelques mois après, Cortès, ayant reçu pluſieurs renforts, fit la revue de ſes troupes & trouva qu'elles montoient ſeulement à cinq cents quatre vingt-dix hommes. *Relat. apud. Ramus III*, *p.* 255, *E.* Comme Narvaès avoit amené huit cents quatre-vingt hommes dans la nouvelle Eſpagne, & qu'alors environ quatre cents ſoldats de Cortès vivoient encore, il eſt évident que ſa perte à la retraite de Mexico doit avoir été beaucoup plus conſidérable qu'il ne le dit. B. Diaz, toujours porté à relever les dangers & les fatigues auxquels ſes compagnons & lui avoient été expoſés, peut avoir exagéré le nombre des morts, mais je crois qu'on ne peut pas l'eſtimer à moins de ſix cents hommes.

NOTE XXIII, *pag.* 177.

On voit quelques reſtes de ce grand ouvrage, & l'on montre encore aux étrangers l'endroit où l'on conſtruiſit & lança à l'eau les brigantins. Torquemada les a vus. *Monarq. Indiana*, *vol.* I. *pág.* 531.

NOTE XXIV, *pag.* 188.

Le poſte d'Alvarado, ſur la chauſſée de Tabuca,

étoit le plus voiſin de la ville. Cortès dit qu'ils pouvoient obſerver diſtinctement delà tout ce qui ſe paſſoit lorſque leurs compagnons furent ſacrifiés. *Relat. ap. Ramus III, p.* 273, *E.* B. Diaz, qui étoit de la diviſion d'Alvarado, rapporte ce qu'il a vu de ſes yeux, *c.* 152, *p.* 148, *B.* 149, *A.* Il décrit avec ſon ingénuité ordinaire l'impreſſion que lui fit ce ſpectacle, & ſa franchiſe eſt celle d'un homme dont le courage étoit trop connu pour être ſuſpect. „ Avant que j'euſſe vu, dit-il, la poitrine de mes compagnons ouverte, leurs cœurs palpitans offerts à une affreuſe idole, & leur chair dévorée par nos cruels ennemis, j'étois accoutumé à marcher au combat, non-ſeulement ſans crainte, mais avec une grande intrépidité; mais depuis ce moment-là je ne m'approchai jamais des Mexicains pour les combattre ſans une ſecrete horreur; je frémiſſois en penſant à la mort cruelle que mes amis avoient ſubie." Il a ſoin d'ajouter que cette crainte ceſſoit auſſitôt que le combat étoit engagé, & ſa valeur reconnue en toute occaſion ne peut laiſſer aucun doute ſur ſon récit. *B. Diaz, c.* 156; *p.* 157, *A.*]

Note XXV, *pag.* 196.

Une circonſtance de ce ſiege mérite de fixer notre attention. Le récit que les hiſtoriens Eſpagnols font des armées nombreuſes employées à l'attaque & à la défenſe de Mexico, paroît incroya-

ble. Suivant Cortès même, il a eu à la fois à ſon ſervice 150 mille auxiliaires Indiens. *Relat. ap. Ramus III, p.* 275, *E.* Gomera dit qu'il y en avoit plus de 200 mille, *Cron. c.* 136. Herrera, auteur d'une plus grande autorité, aſſure auſſi qu'ils étoient au nombre d'environ 200 mille, *decad.* 3, *lib. I, c.* 19. Aucun des hiſtoriens contemporains ne marque poſitivement le nombre des perſonnes qui ſe trouverent au ſiege de Mexico; mais Cortès parle ſouvent de Mexicains qui y furent tués ou qui périrent faute de nourriture; &, ſi l'on peut ajouter foi à ces rapports, il eſt à croire que plus de deux cents mille Indiens ſe trouvoient renfermés dans la ville. Mais la quantité extraordinaire de vivres néceſſaires pour la ſubſiſtance d'une ſi grande multitude, aſſemblée pendant trois mois dans une place, & les ſoins que les Mexicains auroient dû prendre pour les raſſembler, font douter qu'on pût y parvenir dans un pays où l'agriculture étoit encore ſi imparfaite, où il n'y avoit aucun animal domeſtique, & dont le peuple n'étoit pas capable du degré de prévoyance & d'ordre qu'auroit exigé un plan ſi compliqué. Les Eſpagnols, malgré leurs ſoins & leur attention, furent très-mal nourris, & ſe trouvoient ſouvent réduits à la plus affreuſe extrémité faute de vivres. *B. Diaz, p.* 142. *Cortès, relat.* 271, D. Cortès parle une fois en paſſant de la ſubſiſtance de ſon armée, & après avoir avoué qu'il ſe

trouvoit

trouvoit souvent dans le plus grand besoin, ajoute qu'il recevoit des secours des naturels, qui lui apportoient du poisson & des fruits auxquels il donne le nom de *cerises du pays*, *ibid.* B. Diaz dit qu'ils avoient des gâteaux de maïs & des *cerasas de la tierra*, & que, quand la saison en étoit passée, ils avoient d'autres fruits qu'il appela *tunas*; mais leur meilleur aliment étoit une racine dont les Indiens se nourrissent & qu'il nomme *quilites*, *p.* 142. Les Indiens auxiliaires avoient un moyen de plus pour se nourrir que les Espagnols; ils mangeoient les Mexicains qu'ils tuoient dans le combat, *Cortès relat.* 176, *C.* B. Diaz confirme ce récit, & ajoute que, lorsque les Indiens retournerent de Mexico chez eux, ils emporterent une grande quantité de chair des Mexicains salée ou sechée, comme un présent fort précieux pour leurs parens, qui auroient le plaisir de se nourrir dans leurs festins du corps de leurs ennemis, *p.* 157. Solis, qui paroît craindre qu'on n'impute à ses compatriotes d'avoir agi de concert avec les auxiliaires qui se nourrissoient de chair humaine, est très-attentif à prouver qu'ils chercherent à engager leurs alliés à ne point manger les corps des Mexicains, *lib. V*, *c.* 24; mais il ne peut s'appuyer sur l'autorité d'aucun historien original. Diaz & Cortès lui-même ne paroissent pas avoir eu un pareil scrupule, & en plusieurs occasions Cortès parle sans en témoigner

d'horreur, de ces repas Indiens, qui leur étoient devenus très-familiers. Mais, malgré ce supplément de nourriture pour les Indiens, il ne paroît encore guere possible qu'ils aient pu fournir des vivres pour des armées aussi considérables que celles dont parlent les historiens Espagnols. Peut-être que le meilleur moyen de résoudre cette difficulté, c'est d'adopter le sentiment de B. Diaz del Castillo, le plus naïf de tous les *historiadores primitivos*. „ Lorsque Gomera, dit-il, rapporte en quelques endroits que nous avons eu tant de milliers d'Indiens pour alliés, & d'un autre côté, qu'il y avoit tant de milliers de maisons dans telle ou telle ville, on ne doit avoir aucun égard à son énumération, parce que son autorité ne peut être d'aucun poids à cet égard, le nombre des hommes ou des maisons n'étant pas la cinquieme partie de ce qu'il dit. Si l'on additionnoit les différens nombres qu'il cite, ce pays contiendroit plus de millions d'hommes qu'il n'y en a dans la Castille," *c.* 129. Mais, quoiqu'on puisse rabattre beaucoup des calculs que les Espagnols ont donnés des forces Mexicaines, elles doivent cependant avoir été fort considérables; car il n'y avoit qu'une très-grande supériorité du nombre qui pût les engager à faire tête à un corps de neuf cents Espagnols, commandé par un général aussi habile que Cortès.

NOTE XXVI, *pag.* 215.

En parlant des procédés cruels & tyranniques des conquérans de la nouvelle Eſpagne, je n'ai pas pris pour guide Barth. de Las Caſas, parce que le récit qu'il en fait, *relat. de la deſtruye*, *p.* 18, *&c.* eſt manifeſtement exagéré. C'eſt ſur le témoignage de Cortès même & de Gomera qui écrivit ſous ſes yeux, que j'ai fondé le récit de la punition infligée aux Panucans, qu'ils rapportent ſans y ajouter aucun ſentiment d'improbation. B. Diaz, contre ſa coutume, n'en parle qu'en termes généraux, *c.* 162. Herrera, attentif à pallier les actions barbares de ſes compatriotes, dit bien que ſoixante Caciques & quatre cents perſonnes de diſtinction furent condamnés aux flammes; *mais* il prétend qu'il n'y en eut que trente de brûlés, & qu'on pardonna aux autres, *dec.* 3, *lib. V*, *c.* 7. Mais cela eſt contraire au témoignage de Gomera, qu'il paroît avoir conſulté, puiſqu'on retrouve pluſieurs de ſes expreſſions dans ce même paſſage. Les hiſtoriens Eſpagnols les plus authentiques parlent de la punition de Guatimoſin. Torquemada a extrait d'une hiſtoire de Tezeuco, écrite en langue Mexicaine, un récit de ce fait, plus favorable à Guatimoſin que ceux des écrivains Eſpagnols, *Mon. Indiana* 1. 575. Suivant ce récit, Cortès n'avoit aucune preuve poſitive pour juſtifier un pareil acte de cruauté. B. Diaz aſſure que Guatimoſin & ſes

malheureux compagnons atteſterent leur innocence en rendant le dernier ſoupir, & que pluſieurs ſoldats condamnerent l'action de Cortès comme également injuſte & inutile, *p.* 200, B, 201, *A.*

NOTE XXVII, *pag.* 219.

Cette expédition avoit pour motif de punir Chriſtoval Olid, un de ſes officiers, qui s'étoit révolté contre lui, & qui cherchoit à ſe former une juriſdiction indépendante. Cette révolte parut ſi dangereuſe à Cortès, & il craignoit tellement l'expérience & la popularité d'Olid, qu'il marcha lui-même à la tête des troupes deſtinées pour l'appaiſer. Suivant Gomera, il fit plus de mille lieues au travers d'un pays couvert d'épaiſſes forêts, de montagnes eſcarpées, de rivieres profondes, peu habité & cultivé ſeulement en quelques endroits. Il n'y a que les aventures des autres conquérans du nouveau monde qui puiſſent égaler ce qu'il ſouffrit par la famine, par les hoſtilités des naturels du pays, par les rigueurs du climat & par des fatigues de toute eſpece. Cortès employa plus de deux ans à cette terrible expédition qui ne fut marquée par aucun événement d'éclat, mais pendant laquelle il donna de plus grandes preuves de ſon courage, de la force de ſon eſprit, de ſa perſévérance & de ſa patience que dans aucun autre

période de sa vie, *Herrera, decad.* 3, *lib.* VI, VII, VIII, IX. *Gomera Cron. c.* 163-177. *B. Diaz*, 174-190. Si l'on écrivoit la vie de Cortès, le récit de cette expédition, en occuperoit une place considérable. Mais, dans une histoire générale de l'Amérique, il suffisoit d'en faire mention parce qu'elle ne produisit point de grands événemens.

Note XXVIII, *pag.* 221.

Suivant Herrera, le trésor que Cortès apporta avec lui, consistoit en quinze cents marcs d'argenterie travaillée, deux cents mille pezos d'or fin, & dix mille d'un moindre alloi, plusieurs diamans de grand prix, un entr'autres valant quarante mille pezos, & plusieurs ornemens & bijoux de prix, *decad.* 4, *lib.* III, *p.* 8, *lib.* IV, *c.* 1. Il s'engagea ensuite à donner en mariage à sa fille cent mille pezos. *Gomera, Cron. c.* 237. Il laissa à ses fils une fortune très-considérable Nous avons cependant déjà remarqué que la somme qui fut partagée entre les conquérans à la premiere réduction de Mexico étoit fort petite. Il y a donc lieu de croire que les accusations des ennemis de Cortès n'étoient pas tout à fait destituées de fondement. Ils le chargent de s'être approprié injustement une portion exorbitante des dépouilles des Mexicains; d'avoir caché les trésors de Montézume & de Guatimosin: d'avoir distrait le quint du roi, & d'avoir privé ses com-

pagnons de ce qui leur étoit dû : *Herrera*, *decad.* 3, *lib.* VIII, *c.* 15 ; *decad.* 4, *lib.* III, *cap.* 8. Quelques-uns même des conquérans eurent de pareils soupçons, *B. Diaz*, *c.* 157.

NOTE XXIX, *pag.* 228.

En traçant les progrès des armes Espagnoles dans la nouvelle Espagne, nous avons suivi Cortès lui-même comme le guide le plus sûr. Ses lettres à l'empereur contiennent un récit exact de ses opérations : mais le vainqueur ignorant du Pérou n'étoit pas en état d'écrire lui-même ses propres exploits. Cependant nous avons puisé les faits dans des auteurs contemporains & respectables.

C'est François Xerès, secrétaire de Pizarre, qui nous a donné la premiere relation de ses exploits au Pérou. C'est un récit simple & naïf, qui ne va que jusqu'à la mort d'Atahualpa en 1533 ; car l'auteur retourna en Espagne en 1534, & fit imprimer, immédiatement après son arrivée, sa courte histoire de la conquête du Pérou, qu'il dédia à l'empereur.

Don Pedro Sancho, officier qui servit sous Pizarre, écrivit un récit de son expédition, qui fut traduit en Italien par Rumasio & inséré dans son précieux recueil, mais qui ne fut jamais publié dans sa langue originale. Sancho retourna en Espagne dans le même tems que Xerès. On peut ajouter,

la plus grande foi à tout ce que ces deux auteurs ont dit des opérations de Pizarre; mais ces Eſpagnols étoient reſtés ſi peu de tems au Pérou, lorſqu'ils quitterent ce pays, & ils avoient eu ſi peu de communication avec les habitans, qu'ils n'avoient qu'une connoiſſance fort bornée des mœurs & des uſages de ce peuple.

L'hiſtorien contemporain qui vient enſuite, eſt Pierre Cieza de Leon, qui publia ſa chronique du Pérou, à Seville en 1553. S'il avoit fini tout ce qu'il ſe propoſoit par la diviſion générale de ſon ouvrage, ç'auroit été l'hiſtoire la plus complette qui eût été publiée de quelque partie du nouveau monde que ce fût. il étoit très en état de l'exécuter, ayant ſervi pendant dix-ſept ans en Amérique, & ayant parcouru lui-même la plupart des provinces dont il avoit à parler. Sa chronique contient une deſcription du Pérou & de la plupart des provinces adjacentes, avec un détail hiſtorique des mœurs & des uſages des naturels des pays, écrite avec ſi peu d'art & avec tant d'apparence de vérité, qu'on ne peut s'empêcher de regretter la perte des autres parties de ſon ouvrage.

Cette perte eſt amplement réparée par Don Auguſtin Zarate, qui en 1555 publia ſon *Hiſtoria del deſcubrimiento y conqueſta de la provincia del Peru.* Zarate, homme de condition, avoit reçu une bonne éducation & avoit été employé

au Pérou en qualité de contrôleur-général du revenu public. Son hiſtoire, tant par le ſujet que par la maniere dont elle eſt écrite, eſt un livre fort eſtimable; & comme il a été à portée d'être bien informé, & qu'il paroît avoir obſervé avec attention les mœurs & les actions des Péruviens, ſon témoignage mérite le plus grand crédit.

En 1571, Don Diego Fernandès publia ſon hiſtoire du Pérou, dont le ſeul objet eſt de rapporter les diviſions & les guerres civiles des Eſpagnols dans cet empire. Comme il a été employé dans les affaires publiques au Pérou, & qu'il avoit une connoiſſance exacte du pays & des principaux acteurs des faits dont il parle; que d'ailleurs il poſſédoit un jugement ſain & une grande impartialité, il peut être mis au rang des hiſtoriens les plus diſtingués par l'exactitude de leurs recherches & par leur diſcernement à juger des événemens qu'ils rapportent.

Garcilaſſo de la Vega, Inca, eſt celui qu'on peut regarder comme le dernier hiſtorien contemporain de la conquête du Pérou; car, quoique la premiere partie de ſon ouvrage, intitulé *Commentarios Reales del Origen de los Incas reies del Peru*, ne fût publiée qu'en 1609, ſoixante-ſeize ans après la mort d'Atahualpa, le dernier empereur; cependant, comme il étoit né au Pérou, d'un officier de diſtinction & d'une *Coya* ou femme de la famille royale, ce qui l'autoriſoit

à

à prendre le titre d'*Inca*; comme d'ailleurs il parloit fort bien la langue des Incas & qu'il étoit instruit des traditions de ses compatriotes, son autorité est fort estimée & souvent même préférée à celle de tous les autres historiens. Cependant, on ne peut regarder son ouvrage que comme un commentaire des écrivains Espagnols qui ont traité de l'histoire du Pérou, composé de citations prises des auteurs dont j'ai parlé. C'est l'idée qu'il en donne lui-même, *lib.* I, *c.* 10. Ce n'est pas seulement dans le récit des faits qu'il les suit servilement; mais il ne paroît pas mieux instruit qu'eux en expliquant les institutions & les cérémonies de ses ancêtres. L'explication qu'il donne des Quipos, est à peu près la même que celle d'Acosta. Il ne cite aucun exemple de la poésie des Péruviens, si ce n'est le mauvais morceau qu'il a pris de Blas Valera, un des premiers Missionnaires, dont les mémoires n'ont jamais été publiés, *lib.* II, *c.* 15. Au reste, ce seroit en vain qu'on chercheroit dans les commentaires de l'Inca le moindre ordre & le jugement nécessaire pour distinguer ce qui n'est que fabuleux d'avec ce qui est probable ou vrai. Malgré tous ces défauts son ouvrage peut être utile. On y trouve quelques traditions qui lui ont été communiquées par ses compatriotes. La connoissance qu'il avoit de la langue Péruvienne l'a mis à même de corriger quelques erreurs des écrivains Espagnols,

& il y a inſéré des faits curieux qu'il a pris dans les ouvrages de quelques auteurs, dont les ouvrages n'ont jamais été publiés & qui ſe ſont perdus.

NOTE XXX, *pag.* 235.

On pourra ſe former une idée des peines qu'ils eurent à ſouffrir & de l'inſalubrité des pays qu'ils parcoururent par la mortalité extraordinaire qui régna parmi eux. Pizarre conduiſit avec lui cent douze hommes & Almagro ſoixante-dix; il en mourut cent trente en moins de neuf mois, & peu par l'épée; preſque tous périrent de maladie; *Xerès*, *pag.* 180.

NOTE XXXI, *pag.* 239.

Cette iſle, dit Herrera, eſt ſi déſagréable par l'intempérie de ſon climat, ſes bois impénétrables, ſes montagnes eſcarpées & la multitude des inſectes & des reptiles, que, lorſqu'on en parle, on ſe ſert ordinairement de l'épithete d'*infernale*. On y voit rarement le ſoleil & il y pleut preſque toute l'année. *Decad.* 3, *lib. X*, *c.* 3. Dampierre, qui toucha à cette iſle en 1685, n'en rend pas un compte plus favorable, *vol.* 1, *pag.* 172. Pendant ſa croiſiere ſur cette côte, il viſita la plupart des endroits où Pizarre deſcendit, & la deſcription qu'il en fait jette un grand jour ſur les récits des premiers hiſtoriens Eſpagnols.

NOTE XXXII, *pag.* 260.

Les chevaux étoient alors fort multipliés dans les poſſeſſions Eſpagnoles ſur le continent. Lorſque Cortès commença ſon expédition en 1518, il ne put ſe procurer que ſeize chevaux, quoique ſon armement fût plus conſidérable que celui de Pizarre & compoſé de perſonnes d'un rang ſupérieur à ceux qui conquirent le Pérou.

NOTE XXXIII, *pag*, 262.

En 1740, Don Antoine Ulloa & Don George Juan allerent de Guayaquil à Motupé par la même route que Pizarre avoit ſuivie. On peut ſe former une idée de la difficulté de leur marche par le récit qu'ils ont fait de leur voyage. Les plaines ſablonneuſes entre Saint-Michel de Piura & Motupé s'étendent à quatre vingt-dix milles, ſans qu'on trouve ni eau, ni arbre, ni plante, ni verdure ſur cette horrible étendue de ſable brûlant. *Voyage*, *tome* 1, *p.* 399, *&c.*

NOTE XXXIV, *pag.* 269.

C'eſt avec juſtice que tous les hiſtoriens ont cenſuré le diſcours extravagant & déplacé de Valverde. Mais, quoiqu'il paroiſſe avoir été un moine fort ignorant, fort ſuperſtitieux & fort différent du bon Olmedo, qui accompagna Cortès, on ne peut cependant lui imputer entiérement ſon

absurde apostrophe à Atahualpa. Son harangue est sans doute une traduction ou une paraphrase du formulaire concerté par le junto des ecclésiastiques & des jurisconsultes Espagnols en 1509 pour démontrer le droit de leur roi à la souveraineté du nouveau monde, & pour servir d'instruction aux officiers employés en Amérique, sur la maniere dont ils devoient prendre possession d'un nouveau pays. *Voyez vol.* I, NOTE XXIII. Les sentimens contenus dans la harangue de Valverde ne peuvent être attribués à l'imbécile fanatisme d'un seul homme, mais à celle du siecle où il a vécu. On trouve dans Gomera & dans Benzoni un fait qui, s'il est vrai, suffit pour rendre Valverde non-seulement un objet de mépris, mais même d'horreur. Ils disent que, pendant toute l'action, ce moine ne cessa d'exciter les soldats au carnage, en leur conseillant de frapper l'ennemi, non du tranchant de leurs épées, mais de la pointe, *Gomera Cron. c.* 113; *Benzoni, Hist. nov. orbis, lib.* III, *c.* 3. Cette conduite est bien différente de celle des prêtres catholiques romains dans les autres parties de l'Amérique, où ils ont employé tout leur crédit pour protéger les Indiens, & pour modérer la férocité de leurs compatriotes.

NOTE XXXV, *pag.* 271.

Il y a deux sentimens différens touchant la

conduite d'Atahualpa. Les historiens Espagnols, pour justifier les violences de leurs compatriotes, prétendent que les démonstrations d'amitié de l'Inca n'étoient que simulées, & qu'en accordant une entrevue à Pizarre à Caxamalca, son intention étoit de se défaire tout d'un coup de lui & de ses compagnons; que c'est pour cette raison qu'il s'avança avec une suite si nombreuse qui avoit des armes cachées pour exécuter ce projet. Voilà du moins le sentiment de Xerès & de Zarate, lequel a été adopté par Herrera. Mais, si l'Inca avoit voulu détruire les Espagnols, il n'est pas croyable qu'il les eût laissé passer librement par le désert de Motupé, & qu'il eût négligé de défendre les passages des montagnes où il auroit pu les attaquer avec tant d'avantage. Si les Péruviens en marchant vers Caxamalca avoient eu intention de tomber sur les Espagnols, il est surprenant qu'un corps de troupes aussi considérable, armé pour le combat, n'ait pas cherché à faire la moindre résistance, mais se soit laissé lâchement tuer par un ennemi qu'ils s'étoient préparés à attaquer. La maniere dont Atahualpa se rendit à l'entrevue avoit l'air d'une procession paisible & non pas d'une entreprise militaire. Lui-même & les personnes de sa suite, vêtus de leurs habits de cérémonie, étoient précédés par des coureurs sans armes. Quoique les peuples sauvages soient souvent faux & rusés, cependant,

s'il faut imputer le plan d'une fourberie & d'une trahiſon, ou à un monarque qui n'avoit pas lieu d'être alarmé de la viſite d'étrangers qui demandoient à être admis en ſa préſence comme amis, ou à un aventurier auſſi hardi & auſſi peu ſcrupuleux que l'étoit Pizarre, on ne peut guere balancer ſur le choix du coupable. Malgré les ſoins des hiſtoriens Eſpagnols pour pallier les procédés de Pizarre, il eſt facile de s'appercevoir que c'étoit ſon intention comme ſon intérêt de ſe ſaiſir de l'Inca, & qu'il avoit pris pour cet effet des meſures avant qu'il eût pu avoir le moindre ſoupçon des deſſeins de ce monarque.

Garcilaſſo de la Véga, très-ſoigneux de juſtifier les Péruviens ſes compatriotes, du crime d'avoir voulu maſſacrer Pizarre & ſes compagnons, ne craint pas moins d'accuſer les Eſpagnols d'en avoir mal agi avec l'Inca; ce qui lui fait adopter un autre ſentiment. Il dit qu'un homme d'une taille majeſtueuſe, avec une longue barbe & des habits qui deſcendoient juſqu'à terre, ayant apparu à Viracocha, huitieme Inca, & lui ayant déclaré qu'il étoit fils du ſoleil, ce monarque bâtit un temple en ſon honneur, & y plaça une image auſſi reſſemblante qu'il fût poſſible à la forme ſinguliere ſous laquelle il ſe montra à ſes yeux. C'eſt dans ce temple qu'on lui rend des honneurs divins ſous le nom de Viracocha, *P.* I, *lib.* IV, *c.* 21, *lib.* V, *c.* 22.

Lorſque les Eſpagnols parurent pour la premiere fois au Pérou, la longueur de leur barbe & les habits qu'ils portoient leur donnoient tant de reſſemblance avec l'image de Viracocha aux yeux des Péruviens, qu'ils les regarderent comme des enfans du ſoleil deſcendus du ciel ſur la terre. Tous conclurent que l'empire du Pérou touchoit au terme fatal, & que le trône alloit être occupé par de nouveaux maîtres. Atahualpa lui-même, regardant les Eſpagnols comme des envoyés du ciel, fut ſi éloigné de chercher à leur réſiſter qu'il réſolut de ſe ſoumettre aveuglément à leurs ordres. C'eſt à ces ſentimens qu'on doit attribuer les démonſtrations d'amitié & de reſpect de l'Inca, ainſi que la réception amicale qu'il fit à Soto & à Ferdinand Pizarre dans ſon camp, & la ſoumiſſion reſpectueuſe avec laquelle il ſe diſpoſa à viſiter le général Eſpagnol dans ſon quartier; mais, par l'ignorance groſſiere de l'interprète Philippillo, la déclaration des Eſpagnols & la réponſe de l'Inca furent ſi mal expliquées, que la difficulté de s'entendre mutuellement fut cauſe de la cataſtrophe de Caxamalca.

Il paroît ſingulier qu'on ne trouve aucune trace de cette vénération ſuperſtitieuſe des Péruviens pour les Eſpagnols, ni dans Xerès, ni dans Sancho, ni dans Zarate, hiſtoriens antérieurs à l'entrevue de Caxamalca; cependant les deux premiers ſervoient alors ſous Pizarre, & le dernier ſe-

rendit au Pérou peu de tems après la conquête. Si l'Inca lui-même ou ses envoyés avoient adressé aux Espagnols les discours que la Vega leur prête, ils doivent avoir été étonnés d'une pareille soumission, & ils se seroient sans doute servis d'eux pour exécuter leurs desseins avec plus de facilité. Quoique le récit de la Vega lui-même sur la correspondance de l'Inca avec les Espagnols avant la rencontre de Caxamalca, soit fondé sur la supposition que ce monarque les regardoit comme des Viracochas ou des êtres divins, *P.* 2, *lib.* I, *c.* 17, *&c.* cependant son inattention & son inexactitude ordinaires lui font dire dans un autre endroit que les Péruviens n'avoient remarqué la ressemblance des Espagnols avec le dieu Viracocha qu'après les malheurs qui suivirent le massacre de Caxamalca, & que ce ne fut qu'alors qu'ils commencerent à les appeler Viracochas, *P.* 1, *lib.* V, *c.* 21; ce qui se trouve confirmé par Herrera, *decad.* 5, *lib.* II, *c.* 12. Si l'on en croit les historiens Espagnols, leurs compatriotes étoient regardés dans plusieurs parties de l'Amérique comme des êtres descendus du ciel. Mais, dans ce cas, comme dans plusieurs autres qui peuvent avoir lieu dans un commerce entre des nations dont les progrès dans la civilisation sont très-inégaux, les idées de ceux qui s'expriment sont très-différentes des idées de ceux qui écoutent; car tel est l'idiôme des

langues Indiennes, ou telle eſt plutôt la ſimplicité de ceux qui les parlent, que, lorſqu'ils voient une choſe qui leur étoit inconnue juſqu'alors & dont ils ignorent l'origine, ils diſent qu'elle eſt venue du ciel. *Nugnès*, *Ramuſ.* III, 327, *C.*

Le récit que j'ai fait des ſentimens & des procédés des Péruviens paroît plus naturel & plus plauſible que les deux autres, & ſe trouve plus conforme aux faits rapportés par les hiſtoriens contemporains.

Suivant Xerès, *p.* 200, deux mille Péruviens furent tués. Sancho fait monter le nombre de ceux qui périrent à ſix ou ſept mille, *Ram.* III, 274, *D.* La Vega dit qu'il y en eut cinq mille de maſſacrés, *P.* 2, *lib* I. *c.* 25. Le nombre moyen que j'ai pris entre les deux extrêmes, paroît être plus approchant du la vérité.

NOTE XXXVI, *pag.* 273.

Il n'y a point de preuve plus frappante de ce fait, que le voyage de trois Eſpagnols de Caxamalca à Cuzco, dont la diſtance eſt de ſix cents milles. Pendant toute cette longue route ils furent traités avec tous les honneurs que les Péruviens rendoient à leurs ſouverains & même à leurs divinités. Sous prétexte de raſſembler ce qui manquoit encore à la rançon de l'Inca, ils demanderent les plaques d'or dont étoient ornés les murs du temple du ſoleil à Cuzco; &, quoique les

prêtres ne vouluſſent pas donner ces ornemens ſacrés & que le peuple refuſât de violer la demeure de leur dieu, les trois Eſpagnols dépouillerent de leurs propres mains le temple de la plus grande partie de ſes richeſſes ; & le reſpect des Péruviens pour eux étoit ſi grand, que, quoiqu'ils regardaſſent ce ſacrilége avec étonnement, ils ne tenterent pas de l'empêcher. *Zarate*, *lib.* II, *c.* 6. *Sancho*, *ap. Ramuſ.* III, 375, *D.*

NOTE XXXVII, *pag.* 289.

Herrera dit qu'après avoir pris le quint du roi, le butin fait à Cuzco fut partagé entre quatre cents quatre-vingt perſonnes, dont chacune reçut quatre mille pezos, ce qui fait un million neuf cents vingt mille pezos ; *decad.* 5, *lib.* VI, *c.* 3. Mais, comme la part du général & des autres officiers étoit beaucoup plus forte que celle des ſoldats, la ſomme totale doit avoir été infiniment plus grande que celle que j'ai énoncée. *Gomera*, *c.* 123, & *Zarate*, *lib.* II, *c.* 8, ſe contentent de dire en termes généraux, que le butin de Cuzco doit avoir été d'une valeur beaucoup plus conſidérable que la rançon d'Atahualpa.

NOTE XXXVIII, *pag.* 292.

Aucune expédition dans le nouveau monde ne fut conduite avec un courage plus conſtant ni accompagnée de travaux auſſi pénibles que celle

d'Alvarado. La plupart de ceux qui s'y trouverent étoient, ainſi que leur chef, des vétérans qui avoient ſervi ſous Cortès & qui s'étoient endurcis à toutes les fatigues de la guerre en Amérique. Ceux des lecteurs qui ne peuvent conſulter les peintures frappantes que Zarate & Herrera ont faites de leurs ſouffrances, pourront ſe former quelqu'idée de la nature de leur marche depuis les côtes de la mer juſqu'à Quito, en liſant le recit que Don Antoine Ulloa a donné du voyage qu'il a fait en 1736, à peu près par la même route; *Voyage*, *tome* 1, *p.* 178, *&c.* ou celui de M. Bouguer, qui ſe rendit de Puerto Viejo à Quito par le même chemin qu'avoit pris Alvarado. Il compare ſon propre voyage avec celui du capitaine Eſpagnol, & donne par cette comparaiſon une idée frappante de la hardieſſe & de la patience d'Alvarado, en forçant ſa route à travers tant d'obſtacles, *Voyage du Pérou*, *p.* 28, *&c.*

Note XXXIX. *pag.* 293.

Suivant Herrera, il y eut pour le compte du roi la valeur de cent cinquante cinq mille trois cents pezos en or & cinq mille quatre cents marcs de huit onces chacun d'argent, outre la vaiſſelle & les ornemens dont quelques uns étoient d'or & les autres d'argent; &, pour le compte des particuliers, la valeur de quatre cents quatre-vingt-dix-neuf mille pezos d'or, & cinquante-quatre

mille marcs d'argent, *decad* 5, *lib.* VI, *c.* 13.

NOTE XL, *pag.* 305.

Les Péruviens avoient recours à d'autres ruses de guerre que celles dont se servoient les Espagnols. Comme la cavalerie étoit le principal objet de leur terreur, ils cherchoient à la rendre incapable d'agir en lançant une longue courroie avec une pierre attachée à chaque bout, laquelle en s'entortillant autour du cavalier & du cheval les mettoient hors d'état d'agir. Herrera leur attribue cette invention, *decad.* 5, *lib.* VIII, *c.* 4. Mais j'ai déjà observé dans le quatrieme livre que cette arme est commune à plusieurs peuples sauvages qui habitent l'extrémité de l'Amérique méridionale; & il est plus probable que les Péruviens, ayant observé la dextérité avec laquelle ils s'en servoient à la chasse, l'ont adoptée eux-mêmes en cette occasion. Les Espagnols s'en trouvoient fort incommodés; *Herrera*, *ibid.* Il y a un autre exemple de l'industrie des Péruviens qui mérite d'être rapporté. En détournant une riviere de son lit, ils inonderent une vallée où se trouvoit posté un corps d'Espagnols, & cela avec tant de célérité, qu'ils ne s'échapperent qu'avec la plus grande difficulté. *Herrera*, *decad.* 5, *lib.* VIII, *c.* 5.

Note XLI, *pag.* 329.

Le récit du voyage d'Orellana par Herrera pa-
ɔît le plus détaillé & le plus exact. Il eſt pro-
able qu'il l'a pris du journal d'Orellana même;
ais les dates ne ſont pas marquées diſtinctement.
commença à deſcendre le Coca ou Napo dans
s premiers jours de février 1541, & il arriva à
embouchure de cette riviere le 26 d'août, ayant
ıployé prés de ſept mois à faire ce voyage. En
743 M. de la Condamine ſe rendit en moins de
uatre mois de Cuenca à Para, établiſſement
ortugais à l'embouchure de la riviere, quoique
ette navigation ſoit beaucoup plus longue que
elle d'Orellana; *Voyage*, *p.* 179. Il eſt vrai que
s deux voyageurs étoient bien différemment
ɔurvus pour leur voyage. Cette entrepriſe pé-
lleuſe, à laquelle l'ambition a engagé Orellana,
l'amour des ſciences M. de la Condamine, fut
ite en 1769, par madame Godin des Odanais
ɔur aller rejoindre ſon mari. Il n'y a point
hiſtoire plus ſinguliere ni plus touchante que
elle des fatigues qu'elle ſouffrit, des dangers aux-
uels elle fut expoſée & des malheurs qu'elle eſ-
ya; dans cette route, ſa conduite nous offre une
ve peinture de la force qui diſtingue l'homme,
ie à la ſenſibilité & la tendreſſe qui ſont parti-
lieres au ſexe, *Lettre de M. Godin à M. de la*
ondamine.

NOTE XLII, *pag.* 334.

Herrera a fait une peinture frappante de leur indigence. Douze gentilshommes, qui avoient été officiers de distinction sous Almagro, logeoient dans la même maison, n'ayant entr'eux qu'un seul manteau, qu'ils portoient tour à tour quand ils devoient paroître en public tandis que les autres étoient obligés de rester chez eux. La crainte de déplaire à Pizarre ne permettoit pas à leurs anciens amis & compagnons, ni de les voir, ni d'entretenir aucun commerce avec eux. Il est facile de concevoir quel devoit être l'état & l'indignation de ces hommes accoutumés au pouvoir & à l'opulence, lorsqu'ils se virent pauvres & mépriſés, sans avoir même une retraite, tandis que ceux dont le mérite & les services ne pouvoient être comparés aux leurs, vivoient avec opulence dans des édifices magnifiques; *decad.* 6, *lib.* VIII, *c.* 6.

NOTE XLIII, *pag.* 351.

Herrera, le plus exact des historiens Espagnols, dit que Gonzale Pizarre possédoit des terres dans le voisinage de Chuquesaca de la Plata, qui lui rapportoient annuellement un revenu plus considérable que celui de l'archevêché de Tolede, le plus riche siége épiscopal de l'Europe; *decad.* 7, *lib.* VI, *c.* 3.

NOTE XLIV, *pag.* 370.

Tous les hiſtoriens Eſpagnols décrivent ſa marche & les embarras des deux partis avec beaucoup d'exactitude. Zarate remarque qu'à peine trouvera-t-on rien de comparable dans l'hiſtoire, tant pour la longueur de la retraite, que pour l'ardeur de la pourſuite. Suivant ſon calcul, Pizarre pourſuivit le vice-roi près de mille lieues; *lib.* V, *c.* 16-26.

NOTE XLV, *pag.* 389.

Suivant Fernandès, le plus inſtruit des hiſtoriens de ce tems, le butin ſe monta à un million quatre cents mille pezos, *lib.* II, *c.* 79.

NOTE XLVI, *pag.* 391.

Depuis le commencement, Carvajal avoit cherché à porter Pizarre à un accommodement avec Gaſca. Comme il trouvoit que Pizarre n'étoit pas capable de ſoutenir la démarche hardie qu'il lui avoit d'abord inſpirée, il lui conſeilla de ſe ſoumettre à tems à ſon ſouverain, comme le parti le plus ſûr. Lorſque Pizarre reçut pour la premiere fois les offres du préſident, „ par Notre-Dame, dit Carvajal avec le ton de bouffonnerie qui lui étoit ordinaire, „ le prêtre donne des lettres de „ grace, & il les donne bonnes & à bon marché; „ il faut non ſeulement les accepter, mais même

„ les porter comme des reliques autour de notre „ col ", *Fernandès*, *lib.* II, *c.* 63.

NOTE XLVII, *pag.* 398.

Pendant la révolte de Gonzale Pizarre, sept cents hommes furent tués en combattant, & trois cents quatre-vingt furent pendus ou décapités; *Herrera*, *decad.* 8, *lib.* IV, *c.* 4. Plus de trois cents furent taillés en pieces par Carvajal; *Fernandès*, *lib.* II, *c.* 91. Zarate fait monter le nombre de ceux qui furent exécutés à cinq cents; *lib.* VII, *c.* 1.

Fin du troisieme Volume.